Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jules Lermina
(William Cobb)

LES LOUPS DE PARIS

TOME I – LE CLUB DES MORTS

(1876)

Table des matières

PROLOGUE

LES GORGES D'OLLIOULES

I

LE JUGEMENT

À l'heure où s'ouvre notre récit, c'est-à-dire dans la soirée du 15 janvier 1822, un mouvement inaccoutumé régnait dans la rue Bonnefoi, où s'élèvent les bâtiments du Palais de Justice, à Toulon. Une foule compacte se pressait aux portes du tribunal, contenue par un fort détachement de gendarmes qui, le sabre au poing, repoussaient les curieux trop impatients.

La ville de Toulon et le département du Var étaient sous le coup d'émotions à la fois graves et pénibles qui se traduisaient par une agitation toujours grandissante et dont l'accroissement pouvait fournir matière aux inquiétudes des gouvernants.

Ce qu'attendaient les nombreux habitants groupés autour du Palais de Justice, c'était un arrêt auquel était suspendue la vie d'un homme.

Il s'agissait d'une conspiration. On sait que l'année 1822 fut particulièrement féconde en tentatives de révoltes, dont le but avoué était de renverser les Bourbons, encore mal assis sur leur trône.

On voyait surgir soudainement à l'est, à l'ouest, au nord, au sud, des hommes qui, sans pâlir devant le danger, affirmaient hautement leur foi politique, jusque sur les échafauds dressés à la hâte. C'était Caron, c'étaient les sergents de La Rochelle.

Les mouvements, mal combinés, avortaient. La police, usant largement d'un odieux système de provocation, abusait de l'entraînement des conjurés, et choisissait d'avance ses victimes.

Les magistrats frappaient les imprudents des peines les plus dures, et à Belfort, à Saumur, à La Rochelle, on n'entendait tomber de leurs lèvres que ces mots sinistres : « Condamnés à la peine de mort. »

Au nombre de ces conspirations, l'une des moins connues est la tentative du capitaine Vallé, qui eut lieu à Marseille et dans le Var, au début de l'année 1822.

Nous n'entrerons pas dans les détails de cette affaire, qui, d'ailleurs, resta à l'état de projet inexécuté et que la trahison arrêta dès ses débuts.

Sur la dénonciation d'un des affidés de la Charbonnerie, les meneurs avaient été arrêtés avant toute exécution, et la cour d'assises, réunie extraordinairement à Toulon, avait traduit à sa barre les officiers désignés à la vengeance du gouvernement des Bourbons.

Déjà, la veille, le capitaine Vallé avait été condamné à mort. Aujourd'hui, les juges avaient à statuer sur le sort de plusieurs de ses complices dont le nom avait été retrouvé sur une liste qu'il avait lacérée et jetée au vent lors de son arrestation, mais dont la police avait su retrouver et rapprocher les débris.

Le principal accusé portait un nom bien connu dans le pays. Jacques de Costebelle appartenait à une des plus anciennes familles des environs d'Hyères, et les sympathies qu'il inspirait s'augmentaient encore de cette circonstance que, se dégageant des préjugés de sa caste, Jacques était connu pour un des apôtres les plus dévoués de la liberté.

De plus, par une sorte de fatalité terrible, le président des assises était un des plus anciens amis de son père.

M. de Mauvillers tenait entre ses mains la vie de celui qu'il avait été habitué à considérer en quelque façon comme son fils.

Depuis la mort du marquis de Costebelle, Jacques avait presque constamment vécu au château d'Ollioules, qu'habitait le magistrat. Depuis deux années seulement, par suite de dissentiments politiques, une rupture avait eu lieu, et M. de Mauvillers avait interdit sa maison au fils de son ancien ami.

Jacques, livré à lui-même, n'avait pas hésité à se consacrer tout entier à l'œuvre de délivrance qu'il jugeait juste et bonne.

À peine âgé de vingt-cinq ans, il avait au cœur le dévouement ardent, complet, profond, la religion du bien et l'acceptation du sacrifice.

Tout à coup il s'était trouvé compromis dans l'affaire du capitaine Vallé, arrêté et jeté en prison.

Lorsque cette douloureuse nouvelle avait été connue, il n'était pas un seul habitant d'Hyères et de Toulon qui ne fût convaincu que M. de Mauvillers se récuserait. Le marquis de Costebelle, attaché à d'antiques convictions, avait passé de longues années dans l'émigration, et c'était là qu'était née l'amitié, qui jusqu'aux derniers jours de sa vie, l'avait uni à M. de Mauvillers.

Celui-ci aurait-il donc le courage, la cruauté de siéger, quand sur le banc des accusés se trouvait le fils de l'homme qui l'avait aimé, qui l'avait jadis aidé de son crédit et de sa fortune… car nul n'ignorait que M. de Costebelle, possesseur d'une des plus belles fortunes du pays, n'avait reculé devant aucun sacrifice pour sauver M. de Mauvillers de la ruine.

L'étonnement avait donc été profond quand on avait appris que le magistrat avait pris place au fauteuil de la présidence.

Avait-il donc quelque espoir de sauver l'accusé ?

On se faisait encore cette illusion. Et pourtant les plus avisés secouaient la tête : ils avaient compris que le fanatisme politique étouffe trop souvent les sentiments humains.

Ceux qui connaissaient mieux M. de Mauvillers savaient que dans l'âme de cet homme il était un sentiment qui primait toutes les considérations, quelles qu'elles fussent : M. de Mauvillers était ambitieux ; pour obtenir, pour conserver la faveur du souverain, il n'était pas de sacrifices, disons plus, de bassesses auxquelles il ne fût résigné d'avance. Que lui importait le souvenir de son bienfaiteur ? Le mot d'ordre était venu des Tuileries. Hésiter, c'était désobéir, c'était se condamner à une disgrâce certaine. En haut lieu, on ne veut que des esclaves et les esclaves n'ont pas le droit de parler sentiment.

M. de Mauvillers, insoucieux de la réprobation qu'il encourait, avait eu le triste courage de rester à son poste.

Et l'audience se prolongeait.

Et de cette foule anxieuse s'élevait un murmure sourd qui grandissait avec l'attente.

Tout à coup il se fit une sorte de tumulte à la porte du Palais de Justice. Un officier parut, et de son épée adressa un signe au commandant de la gendarmerie. Les chevaux se cabrèrent et firent le vide autour d'eux. Un mot terrible, sinistre, courut dans les groupes. Les poitrines se serrèrent, des exclamations de colère et de désespoir se firent entendre.

Jacques de Costebelle était condamné à mort.

M. de Mauvillers avait bien mérité de ses maîtres.

À ce moment, d'une maison qui s'élevait juste en face du Palais de Justice, une fenêtre s'était ouverte sans bruit. Elle était plongée dans l'obscurité et l'attention était trop vivement excitée ailleurs pour que cet incident fût remarqué.

Une femme, enveloppée d'un manteau qui la cachait tout entière, la tête couverte d'un voile noir, s'était penchée sur la balustrade de fer, et, haletante, elle attendait.

Les portes du Palais de Justice s'ouvrirent brusquement, et à la lueur des torches portées par des soldats, le condamné parut.

Jacques était un jeune homme de haute taille, aux épaules vigoureuses ; sous le reflet jaunâtre de la flamme, on voyait s'accuser nettement ses traits rudes, mais empreints d'une enthousiaste énergie. Il était tête nue ; ses cheveux noirs, plantés bas, faisaient ressortir la fraîcheur de son front mat et poli.

Le condamné allait être réintégré dans sa prison, en attendant l'exécution, déjà fixée au lendemain.

Comme, pour se rendre à la Grosse-Tour, il fallait nécessairement traverser une partie de la ville, au milieu de la foule, un nouveau détachement de soldats avait été requis pour prêter main-forte aux gendarmes.

Jacques, les mains liées, les jambes retenues par des entraves, attendait sur le perron du Palais de Justice le signal du départ.

Tout à coup, il leva les yeux…

La femme qui se trouvait à la fenêtre avait levé la main, et de cette main elle agitait un mouchoir…

Le jeune homme tressaillit : un frémissement convulsif le secoua tout entier ; mais, se contenant par un effort de volonté, il inclina deux fois la tête.

– En marche ! dit une voix.

Absorbé dans ses pensées, l'œil fixé sur cette fenêtre obscure que lui seul voyait, Jacques n'entendit pas.

Une main se posa sur son épaule et le poussa rudement.

Une sorte de rugissement s'échappa de la poitrine du jeune homme : il fit un mouvement comme pour s'élancer, mais soudain un sourire passa sur ses lèvres :

– Allons ! messieurs, dit-il, je vous suis.

Et le sinistre cortège, éclairé par les torches fumeuses, s'ébranla dans la direction du port.

Silencieuse et triste, la foule saluait.

II

PIERRE LE GEÔLIER

Les prisons étant encombrées, le condamné à mort avait été enfermé, pour plus de sûreté, dans un des cachots souterrains de la Grosse-Tour, à l'entrée de la petite rade.

Le greffier du tribunal lui avait donné lecture de l'arrêt qui le condamnait à mort. L'exécution devait avoir lieu à sept heures du matin, sur l'esplanade de l'Arsenal.

Cette formalité remplie, la lourde porte s'était refermée sur celui que la prétendue justice des hommes avait frappé.

Jacques était seul.

L'obscurité était profonde : on entendait au dehors le pas des sentinelles et leurs voix qui se répondaient au loin ; la mer mêlait son écho lent et sourd au bruissement du vent dans les mâts qui craquaient.

Jacques, debout, le dos appuyé contre la muraille fruste, restait immobile, la tête penchée sur sa poitrine. Il rêvait. Douloureuse méditation !

Ainsi, tout était bien fini. À peine commencée, la vie s'arrêtait brusquement. On allait le tuer. De lui, plein de vitalité, d'énergie, on allait, dans quelques heures, faire un cadavre. Ce cœur qui battait à pulsations précipitées s'arrêterait tout à coup ; sous ce front qui pensait se feraient la nuit et le néant…

Les deux mains du condamné se crispaient lentement l'une contre l'autre… et pourtant pas un soupir ne s'échappait de sa bouche. Et quiconque aurait pu voir son visage eût remarqué avec surprise que sur ses lèvres il y avait comme un sourire… Ses yeux fixés sur les ténèbres semblaient revoir encore l'apparition qui tout à l'heure s'était dressée en face de lui.

Mourir ! La jeunesse a d'étranges incrédulités.

Jacques savait qu'il était perdu, et pourtant il doutait encore… et comme si c'eût été un mot cabalistique, un nom vint sur ses lèvres :

– Marie ! Marie !…

L'horloge de la grosse tour sonna.

Il était dix heures. Encore neuf heures à vivre.

À ce moment, Jacques entendit un pas s'approcher de son cachot. Une clef fut introduite dans l'énorme serrure, qui grinça, puis la lourde porte tourna sur ses gonds.

Je ne sais quel espoir fou monta au cerveau de Jacques. Toutes ses énergies se concentrèrent dans son regard. Mais sa tête retomba tristement…

C'était un geôlier, couvert d'un grand manteau qui tombait jusqu'à ses pieds, le front caché sous un bonnet de loutre qui ne laissait apercevoir que deux yeux creux, et une barbe épaisse encadrant de grosses lèvres.

L'homme avait une lanterne à la main.

– Que me voulez-vous ? demanda brusquement Jacques. Ne puis-je du moins obtenir le repos ?

Sans répondre, le geôlier ferma la porte, puis s'approchant de Jacques, il souleva son bonnet, d'où s'échappa une chevelure hirsute, presque sauvage :

– Monsieur de Costebelle, dit-il, me reconnaissez-vous ?

Jacques le regarda attentivement.

– Pierre Lamalou ! s'écria-t-il.

– Oui, Pierre Lamalou, dit le geôlier, qui vous a vu tout petit, pas plus haut que ça, et qui est désespéré…

– Mon brave, que veux-tu ? c'est la guerre. Je suis le vaincu et je paye ma dette… J'ai fait mon devoir, comme d'autres le feront après moi…

– Oui, oui, je sais, fit l'homme en secouant tristement la tête. Ils disent comme ça que vous êtes un rebelle et qu'il faut faire un exemple… Moi, je sais que vous êtes bon et que vous ne pouvez avoir voulu que le bien.

– Mon ami, reprit Jacques, la sympathie d'un honnête homme comme toi sera ma meilleure et dernière consolation.

– Attendez, fit Lamalou.

Il se pencha vers la porte et parut écouter attentivement au dehors. On n'entendait aucun bruit.

Puis, il se rapprocha de Jacques.

– Voyez-vous, dit-il, j'ai pris un vilain métier ; mais j'ai femme et enfants… deux enfants… faut vivre… Je me suis bien

souvent reproché d'avoir accepté cette place-là ; mais aujourd'hui je suis bien heureux que la misère m'ait poussé ici.

– Que veux-tu dire ?

– Vous disiez, monsieur Jacques, que les quelques mots que je vous ai dits seraient votre dernière consolation… Je ne crois pas ça, parce que je vous en apporte une autre.

– Je ne te comprends pas…

Lamalou écarta son manteau et prit à sa ceinture un papier soigneusement plié.

– Une lettre ! s'écria Jacques, en étendant la main.

– Oui, une lettre.

– Qui te l'a remise ?

– Une dame, que je crois jeune, quoique je n'aie pas vu sa figure. Elle se cachait sous un voile très-épais. Elle hésitait, la pauvre femme. Je voyais bien qu'elle voulait me dire quelque chose. Alors je me suis approché d'elle, et je lui ai dit tout bas : « Je connais M. de Costebelle depuis plus de vingt ans. » J'ai vu que ça lui faisait plaisir et que ça lui donnait confiance… J'ai ajouté : « Si vous voulez que je lui dise quelque chose de votre part… » – « Non, a-t-elle fait, c'est une lettre. » Oh ! je n'ai fait ni une ni deux, je l'ai prise, et la voilà. Maintenant ne perdez pas de temps, lisez vite, car si l'on nous surprenait…

Jacques, immobile, tenait le billet entre ses mains. Tout son corps tremblait. Il semblait qu'il n'eût pas le courage de briser le cachet. Car cette lettre, c'était toute sa vie, tout son passé, tout ce qui avait été son bonheur et son espérance.

– Allons ! allons ! monsieur Jacques, insista le geôlier.

– Tu as raison, fit Jacques. Devant mes juges, j'avais plus de courage.

Il déchira l'enveloppe.

Lamalou avait levé la lanterne et l'éclairait.

Mais à peine le jeune homme eut-il jeté les yeux sur le billet qu'il pâlit et jeta un cri.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! mais c'est horrible, cela !

– Qu'y a-t-il, monsieur Jacques ? Comment ! est-ce que j'ai mal fait de me charger de la commission ?

Mais Jacques ne l'entendait plus. Il lisait, il dévorait les lignes rapidement tracées.

Voici ce que contenait ce billet :

« Mon ami, mon frère, je suis mourante de douleur et d'angoisse ; vous êtes condamné ! notre père a été impitoyable. Les larmes me suffoquent ; à peine si je puis guider ma main, et cependant il faut que je vous dise… Mon Dieu ! en un pareil moment ! Jacques, celle que vous aimez, celle qui s'est donnée à vous, Marie enfin… Marie est mère ! Les angoisses de ces horribles jours ont avancé le terme… Elle est accourue vers moi, terrifiée, affolée… je l'ai cachée dans une cabane des gorges d'Ollioules… et hier elle a mis au monde un garçon… Que faire ?… Doit-elle avouer les liens qui l'unissent à vous ?… elle le veut, et je crois que nulle force humaine ne pourra la retenir… et cependant c'est sa perte… Notre père la chassera, la maudira… sa vengeance s'étendra sur le petit être innocent qui, hélas ! sourit dans son berceau… Jacques, à cette heure suprême, vous êtes

le seul maître de la destinée de ma pauvre sœur… Dictez-lui votre volonté. Oh ! à vous, à vous seul elle obéira… exigez qu'elle cache la naissance de cet enfant… exigez qu'elle se sauve… dites-nous à qui nous devons confier notre cher trésor… Oh ! comme nous l'aimerons ! Pauvre petit orphelin, du moins tu auras deux mères… Je pleure… je ne puis plus écrire… Tout ce que la plume ne peut expliquer vous le devinerez, vous le comprendrez !… Jacques, un mot, quelques lignes… arrachez Marie au désespoir… sauvez-la ! Je ne veux pas qu'elle se perde, je ne veux pas qu'elle meure… Écrivez, de grâce, écrivez… »

La lettre était brusquement interrompue. Sans doute un incident avait empêché qu'elle fût continuée.

Mais Jacques en savait assez.

Hagard, les yeux grands ouverts comme ceux d'un fou, il froissait machinalement entre ses doigts cette lettre dont chaque mot lui torturait le cœur.

Lamalou n'osait plus parler. Il devinait quelque épouvantable désespoir, auquel il lui était impossible de porter remède. De grosses larmes montaient à ses yeux et sa gorge était serrée comme dans un étau.

Tout à coup Jacques se redressa.

Ses deux mains se posèrent sur les épaules du geôlier. Il plongea dans ses yeux son regard franc et clair, qui étincelait :

– Ami ! lui dit-il, au nom de mon père, au nom de tous ceux que tu aimes, il faut que je sorte d'ici…

Lamalou recula, stupéfait. Non, en vérité, il n'avait pas entendu cela. La bouche béante, il regardait Jacques. Évidemment il n'avait pas compris.

– Pierre, reprit Jacques de sa voix mâle et vibrante, je te supplie de m'entendre. Vois-tu ! la mort n'est rien… mais, cette nuit, il me faut ma liberté !

L'homme put enfin articuler quelques mots.

– Ah ! monsieur de Costebelle, vous savez bien que c'est impossible… c'est de la folie… La liberté ! Ah ! vous n'y songez pas… ne me demandez pas cela !

– Pierre, continua Jacques, combien faut-il de temps pour aller aux gorges d'Ollioules ?

– Pour un bon marcheur, une heure et demie.

– Autant pour le retour, trois heures. Il n'est pas encore onze heures… Laisse-moi sortir d'ici, et avant quatre heures je serai de retour, et ils me trouveront là pour me tuer…

– Tenez, monsieur Jacques, je ne puis vous comprendre. Ce que vous demandez est tellement insensé !… Comme si cela se pouvait !… Voyons ! calmez vous ! revenez à la raison…

– Pierre, je veux ma liberté…

– Demandez-moi ma vie… je vous la donnerai… mais autre chose… c'est impossible…

– Pierre, il y a six ans de cela, un jour, un homme avait glissé de la falaise dans la mer… le flot hurlait, la tempête rugissait… l'homme était perdu… tenter de le sauver était une folie… cet homme était un vieillard… Pierre, c'était ton père !… Je me suis précipité à travers les vagues et j'ai sauvé ton père !… Pierre, l'as-tu donc oublié ?…

– Non ! non ! faisait le geôlier, qui frémissait.

– Pierre, c'est ma mère qui a attaché au front de ta femme le bouquet des mariées…

– C'est vrai !… c'est vrai !…

– Pierre, tu m'as bercé dans tes bras… comme dans mes bras j'ai bercé ton premier enfant…

– Oui.

– Eh bien ! au nom de tous ces souvenirs, au nom de ton père, de ton petit enfant qui me souriait et m'embrassait, donne-moi ces trois heures de liberté !

Lamalou chancelait. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il s'appuyait au mur pour ne pas tomber.

– Pierre, vois… je me mets à genoux devant toi… je te supplie… à mains jointes… Pierre !

Et Jacques, de ses deux bras, embrassait les genoux du geôlier.

Tout à coup l'homme s'écria :

– C'est ma vie que vous voulez, eh bien ! prenez-la !

– Enfin ! fit Jacques en se redressant d'un bond.

– Mais comment sortir d'ici ? fit Pierre.

– Ne peux-tu pas m'ouvrir les portes ?

– Moi ! un pauvre porte-clefs… Mais à deux pas d'ici les sentinelles s'empareraient de vous… Comment passer au guichet d'entrée ?

– Mon Dieu ! tout est perdu ! s'écria Jacques en se tordant les mains.

– Non ! attendez ! par ici…

Le cachot dans lequel Jacques était enfermé prenait air et lumière par le soupirail donnant sur la rade. Un énorme barreau de fer, scellé dans le ciment, fermait la meurtrière.

– Vous êtes bon nageur, fit Pierre. Je sais ça, puisque vous avez sauvé mon père. Vous allez vous jeter dans la rade… Le seul danger, c'est que le bruit de votre chute soit entendu… Mais je ne crois pas que ce péril-là soit grand…

Jacques avait bondi vers le soupirail et secouait furieusement la barre de fer.

– Laissez cela, dit Lamalou, qui, depuis qu'il avait pris sa résolution, avait recouvré tout son calme.

Il écarta doucement Jacques.

Puis, de ses doigts croisés, il enserra la barre de fer, s'arcbouta sur les reins, les pieds rivés au sol ; les veines de son front saillirent comme des cordes… on entendit un *han* ! et du ciment brisé sortit la barre de fer tordue.

– Allez maintenant, dit Pierre.

Jacques se tourna vers lui.

– Pierre, ce que tu fais est grand et noble. Merci ! Quand quatre heures sonneront, je serai là, au bas de la tour.

– Pourquoi faire ? dit Pierre en haussant les épaules. Vous êtes sauvé, profitez-en tout à fait.

– Et toi ?

– Oh ! moi… ça ne compte pas… Ce que j'en disais, c'était pour la femme et les petits…

– Fuis avec moi…

– Oh ! ça ! ce n'est pas possible !… Je ne peux pas quitter Toulon, voyez-vous ! ni la femme non plus. Nous y avons vécu, nous y mourrons.

– Si je ne revenais pas, tu serais perdu !

– Bah ! fit Pierre avec un sourire triste, changement de logis, ils me mettraient là-bas !

Là-bas, c'était le bagne.

Jacques frissonna.

Il saisit la main de Pierre :

– Tu m'as entendu, à quatre heures.

– Comment ! vous voulez…

– Je veux tenir le serment que je t'ai fait… Tu crois à ma parole ?

– Mais ce serait une folie.

– Ce n'est jamais une folie que de faire son devoir.

– Bah ! partez toujours. Vous verrez après !...

Et il se disait :

– Quand il aura senti le grand air, du diable s'il se soucie du vieux Lamalou !

Ce sentiment se lisait si nettement sur son visage, que Jacques, emporté par l'admiration, tant était simple ce désintéressement sublime, prit l'homme par la tête et l'embrassa.

Puis il répéta :

– À quatre heures...

Pierre ne répondit plus ; seulement il l'aida à passer par la meurtrière, qui était étroite.

Un instant après, un bruit sec monta jusqu'au geôlier.

Jacques était à l'eau.

Lamalou écouta. L'éveil n'avait pas été donné.

– Allons ! mon pauvre Lamalou, murmura le geôlier, te voilà bien !...

Et, sortant du cachot, il ferma carrément l'énorme serrure.

III

BISCARRE ET DIOULOUFAIT

Les gorges d'Ollioules constituent en réalité une des plus admirables curiosités naturelles du midi de la France, si riche en merveilles.

Entre le petit bourg du Beausset et la ville d'Ollioules, le voyageur rencontre tout à coup de gigantesques roches qui s'élèvent à pic à une hauteur énorme. Plus de ceps chargés de raisins, plus d'oliviers, plus de verdure. La pierre âpre, noirâtre, brune, se dresse comme une muraille infranchissable. Les anfractuosités de la roche se déchiquètent en dentelures bizarres, et quand le soleil couchant rougit le ciel, on dirait une frange bordée d'or rutilant.

Par quel cataclysme cette masse colossale s'est-elle fendue dans toute sa hauteur, comme sous le choc d'une hache géante ? Dans quelle convulsion géologique s'est opéré ce déchirement, qui ne laisse entre les deux murailles lisses qu'un étroit défilé, dans lequel parfois trois hommes ne pourraient passer de front ?

À l'époque où se passe cette première partie de notre récit, il était rare que quelque voyageur s'aventurât de ce côté. Aussi les gorges d'Ollioules avaient-elles un renom sinistre. Plus d'un malfaiteur trouvait un refuge dans les détours inexplorés de ce val d'enfer, comme on l'appelait encore dans le pays.

Le lent travail de la nature avait creusé à travers les blocs des galeries étroites, multiples, s'entre-croisant et dont les diverses issues étaient souvent inconnues. La nuit, cette masse semblait cacher dans ses flancs tout un monde fantastique.

Cette nuit-là surtout.

Deux heures s'étaient écoulées depuis le moment où Lamalou avait aidé à l'évasion de Jacques.

Le défilé d'Ollioules, plongé dans les ténèbres profondes, était muet et désert. Le vent sifflait, âpre et froid, et les saxifrages, secouant dans l'ombre leurs broussailles dénudées, ressemblaient à des gnomes bizarrement accroupis sur la roche.

Tout à coup (il était environ une heure du matin), un bruit sourd, régulier, éveilla les échos des gorges.

C'était le pas d'un homme, pas vigoureux, accentué.

Qui donc pouvait s'aventurer à cette heure dans ce lieu maudit ?

Celui qui marchait semblait se hâter. Évidemment il connaissait admirablement les localités ; car, après avoir franchi le premier passage, il se dirigea nettement vers la paroi de gauche des rochers. Là, il se baissa et toucha la pierre de ses mains.

Sans doute ses doigts rencontrèrent ce qu'ils cherchaient, car il laissa échapper une exclamation satisfaite ; puis il commença à gravir lentement le roc. Il s'était engagé sur une sorte de sentier à peine tracé et qu'il eût été difficile de reconnaître, même à la lumière du jour.

Il montait, s'accrochant, pour aider son ascension, aux troncs chauves des pins.

Au bout de cinq minutes, il s'arrêta.

Il se trouvait environ à une hauteur de dix mètres. Ses mains palpèrent encore une fois la pierre avec précaution. Puis il se courba, et de ses lèvres s'échappa un son singulier.

C'était une sorte d'ululation sourde et rauque à la fois, comme le hurlement contenu d'une bête fauve.

Quelques instants s'écoulèrent, puis le même cri répondit.

Cette fois, il semblait partir des profondeurs de la terre.

Deux fois, ce cri – un signal, à n'en pas douter – fut échangé entre l'arrivant et un personnage invisible.

Puis sur la crête du roc une ombre parut : elle descendit et s'approcha de l'autre.

– Qui vive ? demanda une voix.

– Loup, répondit-on.

– Est-ce toi, Biscarre ?

– C'est moi.

Les deux hommes se réunirent, puis disparurent bientôt dans une anfractuosité en forme d'entonnoir. Là, se soutenant à la force des poignets, ils se laissèrent tomber dans une excavation en forme de caveau, et dans laquelle brûlait un feu de broussailles, dont la fumée était entraînée par un courant souterrain.

– Diouloufait, allume la lanterne, dit l'arrivant qui avait répondu au nom de Biscarre.

L'autre obéit.

La physionomie de ces deux hommes, bien que différente, n'en portait pas moins un même cachet effrayant.

Et sans même regarder leur visage, qui se fût trouvé subitement en face d'eux n'eût pu réprimer un frisson.

Car tous deux portaient le costume des forçats.

Biscarre était grand, bien proportionné, et même, sous les ignobles vêtements qui le couvraient, on devinait je ne sais quelle élégance native ; ses mains sèches et nerveuses n'appartenaient point à un paysan.

Il avait jeté à terre le bonnet vert qui cachait ses cheveux ras, de couleur rousse, et, à la lueur du foyer qui crépitait, son masque s'accentuait, avec ses traits fermes et anguleux, sa bouche aux lèvres épaisses et sensuelles.

Le front était bas, les mâchoires proéminaient en avant : on eût dit la tête d'un fauve, d'un loup. Les dents blanches et aiguës apparaissaient dans un rictus ironique : les yeux, à pupilles jaunes et mobiles, complétaient la ressemblance de l'homme et de l'animal.

Quant à Diouloufait, un seul mot peut suffire pour le dépeindre. C'était un colosse. Tout en lui était énorme. Les traits boursouflés n'avaient point pour ainsi dire de galbe propre : le nez épaté, les gros yeux, la bouche lippue et largement fendue, les oreilles rouges et s'écartant du crâne en conques disproportionnées, tout contribuait à donner, au premier coup d'œil, la sensation de la brutalité poussée à ses dernières limites.

– Tonnerre ! s'écria Diouloufait, je ne t'attendais plus… Voilà trois heures que tu devrais être ici…

À cette apostrophe, un éclair de colère passa dans les yeux de Biscarre. Cependant, il se contint :

– Une fois pour toutes, souviens-toi, Diouloufait, que tu es fait pour m'attendre et pour m'obéir…

– Je le sais bien, fit le géant ; mais enfin… il y a des bornes…

– Non. Il n'y a d'autres bornes que celles que fixe ma volonté.

L'accent de Biscarre était empreint d'une autorité si cassante, que jamais despote n'eût mieux rendu les nuances de l'absolutisme le plus complet.

Et sans doute, le forçat avait le droit de parler ainsi, car après l'avoir considéré un instant comme s'il avait senti en lui quelques velléités de révolte, Diouloufait baissa les yeux et se tut.

– Je n'ai pu m'évader qu'à minuit, reprit Biscarre, condescendant toutefois à donner cette explication. Nul ne s'est encore aperçu de ma disparition, car le canon n'a pas encore retenti ; donc la nuit est à moi.

– Oh ! le canon, fit Diouloufait en riant bruyamment, ils l'ont bien tiré pour moi ; je n'en suis pas moins bien tranquille ici.

– À qui le dois-tu ?

– Parbleu ! cette bêtise ! à toi. Oh ! tu es un malin, ça ne se discute pas, et les autres ont bien su ce qu'ils faisaient quand ils t'ont nommé chef des Loups. Tu as tout pour toi : de l'éducation, une tenue d'un chic parfait, et puis cette poigne…

En considérant les énormes biceps de Diouloufait, on ne pouvait que s'étonner de ces derniers mots. Était-il possible que ce colosse pût éprouver de l'admiration pour la force de Biscarre, dont l'apparence, quoique assez vigoureuse, ne pouvait être comparée à la sienne ?

Cependant, l'accent de Diouloufait ne prêtait à aucune interprétation ; il constatait franchement, sérieusement : c'était un simple hommage rendu à la vérité.

Quoi qu'il en fût, Biscarre interrompit brusquement son complice :

– Assez ! fit-il, nous ne sommes pas ici pour énumérer nos qualités respectives. Demain, au point du jour, il faut que nous ayons quitté la France.

– Bah ! Alors mettons-nous en route tout de suite.

– Non, car avant tout j'ai une petite affaire à terminer.

Et il ricana méchamment.

Aucune expression ne saurait rendre l'expression de basse et féroce cruauté qui crispait le masque de cet homme.

– Une affaire ? En suis-je ?

– Oui.

– Et il faudra…

Diouloufait fit un geste significatif.

– Je ne le crois pas.

– Et à gagner ?

– Rien aujourd'hui, mais plus tard, oh ! plus tard, ajouta-t-il, tout à gagner !

Il rit encore.

– Alors une vraie opération ? Ça me va !

– Maintenant, réponds-moi : As-tu trouvé ce que je t'ai ordonné de chercher ?

– Quoi ? la petite dame ? Oh ! ça n'a pas été bien malin.

– Elle est près d'ici ?

– À cent mètres. La première petite maison au sortir de la gorge.

– Maison isolée ?

– On y tuerait quelqu'un en plein jour.

– Bien. Avec qui est cette dame ?

– Avec la Bertrade, une vieille paysanne.

– Oui, je la connais ; c'est bon. Personne de plus ?

– Elle a reçu une visite dans la journée.

– Une autre dame ?

– Oui.

– Regarde-moi en face, dit Biscarre.

– Tiens ! pourquoi donc ? fit Diouloufait avec son rire niais. J'aime pas regarder tes yeux, ils me font peur.

– C'est pour cela. Maintenant, réponds-moi : Tu n'as pas cherché à savoir quelles sont ces femmes ?

– Oh ! ça ! je peux le jurer !

– C'est bien. Qu'as-tu remarqué ?

– Dame, que ce sont des femmes de la haute, voilà tout.

– As-tu fait quelque supposition au sujet de leur séjour dans cette maison isolée ?

– Ah ! ça ! oui, j'en ai fait une.

– Laquelle ?

– Ce n'est pas la peine de me regarder comme si tu allais me poignarder ! Tu m'interroges, je réponds, et bien franchement encore… J'ai supposé… on a le droit de supposer… que la plus jeune avait eu un malheur, et que, pour cacher les suites du malheur…

– Assez ! dit encore Biscarre.

Il était livide.

– Écoute-moi : Si jamais un mot sort de ta bouche, si jamais tu commets une sottise quelconque, si tu fais, même en face de moi, une allusion à cette aventure, aussi vrai que je m'appelle Biscarre, roi des Loups, tu es un homme mort !

Le géant parut mal à l'aise. Il paraît que cette menace avait un sens précis.

– C'est convenu, balbutia-t-il, on se taira.

– J'y compte. Maintenant suis-moi, et en route.

– Où allons-nous ?

– À la maison isolée.

– Bah ! l'affaire, c'est ça ?

– Pas de questions.

– Cependant, il faut que je sache ce que j'aurai à faire.

– Presque rien. Tu es sûr que la jeune dame est seule avec la paysanne ?

– Oh ! à cette heure-ci, tout ça dort ; à moins que le mioche ne les tienne éveillées.

– À mon signal, tu te jetteras sur la vieille.

– Et qu'est-ce que je lui ferai ? fit Diouloufait avec le mouvement de tordre le cou à un poulet.

– Tu l'empêcheras de crier, de remuer.

– Ça, c'est facile ; mais faudra-t-il aller jusqu'au bout ?

– Comme tu voudras.

– Bon.

– J'ai besoin de rester seul avec la femme, j'ai à lui parler sans témoins.

– Personne ne te gênera.

– Dans une heure, nous aurons atteint une baie dans laquelle un canot nous attend, et quand, à l'aube, le canon de la citadelle annoncera l'évasion de Biscarre, nous serons loin.

Un instant après, les deux hommes descendaient lentement la pente du roc et se dirigeaient du côté du Beausset.

IV

MATHILDE ET MARIE

La maison à laquelle les deux forçats venaient de faire allusion se trouvait sur le coteau qui s'appuyait, à l'orient, sur la masse des rocs d'Ollioules.

À vrai dire, cette bâtisse avait droit tout au plus au titre de chaumière, avec ses murs de pisé, son toit de paille, ses deux fenêtres étroites et incommodes, sa porte branlante et mal fermée.

Et cependant c'était là que s'était réfugiée la fille cadette de M. de Mauvillers, de celui-là même qui venait de condamner à mort Jacques de Costebelle.

Triste roman, que celui-là, et qui peut se résumer en quelques lignes.

M. de Mauvillers était resté veuf de bonne heure avec ses deux filles, Mathilde et Marie.

Absorbé par les soins de son ambition, il s'était peu préoccupé de l'éducation de ses enfants, estimant que le plus important serait, au jour venu, de les marier dans d'honorables conditions, ce qui signifiait, dans l'esprit de M. de Mauvillers, qu'elles devaient former des alliances utiles à ses propres projets.

M. de Mauvillers rêvait le ministère, la pairie. Ses filles pouvaient l'aider à atteindre ce but. Cœur sec et intelligence

quasi brutale, il n'avait jamais éprouvé le moindre sentiment d'affection vraie, et ses ennemis disaient à voix basse – car il était redouté – que sa femme était morte de chagrin.

Il est des âmes aimantes que l'égoïsme tue plus sûrement que le poison.

Mathilde et Marie s'étaient donc trouvées livrées à elles-mêmes. Leurs caractères s'étaient développés sans direction effective, sans contrôle efficace.

M. de Mauvillers n'exigeait d'elles que le respect. Les banalités de l'amour paternel restaient pour lui lettre morte, temps perdu, vaines démonstrations. Qu'on se levât lorsqu'il entrait, qu'on s'inclinât sans un mot devant ses volontés quelles qu'elles fussent, rien de plus. Il se croyait père parce qu'il dominait.

Ainsi que nous l'avons dit, il avait contracté vis-à-vis de M. de Costebelle les plus grandes obligations. Sa fortune personnelle, absolument compromise pendant l'émigration, avait été rétablie grâce au concours du père de Jacques, homme honnête et bon dans toute l'acception du mot, et qui avait conservé jusqu'à sa mort cette illusion que M. de Mauvillers était une âme stoïque et digne des temps anciens. Il n'avait pas deviné que la fidélité gardée par M. de Mauvillers à la cause des Bourbons, même lorsque l'empire offrait carrière à son ambition, n'avait pour motif réel que la prescience intuitive de la chute prochaine du colosse. Il est des temps où l'attente et la patience sont des habiletés.

M. de Costebelle laissait en mourant deux fils : l'un, Frédéric, officier dans l'armée royale, et Jacques, âme d'artiste, vivace, exaltée, et qui ne semblait pétrie que pour la lutte.

Jacques inquiétait M. de Costebelle. En vain il avait tenté de régulariser cette fougue, d'endiguer cette énergie. Mais sa

sévérité paternelle se brisait bientôt, devant les brillantes qualités de ce cœur chaud et enthousiaste.

Cependant, à son lit de mort, M. de Costebelle avait supplié son ami de Mauvillers de veiller sur ce fils bien-aimé. Il espérait que la froide raison du magistrat parviendrait à calmer cette excitabilité presque maladive.

M. de Mauvillers promit.

Et voici comment il tint sa promesse.

Reconnaissant à Jacques un véritable talent d'orateur, et comprenant que, bien dirigé, il lui serait possible de parvenir, soit par le barreau, soit par la magistrature, à de hautes destinées, M. de Mauvillers éprouva une jalousie haineuse, et ne tenta rien pour satisfaire aux vœux de son ami mort.

Jacques eut toute liberté de penser, d'agir, d'aller là où l'entraînerait son imagination.

Seulement, lorsque Jacques s'enthousiasma par les idées nouvelles, se réchauffa à cette lueur révolutionnaire qui semblait jaillir à nouveau du foyer de 89, M. de Mauvillers le mit à la porte.

On sait le reste.

Mais Jacques n'avait pas impunément passé vingt ans de son existence auprès des deux jeunes filles.

Mathilde était de caractère calme et froid. Non qu'à l'exemple de son père elle niât ou ignorât ce qu'étaient le beau et l'idéal. Mais elle avait hérité de sa mère la passivité, presque la défiance d'elle-même et des autres. Elle adorait sa sœur et se fût sacrifiée pour elle ; mais elle renfermait ses sentiments dans son

cœur, restant toujours affable, d'humeur égale et douce, réprimant, sans raisonner, bien entendu, tout élan, toute expansion.

Marie était tout autre : c'était l'enfant avec toutes ses naïvetés, ses joies sans motif ou ses petites colères mutines. Elle riait à la vie, à l'avenir comme si elle avait couru à une fête. Elle aimait à parler, à ouvrir son âme à toutes les effluves ; tout lui était plaisir ; sa charité gracieuse doublait le prix de l'aumône. Quand elle passait dans le pays, on disait : Voilà le soleil d'Ollioules !

Et c'était, en vérité, comme un rayonnement de joie, de bonté et de charme.

Que de fois, courant avec Jacques à travers les prairies ou les bois d'oliviers, elle avait écouté avec ravissement la voix des oiseaux, chantant leurs hymnes de joie ! Alors elle le prenait par la main et lui disait :

– Tout est beau ! tout est bon !

L'amour vint. Tout autre que M. de Mauvillers l'eût prévu. Lui, ne vit rien. Il chassa le fils de son bienfaiteur, comme il eût fait d'un laquais. Marie voulut prendre sa défense, M. de Mauvillers l'arrêta d'un seul mot. Il *voulait*, cela devait suffire.

Ces rigidités irraisonnées amènent la révolte. Marie feignit de se soumettre. Et la contrainte qu'elle s'imposa ne fit que développer le sentiment qui germait encore ignoré en elle.

Sa sœur comprit, mais trop tard. Mathilde pouvait-elle prévoir la faute, ignorant elle-même ce qu'était l'amour... ?

Un jour, Marie lui avoua qu'elle aimait Jacques, et qu'elle était aimée de lui. Elle ne se repentait pas. Jacques était si bon,

si honnête, si aimant ! Pourquoi ne l'aimerait-elle pas ? Il était certain que le mariage aurait lieu. Il suffisait que M. de Mauvillers se réconciliât avec lui. Et, le temps marchait ; et Jacques, fou d'amour, fou de jeunesse, ne sentait pas qu'il marchait à sa perte. Ses idées, ses convictions, étaient pour lui une religion ; il était convaincu du triomphe prochain. Tout lui semblait beau, lumineux, rayonnant.

Vint le réveil…

Jacques était arrêté, Marie allait devenir mère.

M. de Mauvillers était implacable. Le fils du marquis de Costebelle n'était plus qu'un ennemi politique. Il était condamné d'avance.

Mathilde fut admirable de dévouement. Elle eut le courage d'aller avouer la vérité à une vieille parente qui habitait Aix, la suppliant de l'aider à sauver la coupable. Madame de Sorlis, c'était son nom, y consentit, et, grâce à un stratagème, Marie put aller passer chez elle les derniers mois de sa grossesse.

M. de Mauvillers avait en vérité bien d'autres soucis en tête.

Puis voilà que Marie avait appris les inquiétantes péripéties de l'instruction dirigée contre Jacques. Jusqu'alors elle avait eu confiance. M. de Mauvillers ne pouvait oublier le passé à ce point : le fils du marquis devait lui être sacré !

Pauvre enfant, qui ne croyait pas au mal et qui s'était perdue avec l'insouciance des rêveurs !

Enfin, le jour se fit dans son cerveau. Une vision horrible apparut devant ses yeux… le tribunal, la condamnation… l'échafaud !

Alors, folle de terreur, s'arrachant aux bras de madame de Sorlis, qui voulait en vain la retenir, elle était revenue vers sa sœur, en lui criant :

– Sauve-nous !

Et maintenant, dans cette soirée sinistre où l'arrêt de mort tombait des lèvres de M. de Mauvillers, elle était là, dans cette masure, étendue sans force sur son lit de douleur, à demi folle, attendant sa sœur, qui était allée à Toulon pour connaître l'issue du procès… Sa sœur, qui savait tout et qui ne revenait pas…

La femme qui la soignait était sa nourrice.

Nous le savons ; on l'appelait Bertrade.

La pauvre femme pleurait sur celle qu'elle appelait encore sa fille, comme au temps où elle la nourrissait de son lait.

Elle regardait ce visage pâli, ces yeux creusés par les larmes et la souffrance, et elle berçait machinalement le petit enfant qui dormait dans son berceau.

Puis, il y avait plusieurs nuits qu'elle veillait, elle s'était assoupie…

Marie était restée seule dans ce silence, seule avec ses épouvantables angoisses. Ses lèvres répétaient incessamment un nom :

– Jacques ! Jacques !…

Ses yeux ne quittaient pas l'horloge de bois suspendue au mur et dont le balancier tintait monotone derrière les poids de fer.

Il était minuit et demi…

Tout à coup Marie tressaillit, et d'un effort elle se dressa à demi, se soutenant sur ses poignets. Était-ce donc une illusion ? Elle croyait avoir entendu du bruit au dehors !…

Si c'était Mathilde !…

Elle revenait. Tout était fini. Était-il condamné ? Qui sait ? Peut-être M. de Mauvillers…

– Bertrade ! Bertrade ! cria-t-elle.

La nourrice se réveilla en sursaut.

– À la porte… cours… vite… Quelqu'un !…

Bertrade se hâta d'obéir… La porte tourna en grinçant sur ses gonds rouillés…

Et deux cris retentirent :

– Marie !

– Jacques !…

Et la pauvre enfant, folle de joie, éperdue, à demi mourante, se laissa tomber dans les bras de celui qu'elle croyait à jamais perdu…

V

LE SERMENT D'UNE MÈRE

– Toi, mon Jacques ! répétait Marie qui sanglotait.

Elle l'avait doucement écarté d'elle, et le regardait de ses grands yeux rayonnants d'une joie indicible.

La vieille Bertrade s'était laissée tomber sur les genoux, et portait à ses lèvres le vêtement du jeune homme.

Jacques sentait les larmes monter à ses paupières ; il ne pouvait parler, tant l'émotion le tenait serré à la gorge.

En vérité, c'était une épouvantable situation.

Il comprenait quel espoir, mieux, quelle certitude s'imposait à celle qui lui appartenait. Elle le voyait, donc elle le croyait à jamais sauvé.

Et pourtant, il était perdu : quand le jour se lèverait, il tomberait sanglant sous les balles des exécuteurs.

S'il était accouru vers Marie, c'était pour obéir à l'appel que Mathilde lui avait adressé.

Il voulait lui crier :

– Je veux que tu vives, je veux que tu caches à ton père notre faute commune. Par prudence pour toi-même, pour notre enfant, il le faut, je te supplie de m'obéir.

Il n'avait pas songé à cette illusion sinistre que lui donnait sa présence. Pouvait-elle deviner, elle, qu'il eût obtenu de ses geôliers quelques heures de liberté ?... et surtout qu'il eût donné sa parole d'honneur en garantie de son retour, quand ce retour, c'était la mort ? Il restait là, immobile sous son regard, muet.

Parler, c'était la tuer.

La joie folle qui lui remplissait le cœur ne pouvait être sans danger immédiat pour sa vie, transformée tout à coup en cette horrible angoisse.

– Jacques, dit-elle enfin, de sa voix si douce, tu n'as pas encore embrassé notre enfant.

Elle fit un signe à la vieille nourrice, qui souleva l'enfant dans ses bras.

Marie le prit et approcha son front des lèvres de Jacques.

L'enfant !...

À sa vue, Jacques éprouva une telle douleur qu'il eut peine à réprimer un cri.

Oh ! comme il l'embrassa pour mieux cacher la poignante étreinte qui lui brisait le cœur !

– Tu l'aimeras bien, disait Marie. Sais-tu, il est très-fort. Je l'appellerai Jacques comme toi. Oh ! maintenant que tu es là, je ne crains plus rien, je suis heureuse.

Heureuse ! ce mot tombait sur le cerveau de Jacques comme un coup de massue.

Tandis qu'elle parlait, tandis qu'il soutenait l'enfant en le serrant doucement contre sa poitrine, il regardait Marie.

Sa pâleur avait disparu : les teintes de la vie étaient remontées à ses joues. Sous le bonnet de dentelle blanche qui serrait son front, ses cheveux blonds s'échappaient en boucles mutines. Ses grands yeux bleus rayonnaient d'une indicible émotion.

– Tu ne me parles pas, continuait-elle. Et pourtant tu as tant de choses à me dire. Il faudra que tu me racontes tout. Qui t'a sauvé ? c'est notre père, n'est-ce pas ? Vois-tu, nous avons été injustes envers lui. Il n'a pu frapper le fils d'un ancien ami.

– Marie !

Le malheureux se sentait trembler tout entier. Il eût voulu arrêter sur les lèvres de la jeune femme ces paroles qui le torturaient.

Elle ne comprenait pas et continuait :

– Vois-tu, j'ai toujours confiance en lui, malgré sa sévérité apparente. Aussi, maintenant, nous ne devons plus avoir de secrets pour lui. Nous lui dirons tout. Je sais que l'aveu te coûterait trop ; c'est moi qui aurai ce courage. Il nous pardonnera, j'en ai la conviction. Alors, quelle joie ! Je serai ta femme devant les hommes, comme déjà je suis unie à toi devant Dieu.

Jacques poussa un cri. Il chancelait.

– Jacques ! Jacques ! qu'as-tu donc ? Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

– Marie ! il faut t'armer de courage…

– Du courage ? et pourquoi ? Quel nouveau malheur nous menace ?

Jacques ne répondait pas.

Il parlait de courage, et lui-même se sentait lâche.

Marie lui avait saisi les mains.

– Je t'en supplie, ne me laisse pas dans cette incertitude… J'ai tant souffert, depuis que tu étais là-bas, dans cette horrible prison… Ah ! je le sens… je n'ai plus de force pour souffrir… Si l'espérance, à peine retrouvée, devait être perdue tout à coup… Jacques, je sens que j'en mourrais…

– Mourir ! Est-ce que tu as le droit de mourir, toi ? Tu oublies donc notre enfant…

– Notre enfant !

Elle l'attira à elle et le couvrit de baisers.

– C'est vrai ! et puis, pourquoi parler de mort… puisque tu es là… puisque nous sommes à jamais réunis !

L'horloge de bois sonna deux heures.

Il n'y avait plus à hésiter. Jacques ne pouvait rester une minute de plus. Il y avait là-bas un honnête homme qui avait risqué sa vie pour lui, et qui l'attendait dans de mortelles angoisses, lui qui avait aussi une femme et des enfants.

Jacques se raidit contre sa propre faiblesse.

– Marie, dit-il tout à coup, il faut que tu m'entendes… car tu ne sais pas tout…

– Jacques, tu me fais peur !…

– Ma bien-aimée, ma femme, il faut que je te quitte…

– Me quitter ! non ! non ! je ne le veux pas… À ton tour, je te dis que tu n'en as pas le droit… ne m'abandonne pas, au nom de notre enfant…

– Il le faut pourtant, reprit Jacques d'une voix grave.

Il y eut un silence. Il rassemblait tout son courage.

– Mais, du moins, s'écria Marie, tu es sauvé ! n'est-il pas vrai ?…

– Oui, proféra le jeune homme avec effort.

Il devait mentir. Son parti était pris.

– Eh bien ! je t'écoute, maintenant que je ne crains plus pour ta vie…

– Marie, quoi que je te demande, jure-moi de m'obéir…

– N'es-tu pas mon époux, le maître de ma vie ?…

– Voici toute la vérité… Marie ! j'ai été condamné !…

– Toi ! mon Dieu !… Ah ! les hommes sont sans pitié !

Il eut un sourire attristé.

– Ne parle pas ainsi, ma douce Marie : il est des âmes généreuses et bonnes…

Elle l'interrompit.

– Mais, puisque tu es condamné, comment te trouves-tu ici, près de moi ?

Jacques hésita.

– Je me suis évadé, dit-il enfin.

– Évadé ! Alors, tu es en danger… tu peux être arrêté de nouveau… Mon Dieu ! mais c'est à désespérer… il faut se hâter de fuir… tu ne peux risquer de retomber entre les mains de tes ennemis.

Elle lui tendit la main.

– Je comprends tout. Alors que tu pouvais gagner la mer, tu as voulu me revoir… Ah ! merci pour cette pensée !… Dis-moi… toutes tes précautions sont prises ?…

– Oui ! oui !…

– Tes amis t'attendent, n'est-ce pas ?

– C'est cela… en quelques heures j'aurai atteint le rivage… et là, je suis sauvé…

– Et moi qui ne comprenais pas, quand tu me parlais de t'abandonner… Ah ! je me reproche de t'avoir retenu si longtemps. Tu vas gagner l'Italie, n'est-ce pas ?… Dès que tu seras en sûreté, tu m'écriras… et j'irai te rejoindre avec notre cher enfant… C'est bien cela, n'est-il pas vrai ?…

– Oui ! l'Italie !...

Jacques, livide, balbutiait. Mais elle ne devinait rien.

– Va, va, mon Jacques. Je t'appartiens, je suis ta femme... quand tu m'appelleras, j'accourrai auprès de toi... et, réunis pour toujours, nous oublierons ces jours de malheur.

– Écoute-moi encore, dit Jacques, et surtout ne t'effraie pas. Je vais fuir, et tu ne peux ignorer qu'un semblable départ me force à courir quelque danger...

– Je le sais, mais j'ai confiance !

– Moi aussi, j'ai foi en l'avenir... cependant, j'ai dû prendre une précaution...

– Laquelle ? Dis vite ; car, en vérité, il me tarde maintenant que tu sois loin d'ici...

Jacques tira de sa poitrine un pli cacheté :

– Je te le répète, je suis persuadé qu'il ne m'arrivera aucun accident... pourtant j'ai écrit ce testament...

– Un testament ! oh ! ne prononce pas ce mot !

– Il faut conserver sa force en face du danger. C'est pour notre petit Jacques que j'ai dû songer à tout... Si, par hasard, par un de ces événements que rien ne peut faire prévoir, il survenait, pendant ma fuite, quelque obstacle, ce testament reconnaît les droits de notre enfant à mon nom et à ma fortune... Je sais que cette reconnaissante est irrégulière ; cependant, en des circonstances aussi graves, elle a force spéciale. Garde ce précieux document, ma femme bien-aimée... et s'il devenait nécessaire de le produire au grand jour, n'hésite pas...

Elle voulut parler, il l'interrompit d'un geste :

– Ce n'est pas tout, ajouta-t-il. Il m'en coûte de détruire dans l'âme d'une fille respectueuse les dernières illusions qu'elle peut encore conserver… Mais il faut que tu le saches, c'est des lèvres de M. de Mauvillers qu'est tombé l'arrêt de ma condamnation.

– C'est horrible ! murmura Marie.

– M. de Mauvillers a obéi à sa conscience. Il ne m'appartient pas de le blâmer. Il a frappé en moi un ennemi de tout ce qui lui est sacré, c'était son droit. Mais qui sait si cette animosité ne s'étendrait pas sur notre enfant ?…

– Non ! c'est impossible !

– Qui sait ? te dis-je. Jure-moi d'être prudente, de ne pas trahir notre secret.

– Mais puisque je dois aller bientôt te rejoindre ?

– Cette raison même doit t'engager au silence. J'espère, grâce à des amis puissants et dévoués, obtenir bientôt le retour dans la patrie. Si M. de Mauvillers connaissait les liens qui nous unissent, peut-être sa colère me serait-elle nuisible.

– Tu as raison ! Je te comprends.

– Tu te tairas. Tu me le jures…

– Jusqu'au jour où tu m'auras donné le droit de parler, je te promets de garder notre secret enseveli dans mon âme.

– Merci !… mais mon absence peut se prolonger… pendant quelques semaines… quelques mois… Jure-moi de ne pas parler, quoi qu'il arrive, avant qu'une année entière ne se soit écoulée…

– Une année ! mais tu me fais frémir…

– Jure… je t'en supplie…

Marie fixa sur lui un long regard, comme si elle eût cherché à lire dans son cœur.

Il eut la force de lui sourire.

– Je te le jure, dit-elle, quoi qu'il arrive, pas un mot ne s'échappera de mes lèvres… avant une année.

Il se pencha vers elle et la pressa dans ses bras. Puis, il prit doucement l'enfant et l'embrassa.

– Adieu ! dit-il.

– Ne prononce pas ce mot ! s'écria mademoiselle de Mauvillers, au revoir !

– Au revoir ! s'écria Jacques.

Et, fou de douleur, il s'élança dehors.

– Mon Dieu ! murmura Marie, protégez-le ! car s'il meurt, je mourrai…

Elle attira l'enfant contre son sein.

La pauvre petite créature se prit à pleurer.

Le cri vagissant traversa le cœur de la mère dont la tête pâle retomba sur son oreiller.

– Oh ! j'ai peur ! fit-elle d'une voix à peine perceptible.

Immobile, les bras croisés sur sa poitrine, elle semblait être morte. C'est qu'une effrayante angoisse la torturait jusqu'aux fibres les plus profondes de son être…

Tant que Jacques avait été devant elle, avec son énergie, tant qu'elle avait pu considérer cette tête mâle et fière, elle avait gardé son courage…

Maintenant, il lui semblait qu'elle avait eu tort de le laisser partir… S'il n'avait pas tout dit, si le danger était plus terrible qu'elle ne le supposait…

Et toujours le balancier de l'horloge battait monotone comme les pulsations d'une veine.

Les minutes passaient…

Et à mesure que marchait l'aiguille, la fièvre montait au cerveau de la pauvre femme…

Tout à coup, des profondeurs du val d'Ollioules, un coup de feu éclata… répercuté par les roches et roulant jusqu'à la masure.

– Bertrade ! Bertrade ! cria Marie.

Et comme la nourrice accourait vers elle, elle étendit les bras en avant, puis retomba inerte…

Que se passait-il donc ? Et quelle signification terrible avait cet écho de mort ?

VI

LE MEURTRE

Nous avons laissé Biscarre et Diouloufait au moment où ils quittaient la tanière creusée dans les rocs d'Ollioules.

Sans s'expliquer davantage, Biscarre avait désigné la maison isolée – c'est-à-dire la chaumière de Bertrade – comme le but de leur excursion criminelle.

La gorge était étroite. Ils marchaient silencieusement entre les murailles à pic qui se dressaient comme d'énormes fantômes noirs.

Biscarre allait en avant, Diouloufait mesurant son pas sur le sien.

Nous saurons tout à l'heure ce qu'était Biscarre. Mais d'où venait ce Diouloufait, vigoureuse nature taillée en pleine chair et qui, cependant, dans sa brutalité, n'avait pas la physionomie froidement cruelle, féroce même, de son compagnon, de son maître ?

Diouloufait était pêcheur, fils de pêcheur. Quand il était jeune, il se jetait à travers les dangers de la mer avec l'insouciance des enfants. Son père était un bon et robuste travailleur à qui le repos était inconnu.

Dès l’aube, on le voyait au bord de la Méditerranée examinant ses filets, les raccommodant lorsque la vague les avait déchirés.

Bartholomé, son fils, était auprès de lui, impatient, ne comprenant, dans ces excursions quotidiennes, que le plaisir d’entendre le vent siffler et de voir le flot bondir. Il tirait son père par sa vareuse de laine, et de ses grands yeux glauques, le regardait en lui disant :

– Dépêchons-nous, père.

Celui-ci passait sa main rude sur la tête velue de l’enfant, et répétait, adoucissant sa voix rauque :

– Tout à l’heure !

Puis ils partaient. La barque, lancée, sautait sur les vagues qui la secouaient comme un jouet.

Le père était pensif, sachant quel était le danger, songeant à la mère, qui attendait et le mari et le fils, et aussi le prix de la pêche.

Bartholomé, assis sur les cordages, riait aux coups de lame. Insouciance du danger, ignorance du travail. Cet enfant était solide, carré des épaules avec des bras énormes pour son âge. Le père ne voulait pas qu’il lançât les lourds filets. Il lui plaisait de travailler seul pour la famille.

On vivait mal, d’ailleurs. La concurrence était grande et le salaire peu élevé. Le père Diouloufait ne se plaignait pas. Moins de répit, plus de travail : il acceptait cela comme juste et nécessaire.

Un jour, – Bartholomé avait alors douze ans, – ils partirent. Le ciel était noir, et sur la mer c'était un brouillard tellement épais qu'on ne distinguait pas la crête blanche des vagues.

Le père Diouloufait n'avait pas voulu renoncer à la pêche, d'autant plus que le lendemain était jour de fête et que la vente promettait d'être bonne.

En vue de l'île du Grand-Ribaud, qui n'est séparée de Porquerolles que par un détroit large de quelque dix mètres, – ce qu'on appelle dans le pays une rue de mer, – la barque fut prise en flanc par une énorme lame qui la jeta contre le roc.

On entendit un craquement sinistre.

Puis la barque s'enfonça et disparut.

Une tache noire resta sur le flot. Cette tache était double. C'était le père Diouloufait qui avait saisi l'enfant par la ceinture et qui nageait, le soutenant à fleur d'eau.

Lutter contre la mer est horrible. Mais ici, la mer n'était pas seule. Elle se doublait de la nuit. La brume s'alourdissait, toujours plus épaisse, sur cet homme qui combattait plus encore pour la vie de son fils que pour la sienne propre.

Et plus encore pour la mère qui, là-bas, toute seule, dans sa masure battue par le vent, pleurait en écoutant les hurlements de la tourmente.

Bartholomé avait peur. Seulement, sentant contre ses côtés la main de son père, il se rassurait un peu et s'aidait même autant qu'il le pouvait.

L'autre – presque un vieillard – haletait de fatigue et de désespoir. Il n'avait pas cherché à atteindre l'île. Il avait senti le courant se heurter à sa poitrine et avait deviné la mort certaine.

Donc, il avait tendu vers la rive.

Et chose épouvantable, il faisait cela sans espoir.

Il se savait robuste, cela est vrai. Mais aussi il connaissait la distance, et, dans son cerveau surgissait sans cesse cette pensée que cette distance était infranchissable.

Martyrs de la mer ! qui pourra jamais analyser les effroyables tortures qui vous étreignent !

Il se savait perdu quand même, et il nageait. Son bras, lancé comme un levier de fer, fendait le flot qui résistait. Il allait cependant. Il sentait qu'il gagnait du terrain.

Mais déjà ses muscles se raidissaient : il y avait dans ses mouvements un automatisme qui présageait la lassitude décisive.

Cela dura longtemps. Et cependant le père Diouloufait ne coulait pas. Non, il semblait que sa volonté eût un but fixe, au bout duquel elle dût se briser. Ce fut ce qui arriva.

Il vit la rive, aperçut dans le lointain les lumières qui éclairaient les huttes des pêcheurs... la sienne peut-être...

Il réunit toutes ses forces, se lança encore.

L'enfant cria :

– Père ! La terre ! la terre !...

Alors, comme si c'eût été un signal attendu, le père ouvrit ses doigts crispés à la ceinture de son fils, poussa une sorte de râle… et, debout, à pic, tomba dans le gouffre, qui se referma sur lui…

L'enfant, sauvé, se traîna jusqu'à la masure.

Quand la mère le vit seul, elle eut un mouvement de rage. Elle aimait Diouloufait, si rude et si bon ! Elle prit son enfant dans ses bras, le serra avec force contre sa poitrine, et, montrant le poing au ciel, elle cria :

– Il faut le venger !

– De qui ?

– De tout le monde.

Ce qu'elle voyait, cette femme, c'est que la misère avait tué son mari, et que cette misère était l'œuvre de la société. Elle ne raisonnait pas. Elle était folle, folle de haine et de désespoir.

De fait, on disait dans le pays que cette catastrophe avait troublé sa raison. Tout semblait le prouver. Dès le lendemain de la mort de son mari, elle vendit la barque, les engins de pêche et jusqu'à la masure que le pauvre homme avait construite de ses propres mains.

Puis elle se mit à errer dans le pays, mendiant, traînant par la main le petit Bartholomé, qui ne comprenait rien à ce changement d'existence et regrettait la mer.

De la mendicité au vol, la distance est courte.

Bientôt, la veuve Diouloufait devint la terreur de ses voisins.

Cependant, comme ils étaient bons et qu'ils la plaignaient d'être seule et malheureuse, ils se contentaient de se barricader chez eux, de cacher les quelques sous péniblement gagnés, de veiller sur leurs poulaillers.

Mais la Dioulou – comme on l'appelait – ne se rebuta pas.

En vain, on lui offrait de tous côtés l'hospitalité et un morceau de pain ; en vain, on lui répétait qu'il fallait apprendre un état à Bartholomé, et on s'offrait même à le prendre pour rien en apprentissage.

Elle répondait par un ricanement et reprenait sa course vagabonde, étendant sans cesse le cercle de ses tentatives criminelles.

Une nuit, elle tenta de franchir le mur d'un jardin appartenant à un nouveau venu dans le pays. L'homme ne la reconnut pas, prit son fusil et tira.

La femme tomba frappée d'une balle en plein corps.

Bartholomé resta seul : pour lui ce fut le dernier coup. Cette haine de tous, que sa mère s'était efforcée de lui inculquer, ne fit que grandir et se développer.

Vinrent les mauvaises connaissances.

Il s'adjoignit bientôt à une bande qui dévastait les environs. À seize ans, il fut pris et condamné aux travaux forcés.

Ce fut au bagne de Toulon qu'il dut subir sa peine. Il en avait pour dix ans.

Dès la première année, il tenta de s'évader. Mais le coup avait été mal organisé. On s'empara de lui, et sa peine fut portée à quinze ans. L'année suivante, nouvelle tentative également suivie d'insuccès, et nouvelle augmentation de peine. Cette fois, c'était vingt ans.

Furieux, décidé à tout pour recouvrer sa liberté, sans savoir même quel usage il en pourrait faire, Diouloufait rêvait d'assassiner un gardien et de s'échapper au prix de plusieurs meurtres, lorsque Biscarre arriva au bagne.

À l'époque où se passaient les scènes que nous retraçons, il y avait de cela deux ans.

Biscarre fut mal accueilli par ses compagnons de bagne. Ses allures déplaisaient. De fait, il affectait un profond mépris pour ceux dont la justice humaine le contraignait à subir l'odieux contact.

Il leur était évidemment supérieur en toutes choses, n'ayant ni leur grossièreté, ni leur ignorance.

Il avait été condamné, disait-on, pour tentative d'assassinat, mais nul ne savait au juste dans quelles circonstances le fait s'était produit. Aux premières questions, Biscarre avait répondu par des insultes. Une sorte de conspiration s'était alors ourdie contre lui.

Les anciens du bagne avaient fait courir le bruit que Biscarre était un faux forçat, un *mouton* (mouchard) envoyé par la police pour trahir les secrets des camarades.

Parmi ces déshérités de l'intelligence et de la conscience, le soupçon germa vite, et le crime suit de près la conception. Il fut décidé que Biscarre mourrait.

On eut recours au sort pour désigner ceux des forçats qui devaient se charger de l'exécution.

Diouloufait se trouva au nombre des bourreaux désignés. On savait que sa force était énorme, et il devait avoir facilement raison de Biscarre, dont la taille était peu élevée et que les privations – et peut-être les souffrances morales – avaient amaigri et sans doute affaibli.

Le plan du meurtre avait été combiné de la façon suivante :

Les forçats au milieu desquels devait s'accomplir ce drame horrible étaient enfermés dans les bagnes flottants ou pontons. Ils couchaient sur le plancher des batteries.

À sept heures du soir, en hiver, le garde-chiourme donnait, par un coup de sifflet, le signal de la prière ; puis un second coup retentissait, et à partir de ce moment le silence le plus complet devait régner parmi les condamnés jusqu'au soleil levant.

Il avait été décidé que le meurtre de Biscarre serait exécuté au moment où sonnerait minuit, après la ronde qui d'ordinaire précédait cette heure de quelques minutes. Les assassins devaient se saisir de Biscarre et, sans bruit, le jeter par-dessus bord. On comptait sur la force de Diouloufait pour étouffer ses cris, en le tenant à la gorge.

Il était de règle que les forçats occupassent chaque nuit la même place, une fois désignée.

Cette fois, Diouloufait et ses deux complices avaient trouvé le moyen de se glisser aux côtés de Biscarre, qui, d'ailleurs sans soupçon, ne devinait rien et s'était endormi d'un profond sommeil.

La ronde passa.

Les forçats étaient immobiles. Rien de particulier n'attira l'attention des surveillants, qui s'éloignèrent.

Alors quelques mots furent échangés à voix basse, et les trois hommes se préparèrent à achever l'œuvre de mort. Ils étaient parvenus jusqu'à Biscarre sans qu'il se réveillât.

Tout à coup, la main puissante de Diouloufait s'abattit sur son cou, tandis que les deux autres le saisissaient aux bras et aux jambes.

Biscarre s'éveilla brusquement, et un râle sourd s'échappa de sa gorge. Mais le son s'arrêta sous la pression terrible.

Ses yeux grands ouverts virent à la lueur douteuse de la nuit les assassins penchés sur lui.

Ainsi que nous l'avons dit, un des forçats lui avait ramené violemment les bras en arrière, derrière la tête, tandis que l'autre lui tenait les pieds solidement serrés l'un contre l'autre.

Au-dessus, Diouloufait, dont les doigts énormes meurtrissaient sa chair.

– Enlevez, dit Diouloufait.

Mais, à ce moment, les bras de Biscarre, comme deux leviers d'acier, se relevèrent brusquement.

L'homme qui les tenait tomba, tandis que, dégageant ses jambes d'un seul élan, Biscarre frappait en pleine poitrine le second, qui s'affaissait avec un gémissement rauque.

Restait Diouloufait.

Devenues libres, les mains de Biscarre tombèrent sur ses deux poignets.

Diouloufait crut sentir deux anneaux de fer rivés à ses bras ; sous la pression effrayante, ses doigts se détendirent et lâchèrent Biscarre, qui, se soulevant à la force des reins, écartait Diouloufait, qui se tordait sous une torture atroce. Les doigts de Biscarre écrasaient ses muscles et le sang rougissait ses mains.

À ce moment, les surveillants accouraient au bruit.

Biscarre repoussa violemment Diouloufait, qui tomba comme une masse.

Puis Biscarre s'était étendu de nouveau, immobile, sur le plancher.

Les trois assassins, rampant sur le sol, cherchaient à se cacher.

On crut à une rixe.

À toutes les questions, Biscarre opposa le mutisme le plus complet.

Les quatre forçats furent mis au cachot.

Détail singulier : les soupçons des gardes-chiourmes se portèrent sur Biscarre, et ce fut à lui qu'on imputa la responsabilité de cette scène de désordre.

On voulut le contraindre à avouer la vérité, et il fut condamné à la bastonnade. Le forçat chargé de l'exécution fut justement le chef du complot dont Biscarre avait failli devenir vic-

time. Il se promit de prendre sa revanche. Le nombre des coups de corde avait été fixé à quarante.

Au premier, le sang jaillit des épaules de Biscarre. Il eut un froid sourire et ne bougea pas.

Au vingtième, son dos semblait couvert d'une hideuse bouillie sanglante. Et il souriait toujours.

– Assez ! dit le commissaire du bagne.

On avait compris qu'il ne parlerait pas.

Biscarre fut placé à l'hôpital ; huit jours après il reprenait sa place à la fatigue.

Dès lors, une sorte de respect s'attacha à lui.

Diouloufait éprouvait pour cette vigueur incroyable une admiration qui ne faisait que grandir.

Un mois s'était à peine écoulé que Biscarre était devenu en réalité le roi du bagne. On lui avait tout avoué, et les soupçons qu'il avait inspirés et la tentative de meurtre à laquelle il avait échappé.

Biscarre ne leur adressa pas un reproche. Seulement il leur dit :

– Vous êtes des enfants !

Nous verrons plus loin comment de ces ennemis mortels il avait su faire des amis dévoués, mieux que cela, des esclaves.

Revenons aux gorges d'Ollioules.

Donc, Biscarre marchait silencieux. Celui qui dans cette nuit profonde aurait pu examiner son visage aurait remarqué sur ses lèvres pâles le sourire féroce qui ne le quittait presque jamais.

Tout à coup il s'arrêta.

Il venait de percevoir dans le silence le bruit d'un pas rapide.

Il s'approcha de Diouloufait :

– Qui peut passer à cette heure ? demanda-t-il à voix basse.

– Je ne sais. Aucun paysan n'oserait, par une nuit semblable, se hasarder dans les gorges.

– Je veux savoir, reprit Biscarre. La lanterne ?

– La voici.

– Elle est allumée ?

– Oui.

Et Diouloufait tendit à Biscarre une lanterne sourde et fermée qui ne laissait pas filtrer le moindre rayon de lumière.

Le pas se rapprochait.

Biscarre s'écarta sur le côté de la route et, s'accroupissant au pied de la roche, ordonna à Diouloufait de l'imiter.

– Sur ta vie, pas un mouvement, pas un mot !

– Suffit.

Biscarre fouilla dans sa poitrine et en tira un pistolet qu'il arma. Le ressort ne fit aucun bruit.

Cependant Jacques – car c'était lui – se hâtait de toutes ses forces. Il avait encore près de deux heures devant lui : il était sûr d'arriver à temps pour dégager la responsabilité de Lamalou et tenir la parole qu'il lui avait donnée.

Mais il se sentait au cœur un désespoir si poignant, qu'il lui tardait d'être arrivé au terme de la route : il avait peur de succomber à la tentation, de résister à la voix de l'honneur qui l'appelait en avant… car là-bas, dans cette chaumière qu'il venait de quitter, c'était le passé, le bonheur, l'avenir, l'espérance…

Il lui semblait sentir une main – celle du petit enfant – qui s'attachait à ses vêtements et l'attirait en arrière.

Il se mit à courir…

Tout à coup – il passait alors à quelques mètres de Biscarre – un rayon de lumière le frappa en plein visage…

Il poussa une exclamation de surprise.

Mais une voix lui répondit, jetant son nom dans une imprécation :

– Lui ! Jacques de Costebelle ! Ah ! ma vengeance sera donc complète…

– Qui a parlé ? s'écria Jacques.

– Moi !

Et Biscarre, s’élançant au devant de lui, lui appuya le canon de son arme sur la poitrine…

L’arme partit…

Et Jacques, les bras en avant, tomba sur le sol de toute sa hauteur…

– Maintenant, cria Biscarre, à la belle Marie de Mauvillers !… Après le père, l’enfant !…

Diouloufait, terrifié, le suivit en courant…

VII

LA VENGEANCE DU FORÇAT

C'était l'écho de ce coup de feu qui était venu frapper au cœur la pauvre abandonnée.

Instinctivement, elle avait compris qu'un nouveau danger menaçait Jacques.

Avait-il donc été poursuivi depuis le moment de son évasion ? Avait-il été surpris ?

C'était une horrible angoisse.

– Bertrade ! s'était écriée Marie, viens à moi. Je veux me lever, m'habiller, courir…

– Mon Dieu ! mais est-ce possible, ma chère enfant ? répondait la vieille nourrice. Dans votre état de faiblesse, il vous est interdit de faire un seul mouvement brusque…

– Qu'importe ! je mourrai, mais au moins j'aurai tenté de le sauver…

Et la pauvre femme, haletante, avait posé les pieds sur la mauvaise natte qui servait de tapis.

– Vite ! une robe, un manteau… Bertrade, obéis-moi…

– Mais où voulez-vous aller ?

– Le sais-je ? Ce coup de feu a été tiré aux gorges d'Ollioules… C'est là que j'irai…

– Quelque contrebandier peut-être.

– Non, ne cherche pas à me rassurer… tes efforts seraient vains. J'irai… j'irai…

Et Marie, réunissant toute son énergie, s'efforçait de se dresser sur ses pieds, mais elle chancelait ; une sueur froide mouillait ses tempes ; déjà le martellement du vertige frappait son cerveau.

Bertrade la soutenait.

Marie s'était enfin enveloppée dans un long manteau qui la couvrait tout entière.

– Mais l'enfant ! cria Bertrade.

– N'es-tu pas là ? Tu le défendras… tu te feras tuer avant qu'on ne parvienne jusqu'à lui…

– Je suis vieille, je suis faible !… que pourrai-je faire ?

Marie se tordait les mains.

Si son amour l'appelait auprès de Jacques, son devoir la retenait auprès de son enfant.

Tout à coup, la vieille Bertrade tressaillit :

– Écoutez ! dit-elle.

Marie la regarda sans comprendre.

– N’avez-vous pas entendu ?

– Quoi ? En vérité, je ne sais plus, je ne vis plus !

– Non ! je ne me trompe pas !... J’entends un pas qui retentit sur la route...

Marie poussa un cri.

– Ah ! si c’était lui !... Oui, c’est cela... il revient... il a échappé à ses persécuteurs ; mais il est blessé, mourant, peut-être...

– Calmez-vous ! je vais au devant de lui... Mais son pas est ferme ; non, il n’est pas blessé !

– Va ! va ! Bertrade... car je me sens mourir.

La vieille nourrice courut à la porte et l’ouvrit. Puis, traversant le jardinet qui séparait la maison de la route à peine tracée, elle s’avança dans l’obscurité en étendant les mains en avant.

Tout à coup elle se sentit saisir à la gorge, un râle sourd s’échappa de sa poitrine, elle chancela... mais la poigne énorme de Diouloufait la soutenait :

– Tais-toi, vieille sorcière, murmura à son oreille la voix du colosse, ou, par le diable ! je serre les doigts... et je t’envoie au sabbat !...

Marie n’avait rien entendu.

Droite, immobile, le cou tendu, elle attendait...

Soudain la porte s’ouvrit violemment...

– Jacques ! cria-t-elle.

Celui qui était devant elle jeta à terre le bonnet qui cachait son front.

– Non, ce n’est pas Jacques, dit-il en ricanant. Marie de Mauvillers… me reconnaissez-vous ?…

Haletante, pâle comme un cadavre, Marie était prête à défaillir. Mais elle se raidit contre sa faiblesse et se redressa :

– Biscarre ! dit-elle, Biscarre l’assassin !

L’homme frappa du pied avec fureur.

– Oui, Biscarre l’assassin. Ah ! vous ne vous attendiez pas à le revoir, n’est-il pas vrai ? Vous le croyiez bien rivé à la chaîne du bagne !… bien courbé sous le bâton des gardes chiourmes ! et vous vous demandez comment Biscarre n’est pas mort de rage et de désespoir… Eh bien ! non ! ma belle, Biscarre n’est pas mort… il est là, devant vous, vivant, bien vivant… comme un démon sorti de l’enfer… et vous allez compter avec lui, Marie de Mauvillers !

Cette fois, Marie ne tremblait plus.

Debout, la lèvre contractée par une expression de sanglant mépris, elle étendit le bras vers la porte :

– Sortez d’ici, misérable ! proféra-t-elle.

Lui, répondit par un éclat de rire.

– En vérité ! Ah ! vous me chassez !… Cela serait grotesque, si ce n’était terrible !… Vous me montrez la porte comme à un

laquais… et de fait, que suis-je ? Vous l'avez dit, un misérable ! moins qu'un laquais, je suis un forçat… Eh bien ! le forçat est venu pour parler à la fille du comte de Mauvillers… et vous l'entendrez.

La physionomie de Biscarre était épouvantable de haine et de fureur concentrée.

Marie fit un pas en arrière, et portant les mains à son front, comme si elle eût craint que la folie n'eût tout à coup envahi son cerveau, elle cria :

– Bertrade ! Jacques ! à moi !…

Le forçat, la tête haute, les bras croisés sur sa poitrine, la regardait de ses yeux étincelants.

Jamais figure humaine ne réalisa plus complètement le type bestial des fauves.

Biscarre avait du loup le crâne gros, oblong. La mâchoire s'avançait comme si elle eût été prête à mordre ; le front bas s'écrasait sur les yeux petits et aux prunelles jaunâtres.

Et, en ce moment, le visage, illuminé pour ainsi dire par un rayon infernal, résumait toutes les passions de l'animal furieux.

Saisie par une indicible épouvante, Marie cria encore une fois : Bertrade ! Jacques !…

– Ni Bertrade ni Jacques ne viendront ! dit froidement le forçat.

– Que voulez-vous dire ?

– Bertrade est en mon pouvoir… Quant à Jacques…

– Jacques ?

– Oui, Jacques, votre amant, honnête fille des Mauvillers, Jacques, le père de l'enfant qui est là et dont nous allons parler tout à l'heure, Jacques n'entendra pas votre voix qui crie à l'aide… car Jacques est mort.

– Mort !… C'est faux !

– C'est vrai !… Je l'ai tué !

Les yeux de Marie s'ouvrirent démesurément ; un flot de sang monta à sa gorge.

– Vous l'avez… tué ! murmura-t-elle dans une sorte de râle. Non ! c'est impossible !

– N'avez-vous pas entendu, tout à l'heure ?… Tenez, voici l'arme qui a tué votre amant. Vous pouvez toucher le canon de fer, il n'a pas encore eu le temps de refroidir.

Ces paroles atroces sifflaient entre ses dents serrées.

C'était l'ironie féroce dans toute sa hideur.

Marie s'était laissé tomber sur les genoux ; elle ne pleurait pas. Une angoisse effrayante tenaillait son cœur.

– Je l'ai tué, répéta Biscarre, parce qu'il s'est trouvé sur mon chemin. Aujourd'hui, comme autrefois, je croyais que le bourreau aurait accompli ma tâche en le frappant ; il s'était évadé, sans doute, et l'amant dévoué était accouru vers sa maîtresse pour lui apporter la bonne nouvelle… Heureusement, j'étais là !… et Jacques est mort !

– Mon Dieu ! prenez pitié de moi ! dit Marie, qui, de ses ongles, meurtrissait sa poitrine.

Tout à coup, elle se redressa, et regardant Biscarre en face :

– Eh bien ! assassin ! s'écria-t-elle, achève ton œuvre… frappe-moi ! maintenant.

– Vous tuer ! moi ! Ah ! tonnerre ! vous ne me connaissez pas… Oui, j'ai tué votre amant… mais vous, Marie de Mauvillers, ce n'est pas par le meurtre que je me vengerai de vous…

– Vous venger ! vous parlez de vengeance !… Mais pourquoi ?… que vous ai-je fait ?…

– Ce qu'elle m'a fait ! cria le forçat. Elle le demande !… Attendez, Marie, vous avez oublié… mais moi, je me souviens… et puisqu'il faut aider votre mémoire… je vais vous satisfaire…

La mère, terrifiée, avait pris son enfant dans ses bras et maintenant elle le berçait avec le geste inconscient d'une folle…

– Il y a de cela cinq ans, Marie de Mauvillers… Biscarre était garde-chasse, au service de M. le comte de Mauvillers… on lui avait jeté un morceau de pain, par pitié… car on ne lui devait rien… Qu'était-ce après tout que Biscarre ?… un bâtard, moins encore, un enfant trouvé… Un jour, un passant l'avait ramassé sur la route, où il geignait dans un fossé… Ce fut un crime… car il eût mieux valu que l'enfant crevât comme un chien…

Le forçat s'interrompit, et, de son poing levé, sembla menacer le ciel.

– J'avais été élevé je ne sais où, je ne sais comment, toujours par aumône. Un instant, triple fou ! j'avais eu la pensée, n'étant rien, de me faire quelque chose. Oui, en vérité, j'ai tra-

vaillé, j'ai appris, et quand j'allais à la ville je me disais : qui sait ? peut-être ta place est-elle marquée d'avance au milieu de tous ces hommes qui passent sans même te jeter un regard ? Oh ! l'envie ! épouvantable passion qui étreint l'âme et la ronge, qui fait résonner sans cesse à notre oreille un glas sinistre, qui étale devant vos yeux des mirages éblouissants et toujours effacés !… Je ne sais devant qui, un jour, je me laissai entraîner à parler de mes rêves d'avenir. Ah ! quel éclat de rire ! Toi ! Biscarre ! le mendiant, le misérable !… On me railla, moi ! on m'insulta ! Oh ! de ce jour-là, une haine implacable m'envahit tout entier, et c'était cette haine qui me soutenait ; car sans ce but nouveau, sans cette vengeance éclatante qu'il me fallait tirer de ces hommes qui me méprisaient et qui riaient en me regardant, je me serais tué. M. de Mauvillers avait besoin d'un mendiant qui consentit à garder ses porcs. On daigna me désigner à lui, il daigna me choisir. Du moins, je ne connaissais plus la faim, vivant et mangeant avec les bêtes immondes. Je grandis. J'étais devenu, dans mes heures de loisir, un habile jardinier. M. de Mauvillers me confia quelques plates-bandes. Enfin, je fus garde-chasse. C'était un métier de valet, vous l'avez dit. Peu m'importait ; M. de Mauvillers m'eût offert d'être son cocher que j'eusse accepté. Savez-vous pourquoi, Marie ?

Elle ne tourna pas la tête vers lui.

Un frémissement agita le corps de Biscarre ; il continua :

– Je ne voulais plus quitter la maison de M. de Mauvillers ; j'étais prêt à subir tous les dédains, à me courber sous toutes les humiliations, parce que…

Il s'arrêta encore, puis avec un geste violent :

– Parce que, s'écria-t-il, moi, Biscarre, le porcher, le mendiant, le bâtard… je vous aimais, vous, fille du comte de Mauvillers…

Une exclamation de dégoût s'échappa des lèvres de Marie, qui cacha son front dans ses mains...

– Ah ! taisez-vous !... continua Biscarre dont les dents grinçaient avec un bruit sinistre.

Puis, après un silence :

– D'ailleurs, que m'importe ! insultez-moi... je tiens ma revanche, et je vous jure qu'elle sera terrible, si terrible que dans vos rêves vous n'avez jamais pu la prévoir... Oui, je vous aimais... Quand vous passiez, je me tapissais dans les broussailles... et je vous regardais !... j'étais fou... Comment, alors que dans nos bois vous alliez sans défiance, ne me suis-je pas jeté sur vous, pour vous emporter dans mon repaire ?... je n'en sais rien ! et pourtant mes tempes bourdonnaient, un voile rouge couvrait mes yeux... Quand vous n'étiez plus là, je me tordais sur le sable que je mordais !... Oh ! que cette torture fut longue ! Je luttais... je voulais m'enfuir. Mais une force plus puissante que ma volonté me retenait auprès de vous... Un jour enfin, je sentis que je n'avais plus le courage de combattre... Marie de Mauvillers, avez-vous oublié ce qui s'est passé ce jour-là ?

Elle ne répondit pas. Seulement son regard se croisa avec celui du forçat.

– Vous étiez entrée dans un des pavillons de chasse... votre sœur Mathilde s'était éloignée... moi, stupide, j'errais autour de la maison... en songeant à vous... en répétant : Je l'aime ! je l'aime !... Tout à coup, j'entendis du bruit... je me blottis dans un fourré... et alors !... terre et ciel !... comment la foudre ne m'a-t-elle pas écrasé ?... Un homme sortait du pavillon... et cet homme, c'était Jacques, oui, Jacques de Costebelle qui trahissait son bienfaiteur, qui lui volait sa fille... Jacques enfin, votre amant... Je m'appuyai à un arbre pour ne pas tomber... j'étais

sans armes !... Ah ! comme je l'aurais tué avec joie... Il s'était déjà éloigné que j'étais encore là, haletant, l'écume aux lèvres... Alors je ne sais quelle force m'a poussé... je suis entré dans le pavillon... Vous étiez là, agenouillée, priant... pour lui ? n'est-ce pas !... Que vous ai-je dit ?... est-ce que je m'en souviens ?... c'était toute ma vie, c'était mon sang, mon âme que je mettais à vos pieds !... Et vous !... oh ! cela est horrible !... on eût dit, sur ma parole, que vous ne m'aviez pas compris... Vous vous êtes relevée... lentement... puis de la main me désignant la porte : « Sortez ! » avez-vous dit. Oui, « sortez ! » comme tout à l'heure. Mais alors, j'étais votre esclave... Sur un mot tombé de vos lèvres, j'aurais volé... j'aurais tué !... Aujourd'hui, c'est autre chose... j'étais le valet... vous étiez la maîtresse. Aujourd'hui, je suis le maître et vous êtes l'esclave !...

La fureur de cet homme était grandiose, à force d'excès. Et réellement, en le regardant, on se fût demandé si ces yeux étincelants, si cette bouche écumante étaient les yeux et les lèvres d'un martyr ou bien d'un fou.

C'était – comme il l'avait rappelé tout à l'heure – un bâtard inconnu, un enfant ramassé au bord d'une route... D'où venait-il donc ? et quel sang coulait dans ses veines ?...

Parfois l'horrible confine au sublime. Biscarre, hideux de colère, était presque beau.

Écrasée sous cet anathème, sous ces imprécations qui sortaient de sa poitrine comme un rugissement, Marie était retombée... serrant plus convulsivement contre sa poitrine le petit enfant qui vagissait douloureusement.

Biscarre s'était tu.

Elle n'eut pas le courage de l'interroger.

Elle attendait.

Lui, pressa sur son front ses deux mains qui se mouillèrent d'une sueur brûlante. Il avait peine à se tenir debout : la congestion des violences emplissait les lobes de son cerveau et troublait ses yeux.

– Oui, je me souviens, reprit-il enfin, j'ai prié, j'ai supplié, je me suis traîné à vos genoux en vous criant : Ne me chassez pas ! je me cacherai… je me tairai… et ma seule joie sera de vous voir passer… Mais, implacable, vous êtes restée sourde à mes supplications… et le soir même, j'étais chassé de la maison de M. de Mauvillers. Oh ! cette fois, je n'eus plus qu'une pensée… me venger… Comment ! voilà ce que je cherchais…

Il eut un rire méchant.

– Je n'avais pas alors l'expérience acquise depuis. Je ne savais pas encore ce que c'est de souffrir et de faire souffrir… Mon plan se résumait en un seul mot : Tuer ! tuer votre amant, vous tuer et me tuer après ! Mais dès la première tentative, vous savez ce qui se passa… Je m'étais glissé dans la maison pour surprendre Jacques de Costebelle et le frapper au cœur… Je fus surpris par les valets. Je m'étais introduit par effraction… c'était la nuit, j'étais armé… je fus accusé de tentative de vol avec circonstance aggravante. Pourquoi ne me condamna-t-on pas à mort[1] ? Je n'en sais rien… ou plutôt je dus cette indulgence de mes juges, de M. de Mauvillers lui-même, au repentir que je manifestai devant le tribunal. Ils y crurent, les naïfs ! et je fus envoyé au bagne… Maintenant, je me suis évadé, et je viens régler mes comptes… J'ai commencé… Le hasard m'a servi… j'ai tué M. de Costebelle… À votre tour !

---

[1] À cette époque, ce crime entraînait la mort, les *circonstances atténuantes* n'existaient pas encore.

Marie se redressa sous cette menace directe : puisque c'était la mort, inévitable, horrible, du moins elle voulait tomber sans lâcheté…

– Tuez-moi donc ! dit-elle froidement.

Biscarre la regarda en ricanant. Puis, désignant de la main son enfant qu'elle pressait dans ses bras :

– Eh bien ! et l'enfant ? fit-il.

Marie poussa un cri de suprême angoisse.

– Ah ! vous n'oseriez pas toucher à cette pauvre créature !

– En vérité !… et pourquoi donc ?…

– Non ! c'est impossible ! criait la pauvre femme, tordue dans les convulsions de l'épouvante. C'est moi seule qu'il faut frapper !… c'est moi seule qui vous ai insulté, qui vous ai chassé !… Pourquoi puniriez-vous le petit être pour la faute de sa mère ?

– Bah ! n'est-il pas le fils de Jacques ?

Maintenant elle se traînait aux pieds du misérable :

– Frappez-moi ! je vous en supplie ! mais épargnez mon enfant… Ma vie pour racheter la sienne…

Biscarre, au lieu de répondre, étendit les bras comme pour se saisir de l'enfant…

Marie bondit en arrière, lui faisant un rempart de son corps. Biscarre s'arrêta. Il y eut un moment d'horrible silence.

De ses yeux hagards, la pauvre femme interrogeait ce visage sur lequel apparaissaient les sentiments de la haine et de la fureur...

Tout à coup, Biscarre dit :

– Je ne le tuerai pas !...

– Ah ! Dieu soit béni ! cria Marie.

– Ne vous hâtez pas de vous réjouir... Car peut-être, plus tard, pleurerez-vous, en comprenant qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il fût mort !...

– Que voulez-vous dire ? s'écria Marie.

– En vérité ! avez-vous donc cru à un rayon de pitié ?... Ce serait trop de folie !... Avez-vous eu pitié de moi jadis ?...

– Mais... que prétendez-vous donc ? fit Marie, saisie par un nouvel effroi...

– Je vais vous le dire, Marie de Mauvillers... Je sais que la mort n'est pas une vengeance suffisante... Vous, morte !... l'enfant mort ! après ? que me resterait-il, à moi ? Je veux, au contraire, pendant longtemps, bien longtemps, savourer cette vengeance qui est aujourd'hui et qui sera dans l'avenir toute ma vie !...

– Mais parlez ! parlez donc !

– Je ne vous tuerai pas, dit Biscarre. Je ne tuerai pas votre enfant... Seulement...

– Achevez !

– Marie de Mauvillers, reprit lentement Biscarre, avez-vous parfois entendu parler de ces hommes qui, déclarant la guerre à l'humanité tout entière, se mettent en lutte ouverte contre la société ?… Ils marchent dans la vie comme à travers un champ de bataille, frappant à la fois amis et ennemis, dépouillant les vivants et les morts… Ces hommes-là, le peuple les appelle des bandits… Un jour vient où devant eux se dresse la loi, qui les saisit à la gorge et les jette à l'échafaud des voleurs et des assassins…

– Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle est cette épouvantable raillerie ? râlait Marie, qui se sentait devenir folle.

– Ces hommes-là, continuait Biscarre, sont attachés au pilori d'infamie… leur nom reste en exécration dans la mémoire des mères… et n'est prononcé qu'avec terreur !… Eh bien ! femme qui m'as insulté, qui m'as couvert de ton mépris, femme qui m'as poussé au mal, au bagne, voilà ce que je ferai de ton enfant…

– Taisez-vous ! par grâce !…

– Non, point de grâce ! Oui, ton enfant vivra, Marie de Mauvillers, mais loin de toi… tu ignoreras où il est… et pendant de longues années tu pleureras en prononçant tout bas son nom… Mais un jour la rumeur indignée de la foule portera jusqu'à toi, dans une clameur furieuse, le nom d'un misérable qu'attendra le bourreau. On te racontera la liste de ses forfaits, que tu écouteras en frissonnant… Alors, moi, Biscarre, je paraîtrai devant toi, et je te dirai : Marie de Mauvillers, sais-tu quel est cet homme dont la tête va rouler tout à l'heure sur l'échafaud ?… cet homme, c'est ton fils !…

– Pitié ! Vous ne ferez pas cela !…

– Voilà ma vengeance... Cet enfant m'appartient désormais... c'est moi qui le guiderai sur la route infâme !... Ne cherchez pas à combattre ma résolution, elle est irrévocable... Le fils de Jacques de Costebelle et de Marie de Mauvillers est condamné... tu ne le reverras plus qu'une fois... en place de Grève !...

Devant cette monstrueuse évocation, Marie était restée foudroyée.

Biscarre s'approcha.

Par un dernier effort, elle serra contre sa poitrine l'enfant qui dormait... mais elle vit les mains du misérable s'avancer vers elle, saisir la pauvre créature...

Elle poussa un cri terrible, et mourante, morte peut-être, elle tomba à la renverse sur le sol de la masure.

Biscarre enveloppa l'enfant dans son manteau.

– Au revoir ! Marie, s'écria-t-il.

Et il s'élança dehors.

Diouloufait l'attendait : la vieille Bertrade gisait inanimée.

– En route ! fit Biscarre.

Les deux hommes s'enfoncèrent dans la nuit...

VIII

LA PAROLE DONNÉE

Six heures venaient de sonner.

Dans la prison de la Grosse-Tour, un homme était assis sur un banc de pierre, s'accoudant au parapet qui dominait la rade.

Déjà, glissant sur la mer, une lueur blafarde annonçait le jour. Les nuages avaient été chassés par le vent plus violent et plus froid.

On entendait le cri des sentinelles. Tout à coup, un reflet rouge éclaira le ciel, un coup de canon retentit.

– Bon ! encore une évasion ! murmura l'homme.

Deux autres détonations éclatèrent. On venait de constater au bagne la disparition de Biscarre.

– C'est le jour aux évasions ! ajouta Pierre Lamalou en haussant les épaules.

Il se pencha vers la rade, plongeant son regard dans la profondeur unie et noirâtre.

– Bah ! un forçat de perdu, un de retrouvé. Mon brave Lamalou, on te fait de la place.

Il passa sur ses yeux sa main large et velue. Une grosse larme roula sur sa barbe inculte.

– Tu pleures, vieille bête ! fit-il. Ah çà ! est-ce que par hasard tu t'étais figuré que M. de Costebelle reviendrait ?… Tu es encore bien niais pour ton âge… et puis, à sa place, qu'est-ce que tu aurais fait ?…

Il se tut, comme s'il s'interrogeait au plus profond de sa conscience.

– Je serais revenu, murmura-t-il. Parce que le pauvre Lamalou a femme et enfants.

Il secoua la cendre de sa pipe sur son ongle.

– Baste ! ce qui est fait est fait… Il est jeune, je suis presque vieux, c'est justice.

Il se livrait un singulier combat dans l'âme du geôlier. Non, il ne regrettait pas ce qu'il avait fait, car il aimait Jacques comme son propre enfant. Au moment où le jeune homme avait disparu par la meurtrière, le sacrifice était fait.

Et pourtant ce qui blessait Lamalou, c'était que Jacques lui eût donné sa parole d'honneur qu'il reviendrait. Est-ce que Pierre, une fois décidé, l'eût empêché de partir ? Donc, ce mensonge était inutile.

Lamalou n'aimait pas que Jacques eût menti.

Les honnêtes gens ont dans l'âme un besoin d'estime pour ceux qu'ils aiment.

Et cependant l'heure passait.

Déjà la prison s'animait.

Les sentinelles avaient été relevées.

En vain Lamalou, presque sans se rendre compte de ce qu'il faisait, prêtait l'oreille, attendant qu'un cri, un appel lui rendît le repos.

Pauvre homme ! il pensait à sa femme, à ses petits enfants qui, le lendemain, demanderaient où était leur père.

Il se disait aussi que peut-être on aurait pitié de lui. Peut-être ne ferait-on pas retomber sur lui la responsabilité de l'évasion…

Certes, si on eût vécu en des temps moins troublés, la chose eût été possible. Mais il s'agissait de politique. En fait de droit commun, on peut encore compter sur l'indulgence, sur ces sentiments d'humanité qui restent au fond de toute âme. Mais en fait de guerre civile !… N'insistons pas.

Lamalou n'était pas un niais. Dans la sphère étroite où il avait vécu, en face de la mer, il avait appris à connaître les hommes.

Il se savait perdu.

– Ça y est ! murmura-t-il.

Il éteignit sa pipe, ajusta son manteau, poussa un hem ! hem ! pour se donner du cœur, et, d'un pas ferme, il se dirigea vers le cachot du condamné.

Là même, avant d'ouvrir la porte, il eut une seconde d'hésitation. Certes, il eût été bien surpris de trouver Jacques. Et pourtant !

Il ouvrit. Le cachot était vide.

À ce moment, Lamalou entendit dans le couloir l'écho des pas qui s'approchaient, puis le bruit des crosses tombant sur le sol.

Il vint à la porte et se trouva en face d'un officier.

– Nous venons chercher le prisonnier, dit l'officier.

– Il n'est pas sept heures, balbutia Lamalou.

Et, comme pour lui donner un démenti, l'horloge de la grosse tour commença à tinter.

Six… sept… C'était bien l'heure.

Lamalou eut un tressaillement et dit :

– Le prisonnier s'est évadé…

Une minute après, tout le monde officiel était aux abois.

On examinait la meurtrière. On s'exclamait sur la force de celui qui avait brisé cette énorme barre de fer.

Mais une voix dit :

– Le peloton d'exécution attend à l'esplanade. Il faut conduire le geôlier jusque-là.

Lamalou frissonna.

Il baissa la tête et dit :

– Allons !

On le plaça entre deux soldats.

Le sinistre cortège se mit en marche.

Quand on sortit de la prison, Lamalou eut comme un éblouissement. Le jour était venu et le frappait en plein visage.

On parvint à l'esplanade.

La foule – il y a toujours des curieux pour ces horribles spectacles – occupait les avenues qui entourent le parallélogramme.

On avait requis les troupes qui gardent le bagne.

De plus, par une sorte de raffinement, un groupe de forçats avait été amené pour assister à l'exécution.

C'était chose atroce que cet accouplement monstrueux. D'un côté, les soldats qui représentaient la France ; de l'autre, les bonnets verts.

Lamalou s'avançait.

Tout à coup, l'officier qui conduisait l'escouade fit un signe. Et un capitaine se détacha pour s'approcher de lui.

– Où est le condamné ? demanda le capitaine.

– Évadé.

– Qui l'a fait évader ?

– Cet homme.

Il désigna Lamalou.

Le capitaine était un de ces officiers de la Restauration qui avaient gagné leur grade au prix des trahisons de Francfort et de Fribourg.

L'attentat lui parut monstrueux.

– Il faut le bâtonner.

Lamalou frissonna.

– Et puis les tribunaux feront justice de ce misérable, qu'on enverra au bagne.

– Mais… commença Lamalou.

– Assez ! fit l'autre, qui avait à peine trente ans.

Il se tourna vers le groupe des forçats :

– Un homme de bonne volonté ! dit-il.

Le garde-chiourme demanda :

– Pourquoi faire ?

– Pour bâtonner ce traître… Il faut faire un exemple… Il a fait évader le condamné.

– Bien.

Le garde-chiourme parla aux forçats.

L'un d'eux, espèce de colosse, se détacha.

Deux autres vinrent se placer aux côtés de Lamalou.

– Allez, dit le capitaine.

D'un seul effort, Lamalou fut renversé. Il ne se défendait pas, d'ailleurs.

Il pensait à sa maison, où, en ce moment même, on disait :

– Il va venir.

Le forçat qui allait faire fonction d'exécuteur avait à la main une corde, à laquelle il avait fait trois nœuds énormes.

On dépouilla Lamalou de ses vêtements. Les épaules velues parurent, rouges sous l'aurore blanche.

– Un mot, dit le capitaine : veux-tu avouer pourquoi et comment tu as fait évader le prisonnier ?

Lamalou eut un sursaut.

– Je n'ai rien à dire. Il s'est évadé seul.

– Tu mens !

– Je ne puis vous répondre. Vous me tenez, tuez-moi.

– Frappe, dit l'officier au forçat.

La corde siffla dans l'air et s'abattit avec un bruit mat sur les épaules de Pierre, qui poussa un cri.

Il n'était pas forcé d'être stoïque.

Et c'était une horrible douleur.

Trois fois la corde siffla dans l'air. Trois fois elle retomba sur les chairs, qui s'affaissèrent.

Le sang jaillit.

À ce moment, un homme livide, couvert de sang, s'élança sur l'esplanade.

C'était Jacques !

– Arrêtez ! cria-t-il.

– Jacques ! fit Lamalou, ah ! l'imbécile !

Disant cela, il pleurait. Et il était bien heureux, Jacques était un honnête homme.

Mais cette plaie en pleine poitrine…

– Monsieur, dit Jacques à l'officier, je me suis évadé sans que cet homme en sût rien. Me voici !

Il chancelait.

Il s'approcha de Pierre :

– Ami, dit-il, si je ne suis pas venu plus tôt, c'est qu'on m'a assassiné.

– Qui ?…

– Je ne sais pas ; mais, dès que tu seras libre, cours aux gorges d'Ollioules, vois Marie, et, je t'en supplie, protége mon enfant.

– Il ne fallait pas revenir.

– Jure à ton tour de te dévouer à mon enfant.

– Je tiendrai ce serment comme vous avez tenu le vôtre.

– Merci.

– Monsieur, dit Jacques à l'officier, je vous appartiens…

Le capitaine était pâle.

Il devinait un drame terrible.

Fusiller cet homme demi-mort, c'était presque un crime.

– Eh bien ? fit Jacques.

– Monsieur de Costebelle, commença l'officier…

Jacques s'avança vers les soldats et dit :

– Mes amis, mes frères, je tombe pour la France et la liberté… Obéissez à vos chefs… Le martyr vous pardonne…

– En joue ! cria l'officier.

À ce moment, Jacques étendit les bras en avant, puis il tomba d'un seul coup, comme une masse…

Il était mort.

Les soldats n'avaient pas tiré.

– Jacques de Costebelle, murmura Lamalou, vous êtes un homme de cœur… désormais je vous appartiens…

Et, se baissant sur le cadavre, il l'entoura de ses bras et le baisa au front.

L'officier avait détourné la tête.

PREMIÈRE PARTIE

LE CLUB DES MORTS

I

SALONS ET MANSARDES

On était au mois de janvier 184…

Le vent d'hiver, âpre et froid, sifflait sur Paris. Depuis plusieurs jours, la neige, qui était tombée en abondance, étendait sur la ville son linceul sinistre, moulant son corps énorme comme fait le drap aux membres d'un cadavre.

Les maisons, avec leurs toits blancs, ressemblaient à ces mausolées qui se découpent, la nuit, dans les champs de repos, sous la lueur blafarde de la lune.

Nul bruit dans les rues. Déjà minuit avait sonné depuis longtemps, et les voitures, traînées à grand'peine par les chevaux qui glissaient, avaient regagné les remises. Point de passants. Les lanternes de gaz projetaient, à travers une sorte de buée, leur reflet rougeâtre. Et, par crainte du froid, la ville semblait s'être repliée sur elle-même, se cachant sous la nappe glacée comme l'enfant se blottit sous les courtines de son lit.

Cependant, à quelques rares fenêtres, on apercevait de la lumière, soit filtrant à travers les épais rideaux retombant en plis lourds, soit éclairant la triste mansarde sur son cadre de neige.

Ici le bal, là le travail ; en bas le luxe avec toutes ses richesses, riant sous ses tentures de velours et s'échauffant à l'énorme foyer dont l'éclat se confond avec celui des bougies et des lustres… En haut, la misère grelottante, se courbant sous la bise qui souffle à travers les ais mal joints.

Le passant qui se fût arrêté devant la maison qui portait le n° 20 de la rue de Seine, si peu philosophe qu'il fût, aurait pu, en levant les yeux, laisser échapper cette remarque.

Une file de voitures était arrêtée devant la grande porte. Les chevaux, gras et bien nourris, sommeillaient sous leurs couvertures épaisses, tandis que les cochers, qui se relayaient d'heure en heure pour la garde des équipages, se promenaient deux à deux, emmitouflés dans leurs énormes carricks à fourrures.

Au premier étage, les hautes fenêtres se dessinaient dans la façade de pierre, éclairées d'un reflet rougeâtre, tandis que le son des instruments, sonnant joyeusement, éveillait les échos de la rue silencieuse.

Puis, tout au faite de cette même maison, à une sorte d'œil-de-bœuf s'arrondissant sur la déclivité du toit, on distinguait, comme une étoile obscurcie par un nuage, un point lumineux qui s'échappait d'une lampe fumeuse.

C'est d'abord dans cette mansarde que nous pénétrerons.

La mansarde ! nos pères l'ont chantée. Et elle apparaît à notre imagination, éclairée par les rayons du soleil levant, égayée par la jeunesse et l'espérance, avec son jardinet penché sur la gouttière et ses fleurs qui s'ouvrent aux premières effluves du printemps…

Ô poètes ! c'est là le rêve, mais voici la réalité.

Quatre murs à peine crépis, laissant voir sous le plâtre qui s'effrite la charpente du toit : le plafond qui se baisse comme pour écraser lentement, l'air qui manque, la lumière avarement

mesurée, la fenêtre mal fermée et craquant au vent d'hiver qui la secoue…

Pour mobilier, un grabat gisant à terre comme un mendiant de Goya dans ses haillons, une table couverte de papiers, de dessins inachevés ; sur un chevalet boiteux, une toile ébauchée.

Et au milieu de ce désordre misérable, un homme affaissé sur une chaise de paille, s'enveloppant dans une mauvaise couverture sous laquelle il frissonne.

L'homme était jeune, vingt-cinq ans à peine.

Une forêt de cheveux noirs et bouclés couvrait son front large, ses traits, amaigris par la souffrance ou par l'excès de travail, avaient une remarquable finesse. Sa bouche, aux lèvres pâles, était contractée par le sourire d'une douloureuse ironie…

À ce moment, le bruit des instruments, montant de l'étage inférieur, lui apporta, vibrante et joyeuse, la mélodie d'une valse.

Il se leva brusquement.

– Assez ! murmura-t-il. Je ne puis plus, je ne veux plus souffrir… puisque la vie ne veut pas de moi ; puisque, alors même que j'éprouve toutes les tortures du froid et de la faim, elle me jette ses échos de bonheur comme une dernière insulte, j'irai chercher dans la mort un refuge suprême…

Il s'approcha de la toile ébauchée, et prenant sa lampe entre ses doigts amaigris :

– Et pourtant, continua-t-il, que de fois j'ai rêvé, moi aussi, au bonheur… à la gloire !… que de fois, dans la fièvre du travail,

j'ai aperçu dans un lointain mirage l'avenir qui me souriait… Allons ! n'y songeons plus ! il faut en finir…

Il revint vers la table, et écartant quelques papiers, il prit un manuscrit sur lequel se détachaient ces deux mots : *Mon Histoire*.

Sans plus prononcer une seule parole, il roula les feuilles dans une large enveloppe, la serra au moyen d'un ruban, puis, au point de jonction, il appliqua un large cachet de cire noire.

Prenant alors une plume, il écrivit ces lignes :

« Vous qui avez trouvé mon cadavre, je vous lègue ce manuscrit. Puisse-t-il vous servir d'exemple et vous inspirer quelque pitié pour celui qui est mort, las de la lutte et de la souffrance… »

Il plaça le rouleau bien en vue.

Puis, rejetant la couverture qu'il avait attachée autour de lui pour se garantir du froid, il boutonna soigneusement la redingote étriquée et usée qui composait toute sa garde-robe. Il prit son chapeau, qu'il enfonça sur son front d'un mouvement sec.

Encore une fois il jeta les yeux autour de lui.

Peut-être cherchait-il un dernier encouragement. Peut-être se disait-il que tout à coup une voix allait s'élever, qui lui crierait de prendre courage…

Fol espoir ! Seule, la misère froide et hideuse répondit à ce regard désespéré.

Il passa sa main sur ses yeux. Puis, avec un regard navré, il mit la main sur la serrure.

Il se trouvait sur l'escalier. C'était la route de la mort qui commençait. Chaque marche qu'il franchissait l'entraînait vers le gouffre du suicide.

L'étage qui conduisait à la mansarde, étroit et glissant, conduisait, après une trentaine de degrés, dans le grand escalier, auquel il accédait par une porte basse.

Jusque-là il avait marché dans l'obscurité, s'appuyant au mur pour se guider.

Mais tout à coup il se trouva inondé de lumière.

Pour les heureux d'en bas, l'escalier avait été orné de fleurs ; un épais tapis couvrait les degrés, amortissant le bruit des pas. Des lampadaires, fixés aux murailles, jetaient les feux croisés des bougies roses.

Le jeune homme s'arrêta un instant, comme ébloui, et, par un mouvement en quelque sorte involontaire, il aspira longuement cette atmosphère chaude et chargée de senteurs.

Et puis un singulier sentiment de honte s'imposait à lui.

S'étant penché sur la rampe, il percevait le bruit que faisaient en causant les laquais, groupés dans les antichambres. Évidemment il y avait des portes ouvertes.

Il lui fallait donc passer, lui, le déshérité de toute joie, le misérable à peine vêtu, devant ces hommes qui chuchoteraient en se poussant du coude, et dont peut-être les rires à peine étouffés parviendraient jusqu'à son oreille.

Bien qu'il fût décidé à mourir, il reculait devant cette souffrance d'amour-propre. Passer à travers cette splendeur pour aller aux ténèbres du tombeau lui semblait plus atroce encore.

Il restait là, accoudé.

La musique parvenait jusqu'à lui : il voyait dans son esprit ces groupes enlacés qui tournoyaient, les robes aux plis soyeux ; il devinait les sourires échangés, les yeux brillants de plaisir, les mains des danseuses abandonnées aux doigts des cavaliers…

Tout à coup il entendit un bruit mat et sourd.

C'était la porte cochère qui venait de s'ouvrir.

Les roues d'une voiture retentirent sur le pavé de la cour et s'arrêtèrent devant le vestibule.

Décidément il lui fallait attendre. Il ne pouvait se risquer à croiser sur l'escalier des invités qui peut-être l'auraient reconnu. Car lui aussi avait eu naguère sa part de ces joies mondaines.

Seulement, obéissant à un mouvement de curiosité dont il ne fut pas le maître, il descendit quelques marches encore, si bien que, sans être vu, il dominait la porte d'entrée.

Deux dames atteignaient le palier du premier étage.

L'une d'elles, enveloppée d'un camail de velours, était de haute taille, tout son être était empreint d'une élégance majestueuse. Son visage disparaissait sous un voile épais qui laissait apercevoir seulement quelques boucles de cheveux bruns, coiffés, ainsi qu'on disait alors, à l'anglaise, c'est-à-dire tombant de chaque côté des joues.

L'autre avait rejeté en arrière le capuchon de soie bleue.

Le jeune homme poussa un cri d'admiration.

Il eût été impossible, en effet, de rêver apparition plus charmante.

Ce n'avait été qu'un éclair, car un instant après, les deux dames disparaissaient entre la haie des laquais qui s'étaient levés sur leur passage.

Mais un seul coup d'œil avait suffi à l'artiste.

Ce front pur, ces yeux largement ouverts et rayonnants de jeunesse et de franchise, ces bandeaux blonds qui encadraient un ovale de vierge, ces lèvres admirablement dessinées qui souriaient à la vie et à l'espérance…

Il avait vu tout cela dans un éblouissement subit.

Un écho éloigné vint jusqu'à lui.

– Madame la baronne de Silvereal.

Puis, dans l'antichambre, un laquais ajouta à mi-voix :

– Mademoiselle Lucie est plus jolie que jamais.

– Moi, j'aime mieux la baronne, dit un autre.

– Elle est plus imposante ; mais elle me fait presque peur.

– Bah ! et pourquoi donc ?

– On m'a dit un tas de choses mystérieuses.

– Vraiment ! tu nous conteras cela.

– Oui, mais pas ici.

Les voix se perdirent dans un murmure.

Le jeune homme était resté immobile, le front incliné sur sa main.

Mais tout à coup il se redressa :

– Allons ! pas de lâcheté ! murmura-t-il. Peut-être est-ce le bonheur qui vient de passer là, à quelques pas de moi !… mais je ne puis ni ne veux plus espérer… je suis condamné.

Et sans songer cette fois aux quolibets des laquais, il descendit d'un pas ferme.

En un instant, il eut atteint la cour. La porte était encore ouverte. Le suisse s'apprêtait à la refermer.

– Tiens ! c'est vous, monsieur Martial, dit-il en voyant le jeune homme. Comment ! vous sortez à cette heure-ci ?

– Je ne puis pas dormir.

– Ah ! oui, le bruit. Qu'est-ce que vous voulez ! il faut bien pardonner aux riches. S'ils s'amusent, ils en ont le droit.

– Je ne me plains pas.

– Et vous sortez ?

– Oui, j'ai besoin d'air.

– Mais vous allez geler dehors. Vous n'avez seulement pas de manteau… et il fait un froid…

– Merci ! merci ! fit Martial.

Et il s'élança dehors.

Il commençait à tomber une sorte de grésil qui lui mordait le visage et lui blessait les yeux.

Il se mit à courir dans la direction de la Seine.

Il franchit la place de l'Institut et arriva sur le quai.

Là, il se pencha sur le parapet. La Seine roulait lentement son flot noir et sombre, avec un murmure vague qui semblait un appel.

Martial était saisi par le vertige qui pousse vers la mort.

Il l'avait dit, il était condamné.

Le nom de Lucie tintait à son oreille sans qu'il se rappelât ce que cet écho signifiait.

Il descendit les marches de pierre sur lesquelles son pied glissait, et parvint à la berge.

Là, il se tourna encore une fois vers la grande ville qui s'estompait dans l'ombre.

– Mes rêves et mes espoirs, encore une fois, adieu ! dit-il à voix basse.

Puis, étendant les bras en avant, il prit son élan et se précipita dans le fleuve.

Au même instant, deux ombres se levèrent sur la berge, et l'on entendit résonner dans le flot le choc de deux corps qui tombaient.

Comment ces hommes se trouvaient-ils là ?

Étaient-ce donc encore deux désespérés qui demandaient au suicide l'oubli et le repos ?

Non. Car à la lueur vague du remous, on voyait l'eau s'agiter sous de vigoureux efforts.

Puis le flot s'ouvrit, et les deux hommes reparurent soutenant Martial, dont la tête retombait inerte.

– Courage ! dit l'un des deux hommes.

En quelques brasses ils eurent atteint le bord ; puis, sans dire un mot, ils enlevèrent le jeune homme inanimé et gravirent l'escalier de la berge.

À l'angle du pont, une voiture, bizarrement recouverte de drap noir, comme celles qu'on voit aux funérailles, attendait, immobile. Un coup de sifflet retentit.

La voiture approcha au trot de deux chevaux noirs.

La portière s'ouvrit. Une voix dit :

– Sauvé ?

– Oui, répondit un des sauveteurs.

– Pauvre Martial ! répéta la voix, qui appartenait à une femme.

Martial fut étendu sur les coussins.

Puis la portière se referma.

Et les chevaux noirs partirent comme une flèche dans la direction des Champs-Élysées.

II

AU BAL

Tandis que la voiture mystérieuse entraîne Martial, miraculeusement arraché à la mort, revenons à la maison de la rue de Seine.

Madame de Silvereal venait de pénétrer dans les salons, suivie de Lucie ; leur apparition avait été saluée d'un murmure d'approbation admirative, et elles auraient eu quelque peine à percer le flot qui se pressait sur leur passage, si le maître de la maison n'était venu leur offrir son bras et les dégager de la foule.

– En vérité, baronne, dit-il, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. L'heure s'avançait, et je commençais à craindre que mes salons ne fussent privés de leur plus gracieux ornement.

Celui qui parlait ainsi était un homme d'une cinquantaine d'années environ, de haute taille. Ses cheveux grisonnants se relevaient en touffes sur son crâne en saillie, tandis que des favoris presque blancs formaient éventail de chaque côté de ses joues. C'était presque une copie de la tête légendaire si spirituellement *croquée* par Philippon et qu'on a justement appelée la *poire*.

Cependant, à vrai dire, cette coupe absolument française n'était pas en rapport avec son visage anguleux et surtout avec son teint, dont la nuance bistrée rappelait une origine étrangère.

Le duc de Belen, de noblesse portugaise, avait longtemps habité l'Amérique du Sud, et, possesseur d'une fortune énorme, était venu, il y avait quelques années, éblouir Paris de son luxe et de ses prodigalités.

Cependant, depuis quelque temps, pour des motifs qui étaient encore inexpliqués, le duc de Belen avait abandonné le magnifique hôtel qu'il possédait au faubourg Saint-Honoré, pour venir occuper les deux étages de la maison de la rue de Seine, immeuble qui d'ailleurs lui appartenait, et dont il avait transformé les appartements en une demeure presque princière.

Peu à peu, les baux expiraient et M. de Belen reprenait possession de l'hôtel entier. C'était grâce à une sorte de pitié et peut-être de protection occulte de M. Benoît que Martial avait pu garder jusque-là sa mansarde.

Après avoir adressé ce compliment banal à madame de Silvereal, le duc s'était tourné avec empressement vers Lucie :

– N'aurons-nous pas le plaisir, mademoiselle, de voir madame de Favereye ?

– Ma mère est souffrante, monsieur le duc.

– Et il a fallu toute mon insistance, reprit madame de Silvereal, pour décider Lucie à m'accompagner.

– Oserai-je espérer, fit M. de Belen avec un sourire qui montra ses dents blanches et pointues, que mademoiselle ne se repentira pas de sa condescendance ?

Lucie s'inclina sans répondre.

Mais un observateur attentif aurait pu remarquer sur son visage le passage d'une rapide pâleur.

La jeune fille, vêtue d'une robe blanche relevée de fleurs bleues, simplement coiffée de quelques bluets qui jouaient dans ses cheveux, blonds comme la moisson, réalisait le type le plus achevé de la grâce et de la beauté.

Quand M. de Belen eut parlé, elle s'appuya au bras de madame de Silvereal comme pour la prier de répondre.

– Ma sœur, madame de Favereye, va peu dans le monde, dit-elle au duc. Il est naturel que Lucie, ma nièce, n'ait pas grand goût à ces fêtes auxquelles sa mère n'assiste pas.

M. de Belen s'inclina ; il avait conduit les deux dames dans l'un des salons les plus animés, et leur ayant choisi des places, il se préparait à continuer une conversation qui, cependant, paraissait peu plaire à ses invitées, quand un nouveau personnage s'approcha :

– Eh bien ! mon cher duc, dit celui-ci d'une voix cassante et peu sympathique, allez-vous donc abandonner vos invités en l'honneur de ma femme ?...

De Belen le regarda en souriant :

– Mon cher de Silvereal, soyez indulgent pour moi ; mademoiselle Lucie est trop belle pour que les plus impatients ne me pardonnent point de m'oublier ici pendant quelques minutes.

À ce compliment, presque grossier à force de netteté, Lucie ne put réprimer un tressaillement nerveux, et elle cacha son visage sous son éventail.

– Allons, de Belen, vous serez donc toujours un sauvage ? reprit de Silvereal.

– Bon ! voici que j'ai encore commis quelque sottise. Que voulez-vous ! j'ai si longtemps vécu loin de toute civilisation…

À ce moment, de nouveaux noms furent jetés par l'introducteur, et force fut au trop galant duc de s'arracher à sa douce contemplation.

M. de Silvereal s'approcha de sa femme, et se penchant à son oreille :

– Par grâce, dit-il, en s'efforçant d'adoucir l'accent de sa voix rude, excusez mon ami. M. de Belen est un peu brusque…

Madame de Silvereal se tourna à demi vers lui :

– Dites qu'il manque de la plus vulgaire éducation…

– Madame ! fit M. de Silvereal avec colère.

– Pardon ! je vous prierai de ne point élever ici la voix. Vous m'avez ordonné de venir, je suis venue ; de conduire Lucie à cette fête, j'ai prié la pauvre enfant de me suivre. Ceci fait, ne me demandez rien de plus.

Le baron ouvrit les lèvres comme pour répliquer.

Puis ses yeux se portèrent sur Lucie, et il haussa les épaules.

– Après tout, murmura-t-il, il faudra bien que ma volonté s'accomplisse.

Et il se perdit dans la foule.

– Mon Dieu ! murmura Lucie à l'oreille de sa tante, que se passe-t-il donc ici, et pourquoi suis-je venue ?…

– Que veux-tu dire, mon enfant ? fit madame de Silvereal avec surprise. As-tu donc lieu de t'effrayer de quelques paroles de galanterie ridicule ?

– N'avez-vous pas vu le regard que m'a lancé M. de Silvereal ? En vérité, on eût dit une menace.

Madame de Silvereal garda un instant le silence, puis :

– Écoute-moi, mon enfant, reprit-elle doucement, et sois sans crainte. Moi vivante, jamais le malheur ne s'approchera de toi.

– Mais cette assurance même m'épouvante. Il est donc bien vrai qu'un danger nous menace ?

– Tais-toi, fit madame de Silvereal. De grâce, ne m'adresse pas une question, ici surtout.

Elle lui prit la main.

– Je t'en supplie, oublie cette triste impression, oublie les paroles que je viens de prononcer. Tu es jeune… la vie s'ouvre devant toi belle et radieuse. Aie confiance. Nous sommes au bal, voici de charmants cavaliers qui s'apprêtent à te venir demander la faveur d'une contredanse. Accepte… retrouve la gaieté et l'insouciance de tes seize ans.

– Et vous me jurez que je puis sans crainte…

– Je te le jure. Tes yeux brillent déjà, chère enfant. Autrefois, j'aurais banni toute inquiétude, quand il s'agissait de danser… qu'il en soit ainsi pour toi.

Un jeune homme s'approcha de Lucie et prononça la formule d'usage.

La jeune fille regarda encore une fois madame de Silvereal, qui sourit et inclina la tête en signe de consentement.

Lucie prit le bras de son cavalier.

À peine s'était-elle éloignée, qu'un homme d'une quarantaine d'années, d'une remarquable élégance, s'approcha de madame de Silvereal.

– Madame, murmura-t-il rapidement, il faut que je vous parle.

Sans hésiter, madame de Silvereal se leva et appuya son bras sur celui de son cavalier.

Tous deux traversèrent la foule.

Madame de Silvereal était arrivée à cet âge où la femme vraiment belle s'épanouit dans toute sa magnifique éclosion. Grande, admirablement faite, elle portait avec une désinvolture vraiment royale sa toilette de velours noir, constellée de diamants. Ses épaules blanches et fermes comme le marbre, avaient la coupe admirable du buste des statues antiques, et, à regarder son visage de camée, on se fût demandé si cette création parfaite n'était pas quelque statue descendue de son socle.

Quant à celui qui venait de réclamer de si étrange façon la faveur d'un entretien avec une des reines du bal, c'était, nous

l'avons dit, un homme d'une quarantaine d'années ; et cependant, il eût été difficile de lui assigner un âge précis.

De taille moyenne, Armand de Bernaye réunissait en quelque sorte le double caractère de la beauté naturelle et de la perfection civilisée.

Grand, admirablement proportionné, Armand avait le front haut, l'œil noir, largement fendu, étincelant d'intelligence et de volonté : les mains eussent fait envie à une petite-maîtresse ; son pied, chaussé avec une remarquable finesse, soutenait la comparaison avec les plus délicieuses bottines de satin qui glissaient sur le parquet du bal.

Mais ce qui frappait tout d'abord en lui, c'était la franchise quasi dominatrice de sa physionomie. Ce n'était ni un *joli* ni un *beau* garçon. C'était un homme, avec tout la développement de son énergie, avec la suprême rectitude de sa conscience.

Il semblait que de ces lèvres fermes, ombragées d'une moustache noire et retombant en deux pointes sans apprêt, ne pussent s'échapper que des paroles honnêtes.

Devant lui, les étoiles de *cotillon* s'écartaient avec une sorte de respect non dissimulé. On eût dit que ces *dandies*, comme on disait alors, devinaient en ce personnage une nature supérieure à la leur.

– C'est le savant, murmurait-on sur son passage.

Le savant ! Ce mot résumait pour ces ignorants une double impression de terreur respectueuse et d'envie.

Armand de Bernaye passait, disait-on, tout son temps dans son laboratoire, où il cherchait à dérober à la nature ses secrets les plus cachés. Plus d'une fois son nom avait été prononcé à

l'Académie des sciences, et on lui devait d'importants progrès en chimie.

Quoique, dans les salons les plus aristocratiques, on eût tenu à honneur de le recevoir, il était rare qu'il s'arrachât à ses études : la rareté de ses apparitions lui donnait même auprès des fidèles de la valse et de la trénisse un renom presque fantastique. On assurait qu'il ne sortait de sa retraite que lorsqu'il avait à accomplir dans la société quelque œuvre de magie. Et, chose curieuse, plusieurs fois déjà sa présence avait paru concorder avec quelqu'une de ces catastrophes qui de temps à autre viennent surprendre ce qu'on est convenu d'appeler la haute société parisienne.

Tel était l'homme qui en ce moment traversait les salons du duc de Belen, ayant à son bras madame de Silvereal.

Ils marchaient lentement, lui, absorbé dans quelque pensée intérieure ; elle, un peu pâle, et cependant la tête haute, fière de l'homme qui s'était fait momentanément son cavalier.

Ils arrivèrent ainsi à une serre qui s'ouvrait au fond d'un boudoir, et où le duc avait prodigué, avec son luxe habituel, les splendeurs d'une végétation tropicale.

En ce moment, la serre était vide.

Armand s'effaça en s'inclinant.

La baronne entra la première.

M. de Bernaye lui désigna un siége et s'assit lui-même à quelque distance d'elle.

– Madame, lui dit-il de sa voix qui vibrait, sonore et douce à la fois, je vous supplie de me pardonner si je vous ai arrachée pour quelques instants aux plaisirs de cette fête.

Elle releva la tête et le regarda.

– Pourquoi me parler ainsi ? Ne vous souvenez-vous plus des paroles qui ont été un jour échangées entre nous ?

– Je ne les ai pas oubliées.

Il passa sa main sur son front.

– C'était en un jour de douleur… Vous que j'avais tant aimée, vous à qui j'avais dévoué ma vie entière, vous aviez rivé votre existence à celle d'un autre.

– Hélas ! vous le savez… c'était mon devoir… J'obéissais à mon père.

– Oui, je le sais, reprit Armand avec un sourire triste. Mathilde de Mauvillers devait servir de marchepied à M. de Mauvillers, magistrat, pair de France… et elle n'avait pas le droit de résister.

– Mon ami, fit Mathilde de Silvereal en baissant la voix, il est des destinées humaines qui semblent maudites. J'ai bien souffert… mais que sont les tortures endurées par moi en face de celles qui ont accablé ma pauvre sœur ?

– Marie… oui, vous avez eu assez de confiance en moi pour me faire connaître les terribles circonstances de ce drame passé. Et quand tout espoir a été arraché de mon cœur, lorsque j'ai compris que désormais je ne pouvais aimer celle qui cependant était ma vie et mon avenir, je vous ai dit : « Mathilde ! la fatalité nous sépare. Obéissons. » Mais souvenez-vous que le jour où le

danger vous menacera, je serai là près de vous, prêt à vous défendre, à sacrifier ma vie pour vous épargner une larme.

– Et moi, je vous ai dit, Armand : « À quelque heure que ce soit, en quelque lieu que je me trouve, le jour où vous m'appellerez, je viendrai à vous, forte de mon honneur et de mon sacrifice, et mettant ma main dans la vôtre, je vous écouterai comme un ami, comme un frère… »

– Vous ne m'avez pas appelé… et je suis venu.

Mathilde répondit simplement :

– C'est qu'un danger me menace ?

– Le savez-vous donc ?

– Je le devine.

– Et vous ne tremblez pas ?

– Non ; je savais que vous viendriez.

Il y eut un moment de silence. Puis Armand prit la main de madame de Silvereal.

– Vous avez foi en moi… vous avez raison. Entendez-moi donc.

– Je vous écoute comme on écoute Dieu.

– M. de Silvereal veut votre mort…

– Je le sais !

– Et il veut marier Lucie de Favereye au duc de Belen…

– Tout cela est vrai… Mais comment avez-vous surpris le premier de ces deux secrets ?

– Vous le saurez plus tard. Nous ne pouvons rester longtemps ici… Oui, M. de Silvereal veut votre mort, parce qu'il veut épouser une femme qu'il aime… Certes, il est facile de déjouer ses projets en lui disant en face qu'on a lu dans son âme perverse ; mais, pour des motifs qui vous seront dévoilés plus tard, il faut que cet homme conserve sa sécurité… Donc, c'est par le poison qu'il veut vous tuer…

Armand fouilla dans sa poche, et en retira un flacon noir :

– Prenez cette fiole, dit-il, et, tous les matins, buvez une goutte de cette liqueur dans un verre d'eau.

Elle étendit la main, prit le flacon et dit :

– Je le ferai.

– Vous êtes sauvée !

– Mais vous avez prononcé le nom de Lucie ?

– Je veille sur elle, comme sur vous… Soyez sans crainte. Je ne veux pas, vous entendez… je ne veux pas que cette pauvre enfant devienne la femme de ce misérable qu'on appelle le duc de Belen.

– Un misérable ! avez-vous dit ?

– Je suis sur la piste d'une infamie dont cet homme s'est rendu coupable… Mais je ne puis vous expliquer plus nettement ma pensée… M. de Belen paraît tout-puissant. Devant son nom presque princier, devant ses richesses énormes, tous plient et se

courbent ; mais je secouerai si violemment le colosse aux pieds d'argile, qu'il tombera en poussière.

Disant cela, Armand s'était levé ; son œil étincelait. Mathilde eut un tressaillement.

– Et… M. de Silvereal ? demanda-t-elle en hésitant.

Armand se tut un instant.

– Votre mari, dit-il enfin, est ou le complice ou la victime de cet homme ! Mais avez-vous donc quelque pitié pour lui… vous dont il a juré la mort…

Madame de Silvereal le regarda.

– J'ai peur qu'en le punissant nous ne cédions à un mouvement de colère et de vengeance.

Armand pâlit.

– Vous avez raison, dit-il. Que les coupables soient punis, mais que nos mains restent pures.

Mathilde laissa échapper un cri de joie :

– Vous m'avez compris, merci !

Et comme Armand faisait un mouvement pour se retirer :

– Mon ami, dit madame de Silvereal en rougissant, ne vous reverrai-je plus ?

Le jeune homme se rapprocha.

– Mathilde, reprit-il, il est dans la vie de M. de Silvereal un mystère que vous ignorez et que je pressens… Voulez-vous me faire une promesse ?

– Parlez !

– Un jour viendra peut-être où j'aurai besoin de connaître toute la vérité… ce jour-là, il faudra que vous m'aidiez à soulever le voile qui couvre ces deux existences, il faudra que M. de Belen et votre mari apparaissent devant nous dans toute la nudité de leur infamie…

– Armand !

– Que vous importe… si je vous jure de ne point porter la main sur celui qui m'a volé tout mon bonheur ?… Tant que vous ne m'aurez pas relevé de ce serment, M. de Silvereal, quoi que je sache, si terribles que soient les secrets qui m'auront été dévoilés, M. de Silvereal me sera sacré…

– Je vous crois… donc au jour où vous m'interrogerez, je parlerai…

– Merci… Maintenant, prenez mon bras… et rentrons dans le bal… aussi bien mademoiselle Lucie doit vous attendre avec impatience…

Mathilde s'appuya sur lui. Au moment de franchir la porte de la serre, elle s'arrêta :

– Mon ami, dit-elle à voix basse, je ne sais pourquoi… mais il me semble que dans la lutte que vous allez entreprendre de terribles périls vont vous environner…

– Ne craignez rien pour moi…

– C’est comme un pressentiment qui me trouble… À votre tour, jurez-moi d’être prudent…

Ils se trouvaient si près l’un de l’autre qu’ils étaient presque enlacés. Un frémissement agita Armand. D’un mouvement violent il attira Mathilde sur son cœur :

– Si je meurs, du moins vous ne m’oublierez pas…

Elle se dégagea doucement, et posant la main sur la poitrine du jeune homme :

– Si vous mourez, je mourrai, car je vous aime…

Ils s’éloignèrent. À ce moment, les branches d’un yucca s’écartèrent lentement, et une tête parut, sinistre, grimaçante :

– Ah ! ah ! mes beaux amoureux ! murmura l’inconnu, il paraît que nous conspirons… il est temps de prendre ses précautions… gare à vous !…

III

ANCIENNES ET NOUVELLES CONNAISSANCES

Le personnage qui venait de surgir de si étrange façon et qui paraissait avoir entendu toute la conversation de M. de Bernaye et de madame de Silvereal sortit peu à peu de la touffe exotique qui l'avait si complètement dissimulé. Pour ne point abuser de la patience de nos lecteurs, disons immédiatement qu'à première vue ceux d'entre eux qui se souviennent de certain portrait tracé dans le prologue de ce récit eussent reconnu maître Biscarre. Et cependant, à part le profil bestial dont la nature l'avait gratifié et qu'il lui eût été certes bien impossible de répudier, Biscarre était profondément métamorphosé... En bien ? peut-être. En tout cas, son visage, sa physionomie, sa chevelure étaient autant d'œuvres d'art si artistement combinées, que de l'ancien forçat la science du *maquillage* était parvenue à faire un élégant de trente ans à peine, aux traits plutôt sévères que durs, en somme, ce qu'on est convenu d'appeler un homme sérieux. Sa toilette était un chef-d'œuvre de goût. Des diamants de prix scintillaient au devant de sa chemise de fine batiste ; des gants irréprochables moulaient ses mains, un peu grandes, mais longues et minces. En somme, maître Biscarre, entrant dans les salons du duc de Belen, pouvait, sans disparate, faire figure au milieu de tout ce que l'aristocratie et la finance – confondues d'ailleurs sous le règne de Louis-Philippe, en une seule caste – offraient de plus remarquables spécimens. Comment Biscarre se trouvait-il dans la serre, c'est ce que nul n'aurait pu expliquer, et moins que personne, l'intendant qui introduisait les arrivants en jetant leur nom de sa voix sonore.

Car Biscarre s'était abstenu de passer devant lui. Il venait de la serre, sans avoir franchi ni la porte d'entrée ni les salons. Nous saurons tout à l'heure quels étaient les chemins secrets connus de Biscarre. En ce moment, il s'avançait dans les salons fendant le flot des invités, et se dirigeait vers M. de Belen, qui paraissait engagé dans une conversation des plus intéressantes avec plusieurs grands spéculateurs de l'époque, MM. Stéphane et Colombet, qui venaient d'obtenir une magnifique concession de chemin de fer ; M. Allard, le célèbre banquier, qui rêvait les emprunts internationaux, et d'autres comparses, flaireurs de dividendes, qui humaient délicieusement chacune des paroles tombant de ces lèvres privilégiées.

– Mon cher de Belen, disait Colombet, homme de corpulence énorme, à lèvres charnues, vous savez que nous comptons sur vous. Notre conseil d'administration doit se recruter parmi les grands dignitaires de la noblesse et de la fortune…

– Et les actions de fondateurs sont d'une valeur certaine, ajoutait Stéphane, personnage de bois qui semblait avoir deviné trente ans d'avance le Vertillac des *Faux Bonshommes*.

Chacun de ses gestes tombait net et sec, comme si un rouage se fût tout à coup décliqueté. De Belen avait un sourire gracieux pour chacune de ces gracieuses ouvertures.

– Bah ! reprenait Allard, le banquier, ce n'est pas pour une bagatelle d'un ou de deux millions que le duc se fera prier…

– Hé ! hé ! ni pour cinq, ni pour dix, fit tout à coup une voix aigre et dure.

Les causeurs se retournèrent.

– Eh ! c'est ce cher monsieur Mancal !

Et toutes les mains, à l'exception de celles du duc, se tendirent vers le nouveau venu. Or, celui-ci n'était autre que Biscarre. Puisque les invités de M. de Belen paraissent ne le connaître que sous le nom de M. Mancal, nous prierons le lecteur, mieux instruit, de ne pas trahir son incognito. L'abstention du duc n'avait pas été remarquée, tant les autres avaient mis d'empressement à accueillir l'arrivant. Cependant, M. Mancal se confondait en salutations.

– Ah ! messieurs ! que d'honneur !… En vérité, je ne mérite pas…

– Vous-ne-mé-ri-tez pas, articula Stéphane, dont les deux bras se levèrent vers le plafond avec un bruit de roues mal graissées, vous ! maître Mancal, le roi des hommes d'affaires de Paris…

– Vous, qui tenez tête à tout notaire, avoué, juge, et savez les mettre à merci !… continua Colombet, dont l'épais visage s'épanouit en un gros rire.

– Messieurs ! messieurs !…

– Le dieu de la chicane ! acheva Allard. Et à Dieu ne plaise que ce mot doive être pris en mauvaise part. Vous êtes stratégiste, comme le furent Turenne et Napoléon…

– Est-il donc si difficile de manœuvrer, quand on a pour soi les gros bataillons ? fit Mancal en riant. Tenez, je fais un pari… Chacun de vous, messieurs Stéphane, Colombet, Allard, vous représentez une armée… Avec vos forces réunies, je voudrais conquérir le monde…

– Bah ! le monde est trop grand…

– Et un coin de terre suffit…

– Encore faut-il, interrompit Mancal, que ce coin de terre soit bien à vous…

– Certes !

– Ou bien, continua l’homme d’affaires en regardant le duc, qui paraissait fort mal à l’aise, ou bien que le tréfonds, comme nous disons en terme juridique, renferme quelque trésor caché.

Ces mots, qui peut-être renfermaient une allusion mystérieuse, excitèrent l’hilarité des spéculateurs. On sait que le mot *tréfonds* signifie la partie souterraine d’une propriété.

– Bah ! les trésors ! s’écria Colombet, est-ce qu’il en existe encore au dix-neuvième siècle ?…

– Les génies et les fées ont à jamais disparu… dit un autre, et avec eux les cavernes d’or et les grottes de diamant…

– Est-ce votre avis, monsieur le duc ? demanda Mancal, dont les lèvres se plissèrent en un ironique sourire.

Il paraît que cette plaisanterie, si innocente d’ailleurs en apparence, n’était pas du goût de M. de Belen, car il répondit d’un ton fort sec :

– M. Mancal a toujours de l’esprit ! mais, je vous demande pardon, messieurs, malgré tout le plaisir que je prends à causer avec vous, mes devoirs de maître de maison me forcent à vous quitter un instant…

Comme il s’éloignait :

– En vérité, aurais-je blessé M. le duc ? fit Mancal d'un air consterné.

– Et pourquoi ? parce que vous avez parlé de trésor ?...

– Ce mot a été prononcé sans mauvaise intention...

– Parbleu ! fit Stéphane l'automate, supposeriez-vous, par hasard, que M. de Belen possède quelque part une de ces cavernes fantastiques où les gnomes enfouissaient jadis des monceaux d'or ?...

– Il est riche ! fit Colombet en secouant la tête.

– Voyez ! reprit vivement Mancal, voici que, sur une expression qui m'est échappée dans la conversation, vous bâtissez tout un monde de suppositions... Mais à mon tour, messieurs, veuillez m'excuser... il faut que je présente mes hommages à M. le baron de Silvereal...

– Heureux homme ! fit Allard en lui frappant sur l'épaule. Il connaît tout le monde.

– Et il en sait plus long qu'il n'en dit, murmura Colombet, tandis que Mancal se perdait dans la foule.

– Il est dangereux, donc il faut le ménager, ajouta Stéphane avec la netteté qui convient aux consciences de pureté douteuse.

Les trois hommes se regardèrent, ébauchèrent un sourire, puis, sans doute pour chasser certaines pensées importunes qui leur montaient au cerveau, ils se dirigèrent d'un commun accord vers le buffet. Cependant Mancal se glissait à travers les groupes d'invités avec la prestesse d'un fauve : il passait par les interstices les plus étroits sans heurter personne et sans dévier de sa route. Il arriva enfin à quelques pas de M. de Silvereal,

qui, appuyé au chambranle d'une porte, semblait perdu dans ses méditations. Ses yeux, attachés au parquet, avaient une singulière fixité. Le mari de Mathilde était petit, maigre ; son profil d'oiseau de proie n'était rien moins que sympathique, et, dans la profondeur de ses yeux gris, un observateur eût facilement aperçu le reflet sombre des plus mauvaises passions. Parfois ses regards se portaient vers le groupe dont sa femme était le centre, et alors une sorte d'éclair passait dans ses prunelles dilatées.

– Monsieur le baron de Silvereal permettra-t-il à son humble serviteur de lui offrir le témoignage de son respect ? dit Mancal, qui s'était arrêté devant lui et le saluait avec une déférence presque ridicule à force d'affectation.

Le baron tressaillit ; il s'arracha à ses méditations et vit Mancal.

– Ah ! c'est vous ! fit-il avec un mouvement joyeux. Eh bien ! m'apportez-vous de bonnes nouvelles ?

– Pourrait-il en être autrement ? répondit Mancal avec un sourire obséquieux.

– Ainsi, *elle* a compris ?

– Madame de Torrès a bien voulu prêter quelque attention à mes paroles, et j'ai pu facilement lui expliquer que si vous avez été contraint, à votre grand regret, de lui dérober cette soirée pour la consacrer à M. le duc de Belen, c'était uniquement parce que de graves intérêts étaient en jeu.

– Ainsi, elle m'a pardonné ? fit le baron, dont tout le corps frémit.

– Elle a fait plus encore…

– Parlez ! parlez vite !

– Madame de Torrès a daigné me charger d'une commission pour monsieur le baron.

– Une lettre ? donnez !

Et déjà le baron, impatient, tendait la main.

– Une commission verbale, fit Mancal. Madame de Torrès attendra monsieur le baron chez elle… demain, à dix heures du soir.

M. de Silvereal eut un geste découragé :

– Quoi ! ne veut-elle plus me recevoir qu'au milieu des nombreux invités qui sans cesse encombrent ses salons ?

– Je ne crois pas, monsieur le baron, reprit Mancal, que la pensée de madame de Torrès doive être ainsi interprétée…

– Dites-vous vrai ?

– Je le crois, car j'ai cru comprendre que sa porte serait fermée à tout le monde.

– Sans exception ?

– S'il était fait une exception, ce serait, en tout cas, en faveur du seul homme dont vous n'ayez pas à vous préoccuper.

– C'est-à-dire ?…

– C'est-à-dire de moi-même…

M. de Silvereal respira, comme si sa poitrine eût été soulagée d'un poids énorme.

– Cependant, reprit Mancal, si j'osais parler à monsieur le baron en toute franchise…

– Je vous écoute.

– J'ai peur de blesser monsieur le baron !…

– Vous me faites mourir d'impatience…

– Eh bien ! monsieur le baron sait que je lui suis tout dévoué… je croirais commettre un crime si je le trompais et même si je lui cachais ce que j'ai cru découvrir… Puisque vous m'autorisez à parler, sachez donc que j'ai appris de bonne source que plusieurs personnages importants, de haute distinction et de grande fortune, se disputent la main de madame de Torrès… Certes, elle vous a voué un attachement réel et que rien ne pourrait ébranler… cependant…

M. de Silvereal était devenu livide.

– Crois-tu qu'elle songe à me retirer sa parole ?…

Il tutoyait maintenant l'agent d'affaires, descendu à ses yeux au rôle de Scapin.

Mancal eut un geste d'énergique dénégation.

– Non ! non ! fit-il. Mais cependant… pardonnez-moi si j'hésite… la chose est délicate…

– T'expliqueras-tu !…

– Puisque monsieur le baron l'exige, je dois lui obéir… or, je sais que monsieur le baron, trop honnête pour faire de madame de Torrès sa maîtresse, lui a fait entrevoir que… la santé de madame de Silvereal était chancelante…

– Cela est vrai !

– Je n'en doute pas, fit Mancal en jetant un regard du côté de Mathilde, dont l'apparence contredisait absolument les paroles de son mari. Cependant, avouez que madame de Silvereal paraît lutter avantageusement… contre le mal qui la mine…

– Illusion ! ma femme est atteinte d'une de ces maladies qui laissent au condamné les dehors de la santé… et qui, cependant, le foudroient en quelques heures…

– Soit ! mais madame de Torrès n'est pas initiée à ces secrets physiologiques… car je crains qu'elle n'attribue vos promesses de mariage à la passion qu'elle vous a inspirée.

Un rayon sinistre passa dans les yeux du baron.

– Monsieur Mancal, fit-il d'une voix sourde, j'ai juré à madame de Torrès qu'elle serait ma femme… et je veux…

– Vous voulez !…

– Je me trompe… ce mot rend mal ma pensée… je sais, veux-je dire, qu'avant trois mois, je serai libre…

– Ainsi soit-il ! fit Mancal en s'inclinant pour cacher le sourire ironique qui crispait ses lèvres.

Puis, après un silence, il ajouta :

– Du reste, le savant docteur du quai de Gèvres est de ceux qui lisent jusqu'au plus profond des mystères naturels.

M. de Silvereal laissa échapper un cri de surprise :

– Quoi ! vous savez !…

Mancal le regarda en riant, cette fois, sans se cacher :

– Allez demain chez maître Blasias, fit-il. C'est un conseil d'ami que vous donne votre dévoué serviteur…

Silvereal eut un moment d'hésitation ; puis il reprit :

– C'est bien, j'irai !

– Monsieur le baron n'a aucun ordre à me donner ?…

– Aucun !

Mancal s'inclina profondément et s'éloigna.

– Allons ! murmura-t-il en se perdant à travers les groupes, le crime est semé… il faudra bien qu'il germe… Ce sont là bonnes et fertiles terres… Mais quel est donc le secret de M. de Belen ?

À ce moment, l'intendant du duc parut à la porte du salon, et s'arrêta, regardant de tous côtés comme s'il eût cherché quelqu'un.

M. de Belen s'approcha de lui :

– Qu'y a-t-il ?

– Monsieur le duc, un être étrange, presque effrayant, qui se dit le serviteur de M. Armand de Bernaye, insiste pour parler immédiatement à son maître…

– M. de Bernaye doit se trouver dans une des salles de jeu.

L'intendant se dirigea du côté que le duc lui indiquait. Il n'eut aucune peine à rejoindre Armand, qui, le sourire aux lèvres, suivait une partie de baccarat engagée entre quelques joueurs, parmi lesquels Stéphane, Colombet et Allard s'étaient érigés en chefs d'attaque. Aux premiers mots prononcés à voix basse par l'intendant, Armand tressaillit.

– Je vous suis, dit-il.

– J'ai fait entrer votre serviteur dans un salon réservé.

– C'est bien.

Un instant après, Armand pénétrait dans une petite salle artistement décorée. La porte se referma derrière lui. Le personnage qui venait de le faire demander mérite description. C'était certes une des créatures les plus bizarres qui se puissent imaginer. Au milieu d'une face d'un brun olivâtre, s'épatait un large nez aux narines plates ; les joues osseuses saillaient comme les moulures d'un masque japonais ; la bouche, aux lèvres jaunes à force d'être pâles, était largement fendue et laissait voir des dents presque noires, mais aiguës comme les pointes d'un crayon d'ébène. Son front était tatoué de lignes bizarres qui s'entre-croisaient géométriquement. Cet être singulier était enveloppé dans un large manteau, sorte de *plaid* qui tombait jusqu'à ses pieds nus. Son front, ridé et sans cheveux, était à demi caché par un chapeau plat, sans bord, absolument rond et qui semblait se tenir, par prodige, en équilibre sur son crâne pointu. S'il se fût découvert, on eût remarqué une touffe

de cheveux partant du sommet de l'occiput et soigneusement roulée sur elle-même en une espèce de rosette.

Dès que M. de Bernaye parut, le spectre exotique étendit les bras en avant, en même temps qu'il se prosternait presque jusqu'à terre. Quelques mots furent échangés dans une langue que, certes, aucun des invités de M. de Belen n'eût comprise.

– Que me veux-tu, Soëra ? demanda Armand.

– C'est un billet.

– Qui l'a apporté ?

– Un jeune homme qui est reparti immédiatement.

– C'est bien ! donne !

Celui qu'Armand venait de désigner par le nom de Soëra plongea sa main sous son manteau, qui s'entr'ouvrit et laissa apercevoir une sorte de pagne, rayé de blanc et de noir, et tombant jusqu'aux jarrets. Le torse n'était caché que par une ceinture montant de la taille aux aisselles, et dans cette ceinture était retenue une de ces armes redoutables, lames tordues en forme de flamme, et que les Malais désignent sous le nom de « kriss. » Soëra présenta à Armand un petit billet plié en forme de triangle et bordé de noir, comme une lettre de deuil. Armand laissa échapper un geste de surprise. Puis, d'un mouvement rapide, il brisa le cachet. L'enveloppe était vide ; seulement, à l'intérieur de l'enveloppe était empreinte, nettement dessinée, l'image d'une tête de mort. Armand réfléchit un instant, puis :

– Va, Soëra, dit-il. Tu es un bon serviteur. Retourne chez moi et ne m'attends pas cette nuit.

Soëra s'inclina en signe de soumission. À ce moment, la voix de M. de Belen se fit entendre dans le salon qui confinait à celui où se trouvait Armand.

– Voyons, messieurs, disait-il, qui de vous se dévouera pour conduire le cotillon ?...

Armand réfléchissait, les yeux fixés sur le singulier emblème qui venait de lui être adressé. Une sorte de grondement sourd, sauvage, lui fit lever la tête. Soëra avait rejeté son manteau et, redressant en arrière son torse d'athlète, il avait tiré de sa ceinture le kriss dont la lame luisait, aiguë et sinistre.

– Soëra ! fit Armand d'un ton d'autorité.

L'autre grinçant des dents dit à voix basse :

– Maître, avez-vous entendu ?

La voix de M. de Belen se fit entendre de nouveau :

– Monsieur le vicomte (il parlait sans doute à un de ces mièvres jeunes gens qui font leur chemin en guidant leur barque à travers valses et mazourkes), monsieur le vicomte, ces dames réclament votre bon concours, vous ne pouvez refuser !

Cette fois, Soëra s'élança, et sans doute il allait franchir la porte du salon, si la main d'Armand s'abattant sur son poignet ne l'eût cloué sur place.

– Es-tu fou ?... s'écria le savant.

L'autre, le visage livide sous la teinte d'ocre, semblait ne plus entendre. Sa bouche écumait, et un seul mot s'échappait de ses lèvres :

– Amok ! Amok !

– Silence ! fit M. de Bernaye.

D’un mouvement vigoureux, il repoussa le sauvage au fond de la pièce ; puis, les bras croisés, la tête haute, il se plaça devant lui.

Soëra tremblait : c’était une agitation furieuse, presque convulsive. Il dit encore :

– Avez-vous entendu ?…

– Que veux-tu dire ?…

– Cette voix…

– Eh bien ?

– C’est celle de là-bas… c’est la voix qui résonne dans mes nuits… qui sort de la tombe…

Armand avait reconnu la voix de M. de Belen. Ses sourcils se contractèrent.

– Es-tu sûr de ce que tu dis ?

– Je le jure par le cadavre de mon père !

– Tes oreilles ne te trompent pas ?

Soëra eut un ricanement.

– Celui qui est mort me dit que j’ai bien entendu.

Et il continua tout bas :

– Amok ! Amok !

– Assez ! fit durement Armand. Obéis-moi… retourne chez moi. Je te défends de sortir jusqu'à ce que je te l'aie de nouveau permis.

– Maître ! n'exigez pas cela ! il faut que je le tue.

Et, disant cela, Soëra tourmentait la poignée de son kriss. Armand se pencha à son oreille et prononça quelques mots. Soëra se courba, et, repoussant l'instrument de mort dans sa ceinture, il s'enveloppa de nouveau dans son manteau.

D'un geste dominateur, Armand lui indiqua la porte. Soëra, frémissant mais dompté, sortit à reculons. Armand le suivit des yeux. Quand il fut seul :

– Qui sait ? murmura-t-il. Si là était le secret de ces misérables !

Puis, passant la main sur son front, et jetant un dernier regard sur la missive mystérieuse :

– Avant tout, dit-il, obéissons.

Un instant après, il sortit de la maison de M. de Belen.

IV

LES SUITES D'UN BAL

Au moment où les derniers invités du duc de Belen se blottissaient dans leurs voitures, dont les glaces, couvertes de givre, témoignaient de l'âpreté du froid ; tandis que les domestiques, sous la direction de l'intendant, remettaient dans les salons cet ordre provisoire qui fait disparaître tant bien que mal les traces laissées par la cohue, deux personnages se tenaient dans le cabinet de M. de Belen. La physionomie de ce cabinet était assez curieuse. Pendant toute la durée de la fête, il avait été soigneusement fermé. Et cependant, si quelque invité y avait pénétré, il y aurait pu trouver satisfaction à ses goûts, à supposer qu'il fût, en si petite proportion que ce fût, porté aux études orientalistes. De tous côtés, aux murailles, au plafond, sur les meubles, ce n'étaient qu'armes, ustensiles, objets de toute nature portant le caractère indélébile de l'art indo-chinois, depuis le *tiwa-sawota*, tabatière en bois de santal, la corne de buffle artistement sculptée, l'écale de noix de coco évidée à jour comme une dentelle, jusqu'à ces inimitables corbeilles, enjolivées d'ornements bizarres, que les artistes malais tressent avec les folioles du palmier lontar. Ici la lance de bambou, le poignard recourbé où s'enchâssent les perles vénitiennes, le sabre à la lame plate et s'élargissant à l'extrémité ; là, des flèches aiguës aux pointes empoisonnées, le disque métallique à grelots qui tintinne sous les doigts du musicien. Sur des socles de marbre jaspé, de hideuses statues, aux têtes difformes, aux membres tortus semblaient attendre encore les hommages que les sectateurs de Bouddha prodiguent à leurs idoles. Les tentures de soie brodées d'or tombaient en plis lourds et magnifiques, relevées par des

écharpes tissées d'écorce et teintes des plus éclatantes couleurs, sur lesquelles restaient immobiles, posés comme s'ils allaient prendre leur vol, les drongos[2] frangés de rouge et d'or. Des peaux de tigres couvraient le parquet. Sur une console en bambou, un objet attirait particulièrement l'attention : c'était un fragment de statue, sculptée dans la pierre noire, et couverte d'incrustations d'argent. Ce fragment semblait avoir été scié et détaché d'une statue de petite taille et représentait le bras et la jambe d'un homme, ainsi qu'une portion du torse. Là encore on reconnaissait le ciseau des artistes de l'ancien empire d'Annam. En réalité, dans cette pièce bizarre, on se fût cru transporté à des milliers de lieues de Paris. C'était comme une échappée à travers l'espace vous entraînant tout à coup aux limites de l'extrême Orient. Mais la présence des deux causeurs, M. de Belen et M. de Silvereal, vous eût bientôt ramené dans le domaine de la réalité. M. de Belen se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine, la tête haute et la lèvre ricanante, tandis que le baron, assis ou plutôt affaissé sur un siége de bambou, paraissait en proie à un malaise difficile à vaincre.

– Ainsi, mon cher baron, disait M. de Belen, vous prétendez m'imposer des conditions ?

Silvereal protesta d'un geste soumis.

– En vérité, la chose serait du plus haut comique !… n'ai-je pas déjà fait pour vous plus que je ne vous devais ?…

– Cependant… hasarda le baron.

– Cependant !… Que signifie ce *cependant* ? Pardieu ! il est bon que nous ayons une explication définitive, et puisqu'il vous a convenu de la provoquer vous-même, subissez-la.

---

[2] Oiseau appelé aussi *roi des corbeaux*, qui vit en Inde et en Chine. *(Note du correcteur – ELG.)*

Le baron releva la tête et le regarda.

– Je vous écoute, dit-il d'une voix qui semblait s'affermir.

– Voyons, continua le duc, récapitulons, si vous le voulez bien, les services que je vous ai rendus, et établissons nos situations respectives.

– Établissons, répéta le baron comme un écho.

– Il y a huit ans aujourd'hui que vous m'avez prêté votre concours dans une aventure périlleuse…

– Et délicate.

– Délicate, si l'épithète vous plaît. Je reconnais que vous ne m'avez pas marchandé l'aide que je réclamais de vous. Un seul mot, pourtant. N'était-ce pas moi qui avais conçu l'idée de ce plan ?

– L'idée et le plan de l'assassinat, fit le baron, qui décidément reprenait peu à peu son sang-froid.

Le visage de M. de Belen se contracta légèrement.

– Dispensez-vous de ces expressions brutales, dit-il sèchement. Bref, complices tous deux, nous mîmes notre projet à exécution.

– Et le roi des Khmers[3] tomba sous nos coups, fit encore Silvereal, qui avait, paraît-il, la manie des interruptions.

---

[3] Les Khmers sont les ancêtres aujourd'hui disparus des habitants du Cambodge, au sud du royaume de Siam.

– Je vous prierai de me laisser parler, reprit de Belen, dont l'accent montait au plus haut diapason de l'irritation. En commettant cet acte…

– Ce crime…

– Ce crime, soit… notre but était de nous emparer des richesses colossales déposées en un lieu caché dont seul le vieil Eni possédait le secret… mais par une incroyable fatalité, ce secret nous échappa… ou du moins ne nous fut révélé que par des documents si bizarres, disons le mot, si incompréhensibles, que tout d'abord nous nous sentîmes découragés et crûmes que jamais nous n'atteindrions au résultat rêvé… Pour le présent, au lieu des centaines de millions dont nous avions voulu nous assurer la possession, qu'avions-nous trouvé ? à peine quelques centaines de mille piastres en pierreries… N'ai-je pas partagé ce butin avec vous ?…

– En conservant la part du lion.

– C'était mon droit. Non-seulement j'avais seul organisé le complot, mais encore tandis que vous désespériez, je déclarais hautement qu'un jour viendrait où les énormes richesses de Khmers nous appartiendraient. Pour cela, il fallait des capitaux à l'aide desquels je pusse continuer mes recherches.

– Enfin, j'ai reçu à peine cinq cent mille francs.

– Qui, placés par moi, dans des spéculations commerciales, furent rapidement triplés !

– Hélas ! tout cela n'est plus que souvenir !

– À qui la faute ? Parce que vous, monsieur de Silvereal, touchant à la vieillesse, vous croyez toujours avoir vingt ans ; parce que vous vous laissez entraîner par vos passions séniles

sur une pente fatale qui vous jettera à la ruine et à la mort. Vous vous croyez fondé maintenant à me rendre responsable de votre chute. À d'autres, mon cher ! Vous m'avez aidé, je vous ai payé, et je suis prêt à déclarer, si vous le désirez, que tout doit être désormais fini entre nous !

M. de Silvereal accueillit ces dernières paroles par un ricanement.

– Je vous en défie, dit-il froidement.

– Vous dites ?...

– Je dis, monsieur de Belen, que malgré votre forfanterie et vos menaces, vous savez aussi bien que moi que nous sommes à jamais liés l'un et l'autre.

– Je vous prouverai le contraire...

– Vous me ferez assassiner ? En effet, je vous connais, et ce ne serait pas votre coup d'essai... Cependant, je vous ferai observer que nous ne sommes plus aujourd'hui dans les déserts de l'Inde orientale... et qu'à Paris, il existe certains personnages qui sauraient au besoin me défendre contre vous.

M. de Belen était devenu livide. Était-ce de terreur ? était-ce de rage ? Au contraire, Silvereal avait retrouvé tout son calme.

– Ces personnages se nomment : *primo*, le procureur du roi ; *secundo*, l'ambassadeur de Portugal ; *tertio*... oh ! c'est le *tertio* qui est surtout intéressant... les personnages s'appellent : les gendarmes !

– Misérable ! cria de Belen.

– Les injures n'ont jamais en rien avancé les affaires… Je reprends mon raisonnement… Supposez seulement que moi, baron très-authentique de Silvereal, n'ayant en somme dans mon passé aucune tache prouvée… car l'histoire du Cambodge est restée parfaitement secrète… supposons, dis-je, que je me présente chez M. le procureur du roi, et que, lui dévoilant certain nom que vous me paraissez avoir complètement oublié, je l'invite à consulter, au sujet du prétendu M. de Belen… du duc de Belen… MM. les attachés à la légation du Portugal, ne se pourrait-il pas d'aventure que les troisièmes personnages ci-dessus mentionnés, à savoir : MM. les gendarmes, ne vinssent jouer dans le drame actuel un rôle que vous n'auriez pas suffisamment prévu ?…

– Monsieur de Silvereal, fit de Belen, qui grinçait des dents, voilà des insolences qui vous coûteront cher.

– Chacun son tour, mon cher ! Comment ! je viens à vous en ami et je vous dis franchement : Je suis ruiné, à jamais perdu, si vous ne me prêtez cinquante mille francs… Avec cette somme, qui est pour vous une bagatelle… car je reconnais que vous avez su mieux que moi faire fructifier vos capitaux… je rétablis une situation désespérée… Voilà ce que je vous explique nettement, franchement, et à cela vous répondez par des injures, par des menaces…

– Je n'ai pas d'argent !

– Bah ! dites cela à d'autres, mon cher duc, mais pas à moi. Je connais par A plus B le chiffre de votre fortune, et vous pouvez me remettre ces cinquante mille francs aussi facilement que moi je jetterais à la rue un écu de six livres.

M. de Belen gardait maintenant le silence.

– Et de fait, si vous avez quelque reproche à m'adresser, êtes-vous donc vous-même à l'abri de tout blâme ? Oui, j'ai le cœur jeune et le cerveau brûlant... Que voulez-vous, on ne se refait pas ! Mais vous-même, ne comprenez-vous pas l'amour ? Et votre passion pour mademoiselle de Favereye ?...

– Ah ! voilà où je vous attendais ! s'écria M. de Belen avec fureur. Oui, j'aime Lucie ; oui, je veux qu'elle soit ma femme ; et pour cela, j'ai réclamé de vous le concours de celui qui se prétend mon ami, de vous, M. de Silvereal. Eh bien ! à quoi êtes-vous parvenu ? Comment !... Lucie est la nièce de votre femme, à laquelle elle est confiée par sa mère, madame de Favereye, cette folle que l'on croirait en vérité occupée à des œuvres de magie, tant son existence est mystérieuse et retirée. Donc, par votre femme, vous êtes pour ainsi dire maître des destinées de Lucie, et vous pourriez imposer votre volonté. Mais, en vérité, il me semble que vous tremblez devant madame de Silvereal...

– Cependant c'est par mon ordre que, ce soir même, elle est venue ici avec Lucie.

– Par votre ordre !... Eh bien ! je vous fais un pari : si madame de Silvereal a consenti à vous obéir, c'est parce qu'un intérêt pressant, personnel, l'engageait à se rendre à ce bal.

– Que voulez-vous dire ?

– Parbleu ! pour un conspirateur, vous me semblez bien peu clairvoyant... N'avez-vous pas remarqué que ce M. Armand de Bernaye – encore un ennemi que je devine – ne l'a point quittée des yeux pendant toute la soirée, et qu'ils sont restés ensemble près d'une heure ?

– Oh ! si je le croyais !...

– Seriez-vous jaloux ? Bah ! la chose serait risible !… Mais, croyez-moi, mon cher baron, madame de Silvereal est plus fine que vous, et quand vous croyez qu'elle obéit, elle ne suit que sa propre volonté.

La physionomie de M. de Silvereal s'était tout à coup assombrie.

– Oh ! cette femme ! murmura-t-il avec un accent de rage mal contenue.

– Elle vous hait et vous la haïssez. Voilà justement où le bât me blesse… Vous n'avez aucune influence sur elle ; et de fait, l'amant en titre de madame de Torrès ne peut guère faire figure au foyer de famille avec l'autorité nécessaire…

– Taisez-vous, de grâce…

– Non, non. Nous réglons nos comptes, vous dis-je, et nous sommes ici pour entendre nos vérités. Vous n'avez reculé devant aucun scandale, et, dans l'ardeur amoureuse de nos vieux ans, style noble, vous vous conduisez comme un gamin. Jugez alors de l'importance que madame de Silvereal peut attacher à votre avis, dans cette importante question du choix d'un mari pour sa nièce ! Au contraire, me voyant lié d'amitié avec vous qu'elle méprise, la baronne se défie de moi et me méprise aussi quelque peu. Voilà la vérité, et voilà ce que vous appelez me prêter votre concours. Pardieu ! je ferais mieux de m'en passer…

– Non, s'écria Silvereal, dont l'œil s'éclaira d'un reflet sinistre. Vous serez le mari de Lucie de Favereye, je le jure sur l'honneur…

– Sur l'honneur… de vous à moi… quelle plaisanterie ! fit cyniquement de Belen.

– Ne raillez pas, sur votre vie !... Oui, cette femme me hait et me méprise ; mais il faudra bien qu'elle plie sous ma volonté ! Sinon...

– Sinon ?

Les deux hommes se regardèrent.

– Croyez-vous, dit de Belen, que madame de Silvereal plie par crainte de la mort ?...

– De la mort, peut-être. De la honte, certainement.

– Tiens ! c'est une idée... et si je puis vous être utile...

– Si j'ai besoin de vous, je vous avertirai...

– Et vous allez agir ?...

– Je vous le promets.

– Allons ! voici que vous devenez plus raisonnable !... un mot encore cependant... c'est assez délicat !... mais c'est mon devoir d'ami de vous avertir... Vous connaissez bien madame de Torrès...

– Ne parlons pas d'elle...

– Si fait !... défiez-vous, maître baron... celle qu'on a surnommée le Ténia en a dévoré et tué de plus grands et de plus riches que vous...

– Que m'importe !... je l'aime !...

En prononçant ces mots, le baron se transfigurait. C'était la passion furieuse, bestiale, dans tout son horrible rayonnement.

– Voilà qui répond à tout, dit le duc de Belen. Donc, n'en parlons plus. Je n'ai point l'intention de me poser en Mentor… Résumons-nous… Je ne commettrai pas l'indiscrétion de vous demander quels moyens vous comptez employer pour triompher de la résistance évidente de madame de Silvereal à mes projets sur Lucie… Seulement, je vous dirai ceci : le jour où Lucie sera ma femme, je vous donnerai cinq cent mille francs…

– Soit ! mais en attendant…

– Il tient à vous que le délai soit court… Cependant, pour cette fois encore, je veux bien vous aider…

– Quoi ! les cinquante mille francs que vous me refusiez ?…

– Les voici ! fit M. de Belen.

Il tira de sa poche un carnet, détacha une feuille à souche, y inscrivit quelques mots, signa et ajouta :

– Demain, Allard vous payera la somme demandée.

– Ah ! mon ami ! s'écria Silvereal, vous êtes mon sauveur…

– Une bouchée de pain pour le ténia, fit le duc en riant.

Silvereal haussa les épaules.

– Vous ne la connaissez pas !…

– C'est entendu… Madame de Torrès est un ange ! En tout cas, ceci vous regarde. Mais ne négligez pas les affaires sérieuses…

– Non, je vous le promets. Maintenant, permettez-moi une question…

– Tout à votre service, cher ami.

– Vous continuez toujours vos recherches… au sujet du trésor des Khmers ?…

– Vous n'en doutez pas, je suppose ?…

– Et croyez-vous être sur la trace ?

M. de Belen réfléchit un instant. Comme à son insu, ses yeux se tournèrent vers le fragment de statue dont nous avons parlé, et dont les arabesques d'argent scintillaient au feu des bougies.

– Peut-être ! dit-il enfin. Le sphinx me livrera son secret.

– Et vous croyez que c'est ici, à Paris même, que vous le contraindrez à parler ?

– J'en ai la conviction.

– Vienne donc bientôt le jour du succès ! Car je suppose, mon cher duc, que ce jour-là, vous ne m'oublierez pas…

Les yeux de Belen étincelèrent :

– Ce jour-là, s'écria-t-il, que m'importera de vous jeter en pâture des millions à dévorer ? Ce jour-là, nous serons les rois de Paris, les rois du monde !… Ah ! que tout nous paraîtra petit et mesquin !… Nous verrons à nos pieds les plus grands et les plus orgueilleux… et dominant de toute la hauteur d'une montagne de richesses ces misérables qui ramperont en nous ten-

dant la main, nous défierons la société dont les rouages trembleront sous notre main souveraine… ce jour-là, je serai dieu !…

– Et je serai votre prophète ! dit gaiement Silvereal. Courage donc… et à nous deux le monde !…

Le baron se retira, non sans avoir serré avec effusion la main de son excellent ami. Le duc resta seul. Pendant quelques instants, la tête entre ses mains, il parut absorbé dans ses réflexions. Puis il releva la tête :

– Cet homme est un complice, donc il est gênant ; je lui donne un mois… Au bout de ce temps…

Il n'acheva pas ; mais un geste éloquent traduisit sa pensée. Si Silvereal avait pu le voir, il eût frissonné jusqu'au plus profond de son être. Belen alla à la porte de son cabinet, l'ouvrit et tendit l'oreille. Aucun bruit. Tout reposait enfin. Il était cinq heures du matin. Le jour ne paraissait pas encore. M. de Belen n'appelait jamais son valet de chambre pour le déshabiller. Il couchait dans une petite pièce attenante à son cabinet, et se contentait d'un hamac, en voyageur qui a connu les fatigues des longues et périlleuses entreprises. Il entra dans sa chambre, après avoir soigneusement tiré les verrous qui fermaient la porte de son cabinet ; il commença à se dévêtir. Mais, au lieu de se coucher, il alla à un large coffre de bois exotique, garni d'énormes serrures, et l'ouvrit. Il en tira successivement une blouse, un pantalon de toile bleue, qu'il endossa rapidement. Puis il prit une lanterne portative et l'alluma. Il glissa un pistolet dans sa poche. Cela fait, il sortit de sa chambre et se rendit par une galerie à la serre, que nous avons déjà décrite, et où avait eu lieu l'entretien de madame de Silvereal et d'Armand de Bernaye. Là, encore, il s'arrêta et écouta. Sûr de n'être pas épié, il écarta la touffe de yuccas gigantesques, dont les longues feuilles se refermèrent derrière lui. Puis, se penchant, il pressa un ressort dissimulé dans une fente du plancher. Une trappe glissa sur ses

rainures. Il dirigea la lumière de la lampe sur l’ouverture béante. On eût dit un puits dont la profondeur se perdait dans l’ombre… Un instant après, M. de Belen avait disparu… et la trappe, glissant de nouveau, effaçait toute trace de son passage.

V

SOUS TERRE

Le puits dans lequel notre personnage venait de s'introduire était de forme circulaire et maçonné. Il était évident que jadis il avait servi de cage à un escalier régulier qui, depuis longues années sans doute, avait disparu. M. de Belen avait attaché la lanterne à son cou, de telle sorte que le rayon de lumière, partant de sa poitrine, éclairât en plein la muraille fruste.

La descente n'était rien moins que facile. De place en place, des crampons de fer saillaient de la pierre, et notre homme s'y accrochait par les mains, tandis que le bout de ses pieds s'appuyait sur le rebord de creux ménagés de distance en distance. Il était aisé de comprendre qu'il avait déjà suivi plusieurs fois, souvent sans doute, ce chemin périlleux, car ses mouvements, réguliers et en quelque sorte automatiques, ne décelaient aucune hésitation. À mesure qu'il descendait, il semblait que l'obscurité, fendue en quelque sorte par le rayon qui s'échappait de la lanterne, se refermât au-dessus de lui plus épaisse et plus opaque. Une vapeur chaude et humide montait du fond du puits, et, par instants, M. de Belen devait respirer longuement pour rétablir le jeu de ses poumons. Il descendit ainsi pendant une dizaine de mètres, prenant soin d'assujettir ses pieds avant de quitter des mains les crampons qui le soutenaient. Enfin, il s'arrêta, restant suspendu dans le vide. Sans hésiter, et comme s'il eût répété un exercice qui lui était familier, il se courba légèrement en arrière, puis il sauta. La hauteur d'où il se laissait tomber était d'à peine deux mètres : ses pieds frappèrent le sol avec un bruit mat. L'homme leva sa lanterne dont la lueur éclai-

ra l'endroit où il se trouvait. C'était un vaste caveau circulaire, dont la voûte en ogive présentait des lignes garnies d'arêtes de pierre. Au centre de ce plafond, se trouvait l'ouverture ronde du puits par lequel M. de Belen venait de descendre. Les murailles, formées d'une pierre solide noircie par les ans, semblaient être les assises de la maison qu'il avait quittée tout à l'heure. M. de Belen, après un rapide examen, pour la forme sans doute – car il n'était pas supposable qu'un étranger se fût introduit dans cet étrange souterrain – se baissa et posa la lanterne sur le sol. Puis, se dirigeant vers un des points de la circonférence, il se courba de nouveau. On entendit le cliquetis de pièces de fer, et quand il revint dans le rayonnement de la lumière, il tenait à la main un levier et une pioche dont la pointe soigneusement aciérée présentait un tranchant aigu. Il les jeta sur le sol, retourna au point où il avait pris ces instruments et revint encore une fois portant une bêche et une large pelle. Cela fait, il releva la lanterne et promena le rayon lumineux sur le sol. À ce moment, un cri de surprise lui échappa. Sur la terre molle se dessinaient nettement, clairement les empreintes de pieds humains. Une sourde exclamation s'échappa de sa poitrine.

– Est-ce que je deviens fou ? murmura-t-il.

Non ! Cette découverte n'était que trop réelle. Les empreintes étaient petites ; on eût dit qu'elles provenaient d'un pied de femme. De Belen passa sa main sur son front qu'inondait une sueur glacée. Il restait immobile, comme s'il se fût attendu à voir surgir de l'ombre quelque spectre effrayant.

– Allons ! pas d'enfantillage ! dit-il encore.

Mais, malgré lui, il frissonnait. Il examinait soigneusement ces traces, elles s'étendaient sur un périmètre étroit. Au point central, elles s'étaient plus profondément enfoncées dans le sol, comme si l'être mystérieux qui avait laissé cette trace indélébile de son passage se fût arc-bouté sur ses jambes pour s'élancer…

Nous l'avons dit, l'ouverture du puits se trouvait à plus de deux mètres de hauteur. Était-il possible que d'un bond un homme eût pu atteindre les premiers crampons de fer qui seuls pouvaient y donner accès ? Problème que de Belen ne cherchait même pas à résoudre. En vérité, il avait peur. Tout à coup, il fit un geste de résolution. Sa main glissant dans sa poche s'assura de la présence du pistolet à deux coups dont il s'était muni par précaution. Cependant, un dernier point lui restait à vérifier. D'où était venu l'être qui avait pénétré dans le souterrain ? par quelle issue s'était-il introduit ? Cette question s'imposait à son esprit avec d'autant plus de force que les dispositions connues de lui seul semblaient la rendre insoluble. En effet, d'une part, la trace des pas ne se trouvait, on l'a remarqué, qu'au milieu même du cercle formé par la muraille ! Il fallait donc que l'inconnu eût surgi de terre. Or, il existait bien une plaque de pierre dissimulée sous le tuf ; mais cette plaque ne se trouvait découverte en aucun point, et de Belen avait assez soigneusement exploré la partie du sol correspondant aux fissures pour être certain que la trappe n'avait pas été dérangée. Il resta un instant plongé dans ses réflexions. Mais c'était une de ces natures énergiques qui se redressent sous le choc. Il saisit la pelle, et attaquant résolument le tuf, il ne tarda pas à mettre à nu la dalle dont nous avons parlé et dont l'étendue était d'environ un mètre carré. Puis à l'aide du levier, il souleva la lourde pierre, qui tourna sur elle-même et vint retomber lourdement sur le sol. Une dernière fois, de Belen promena autour de lui le rayon de sa lanterne, puis il jeta un à un par l'ouverture béante les instruments dont il s'était muni. Et enfin, s'aidant de ses bras vigoureux, il descendit à son tour. Il se trouvait alors dans un second caveau semblable au premier. Mais le sol de ce nouveau souterrain portait les traces d'un travail persistant.

La terre était fouillée en tous sens, et laissait en plusieurs points de larges trous béants. Cette fois, la terre ne portait aucune empreinte.

– Bien ! murmura de Belen. L'imprudent qui, par quelque ruse que je découvrirai, a pénétré jusqu'ici n'a en somme rien trouvé.

Puis il ajouta avec un sourire :

– Il a eu grand tort de ne pas faire disparaître ces empreintes… il m'a trop bien prouvé qu'il était maladroit, et par conséquent peu à craindre. Mais quel peut être cet homme… dont le pied est si petit ?…

Il saisit la pioche.

– En tout cas, le mieux est de se hâter. Je dois toucher au terme de mes recherches, et alors je défie le monde entier…

Disant cela, de Belen, retroussant ses manches, avait mis à nu des biceps velus et sur lesquels les muscles ressortaient comme des cordes. Il se mit alors à creuser le sol, divisant d'abord la terre friable à coups de pioche, puis, à l'aide de la pelle, la rejetant contre la muraille. Un quart d'heure se passa ainsi. La pioche se relevait et retombait avec un bruit mat. Puis la pelle relevait la terre qui s'égrenait sur le monceau qui grandissait peu à peu. De Belen s'arrêta alors, et parut mesurer la profondeur du trou creusé.

– Pas d'imprudence, murmura-t-il.

Et, plus lentement, il continua son œuvre, usant maintenant de précaution comme s'il eût craint que le choc du fer ne brisât l'objet qu'il cherchait à déterrer. Enfin, il poussa une exclamation. La pelle venait de rencontrer une résistance subite.

L'homme se mit à genoux, et, de ses ongles, il écarta la terre. Puis il prit la lanterne et dirigea le rayon sur l'ouverture. Une pierre noire, sur laquelle on distinguait des traces bril-

lantes, émergeait de la terre sombre. Il sembla que cette vue donnât au travailleur une nouvelle énergie. Ses mains infatigables s'efforçaient de dégager cette pierre. Enfin, s'arc-boutant sur ses genoux, il parvint à la détacher du sol. Il l'écarta d'un effort vigoureux, et dans le moule laissé à découvert il plongea son bras comme s'il eût supposé qu'au-dessous il dût rencontrer ce qu'il cherchait. Mais il laissa échapper un cri de colère.

– Rien ! rien ! fit-il. Malédiction !

Et saisissant de nouveau la pioche, il élargit l'ouverture ; puis, frappant de toutes ses forces, il enfonçait le pic de fer dans la terre. Mais la pointe pénétrait sans obstacle. Maintenant de Belen creusait avec une sorte de rage fiévreuse. La terre jaillissait sous ses coups. Il ne se reposait plus, tous ses membres ruisselaient de sueur. Et rien n'apparaissait… Alors, découragé, il se releva, et laissant échapper la pioche, qui tomba :

– Je suis maudit ! murmura-t-il.

À ce moment, un râle sourd s'échappa de sa poitrine… Une main venait de se poser sur son épaule, tandis qu'une voix ironique prononçait ces mots :

– Eh bien ! monsieur le duc, il paraît que la chasse a été mauvaise !…

De Belen fit un effort pour s'élancer… mais la main qui s'était appesantie sur lui était si lourde qu'il était pour ainsi dire cloué au sol… De Belen était d'une force exceptionnelle, dont témoignaient, malgré ses allures aristocratiques, ses mains massives et ses membres trapus. Et pourtant, soudain, il se sentait dompté, vaincu. Ainsi cet être mystérieux, dont il avait constaté l'existence aux empreintes laissées sur le sol, cet être se trouvait là, près de lui, et du premier coup lui faisait sentir sa domination. Était-ce réellement un ennemi ? Non pas seule-

ment un de ces aventuriers qui, guettant dans l'ombre, s'abattent sur la victime choisie pour en tirer un impôt immédiat, mais un de ces exploiteurs qui, avant tout, cherchent à s'assurer la possession d'un secret, pour exercer ensuite le chantage à longue portée… En vérité, on s'étonnera que ces réflexions aient pu germer dans le cerveau d'un homme ainsi surpris. Mais de Belen était le sang-froid fait homme. Son organisme avait payé sa dette à l'ébranlement nerveux que produit toute surprise : l'esprit restait net et ferme. Donc, il ne bougeait pas ; mieux encore : il n'avait pas répondu aux paroles de défi qui lui avaient été jetées. Il attendait. Seulement sa main droite, par un mouvement insensible, descendait vers la poche où se trouvait son pistolet. L'autre continuait :

– Eh bien ! beau duc, tu ne réponds pas… Je comprends bien qu'il soit désagréable d'être dérangé pendant qu'on se livre à de délicates opérations… mais ce n'est pas une raison pour avoir peur à ce point… Voyons ! répondras-tu ? Ah çà ! est-ce que, par hasard, tu serais mort de frayeur ?…

– Je suis vivant, bien vivant ! cria le duc. Et c'est toi qui es un homme mort.

Il avait saisi l'arme chargée, et tournant son bras derrière son dos, il savait que la charge irait frapper son adversaire en plein corps. Il pressa sur la détente. Une détonation violente ébranla le souterrain. Belen secoua son épaule d'un élan vigoureux ; mais, à sa grande surprise, la main – sorte de grappin de bronze – pesait toujours sur lui. Un second coup partit.

– Ah ! cette fois ! cria de Belen…

– Cette fois ! répondit la voix de l'autre avec un éclat de rire, cette fois, tu es en mon pouvoir… et tu ne peux même plus conserver l'illusion de te débarrasser de moi… Donc, je te rends la liberté…

Et les doigts s'ouvrirent. Belen, libre, voulut s'élancer. Mais une ombre noire se dressait devant lui : il savait par expérience que tenter la lutte eût été folie. La lanterne éclairait sur le sol deux pieds élégants et fins qui, s'appuyant sur la pioche et la pelle, interdisaient toute pensée nouvelle de résistance. Belen se contint.

– Qui es-tu ? demanda-t-il.

– Prends ta lanterne, et regarde !

Le duc hésita à se baisser. Il crut à quelque coup traîtreusement porté. Et cependant la vigueur de son ennemi rendait tout stratagème inutile. Donc il obéit. Il dirigea sur le visage de l'inconnu le rayon de sa lanterne.

– Je ne vous connais pas ! s'écria-t-il.

– Vraiment ? En vérité, cela me fait plaisir... Il n'y a pourtant pas si longtemps que nous nous sommes vus...

– Je ne me souviens pas ! commença Belen, qui, de très-bonne foi, cherchait dans sa mémoire.

– Bah ! interrompit l'autre. Nous aurons tout le temps de renouveler connaissance... D'abord, mon cher duc, si vous m'en croyez, nous ferons deux choses : la première, c'est de perdre l'un vis-à-vis de l'autre cette attitude de provocation et de lutte qui ne nous convient nullement, comme je vous le prouverai tout à l'heure...

– Et l'autre...

– C'est de me permettre d'éclairer un peu mieux ce lieu ténébreux qui va se transformer pour quelques instants, si vous le voulez bien, en cabinet de conférence…

– À votre aise, fit le duc.

L'autre tira de sa poche une boîte d'allumettes et, un instant après, une petite lampe jetait sur la salle souterraine son clair rayonnement.

– Voilà qui est fait, reprit-il. Maintenant, s'il vous plaît de nous asseoir, nous allons entamer sans plus tarder la petite négociation qui m'amène…

Celui qui parlait ainsi d'une voix sèche, martelant chaque mot distinctement, paraissait un vieillard. Des cheveux blancs taillés ras couvraient son crâne et descendaient sur son front bas. Le nez était osseux, les yeux se cerclaient de rides. Quant au vêtement, rien de spécial. La redingote était noire et serrée à la taille, le linge blanc, et, détail bizarre, le chapeau était tenu par une main finement gantée. Cependant le duc, redevenu maître de lui, prit le premier la parole.

– Ainsi, monsieur, dit-il, vous allez m'expliquer pourquoi ce guet-apens que rien ne justifie…

L'autre haussa légèrement les épaules.

– Voilà de bien grands mots, fit-il. Guet-apens ? Pourquoi pas meurtre, assassinat, torture ?… Je voudrais bien savoir de quoi vous vous plaignez…

– Mais… commença le duc, que ce ton railleur exaspérait.

– Mais… mais… vous semblez furieux parce que j'ai pris la liberté de vous rendre visite sans avoir été invité ?

– Monsieur, fit Belen avec colère, je vous serai obligé de mettre un terme à vos railleries. Si vous êtes venu pour m'assassiner, tuez-moi, mais du moins ne m'insultez pas.

– Quelle manie d'hyperboles ! Voilà maintenant que je veux vous assassiner, et tout cela parce que je vous ai posé la main sur l'épaule.

– Posé !

– Bah ! parce que cette main est un peu lourde.

– Viendrez-vous au fait ?

– J'y arrive… D'abord, cher duc, reprit l'étrange personnage, vous ne vous êtes pas encore demandé comment un excellent pistolet à deux coups, sortant des ateliers d'un armurier émérite et chargé par vos soins, n'a produit sur moi aucun effet.

– Je ne crois pas à la sorcellerie, fit de Belen.

– Voici que vous devenez raisonnable. Donc vous comprenez que les canons dudit pistolet ne contenaient plus les balles de plomb que vous y aviez complaisamment placées.

– La chose est probable.

– Elle est vraie.

– Et qui a fait cela ?

– Vous vous en doutez bien un peu…

– C'est vous ?

– Évidemment.

– Cependant ce pistolet se trouvait dans mon cabinet.

– Tendu d'étoffes orientales du goût le plus étrange et du meilleur effet.

– Vous connaissez ce cabinet ?

– Aussi bien que ce souterrain.

– Quand et par quelle voie vous y êtes-vous donc introduit ?

– Par la voie qui m'a amené ici.

– Et que vous me ferez connaître, je l'espère.

– Tout à l'heure. Pour l'instant, je vous supplie, monsieur le duc, de bannir de votre esprit toute terreur inutile… Ne voyez en moi qu'un inconnu désireux d'avoir avec vous un entretien sérieux, très-sérieux, et qui, par crainte des importuns, a dû choisir le lieu et le moment où il était certain que cette entrevue ne serait pas troublée… je dois vous dire, cher monsieur, que je suis votre voisin…

– En vérité ?

– Mon Dieu, oui. Tenez, voici ma carte : « Germandret, achat et vente de livres au comptant. » Monsieur le duc a dû remarquer mon humble boutique, au 22 de la rue de Seine, juste à côté de votre hôtel. Puis-je espérer que monsieur le duc ne m'oubliera pas, alors qu'il songera à monter sa bibliothèque ?

Le duc ne put à son tour réprimer un sourire : il était clair que le prétendu M. Germandret bavardait, comme on ferraille avant d'entamer la lutte décisive.

– Oui, dit de Belen, c'est pour solliciter ma pratique que M. Germandret s'est introduit chez moi d'abord, qu'il a pris soin de rendre mes pistolets inoffensifs et qu'enfin il a pénétré dans ce souterrain.

– Il est vrai que mon plus grand désir est d'entrer en relations avec monsieur le duc.

De Belen se demandait s'il avait affaire à un fou.

– Reste à savoir, reprit Germandret, si nos relations doivent se borner à des questions purement bibliographiques.

– Ah ! nous arrivons au but, se dit Belen.

Puis il reprit tout haut :

– Vos affaires ne se bornent-elles donc pas à la librairie ?

– Non ! pas positivement… Que voulez-vous ? il faut vivre, et les temps sont difficiles.

– Ah ! vous avez d'autres branches… à votre arc ?

– Quelques-unes.

– Et sans doute, vous ne ferez aucune difficulté à me les faire connaître, puisque vous êtes venu pour cela ?

– Je n'ai rien à vous cacher. Je m'occupe encore d'objets d'art, d'antiquités de toute sorte, et notamment…

Il appuya sur les mots.

– D'objets précieux provenant de l'extrême Orient.

Le duc laissa échapper un mouvement.

– J'ai dit l'extrême Orient, reprit Germandret d'un ton bonhomme. J'ai su m'assurer un certain nombre de clients qui me payent très-cher les curiosités des pays d'Annam, de Siam, du Cambodge.

– Du Cambodge ? fit de Belen, en s'efforçant d'affermir sa voix.

– Oh ! ne croyez pas qu'il s'agisse de ces calebasses, de ces bambous ridicules, de ces flèches, de ces armes que le premier voyageur venu peut acquérir en échange de quelques pièces de monnaie.

– De quoi s'agit-il donc ?

– De ces monuments étranges d'un art aujourd'hui disparu, dont les vestiges ont été révélés au monde scientifique par quelques rares explorateurs, et qui constituent aux yeux des délicats une source féconde de recherches historiques et ethnologiques.

Le duc ne répondit pas et se contenta d'incliner la tête.

– Or, reprit Germandret sans paraître s'inquiéter de ce silence, le hasard, le pur hasard, croyez-le bien, m'a appris que monsieur le duc était passionné pour ces sortes d'étrangetés ; j'ai voulu m'assurer par moi-même de la réalité de mes hypothèses ; c'est pourquoi je me trouve ici.

– Donc, reprit lentement le duc, vous supposez que je porte un grand intérêt aux recherches dont vous parlez ?

– Intérêt est le mot propre.

– Et quelle preuve en avez-vous ?

– Votre présence dans ce souterrain.

– Expliquez-vous.

– Comment ! je trouve dans une sorte de cave bizarre monsieur le duc de Belen, type de l'élégance parisienne, vêtu comme un ouvrier, maniant la pioche à tours de bras, et je pourrais encore douter ?

– Qui vous dit que je cherche… ces antiquités inutiles ?

Germandret prit la lanterne et l'approcha du bloc de pierre que M. de Belen avait mis à découvert :

– Voilà qui me l'indique clairement. J'irai plus loin : je dirai que monsieur le duc est heureux dans ses explorations, et cela malgré l'exclamation de dépit qui lui échappait au moment où je l'ai interrompu.

– Ah ! vous croyez que j'ai réussi ? fit de Belen qui considérait attentivement son interlocuteur.

– Sans doute. Examinez ce bloc de pierre noire, constellé d'incrustations d'argent, et ne remarquez-vous pas qu'il appartient évidemment à la statue dont vous possédez déjà un fragment dans votre cabinet ?

De Belen s'était levé pour vérifier l'observation.

– C’est vrai ! s’écria-t-il. Je n’avais pas remarqué tout d’abord.

– Voyez, fit Germandret en riant, voici qu’au premier mot votre passion se réveille.

Le duc ne semblait pas l’entendre.

– Oui, murmurait-il, c’est une partie du torse. Que signifie cela ?

– Ne pouvez-vous lire les inscriptions qui se trouvent sur cette pierre ?

– Non, elles sont tracées en une langue dont le secret n’a pas encore été retrouvé.

Il avait prononcé ces mots avec un accent de sincérité qui parut frapper le prétendu Germandret.

– C’est l’ancienne langue du Cambodge ? demanda-t-il.

– Oui.

– En somme, monsieur le duc s’attendait à trouver ici autre chose que cette pierre mal sculptée ?

– Qu’en savez-vous ? fit Belen avec impatience.

Puis, s’approchant de l’antiquaire :

– Mon cher monsieur, lui dit-il, vous avez voulu, ceci est clair, découvrir un secret, et pour arriver à votre but, vous avez employé des moyens qu’il me répugne de qualifier. Maintenant, vous savez. Oui, je cherche des antiquités que je sais avoir été enfouies autrefois dans le sol de Paris. Or, cette maison

m'appartient, j'ai droit d'y pratiquer des fouilles, je le fais, et nul ne peut s'y opposer. Voilà ce que vous a révélé votre indiscrétion coupable, qui n'est autre qu'une violation de domicile. Je suppose que maintenant vous n'avez plus rien à faire ici et que vous allez enfin me débarrasser de votre présence.

Germandret ne bougea pas ; seulement son visage s'éclaira d'une expression de profonde ironie.

– Monsieur le duc, reprit-il, vous êtes un enfant !

– Ah ! c'en est trop ! et votre insolence…

– Bon ! Que prétendez-vous faire ? Je vous ferai remarquer que nous sommes seuls et que je suis le plus fort.

– Des menaces ?

– Non, un simple rappel à la froide raison. Je voulais, en effet, connaître votre secret, et je vais vous prouver que j'ai réussi. Monsieur le duc, vous ne cherchez pas dans les souterrains des morceaux de pierre couverts d'hiéroglyphes, qui sont pour vous lettre morte : vous cherchez, avec une ardeur et une énergie fiévreuses, un trésor qui vous a été révélé…

De Belen s'était reculé et fixait sur son interlocuteur des yeux hagards.

– Continuez, fit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées.

–… Qui vous a été révélé, dis-je, lors du crime que vous avez commis, de complicité avec le baron de Silvereal, dans les déserts de l'Inde orientale.

– Misérable ! cria le duc.

D'un bond il ramassa la pioche qui gisait à terre, et, la levant par un mouvement formidable, il la lança sur le crâne de l'inconnu.

Mais, d'un geste brusque qui semblait la détente d'un ressort mû par la vapeur, le bras de Germandret avait saisi le lourd instrument de fer, et, l'arrachant des mains du duc, l'avait lancé contre la muraille. Puis, comme obéissant à une fureur dont il n'était plus le maître, il l'avait pris à la gorge et renversé sur le sol. L'honnête de Belen râlait et se tordait en convulsions impuissantes.

– Gredin ! disait le paisible antiquaire d'une voix éclatante, je ne sais ce qui me retient de t'étrangler comme un chien !...

Cependant, obéissant à une réflexion qui venait de traverser son cerveau, il le secoua furieusement comme fait une bête fauve de la proie qu'elle a saisie, et enfin le laissa retomber sur la terre, presque inanimé. Cette fois le duc était vaincu. Les doigts du vigoureux inconnu avaient laissé leurs empreintes violacées autour de son cou.

– Grâce ! murmura-t-il d'une voix dolente.

– Eh ! parbleu ! si j'avais voulu te tuer, est-ce que tu n'aurais pas déjà rendu ta belle âme au diable ?

De Belen faisait de vains efforts pour se redresser. Germandret vint à lui, et, le saisissant par les bras, l'assit comme un enfant sur un tas de terre.

– Là, maintenant nous allons être sage, pas vrai, papa, et plus de *blagues* comme tout à l'heure, ou bien...

Il eut un geste significatif.

La voix calme et mesurée de l'antiquaire avait fait place à un accent rauque, brutal, presque sinistre. On peut remarquer aussi que le style choisi du bibliomane ne se retrouvait plus dans ces dernières phrases, émaillées d'argot. Quelques minutes se passèrent, et enfin une large aspiration venue de la poitrine du duc apprit à son interlocuteur que « le petit tour de vis » avait fini son effet. Germandret lui frappa familièrement sur le genou :

– Peut-on causer, papa ?

– Mais qui êtes-vous donc ? balbutia le duc.

– Tu m'as déjà demandé cela tout à l'heure. Pour l'instant, je te dirai franchement que ça ne te regarde pas. Du reste, contente-toi de m'écouter, et, pour manifester tes impressions, tu me feras le plaisir de te borner à une pantomime extrêmement réservée. Cela dit, je commence.

De Belen poussa un soupir résigné.

– Donc, mon bon duc, vous avez dans votre passé un tas de peccadilles… Vous vous appelez de Belen comme je m'appelle Germandret, et vous êtes duc comme je suis marchand d'Elzevier, c'est-à-dire pas plus l'un que l'autre… Ne protestez pas, ça ne servirait à rien. Maintenant, outre vos anciennes affaires, vous avez sur la conscience l'assassinat que votre ami Silvereal – un bien honnête homme aussi – avait l'indélicatesse de vous rappeler tout à l'heure.

Il s'arrêta, comme pour attendre une protestation. Mi-strangulation physique, mi-prostration morale, le duc paraissait incapable de formuler la plus légère remarque.

– Voici qui est bien entendu : M. le duc de Belen est lié par une complicité nette et sérieuse au sieur de Silvereal ; l'un tient l'autre et l'autre tient l'un. M. de Belen, seul possesseur du secret indo-chinois, se croit maître de Silvereal, auquel il promet… combien ? mettons un demi-million… le jour où, ayant réussi à retrouver le trésor en question, il sera devenu… M'écoutez-vous, monsieur le duc ?

De Belen avait relevé la tête, non par défi, mais par curiosité. Il était profondément surpris d'entendre un inconnu lui rapportant textuellement le programme sur lequel s'exerçaient ses plus secrètes pensées. Il oubliait que cet inconnu lui avait dit tout à l'heure avoir entendu sa conversation avec Silvereal. Il est vrai que c'était quelques minutes après le tour de vis, et qu'à ce moment les idées de M. le duc n'étaient pas absolument nettes. Bref, il s'abstint de répondre à la question du bibliomane, qui continua, sans plus s'en préoccuper :

– Quand il sera devenu l'heureux époux de mademoiselle Lucie de Favereye…

– Quoi ! vous savez cela aussi ? articula enfin le duc.

– Mais oui ! et, par parenthèse, je me permettrai de vous dire que vous êtes un fameux niais…

– Oh ! fit le duc avec un geste de profond nâvrement.

– J'ai dit niais, et je maintiens le mot… Vous êtes le complice de M. de Silvereal… Vous lui donnez cinquante mille francs… et, de plus, vous lui demandez de vous aider dans l'accomplissement d'une mission… qui lui soucie comme un couvert d'argent à un lézard…

Cette fois, de Belen écoutait. La fixité de ses yeux ne laissait aucun doute à cet égard.

– Cela m'étonne, ma vieille, reprit le bizarre personnage avec le ton plus que familier qui tranchait avec ses manières habituelles. Eh bien !… écoute-moi !… de ton histoire de trésor je me moque absolument… et je te laisse maître de ton affaire, maintenant que je la connais… mais, dans tes autres opérations, je puis te rendre service, à condition…

– À condition ?…

– Eh ! pardieu ! crois-tu que je te donnerai mon concours gratis ? Tu veux épouser la petite Favereye ! que dis-je ! tu en es amoureux… comme un imbécile… et pour obtenir sa main, tu donnerais ton âme… mieux que cela… cinq cent mille francs, ce qui vaut, au bas mot, cinq cent mille fois plus… je cote ton âme vingt sous… tu ne m'accuseras pas d'impolitesse… mais quant à compter sur le Silvereal, il faut que tu sois complètement fou…

– Que voulez-vous dire ?

– Il faut te mettre les points sur les *i*, j'y consens. Oui ou non, le baron est-il amoureux de la dame de Torrès, autrement dit du Ténia ?…

– C'est exact…

– Que faut-il pour qu'il arrive à donner à cette belle et *honneste* dame, comme dit Brantôme (on sait ses classiques), la seule preuve d'amour qu'elle ambitionne ?… Mais répondez donc, cher duc ?…

– Je ne sais !… je ne devine pas !…

– Décidément, vos facultés sont gravement altérées… heureusement je suis là pour leur venir en aide. Le Ténia, madame de Torrès, veux-je dire, exige qu'on l'épouse… Elle veut devenir

baronne de Silvereal… histoire d'avoir un titre authentique… Or, pour que le baron, qui est marié, puisse lui donner cette satisfaction, que faut-il ?…

– Qu'il soit veuf !

– Allons donc ! voilà que l'intellect vous revient. C'est heureux. Vous avez vu ce soir madame de Silvereal, c'est une créature superbe, bien en chair, d'une admirable santé, et qui ne paraît pas le moins du monde disposée à laisser la place libre à madame de Torrès…

– Silvereal attendra.

Germandret éclata de rire.

– Parbleu ! il attendra qu'une épidémie… le choléra… une phthisie galopante veuille bien envoyer la baronne *ad matres*… et, comme cela pourrait être long, il aura tout d'abord à cœur d'être agréable à son excellent ami M. le duc de Belen, et il se servira de sa légitime influence sur sa femme pour qu'à son tour elle contraigne mademoiselle Lucie à devenir l'épouse du duc de Belen… voilà bien ce qui a été convenu ?

– Absolument.

– Vous êtes arrivé à la période de franchise. Nous finirons par nous entendre. Eh bien ! mon cher monsieur de Belen, M. de Silvereal vous… comment dirai-je cela pour être poli ?… vous trompe.

– Impossible !

– Ce mot, vous le savez, n'est pas français, surtout quand il s'agit de la canaillerie (pardon !) humaine. Or, je vais vous

mettre immédiatement à votre aise. De cette canaillerie (pardon !) je connais trois beaux échantillons.

– Qui sont ?

– Vous d'abord, puis M. de Silvereal.

– Et le troisième ?

– Le troisième, c'est moi !

De Belen commençait à le regarder avec intérêt. Un peu remis des alertes de tout à l'heure, il devinait *primo* que celui qui parlait n'était pas un sot, *secundo* qu'il y aurait probablement nécessité de s'entendre avec lui. Ces mots « le troisième, c'est moi ! » lui arrachèrent même un sourire, un vrai sourire, non forcé, mais épanoui, presque gai. Il eut même un mot charmant :

– Ne parlons plus de moi, n'est-ce pas ?

– C'est inutile, je le comprends, entre nous !

– Mais le second ?

– Silvereal ?

– Justement.

– Eh bien ! maître Silvereal, sortant de votre cabinet, après vous avoir extorqué cinquante mille francs…

– Oh ! il ne les a pas encore touchés !

– Bon ! une petitesse, maintenant ! Attendez : il faut que vous appréciiez vous-même en quoi il vous a *daubé*.

– Je vous avoue que je commence à vous croire sur parole.

– Alors, je dois me taire ?

– Non pas ; mais je veux vous persuader que je ne vous en veux nullement de…

– De la petite opération de tout à l'heure…

– Et que je suis persuadé que nous deviendrons bons amis.

Germandret ne le quittait pas des yeux. Il se méfiait. Et pourtant il avait tort. De Belen avait pris carrément son parti. Avoir cet homme contre soi lui paraissait trop dangereux ; donc, l'avoir pour soi ou du moins avec soi était le *desideratum*. Quoi qu'il en soit, de Belen continua :

– Donc, mon ami Silvereal…

– Est un bandit, compléta Germandret.

Seulement il eut l'indélicatesse d'ajouter :

– Comme vous et moi.

De Belen réprima une grimace et reprit :

– Bandit, soit. Mais pourquoi ?

– Mon Dieu ! pour ceci simplement. Ayant dans sa poche le mandat qu'il vous a extorqué, il s'est dit en sortant : Maintenant, mon petit duc, va-t'en voir s'ils viennent !

– Hein ?…

– Moi, s’est-il dit en palpant le bienheureux papier, je vais me débarrasser de ma femme, épouser la Torrès, après quoi je me moque de Belen… En somme, je le tiens mieux qu’il ne me tient… je suis un vrai Silvereal, moi, j’ai dans ma manche la magistrature, la cour, toutes les influences… tandis que ce bonhomme (c’est Silvereal qui parle, remarquez-le, je vous prie), tandis que ce bonhomme ne tient à rien… S’il trouve les millions indo-chinois, je le ferai chanter d’un ou de deux millions, et tout sera dit… S’il ne les trouve pas, eh bien, je me soucie de lui comme de ça !

Et Germandret fit claquer son ongle contre ses dents.

De Belen était livide de colère.

– Ainsi, vous l’avez entendu ?

– Moi ! pas du tout ! Vous supposez donc que le Silvereal conte ses affaires aux étoiles ?

– Mais alors…

– Alors je sais qu’il a dit tout cela, parce que, pendant qu’il vous promettait de décider sa femme à votre mariage avec Lucie, il ne pensait qu’à une seule chose…

– À quoi donc ?

– Au poison que lui vendra demain certain personnage…

– Que vous connaissez ?

– Un peu !

– Mais cet homme est un misérable assassin !

De Belen s'indignant touchait au sublime.

– Oh ! il est digne de nous ! fit Germandret avec une insouciance qui calma un peu les effervescences du vertueux duc. Vous voyez d'ici le plan. On vous a soutiré cinquante mille francs, et vous épouserez Lucie, si vous pouvez !

– Oh ! l'infâme voleur !

– L'homme habile, tout au plus !

– Je me vengerai de lui.

– Comment ? et puis, en somme, à quoi bon ?

De Belen se leva brusquement.

– Voyons, fit-il, jouons cartes sur table…

– Enfin !

– Vous voulez que je me livre à vous… je ne sais d'où vous vient votre puissance… mais elle est réelle, et je m'incline… Je le répète, jouons franc jeu. Si vous êtes venu, c'est parce que vous avez un pacte à m'offrir…

– Parfaitement raisonné !

– Posez vos conditions… je crois pouvoir vous affirmer qu'elles sont acceptées d'avance…

– Eh ! vous allez vite en besogne ! J'aime assez cela, d'ailleurs… donc, écoutez-moi. Voici, de votre côté, ce que vous voulez : découvrir le secret des trésors indiens…

– Le connaissez-vous ?

– Non ; vous voyez que je suis franc… mais en fait d'énigmes, j'en ai déchiffré de plus difficiles… Second point, vous voulez épouser Lucie, fille de Marie de Mauvillers, devenue femme de M. de Favereye…

– Oui, je le veux…

– Et il ne vous répugnerait pas de commencer par le second point ?

– Je suis assez riche, dès à présent, pour prétendre à cette alliance.

– Bien ! Moi, je vous offre de vous faire obtenir la main de Lucie…

– Vous ! mais vous êtes fou !…

– Non… je m'y engage, et je vous jure que ce n'est pas à la légère…

– Mais de quelle influence disposez-vous donc ?

– D'une influence telle que, lorsque vous la connaîtrez, vous en serez épouvanté vous-même… Mais chaque chose en son temps… Je vous dis que vous épouserez Lucie de Favereye.

– Mais en échange de cette promesse… à laquelle je ne puis ajouter foi… que me demandez-vous ?

– Deux choses… l'une immédiate, l'autre postérieure à votre mariage…

– Voyons la condition immédiate…

– Je vous dirai d'abord la seconde… c'est de m'initier à tous les détails de l'affaire relative au trésor…

– Après mon mariage, si ce mariage a eu lieu par vos soins ?

– Bien entendu…

– Eh bien, je vous promets de vous prendre pour associé… mais Silvereal…

– Ne vous inquiétez pas de lui… je m'en charge…

– Venons alors à la première condition…

– Vous allez être étonné de sa simplicité… il s'agit tout simplement d'accueillir chez vous un jeune homme que je vous présenterai moi-même…

– Hein ? un complice, un espion ?…

– L'être le plus niais et le plus malléable qui se puisse trouver…

– Mais… dans quel but ?

– Pour lui faire une position… C'est un jeune homme auquel je m'intéresse. Il est pauvre, il mérite toute sympathie… Vous le prendrez comme secrétaire, par exemple, et vous le produirez dans le monde…

De Belen secoua la tête :

– Sous sa simplicité apparente, cette exigence doit cacher quelque piége…

– Voyons, duc. Nous parlons à cœur ouvert. Croirez-vous à une affirmation bien nette de ma part ?… Les loups ne se mangent pas entre eux…

– Dicton démenti par l'expérience.

– Et cependant très-vrai dans le cas actuel… J'ai besoin que ce jeune homme soit lancé dans le monde. J'ai un but… cela va sans dire… Mais je vous jure, là, foi de bandit ! que mes projets ne vous touchent en rien… J'irai plus loin : de votre acceptation dépend le succès de votre mariage.

– Alors, j'accepte.

– Sans défiance ?

– À quoi la défiance me servirait-elle ?

– Allons ! je vous avais bien jugé !

– Mais avant tout, dit le duc, j'exige que vous me disiez votre véritable nom…

– C'est votre droit.

D'un geste rapide, le prétendu Germandret arracha sa perruque et sa barbe grise.

– Mancal ! s'écria de Belen.

– Lui-même, que vous avez toujours fort mal accueilli, et qui cependant était de vos amis…

– C'était vous ! Vous vous grimez avec un art admirable.

– Oui, j'ai certains talents fort utiles dans la profession que j'exerce.

– Eh bien, monsieur Mancal, voilà qui est entendu… alliance absolue…

– Et complète. Je vous donne Lucie de Favereye.

– Et nous chercherons ensemble les trésors de l'Eni…

– Hein ?

– Bon ! voilà que je vous dis une partie du secret…

– Bah ! un peu plus tôt, un peu plus tard…

– Je préfère un peu plus tard…

– À votre aise. Mais mon jeune homme…

– Je l'attends… me l'amènerez-vous vous-même ?…

– Point… Il ne me connaît pas…

– Vous êtes tout mystère… Comment le reconnaîtrai-je ?…

– Ne vous inquiétez pas de ces détails… il saura se présenter de telle sorte que vous ne conserviez aucun doute sur son identité… Maintenant, monsieur le duc, je crois qu'il est temps de nous séparer… rentrez dans votre monde, moi, je retourne au cabinet de Me Mancal…

– Si nous nous serrions la main ? dit le duc.

– Au fait, pourquoi pas ?…

Les deux hommes échangèrent une vigoureuse étreinte.

– À propos, dit le duc, comment vous êtes-vous introduit ici ?…

– Un peu plus tard, vous saurez cela…

Et avant que le duc eût répété sa question, Mancal – c'est-à-dire Biscarre – avait disparu par l'orifice supérieur… Quand le duc revint dans le puits, il examina soigneusement les parois, mais il ne put rien découvrir :

– Bah ! fit-il, qui ne risque rien !…

VI

CE QUE C'ÉTAIT QUE LE CASTIGNEAU

Nous avons laissé Martial au moment où, miraculeusement sauvé d'une mort certaine par deux inconnus, il avait été transporté dans une voiture mystérieuse qui, entraînée par des chevaux rapides, avait disparu dans la direction des Champs-Élysées. Les roues, fendant l'épais tapis de neige qui couvrait le sol, n'éveillaient aucun écho. Et c'était un spectacle presque fantastique que celui de cette voiture sombre, drapée de deuil, qui fuyait à travers la nuit. Elle avait atteint la place de la Concorde, qui étendait jusqu'à la Seine sa nappe blanche, d'où émergeaient quelques becs de gaz jetant leur lueur jaunâtre. Puis, les chevaux s'étaient engagés sur le Cours-la-Reine, qui, à cette époque, était loin de présenter, même pendant la journée, l'animation qui s'y voit aujourd'hui. Le Cours, longeant le quai désert, était bordé de propriétés, jadis habitées par l'aristocratie et la haute finance, mais déjà presque délaissées, le luxe commençant alors à tendre vers le faubourg Saint-Honoré et abandonnant les Champs-Élysées au menu peuple. L'allée des Veuves avait un renom sinistre qui n'avait pas peu contribué à éloigner du quai de Billy les prudents et les riches. Derrière le carré Marigny, abandonné aux joueurs de boule et qui ne s'animait qu'à l'époque des fêtes nationales, c'était une sorte de dédale où les jardins s'enchevêtraient, où les pavillons se dissimulaient derrière les branches des grands arbres, tandis que des cabarets et des guinguettes jetaient dans l'air leurs flonflons discordants ou leurs cris avinés. Le Paris de nos pères immédiats possédait encore une physionomie bizarre et que qualifierait aujourd'hui de romantique ceux d'entre nous qui n'ont ja-

mais connu que les grandes voies à lignes droites et monotones. Or, c'était vers l'allée des Veuves que se dirigeait la voiture dans laquelle se trouvaient Martial inanimé et la femme dont la voix avait tout à l'heure prononcé quelques mots. Silencieuse, elle avait placé son bras sous la tête du jeune homme et elle le soutenait doucement.

Enveloppée dans une mante de satin noir, qui la cachait tout entière, cette femme, le front penché, semblait en proie à une profonde émotion. Une grosse larme, roulant de ses yeux, tomba sur le front de Martial, qui ne la sentit pas. Et celle qui l'avait versée murmurait maintenant :

– Ainsi, voici encore une créature humaine devant laquelle la vie s'était peut-être ouverte radieuse et belle… et qui, de degrés en degrés, est descendue jusqu'au désespoir douloureux et sinistre… Sur ses vingt ans, la nuit s'est faite, et il a voulu s'échapper de cette prison qui se nomme la vie, pour se réfugier dans cette liberté qui s'appelle la mort !…

Et elle ajouta encore :

– Pauvre Martial ! vingt ans !…

Puis, comme si une pensée plus douloureuse encore se fût tout à coup imposée à elle :

– Et lui ! lui ! fit-elle d'une voix brisée. N'a-t-il pas vingt ans ? et ne se débat-il pas, lui aussi, dans quelque gouffre de douleurs où la haine et le crime l'ont poussé !

La voiture s'arrêta. C'était devant une petite porte, à peine visible, percée dans un mur élevé au-dessus duquel des arbres dépouillés de feuilles étendaient leurs branches amaigries par l'hiver et blanches de neige. Une ombre se dressa à la portière et l'ouvrit. Puis un cri de surprise retentit :

– Porte ce jeune homme dans ta chambre, dit la femme. Il n'est qu'évanoui. Donne-lui les soins que réclame son état. Que M. de Bernaye soit immédiatement averti… mais surtout, sur ta vie, Pierre, tu le sais… pas un mot… que ce malheureux ignore où il se trouve et qui l'a sauvé !

– Oui, madame la marquise, fit l'homme, qui était de taille moyenne, trapu, carré des épaules et dont les cheveux blancs indiquaient l'âge avancé. Mais vous-même, que voulez-vous faire maintenant ?

– Je retourne à l'hôtel. Demain, à la première heure, je reviendrai… que les Morts m'attendent.

L'homme s'inclina ; puis, avec une vigueur qui contrastait avec son apparence sénile, il saisit Martial et l'enleva comme il eût fait d'un enfant. La porte se referma derrière lui, tandis que les chevaux légèrement touchés du fouet, entraînaient l'inconnue. Celui qui portait Martial se trouvait alors dans un jardin spacieux, et se dirigeait vers une maison cachée derrière un rideau d'ormes et de chênes, dernier vestige des anciens bois qui, jadis, s'étaient étendus jusqu'à la Seine.

Un mot sur la maison mystérieuse où nous pénétrons. Pendant longues années, cette propriété, qui avait appartenu, disait-on, à une noble famille du midi de la France éteinte depuis longtemps, était restée abandonnée. Des procès s'étaient engagés au sujet de ces terrains et de tous les domaines de cette famille, et avaient duré aussi longtemps que les avocats et gens de loi avaient trouvé aliment à leur… activité. Mais un jour était venu où subitement les procédures s'étaient arrêtées. Des dédommagements qu'on évaluait à haut chiffre avaient été accordés aux parties belligérantes, et finalement cet héritage mystérieux avait été recueilli… par qui ? Voilà ce que les curieux eussent bien voulu savoir par le menu. Mais les plus avides de ren-

seignements précis avaient dû se contenter du fait suivant : Il y avait environ cinq ou six années, un brave homme aux cheveux blancs, aux allures un peu *pataudes*, était arrivé par une chaise de poste qui s'était arrêtée devant la grille rouillée se trouvant juste à l'angle de l'allée des Veuves et du Cours-la-Reine. Les voisins, marchands de vin, charbonniers et autres, s'étaient plantés sur le pas de leur porte, comme bien on pense. Or, le vieillard en question était descendu, et comme il avait fait un faux pas, en glissant sur le marchepied, il avait laissé échapper un de ces jurons *sui generis* auxquels l'oreille des connaisseurs devine une origine certaine.

Le vieillard était du Midi, de Marseille ou des environs. Ceci était acquis. Second point. L'homme était marié, et sa femme l'accompagnait. Même âge. Cheveux blancs. Enfin un jeune homme, un ouvrier, à n'en pas douter, ayant passé vingt-cinq ans, et qui témoignait aux deux vieillards une affection et un respect filial. Donc le fils. La chaise de poste était partie. La grille s'était refermée. Il restait en conséquence beaucoup de détails à surprendre. Et cependant, en dépit de toutes les ressources d'un espionnage infatigable, la récolte resta maigre. Le vieillard s'appelait – ou du moins se faisait appeler – le Castigneau. Est-ce que c'était là un nom de chrétien ? On avait beau chercher, quand, un beau soir, un client de passage, attablé dans un des bouges de l'entrée de Chaillot, et qui boitait un peu, entendant ce mot de Castigneau, se laissa aller à dire :

– Je connais ça, moi !

Jugez si on le questionna. Mais il parut d'abord que ce brave homme était fâché d'avoir *lâché* sa phrase, et il fallut grandement l'amadouer pour qu'il consentît à compléter sa première énonciation. Bref, le Castigneau, ce n'était pas le nom d'un homme, mais bien d'un quartier de Toulon. Le cabaretier cligna de l'œil et comprit l'embarras et l'hésitation de son client.

Puis une idée surgit dans son cerveau fertile. Il s'approcha du camarade, et lui dit à voix basse :

– Tu connais bien Toulon ?

– Oui… après ? Fichez-moi la paix !

Le ton de la réponse manquait d'aménité.

– Bah ! fit l'autre en lui tapant sur le genou, *en ami*, est-ce qu'on fait des cachotteries entre soi ?… Tu as été… là-bas ?

C'était poser carrément la question. La réponse fut cette fois un peu plus catégorique :

– Quand cela serait ?…

– Oh ! tu n'en serais pas moins chez toi ici, d'autant plus que tu peux me rendre un service…

Or, le cabaretier – qui s'appelait Malgâcheux et que nous aurons l'honneur de revoir dans le cours de ce récit – avait, lui aussi, quelques peccadilles sur la conscience, et ce n'était pas pour quelques années de bagne qu'il eût fait la petite bouche. Il s'entendit donc rapidement avec son compère, et un plan fut ébauché pour arriver à savoir si d'aventure le Castigneau n'était pas tout simplement un vieux *cheval de retour*. Cette constatation n'était pas d'ailleurs aussi aisée qu'elle le semblait au premier coup d'œil. Le Castigneau sortait peu : son fils travaillait dans un atelier de la ville ; ce qui, en somme, paraissait assez bizarre de la part d'un jeune homme dont le père était propriétaire d'un *immeuble* sérieux. La femme du Castigneau allait faire le marché, et à l'estimation des commères, elle dépensait à peine quelques francs pour la nourriture de la maison. Malgâcheux et Bridoine – c'était le nom du forçat – s'imaginèrent que le plus simple était de s'introduire dans la maison pendant la

journée, en choisissant l'heure où le Castigneau serait seul. Sans doute, ayant à avouer un passé peu flatteur, il s'exécuterait plus facilement sans témoins. Il ne s'agissait que de s'y prendre adroitement. Bridoine, grâce à l'aide de l'honorable Malgâcheux, s'affubla d'une houppelande de propriétaire, se coiffa d'un chapeau large et rond qui lui donnait une physionomie quasi respectable, s'arma d'une canne à double fin, soutien et défense, et finalement ayant vu la Castignote, comme on disait, tourner les talons, il s'en vint de son air le plus paterne sonner à la grille de la maison. On le fit attendre quelque peu. Bridoine sonna une seconde, puis une troisième fois. Pour être ex-forçat on n'en est pas moins homme. Voilà que maître Bridoine commença à s'exaspérer, et, revenant à son excellent naturel, il grommela entre ses dents un juron qui n'avait rien d'édifiant et qui sentait de plusieurs lieues sa *grande fatigue*. Il sembla que cette exclamation fût un : Sésame, ouvre toi ! Car soudain la porte tourna sur ses gonds. Et Bridoine se trouva en face de celui dont il désirait si vivement faire la connaissance. La scène fut courte.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda le Castigneau.

– C'est bien à M. Castigneau que j'ai l'honneur de parler ?

– À lui-même. Après ?

– Peut-on causer un instant ?

– Non.

Cette singulière réponse déconcerta quelque peu le Bridoine, qui leva les yeux sur son interlocuteur. Celui-ci, le torse un peu en arrière, l'œil à la fois défiant et railleur, n'avait pas un air des plus engageants. Mais en somme, c'était un vieillard, sans doute peu redoutable. Bridoine allait passer outre et enta-

mer, en dépit de tout, la conversation réclamée, quand le Castigneau fit un pas vers lui.

– Tu vas t'en aller, dit-il froidement.

– Hein ?... m'en aller... Comment ! je viens... bien poliment...

– Poliment ! alors ôte ton chapeau...

Et d'un revers de main, le Castigneau fit tomber la coiffure de Bridoine. Celui-ci poussa un cri de colère.

– Ne remue donc pas comme ça, reprit l'autre, tu déranges ta perruque.

Par un mouvement instinctif, Bridoine porta sa main à son front ; mais plus vif encore, le Castigneau lui avait arraché ses cheveux postiches, mettant à nu le crâne pointu du forçat. En même temps, faisant demi-tour, le Castigneau, dont on n'eût pas soupçonné la force et l'agilité, se plaça entre la porte et le visiteur. Bridoine commençait à perdre son sang-froid. Il marcha sur le Castigneau les poings en avant.

– Qui es-tu et que viens-tu faire ici ? demanda le Castigneau.

– Ça ne te regarde pas !

– Vrai !... alors, je cogne...

Le poing du Castigneau, qui était d'une remarquable solidité, s'abattit, à l'improviste, sur la poitrine de Bridoine, qui recula en trébuchant.

– Veux-tu répondre ? demanda encore le Castigneau toujours calme.

– Je vais te découdre ! cria Bridoine, dont la main se trouva tout à coup armée d'un couteau.

Le placide Castigneau eut un ricanement. Loin de paraître s'émouvoir du danger, il marcha droit à Bridoine, qui leva le bras. Seulement, ce bras ne retomba pas. Et, ma foi, sans qu'il sût trop comment, Bridoine se trouva – désagréable surprise – le nez sur le sable, qu'il rougissait de son sang. Le bon bourgeois, un genou sur ses épaules, le serrait d'une main à la nuque.

– Maintenant, dit le Castigneau, je veux bien causer… Qui es-tu ? et que viens-tu faire ici ?

Bridoine essaya de se redresser, n'y parvint pas et, avec la magnanimité propre à sa nature, se décida à se soumettre :

– Je suis Bridoine.

– D'où viens-tu ?

– *De Toulon*.

– Bien ! Qui t'a envoyé ici ?

– Malgâcheux !

– Qu'est-ce que Malgâcheux ?

– Le cabaretier d'ici près : *Aux Bons Amis* !

– Et pourquoi es-tu venu ?

– Pour savoir qui vous êtes.

– Le sais-tu ?

– Parbleu ! non.

– Eh bien, je vais te satisfaire maintenant…

Tout en parlant, le Castigneau continuait à tenir serré le cou de Bridoine, qui se sentait congestionner.

– Tu diras à Malgâcheux – puisque Malgâcheux il y a – que le Castigneau est un bonhomme qui ne doit de comptes à personne et qui n'aime pas qu'on l'espionne… Tu ajouteras que, la première fois qu'il s'occupera de moi, j'irai lui casser les reins ; et, comme il pourrait douter de ma parole, tu ajouteras que je t'ai reconduit de la façon que tu vas voir… Je t'ai pris par la peau du cou et par la ceinture, vois-tu, comme ça…

Ajoutons que le Castigneau exécutait en même temps, avec la plus grande aisance, les opérations qu'il décrivait.

– Je t'ai soulevé de terre comme un lapin… puis je t'ai emporté vers la porte par laquelle tu étais entré, et… une, deux, trois… je t'ai flanqué dans la rue… Sur ce, bonsoir !

Et Bridoine roula hors de la maison, ni plus ni moins que s'il eût été un vulgaire paquet de linge. Dire que le retour de Bridoine chez Malgâcheux eut le caractère d'un triomphe antique, ce serait mentir. Son nez, ses épaules, ses genoux et le reste demandaient des soins multiples. Quand le Malgâcheux l'interrogea, Bridoine raconta l'histoire, et, en vérité, il mit dans son récit une franchise qui lui faisait honneur. Le Malgâcheux resta pensif.

– Faudra voir pourtant, dit-il.

– En ce cas, tu verras toi-même…

– Bah ! pour une malheureuse râclée…

– J'aurais bien voulu vous y voir !

– Alors tu *canes* ?

– Absolument.

Malgâcheux haussa les épaules en signe de souverain mépris, et se promit, *in petto*, de satisfaire sa curiosité par des moyens moins dangereux. Tout en s'avouant vaincu, Bridoine conservait au fond du cœur – à supposer qu'il possédât cet organe essentiel – une rancune féroce contre le Castigneau, et, bien qu'il se hâtât de quitter le cabaret des *Bons Amis*, il se promettait bien de revenir rôder autour de la maison où il avait été reçu de si touchante façon. Mais il se garda d'en rien témoigner à son excellent camarade Malgâcheux, qui réfléchissait de son côté et se disait qu'en somme, le mieux était de vivre en paix avec un voisin dont la poigne était si rude et le biceps si solide. Bref, soit que Bridoine eût ajourné ses projets, soit que Malgâcheux fût réellement venu à résipiscence, le Castigneau ne fut plus inquiété et reprit ses allures patriarcales. La grille restait toujours soigneusement fermée. Et si certaine petite porte, donnant sur le carré Marigny, n'avait pas attiré l'attention, c'était uniquement parce que, de jour, il n'était jamais arrivé qu'on la vît même s'entre-bâiller. Donc, sachant maintenant quelle était la réputation quasi fantastique de la maison dans le quartier, revenons dans le jardin où le Castigneau – car c'était sans doute lui, à en juger par la vigueur dont il faisait preuve – emportait sur ses épaules le corps inanimé de Martial. Au moment où il approchait de la maison, de la porte ouverte sortit une femme, la tête et les épaules enveloppées d'un châle et qui tenait une chandelle dont elle abritait la lumière derrière sa main étendue.

– Eh bien ! Pierre, demanda-t-elle d'une voix contenue, qu'y a-t-il ?

– Femme, réveille le gars. Prépare la chambre du premier, nous avons un malade.

– Bon Dieu ! le pauvre jeune homme !

– Bah ! nous en avons vu bien d'autres ! dans deux heures il n'y paraîtra plus ! Va, Micheline. Bassine le lit, mets la tête basse… Maintenant, le gars !…

– Me voici, père, dit une voix jeune et mâle.

– Toi, mon brave Pierrot, en deux temps, quatre mouvements, chez le numéro 5…

– Bien ! c'est compris.

– Pas par la porte ! Saute par-dessus le mur. On ne sait pas, il peut y avoir des curieux…

– En tout cas, ils n'ont qu'à courir après moi.

– Attends. Tu lui remettras cette lettre. S'il n'est pas chez lui, tu diras à son domestique de la lui porter immédiatement.

Pierrot serra soigneusement le billet bordé de noir que lui avait donné son père ; puis, d'un bond, s'aidant des treillages fixés au mur, il disparut.

Cependant Martial avait été porté dans la chambre. Micheline s'empressait de l'installer aussi confortablement que possible. L'immersion avait été si rapide et si courte qu'il ne s'était pas déclaré de symptômes d'asphyxie. C'était un évanouisse-

ment causé sans doute par le choc. Du reste, le Castigneau ayant retroussé et mis à nu ses bras musculeux, se livrait sur le corps du malade à une de ces frictions qui réveilleraient un mort. Micheline présentait à son mari les linges chauds destinés à rétablir la circulation. Au bout d'un quart d'heure environ, Martial poussa un long soupir ; puis il ouvrit les yeux et regarda autour de lui.

– Où suis-je ? murmura-t-il.

– Chez des amis, dit le Castigneau.

– Je n'ai pas d'amis, soupira le jeune homme.

– Faut pas dire de ces choses-là. Il y a de bons et braves cœurs partout… et souvent au moment où on s'y attend le moins…

Le jeune homme essaya de se soulever, mais il retomba lourdement. Il passa ses deux mains sur son front.

– Oui, je me souviens, dit-il, j'ai voulu mourir…

– Et vous n'êtes pas mort ? Bah ! ça arrive à tout le monde !

– Ainsi, c'est vous qui m'avez sauvé ?

– Moi ? pas du tout…

– Cependant… je suis bien sûr…

– D'avoir tâté de l'eau froide. Ça, c'est vrai.

– Qui m'a arraché à la mort ?

– Quelque terre-neuve qui passait par là. Il y a tant de chiens errants ! fit le Castigneau avec un gros rire.

Martial le regarda. Il vit une face maigre, deux yeux creux, une chevelure et une barbe hérissées. Au premier coup d'œil, son hôte improvisé ne présentait pas une physionomie bien rassurante. Et cependant, dans ces yeux enfoncés, sur ce visage émacié, il y avait comme un rayonnement de bonté probe qui frappait instantanément. Martial devina qu'il n'avait point affaire à un ennemi.

– Je vous en prie, dit-il, dites-moi ce qui s'est passé.

– Mon cher monsieur, répondit le Castigneau avec une certaine dignité, quand on est soldat, on doit obéir à sa consigne.

– Que voulez-vous dire ?

– Ceci : que je suis un soldat en ce sens que j'ai des chefs. On m'a dit : « Voilà un brave jeune homme qui a voulu boire un bouillon, soignez-le et rendez-nous-le en bon état. » Je vous soigne, et je ne sors pas de là. Je ne sais rien de plus. Donc, contentez-vous-en pour l'instant.

– Vous trouvez-vous donc mal ici ? dit la femme d'une voix douce et empreinte de ce charme que donne la vieillesse aux bonnes femmes.

Martial sourit tristement :

– Je n'ai pas le droit de me plaindre… On m'a sauvé… on a cru me rendre service… Donc je vous dois, soit à vous, soit à ces chefs dont vous parlez, l'expression de ma reconnaissance.

– Je vous ferai remarquer, reprit assez vivement le Castigneau, qu'on ne vous a rien demandé, sinon de vous bien reposer, de dormir, si vous pouvez…

– Soyez sûr que dès que mes forces me le permettront, je vous épargnerai l'embarras de ma présence.

– L'embarras !… Enfin, ça ne me regarde pas. Vous partirez si vous voulez ; mais en ce moment-ci, il n'est pas question de cela. D'abord, vous bavardez trop… Tenez, voilà vos yeux qui se ferment. Donnez une vigoureuse taloche à votre traversin… et bonsoir !

En effet, Martial, épuisé, s'endormait malgré lui. Le Castigneau et sa femme restèrent pendant quelque temps auprès de son lit.

– Hé ! mon vieux Lamalou, dit la femme à voix basse. Il y a encore là quelque bonne action sous roche.

– Ah ! si tu savais ! répondit sur le même ton le vieux Pierre (car, sous le nom de Castigneau, c'était l'ancien geôlier de la Grosse-Tour), quand elle m'a dit : « Prenez ce jeune homme dans vos bras ! » j'ai reçu un coup en pleine poitrine… Dame ! je crois toujours que je vais revoir le petit…

– Et tu es sûr que ce n'est pas lui ?

– Elle me l'a dit… tout de suite. Mon Dieu ! qu'est-il devenu ? et ne le retrouverons-nous pas un jour, comme celui-là, désespéré et allant jusqu'au suicide ?…

– Ne dis pas cela, Pierre !… Moi, j'ai toujours eu idée que madame la marquise retrouvera le fils de Jacques.

– Dieu le veuille !

À ce moment, un sifflement doux, continu, perça le silence de la nuit.

– Ça doit être le numéro cinq, fit Lamalou.

Il sortit rapidement et se dirigea vers la petite porte. Il frappa lui-même, de l'intérieur, trois coups espacés, puis suivis de deux plus pressés. On répondit par un seul coup net et ferme. Alors la porte s'ouvrit, et Armand de Bernaye parut.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il à voix basse.

– Un noyé, fit Lamalou sur le même ton.

– Conduisez-moi près de lui.

Armand pénétra doucement dans la chambre où dormait Martial. Puis, prenant la lumière des mains de Micheline, il se pencha sur le jeune homme. Tout à coup il se redressa avec un frémissement.

– Quel est ce jeune homme ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas. C'est madame la marquise qui l'a amené ici dans sa voiture.

– Son nom ?

– Je l'ignore.

Armand se courba vers lui.

– Quelle singulière ressemblance ! fit-il encore.

Puis se tournant vers Lamalou :

– Il faut le laisser dormir, puis au réveil lui donner un repas léger.

– Monsieur est-il prévenu qu'il y a rendez-vous au point du jour ?

– Je resterai ici.

Armand jeta un dernier regard sur Martial.

– Non, murmura-t-il, un pareil prodige n'est pas possible. Dans quelques heures il faudra que ce mystère s'éclaircisse.

Et après avoir donné à Lamalou et à sa femme ses dernières instructions, il passa dans une pièce voisine, où il se jeta sur un lit de repos.

VII

LA SALLE FUNÈBRE

Le soleil venait de se lever. La température s'était adoucie, et au vent âpre qui pendant toute la nuit avait soufflé sur la ville, enveloppée dans son linceul de neige, avait succédé, avec l'accalmie, un brouillard humide qui, descendant en pluie fine et continue, détrempait peu à peu le sol durci. Les Champs-Élysées et le quai étaient encore complètement déserts. Tout à coup, du côté de la place, une voiture lancée au grand trot fit jaillir sous ses roues la neige devenue boueuse ; c'était un cabriolet de maître, conduit par un homme soigneusement enveloppé de fourrures, qui, s'arrêtant brusquement à mi-chemin de l'allée des Veuves, descendit, jeta les rênes à un garçon et s'engagea dans le dédale de ruelles dont nous avons parlé. Il arriva devant la maison occupée par Lamalou, longea le mur du jardin, s'arrêta devant la petite porte, et fit entendre le sifflement long et sonore qui avait déjà retenti quelques heures auparavant. Il n'attendit pas longtemps : le signal des coups frappés sur la porte fut échangé, et enfin il pénétra à l'intérieur. Au moment où il disparaissait, une ombre jusque-là dissimulée dans un angle de la muraille se dressa lentement.

– Hé ! hé ! mon vieux Bridoine ! murmura le nouveau venu, est-ce que par hasard tu aurais trouvé la pie au nid ?

Puis il ajouta en ricanant :

– Voilà qui fera jubiler les Loups !

Se dressant sur la pointe des pieds, il s'approcha avec des précautions infinies de la porte mystérieuse.

– C'est bien ça, fit-il. C'est la maison du vieux dur à cuire ! Voilà ce que c'est que d'avoir de la patience. Aide-toi… et le diable t'aidera.

Tandis qu'il prononçait entre ses dents cette formule proverbiale défigurée à son usage personnel, un nouveau bruit de roues, grinçant dans la boue, lui fit dresser l'oreille. La voiture venait de s'arrêter, à peu près au même point que la première. Bridoine, qui était vêtu d'une mauvaise blouse déteinte, ne parut pas avoir grand souci de sa toilette. Il se glissa à terre, où il s'étendit tout de son long sur le ventre, bien collé contre la base de la muraille. En somme, sa silhouette se perdait dans l'ombre projetée. Le nouveau venu exécuta exactement les mêmes formalités que celui qui l'avait précédé. La porte s'ouvrit et il disparut.

– Et de deux ! fit Bridoine, qui rampa sur ses mains et ses genoux pour s'éloigner de la porte.

À quelque distance il se redressa sur ses pieds.

– Voyons ! voyons ! fit-il en soliloque, faut-il essayer d'en savoir plus long ?

Il médita quelques instants sur cette question. Il avait relevé l'ignoble casquette qui couvrait son crâne pointu, et, tandis qu'une de ses mains grattait ledit crâne, l'autre caressait une barbe qui rappelait par ses enchevêtrements les lianes les plus impénétrables des forêts sauvages. La solution de ce problème menaçait de prendre autant de temps qu'une enquête confiée à une commission parlementaire, lorsque… Troisième voiture. Troisième inconnu… Ou plutôt, non. Cette fois, les personnages

étaient au nombre de deux. Le coup de sifflet fut double. Ils entrèrent.

– Oh ! oh ! reprit Bridoine, j'ai bien envie de tordre le cou au vieux, cela est clair… Mais, d'autre part, je veux risquer le moins possible ma peau… en ce moment-ci, il y a beaucoup de monde dans la baraque, et je courrais grande chance d'y être accueilli encore plus mal que la première fois. Vaut mieux attendre… et puis… les Loups ! Voilà peut-être un bel os à ronger… et, ma foi ! dès qu'ils m'auront reçu, là, définitivement, eh bien ! je les lancerai là-dessus !…

Ayant pris cette résolution à la fois intelligente et prudente, Bridoine assujettit sa casquette d'un mouvement héroïque et reprit le chemin de la capitale. Laissons-le à ses projets et, ne courant pas nous-mêmes les dangers qu'il redoutait, introduisons-nous de nouveau dans la maison de Lamalou, dit le Castigneau.

Cette construction, qui avait fait partie autrefois de quelque habitation princière, présentait à l'extérieur un aspect presque monumental. Elle se composait d'un rez-de-chaussée élevé d'un étage et de mansardes à fenêtres ogivales. C'était un singulier mélange de styles, et il semblait que chaque génération eût tenu à mettre son sceau sur le vieux bâtiment. Le rez-de-chaussée, à fenêtres étroites, s'ouvrait sur un perron de quelques marches qui donnait accès à un vestibule assez spacieux. Certes, pour la demeure d'un ancien geôlier comme Lamalou, cette maison présentait un caractère de luxe à la fois sévère et confortable qui eût excité la surprise. Dans le vestibule dont nous parlons, des portes de chêne à panneaux sculptés s'ouvraient sur des salons, meublés avec un goût sévère, et dont les murailles disparaissaient sous de lourdes tentures. Des tableaux de prix, appartenant aux écoles française et italienne, représentaient des sites empruntés aux pays méridionaux. Mais il était un de ces salons surtout dont la décoration bizarre, presque fantastique, eût

plongé l'esprit des profanes dans une stupéfaction profonde. Nous l'avons dit, le jour commençait à poindre, et malgré le brouillard, les premiers rayons de lumière blanche pénétraient à travers les fenêtres. Mais dans cette haute pièce, par quelle issue le soleil se fût-il glissé ? Toutes les murailles étaient, du sol au plafond, couvertes de panneaux noirs, d'une étoffe mate et sans reflets, sur lesquels se détachaient seules de massives moulures d'argent. Pas une solution de continuité. Du plafond, composé de poutres qui semblaient taillées dans l'ébène, descendaient des lampes d'argent, jetant leur lueur blanche, presque blafarde, qui venait mourir sur les tentures noires. On eût dit un immense sépulcre, une chapelle ardente ; des angles ténébreux, il semblait que des formes fantastiques dussent tout à coup surgir, aux sons de l'hymne de mort. Les reflets vacillants des lampes animaient cette immobilité d'une sorte de tremblement sinistre.

À l'une des extrémités de cette pièce, une longue table, couverte d'un drap noir à franges d'argent, et au-dessus de cette table, appendu au milieu du panneau noir, un tableau. Était-ce un portrait ? Un homme jeune, de haute taille, semblait prêt à s'élancer de son cadre d'ébène : son visage livide était éclairé par un reflet à la fois effrayant et superbe. Sur sa poitrine, qu'une de ses mains serrait avec une crispation convulsive, des taches de sang coulaient… Les yeux ouverts, brillants comme l'acier, commandaient et suppliaient. Son nom ? nous le saurons tout à l'heure… Quatre hommes étaient assis autour de la table, éclairés par un candélabre d'argent. Deux places étaient vides : l'une d'elles était marquée par un fauteuil d'ébène, plus haut que les autres siéges. De ces derniers, celui qui n'était pas occupé se trouvait à la droite du fauteuil. Quels étaient ces hommes ? et pour quelle œuvre étrange se trouvaient-ils donc réunis en ce lieu étrange ? Présentons-les tout d'abord.

L'un, qui se tenait à la gauche du fauteuil présidentiel, était un homme dont il eût été difficile de définir l'âge exact. On le nommait dans le monde Archibald de Thomerville. Grand nom.

Grande fortune. Connu, dans le monde parisien, par sa passion pour les chevaux ; ses écuries étaient, disait-on, les seules qui pussent rivaliser avec celles d'Angleterre.

Archibald avait les traits longs, plutôt que fins. Le nez, un peu mince, avait cette tendance signalée par la physiognomonie comme étant l'indice d'une volonté de fer, et qui, s'abaissant vers le menton, donne au visage la forme familièrement appelée *en casse-noisette*. Ses yeux étaient petits, mais noirs, vifs et perçants. Le trait le plus étrange de cette physionomie, c'était une pâleur si singulièrement blanche, si marmoréenne, en quelque sorte, que cette tête, sans barbe ni moustache, au crâne garni seulement d'une couronne de cheveux grisonnants, semblait plutôt appartenir à un buste de pierre qu'à un corps humain.

Le personnage qui faisait face à Archibald de Thomerville était, à n'en pas douter, un Anglais ; car sa mâchoire supérieure présentait cette forme typique que tous les caricaturistes ont exagérée à dessein. Mais si l'œil était tout d'abord attiré par cette particularité physique, c'était surtout parce qu'au-dessus de la lèvre se voyait la trace effrayante d'une épouvantable blessure. Une partie de la joue droite avait été enlevée, sans doute par quelque projectile, et les sutures des chairs, quoique exécutées avec la plus grande habileté possible, formaient une cicatrice ineffaçable.

Sir Lionel Storigan, de famille galloise, était d'un blond roux ; des favoris de même couleur et d'une longueur démesurée ajoutaient à la singularité presque repoussante de son visage, et cependant ses grands yeux bleus franchement ouverts, à la fois sympathiques et froids, reconquéraient l'intérêt, troublé par l'inharmonie générale de cette figure couturée.

Sir Lionel passait pour le premier tireur de Paris et maniait l'épée comme les prévôts les plus en renom. Que faisait-il ? Rien et tout. Un excentrique, terme qui, à l'époque où se déroule

notre drame, impliquait toujours une certaine admiration. Aujourd'hui, nous sommes blasés, et les excentriques – comme on dit – ne feraient pas leurs frais. C'est pourquoi il n'en existe plus. Restaient encore deux autres. Ceux-là n'appartenaient évidemment pas au même monde que M. de Thomerville et sir Lionel. Tout d'abord, à les considérer, une pensée subite, claire, s'imposait à l'esprit.

C'étaient deux frères, plus encore : deux jumeaux. Nous disons plus encore, car la nature elle-même se plaît à rendre plus étroits les liens qui unissent deux enfants entrés dans la vie à la même heure. Leur ressemblance était si frappante, qu'en vérité il eût été impossible, à moins d'une minutieuse étude, de mettre un nom sur l'un de ces deux visages. Les cheveux bruns, bien plantés, quoique un peu bas sur le front, avaient même coupe, même abondance. Les traits, gros et modelés *au pouce*, comme disent les praticiens, dénotaient une de ces origines qu'on qualifie de communes ; ils sortaient de la masse et n'avaient point conquis, de par la civilisation de leur race, cette mièvrerie qui est l'apanage des privilégiés de la naissance. Ils étaient rudes, mais beaux. Leur âge, deux enfants. À peine vingt ans, plus ou moins ; ceci était affaire d'état civil. Mais dans ces yeux honnêtes et fiers, une vitalité, une énergie qui saisissaient l'âme et réchauffaient le cœur. La bouche aux lèvres épaisses avait la fermeté qui dénote la franchise, la force et la bonté. Le cou musculeux décelait une vigueur peu commune.

Ils devaient avoir l'énergie du corps et celle de la conscience. Jumeaux, avons-nous dit, et d'une ressemblance parfaite. Un détail, cependant, suffisait à les différencier de façon aussi positive que possible. Tous deux étaient manchots. Mais, par une singularité toute spéciale, à l'un manquait le bras droit, à l'autre le bras gauche. Était-ce un jeu de la nature ? était-ce le résultat d'un accident, en tout cas, bien bizarre ? Le membre qui leur manquait avait dû être coupé presque à l'épaule. Ils portaient la manche vide ramenée sur la poitrine, et fixée par un

cordon au vêtement. Ceux-là se nommaient – pour tout le monde – Droite et Gauche. C'était un sobriquet, à n'en pas douter ; mais il avait l'énorme avantage de les désigner aussi nettement qu'il était nécessaire.

Le lecteur comprendra que chacun de ces hommes réunis en ce lieu mystérieux, laissait derrière lui un passé plus on moins étrange. Nous ne voudrions pas encourir le reproche d'avoir abusé de sa curiosité en ne la satisfaisant pas immédiatement ; mais ces énigmes devant recevoir plus tard une solution complète de la bouche même de ceux dont nous venons de décrire l'extérieur, il nous paraît nécessaire d'éviter un double emploi. Donc, les quatre hommes se trouvaient là, silencieux. Ils paraissaient absorbés par leurs réflexions, comme si la solennité sinistre de ce lieu funèbre eût exercé sur eux une influence profonde.

Tout à coup, Archibald leva la tête :

– Le soleil doit être levé, dit-il.

– *Indeed*, répondit sir Lionel, qui avait l'habitude de mêler dans son langage les langues française et anglaise, la marquise ne saurait tarder…

– Ne sommes-nous pas faits pour attendre ? fit Droite d'un air grave.

À peine Droite avait-il d'ailleurs parlé, que derrière le fauteuil resté vide parut une forme noire, enveloppée d'un camail de soie. C'était une femme. On eût cru qu'elle avait surgi de terre. Les quatre hommes s'étaient subitement levés.

– Je vous demande pardon de m'être fait attendre, dit une voix pleine et pure. J'étais épuisée de fatigue, et pourtant ne sais-je pas que je n'ai pas le droit de me reposer ?

L'apparition porta les mains à son front et rejeta en arrière le capuchon qui la couvrait. Cette femme, c'était Marie de Mauvillers, c'était celle que nous avons vue naguère dans la chaumière de Bertrade, priant et pleurant au nom de son enfant, se courbant sous les insultes de Biscarre le forçat. C'était Marie de Mauvillers, portant aujourd'hui le nom de marquise de Favereye. C'était la mère de Lucie, que menaçait l'amour du duc de Belen. En vérité, il eût semblé que pour elle les années n'eussent pas marché. Déjà, au bal de la rue de Seine, nous avons vu Mathilde Silvereal, sa sœur, belle d'une beauté rayonnante et rehaussée encore par une admirable majesté. Mais Mathilde appartenait à la terre. Marie semblait un être extra-humain. Oui, elle était belle de cette perfection sculpturale qui fait les chefs d'œuvre. Mais sur ces traits fins, ciselés en quelque sorte en pleine chair, on eût dit qu'un artiste inspiré eût jeté je ne sais quel rayonnement splendide, qui centuplait leur charme pénétrant. Ces cheveux blonds, qui jadis semblaient la couronne d'épis au front d'un enfant, se tordaient maintenant sur ses tempes mates comme le diadème d'une reine. Ces yeux bleus, qui avaient été la grâce, étincelaient aujourd'hui d'une bonté sublime. Ceux qui se trouvaient là s'inclinaient devant Marie comme devant une reine. Et ils faisaient bien !... Car cette femme debout, les bras croisés sur la poitrine, semblait une de ces figures historiques que les légendes impériales ou royales inventent pour l'édification des peuples. Seulement, celle-là était réelle. Marie de Favereye eût servi de modèle à l'homme de génie qui eût rêvé cette conception grandiose : la statue de l'Humanité. Elle prit place au fauteuil, et cette même voix d'or, pour emprunter l'admirable expression de Balzac, dit :

– Messieurs, trois d'entre vous ignorent pourquoi je vous ai convoqués ce matin. M. de Thomerville, sir Lionel, vous avez droit à des explications...

– Nous attendrons qu'il vous plaise de nous instruire, dit Archibald en inclinant la tête.

Sir Lionel l'approuva d'un geste.

– Notre ami Armand de Bernaye doit d'abord, reprit-elle, nous fournir quelques renseignements.

Marie frappa sur un timbre.

Une partie de l'un des panneaux se déplaça, et Lamalou parut au port d'armes.

– M. de Bernaye est là ?

– Oui, madame.

– Qu'il vienne.

Lamalou disparut. Un instant après, le savant était introduit.

Il salua profondément Marie de Favereye.

– Monsieur de Bernaye, dit-elle, vous avez donné vos soins au malade ?

– La science a été vigoureusement aidée par la nature…

– Le jeune homme est hors de danger ?

– Complétement…

– Vous a-t-il demandé quelques explications ?

– Aucune… il dort.

– Sera-t-il bientôt en état de se présenter devant nous ?

– Je suis convaincu que cette comparution n'offre, dès à présent, aucun danger ; je crois même qu'elle sera d'un heureux effet sur son imagination…

– C'est bien. Prenez place auprès de moi, monsieur de Bernaye.

Armand obéit et s'assit à sa droite.

– Messieurs, reprit Marie après un moment de silence, vous avez rencontré dans le monde, il y a quelques années, un jeune peintre qui se nomme Martial ?…

– En effet, dit Archibald ; il était très-assidu dans plusieurs maisons de la Chaussée-d'Antin, mais je l'ai perdu de vue depuis assez longtemps.

– Mais je me souviens, ajouta sir Lionel, d'avoir souvent entendu prononcer son nom, il y a quelques jours à peine.

– Par qui ?

– Par cette misérable femme qui se fait appeler madame de Torrès.

Marie l'arrêta d'un geste.

– Donc, ce jeune homme n'est pas un inconnu pour vous. Pour moi, je l'avais quelquefois rencontré dans le monde, et une sympathie singulière m'avait attachée à lui…

Elle passa sur ses yeux sa main fine et aristocratique.

– Pourquoi ai-je dit singulière ? Non… vous qui savez tout mon secret, ne comprenez-vous pas que Martial avait vingt ans, c'est-à-dire l'âge de ce fils… que la mort du martyr qui assiste, muet témoin, à nos entretiens, a fait orphelin ?…

Elle s'était à demi tournée vers le portrait suspendu derrière son fauteuil.

– Oui, continua-t-elle d'une voix sous laquelle on devinait des larmes, il est quelque part, errant à travers le monde, suivi par une fatalité terrible, un jeune homme qui, ainsi que Martial, s'est peut-être efforcé de conquérir à coups de volonté la place qui lui appartient… Peut-être, lui aussi, pleure-t-il et tend-il les bras vers le ciel avec désespoir !

Sir Lionel et Archibald s'étaient levés :

– Nous avons juré que nous le retrouverions.

– Et dût-il nous en coûter la vie, ajoutèrent les deux frères Droite et Gauche, nous l'arracherons aux dangers qui le menacent.

– Merci ! oh ! merci du fond du cœur ! reprit madame de Favereye. Ne supposez pas que j'aie douté de vous un seul instant. Moi aussi, j'ai confiance !… Oui, je le reverrai, le pauvre enfant volé… Mais, hélas ! comment le reverrai-je ?

Elle baissa la tête.

Les paroles infâmes de Biscarre, proférées dans une nuit de désespoir et de deuil, résonnaient encore à son oreille :

« Un jour, s'était écrié le bandit, la rumeur indignée de la foule portera jusqu'à toi, dans une clameur furieuse, le nom d'un misérable qu'attendra le bourreau… Alors, moi, Biscarre, je

paraîtrai devant toi… et je te dirai : Marie de Mauvillers, sais-tu quel est cet homme dont la tête va rouler tout à l'heure sur un échafaud !… Cet homme, c'est ton fils ! »

Et cette voix de terreur, de haine folle, retentit si violemment dans son cœur, que Marie de Mauvillers, pâlissant tout à coup, dut se retenir au dossier de son fauteuil d'ébène pour ne pas tomber.

– Madame, du courage ! s'écria Armand.

– Du courage ! reprit-elle d'une voix vibrante. Non, je n'ai pas le droit de faiblir ! Pardonnez-moi, vous tous qui vous êtes dévoués à une œuvre d'abnégation et d'humanité.

Il y eut un moment de silence, puis elle dit :

– Vous n'avez pas oublié, messieurs, ce qui s'est passé lors de notre dernière réunion. Il y a quelques mois, un crime odieux fut commis. Une pauvre femme fut assassinée. Le vol avait été le mobile des meurtriers. Après de longues recherches, la justice parvint enfin à s'emparer de l'un des assassins. M. de Thomerville, grâce à ses relations, apprit le soir même de l'interrogatoire que l'accusé, après avoir avoué son crime au juge d'instruction, lui avait révélé en termes vagues l'existence d'une association ténébreuse qui, à Paris et dans les environs, commettait chaque jour de nouveaux attentats, impunis jusqu'ici. Sur l'instance du magistrat, et quoiqu'il parût chercher à se dérober aux conséquences de ce premier aveu, le coupable avait enfin laissé échapper ces mots : Les Loups de Paris ! Lorsque M. de Thomerville nous fit connaître ce détail, une révélation subite se fit en moi. Il y a plus de vingt ans, avant que j'eusse quitté Toulon, un procès criminel, dans lequel avaient été impliqués plusieurs forçats, avait fait connaître l'existence de cette bande de maudits qui s'était attribué ce surnom sinistre. Les Loups existaient dès lors, ayant déclaré à la société

une guerre implacable ; et l'un de ces misérables, pressé par sa conscience, avait nommé le chef, l'organisateur de cette association. C'était Biscarre, Biscarre l'évadé. Biscarre avait disparu, mais l'œuvre de cet homme avait subsisté. Qui sait ? tapi dans quelque coin de l'ombre, sans doute il la dirigeait encore. Voilà ce que je crois deviner. Retrouver Biscarre, c'était découvrir enfin les traces de mon enfant. M. de Thomerville obtint l'autorisation de pénétrer auprès de l'accusé. Là, par tous les moyens possibles, fût-ce au prix d'une fortune, il devait s'efforcer d'obtenir des aveux explicites, complets. Hélas ! Dieu ne l'a pas voulu.

L'émotion avait saisi la marquise, et sa voix se perdit dans un sanglot.

– Quand je me présentai à la Force, acheva Archibald de Thomerville, j'appris que le coupable avait été trouvé le matin même mort dans sa prison.

– Un nouveau crime, sans doute, lui dit Lionel.

– Peut-être ! et cependant, pour le croire, il faudrait supposer que les Loups de Paris ont su se ménager des complices jusque dans l'intérieur des prisons…

– Tout est possible, reprit l'Anglais. Ce complice ne peut-il pas être l'un des détenus ?…

– C'est l'explication la plus plausible. Cependant le corps du misérable ne portait aucune trace de lutte. Il s'était pendu à un barreau de fer, et l'attention des geôliers n'avait été éveillée par aucun mouvement insolite.

– Ce fut pour mon cœur un coup terrible, reprit la marquise redevenue maîtresse d'elle-même. Est-ce que cette lueur, surgissant tout à coup des ténèbres, allait subitement

s'évanouir ? C'était à désespérer. Cependant, en consultant le dossier, on découvrit que le criminel avait été employé pendant quelque temps chez un brocanteur du quai de Gèvres qui depuis longtemps déjà était désigné aux recherches de la police comme recéleur… Par malheur, les préoccupations politiques attiraient l'attention de la Préfecture d'un autre côté – ainsi que cela arrive trop fréquemment ; – les mesures furent prises avec négligence… et quand on se présenta chez le brocanteur pour opérer une perquisition dans ses magasins, on apprit qu'il avait disparu dans la nuit.

– La police française se préoccupe trop des conspirateurs, *it is true*, fit Lionel, dont le visage couturé ébaucha tant bien que mal un sourire.

– Cependant, reprit Archibald, nous résolûmes de ne pas abandonner la piste. Ce quai de Gèvres est hanté par la plupart des voleurs de Paris qui cherchent à se défaire du produit de leurs méfaits, et au bout de quelque temps, nous acquîmes la certitude que certaine maison, tenue par un singulier personnage nommé Blasias, donnait souvent asile, la nuit, à des individus mystérieux. Il était possible que le recéleur des Loups n'eût fait que se déplacer. C'est ce que vous vous êtes décidé à rechercher…

– À votre tour, Droite et Gauche, dit la marquise. Car c'est à vous maintenant qu'il appartient de parler.

Les deux frères, ainsi interpellés, se regardèrent. Puis l'un d'eux se leva ; c'était Gauche.

– Nous avons passé plusieurs nuits, dit-il, en observation sur le quai, et il ne s'est pas écoulé de nuit sans que nous ne vissions pénétrer chez ce Blasias quelque inconnu dont les allures prouvaient à la fois la défiance et la culpabilité. Il en était un surtout dont l'attitude nous avait frappés. Quand il se présentait

à la maison de Blasias, il y arrivait en maître… Porteur d'une clef, il s'introduisait sans avertir…

– Je supposai, interrompit la marquise, que cet homme était, sinon Biscarre, tout au moins un chef de la redoutable association dont nous cherchons à prouver l'existence. Hier, il fut convenu que les frères Droite et Gauche, veillant sur le quai, tenteraient de s'emparer de cet homme, puis l'entraîneraient jusqu'à ma voiture, où, mettant son visage en pleine lumière, j'aurais pu le reconnaître, mais l'événement en a décidé autrement…

– Au moment où nous descendions sur le quai, continua Gauche, nous vîmes une ombre s'approcher vivement du bord de la rivière, puis, après quelques moments d'hésitation, se jeter à l'eau…

Gauche s'arrêta.

– Je dois achever, fit la marquise. Ces deux braves enfants se jetèrent résolument dans la Seine, et arrachant la pauvre victime à la mort, l'emportèrent jusqu'à la voiture. Quelle ne fut pas ma surprise, c'était Martial, Martial le peintre… Je me dis que la Providence m'avait placée sur son chemin… Une heure après, il se trouvait dans cette maison. Voici, messieurs, pourquoi vous avez été convoqués… Déjà notre ami M. de Bernaye a bien voulu donner ses soins à Martial ; si vous m'y autorisez, je le ferai comparaître devant nous… nous le soumettrons aux formalités que nous avons instituées, et si vous le jugez digne d'entrer dans nos rangs, ce sera une recrue nouvelle pour l'œuvre honnête et belle que nous avons entreprise et à laquelle nous avons dévoué notre vie.

– Mais voudra-t-il nous faire connaître son passé ? dit sir Lionel.

Archibald de Thomerville tira de sa poche une liasse de papiers.

– Sur l'avis que j'ai reçu de madame la marquise, dit-il, je me suis rendu immédiatement dans la maison habitée par Martial, et qui appartient, vous le savez, au duc de Belen…

À ce nom, Armand ne put réprimer un mouvement de surprise.

– Mon nom et ma qualité m'en ont facilité l'accès… Après une courte apparition dans les salons, j'ai pu m'esquiver et parvenir à la chambre du jeune homme… J'ai ouvert la porte par les moyens que vous connaissez, et, sur la table du malheureux, j'ai trouvé ce manuscrit… Voyez… il porte ces mots écrits d'une main ferme : *Mon Histoire*. De plus, un billet joint à ces feuillets autorise ceux qui auront trouvé son corps à en prendre connaissance…

– Mais Martial n'est pas mort, objecta sir Lionel.

– Aussi est-ce seulement avec son aveu et après que nous l'aurons entendu qu'il nous sera permis de lire ce manuscrit. Maintenant, messieurs, consultez-vous. Vous connaissez le peintre Martial. À vous de décider s'il doit quitter cette maison, sans savoir à qui il doit la vie… ou s'il est de notre intérêt, de notre devoir, de lui offrir de prendre place parmi nous…

La marquise se leva, et se tournant vers le portrait de Jacques de Costebelle, elle resta immobile, plongée dans une méditation douloureuse.

Les cinq hommes se rapprochèrent et échangèrent quelques mots à voix basse. Puis Armand de Bernaye prit la parole :

– Madame, dit-il, nous jugeons qu'il nous appartient d'entendre Martial… puis nous déciderons de la résolution qu'il conviendra de prendre à son égard…

La marquise inclina la tête en signe d'assentiment, puis elle frappa sur le timbre. Lamalou parut.

– Le jeune homme est-il éveillé ?

– Oui, madame.

– Il est calme ?

– Plus que je ne l'aurais cru.

– Conduisez-le ici, avec les formalités ordinaires.

Lamalou sortit.

– Maintenant, monsieur Bernaye, prenez cette place… c'est à vous qu'il appartient de diriger l'interrogatoire.

Lorsque Armand eut pris place au fauteuil, tous se couvrirent le visage d'un masque de velours noir ; puis la porte s'ouvrit de nouveau, et Martial, les yeux bandés, entra dans la salle funèbre.

VIII

RÉSURRECTION

Le sommeil auquel avait succombé Martial, après les secousses morales et physiques qu'il avait subies, tenait plutôt de l'évanouissement, ou tout au moins résultait d'une prostration complète de l'être tout entier. Cependant, cette sédation de l'organisme, suivant un ébranlement aussi profond, n'a jamais les caractères du repos absolu. Elle procède de cette semi-somnolence qui, chez l'homme sain, précède le réveil. Martial ne voyait pas, n'entendait pas, et pourtant il y avait sous ses paupières baissées comme un rayonnement de lumière en même temps que bruissait à ses oreilles un murmure indistinct. Rien ne prenait forme : c'étaient des esquisses à peine ébauchées, se perdant l'une dans l'autre, au milieu d'une atmosphère vague. En réalité, une sorte de cauchemar. Que lui était-il arrivé ? Où se trouvait-il ? Ses notions n'étaient pas assez nettes pour qu'il s'adressât ces questions. Il se laissait vivre, ou plutôt il subissait cette résurrection qu'il ne comprenait ni ne cherchait à comprendre. L'accablement était venu peu à peu, plus lourd, plus profond. Martial avait perdu la conscience de lui-même. Et pourtant, dans son cerveau enfiévré, il y avait comme des martèlements sourds qui lui causaient, même en plein sommeil, une douloureuse sensation. Il avait fallu que les heures passassent pour que l'accalmie réelle se fît. Un moment il avait senti qu'on le soulevait et qu'une main, s'approchant de ses lèvres, lui versait quelques gouttes d'un liquide étrangement parfumé. C'était Armand qui, aidé de Lamalou, lui faisait prendre quelques gouttes d'opium. Alors l'anéantissement avait succédé à la fièvre. La respiration, tout à l'heure haletante et précipitée,

s'était faite calme et régulière. Plus rien. C'était le sommeil réel. C'était l'oubli. Martial était définitivement sauvé. Combien de temps avait duré cet état, c'est ce qu'il lui eût été impossible de définir. Tout à coup il avait ouvert les yeux. Un brouillard lourd, opaque, obscurcissait encore ses regards et pesait sur son cerveau. Il fit – par instinct – un effort violent. Il était seul. Il regarda autour de lui. Ses idées n'étaient point assez nettes pour qu'il établît une comparaison entre le lieu où il se trouvait et la misérable chambre qu'il avait quittée pour se jeter dans la mort. Ce qu'il éprouvait, c'était plus que de la surprise : il était en proie à une sorte d'ignorance complète, brute. Ce qui était n'avait aucun sens pour lui. Il ne raisonnait ni ne discutait. C'était une hébétude absolue. Ses paupières s'abaissèrent vivement. Le premier sentiment qui s'était imposé à lui était celui-ci : il dormait et était évidemment en plein rêve. Donc le mieux était de reprendre le sommeil interrompu.

Mais après une prostration comme celle à laquelle il venait de succomber, le réveil ne se fait jamais à demi. Les ressorts, mis de nouveau en mouvement, doivent jouer leur jeu, si l'on peut employer cette expression. Il faut que la détente se fasse… Martial, ressaisi par la vie, dut obéir à cette loi. Il sentit une force nouvelle affluer à son cœur, échauffer sa poitrine, et il se dressa sur son séant. Au même instant, la porte s'ouvrit, et Lamalou, le Castigneau, parut. Le brave homme guettait de l'autre côté de la porte. Il savait que la résurrection était proche, et il voulait être là en cas de besoin. Si la situation n'eût été solennelle, elle eût été comique. Rien de plus étrange que le regard de Martial, fixé sur l'honnête figure de l'ex-geôlier. Lamalou souriait, Martial éprouvait une quasi-épouvante. Le premier mot qui lui vint aux lèvres a été cent fois répété, et pour cause, dans toute tragédie, comédie ou œuvre dramatique, de quelque nom qu'elle s'affuble. Ce mot sort des entrailles mêmes de la situation :

– Où suis-je ? dit Martial.

Il sembla que le Castigneau n'eût pas entendu cette question, car il répondit lui-même par cette autre :

– Comment vous sentez-vous ?

– Je ne sais, murmura Martial. J'éprouve une douloureuse lassitude…

– Qui se passera promptement… Dame ! vous avez fait un grand voyage…

– Moi ?

– Bah ! avez-vous donc oublié ?

– Que voulez-vous dire ?

– Ne vous souvenez-vous plus de ce que vous faisiez cette nuit, vers une heure ou deux ?…

Martial avait laissé tomber sa tête entre ses mains. Chose étrange, il lui fallait rassembler ses souvenirs, sa mémoire ébranlée ne lui fournissant que des lueurs vagues. Tout à coup il tressaillit :

– Mourir !… s'écria-t-il. Oui, je voulais mourir !…

Il se redressa d'un violent effort.

– Et de quel droit m'a-t-on contraint de vivre ? fit-il avec un accent de colère désespérée.

– Vous allez le savoir, dit Lamalou.

Le calme de cet homme surexcitait l'exaltation de Martial. En ce moment, tout le passé lui revenait à l'esprit, avec ses douleurs, avec ses tortures. Il se jeta à bas de son lit.

– Je veux partir ! dit-il. Livrez-moi passage !

Lamalou se tenait devant lui, immobile et le sourire aux lèvres.

– Mon bon monsieur, reprit-il avec son flegme ordinaire, vous m'avez demandé deux choses : la première, c'est – où vous êtes ; la seconde, – de quel droit on vous a sauvé… Or, voici que maintenant, sans attendre la réponse, vous voulez vous sauver.

Debout, Martial promenait ses regards autour de lui. Les murs étaient nus ; la chambre était d'une simplicité monastique. Nul indice ne venait éclairer son ignorance. Et malgré lui il se laissait saisir par une curiosité qui grandissait à chaque instant. Certes, la jeunesse est prompte à espérer comme à désespérer. En elle, tout est excessif, et à vingt ans on court à la mort avec la même exaltation qui vous entraînerait à travers la vie. Toute impression se décuple de par la force même de la jeunesse. Voici que les dernières paroles de Lamalou avaient donné un autre cours aux pensées de Martial. Il était saisi par le désir de percer le mystère qui l'entourait.

– Eh bien, répondez-moi ! dit-il brusquement.

– Oh ! cela n'est pas mon affaire.

– Qui êtes-vous donc ?…

– Moi, je ne suis rien ni personne…

– N'est-ce pas vous qui m'avez sauvé ?

– En aucune façon… on vous a amené ici ; je vous ai reçu et soigné… voilà tout.

– Mais qui donc m'a arraché à la mort ?

– Oui ou non, tenez-vous à le savoir ?

– Certes…

– Alors, au lieu de vous enfuir pour aller tenter un nouveau plongeon, il faut m'écouter.

– J'attends…

– D'abord, habillez-vous… Voici vos effets, ils sont secs… Je vais vous aider.

Martial, plongé dans ses réflexions, se laissait faire comme un enfant. Quand il fut prêt :

– Maintenant, dit Lamalou, répondez-moi bien franchement… Avez-vous du courage ?

– En doutez-vous… quand j'ai voulu…

– Oh ! parce qu'on veut se tuer, ce n'est pas toujours une preuve.

Et Lamalou ajouta tristement :

– J'en connais qui ont eu le courage de vivre… c'était plus dur…

– Enfin, fit Martial quelque peu impatienté par cette morale, expliquez-vous ; je ne crains rien…

– Supposez pourtant que vous ne soyez plus vivant…

– Hein !…

– Supposez qu'ayant voulu vous tuer, vous avez réussi…

– Vous êtes fou !… Je suis vivant, bien vivant !…

– C'est ce dont vous douterez peut-être dans un instant. Enfin, si cela était, et si tandis que vous croyez avoir été sauvé, vous étiez réellement… mort !…

Martial ne put réprimer un sourire :

– Voyons, mon brave, vous croyez sans doute parler à un enfant…

– Nous verrons… Je devais vous dire cela… Donc, quand même vous seriez mort et vous vous trouveriez en face d'autres morts, vous n'auriez pas peur ?

– Non, certes !

– Alors, laissez-vous faire.

Lamalou prit un foulard noir et s'approcha de lui :

– Que voulez-vous ?

– Vous bander les yeux.

– Voilà une singulière prétention.

– Encore une fois, avez-vous peur ?

Martial ne savait plus que penser : il était surpris et presque mal à l'aise. Il fit bonne contenance cependant.

– Allez ! dit-il.

Et il tendit le front. Lamalou serra le foulard sur ses yeux ; puis, lui prenant la main, il le fit sortir de la chambre. Arrivé sur le palier, il poussa un ressort, et une porte, dissimulée dans le mur, donna accès à un escalier de pierre où il poussa doucement Martial. Une impression froide, presque glaciale, saisit le jeune homme, qui, par un mouvement instinctif, s'arrêta brusquement.

– Il est encore temps de reculer, dit Lamalou, dont la voix, grossie par l'écho, prenait une étrange sonorité.

Martial se roidit contre la sensation étrange qui l'envahissait et descendit l'escalier. Après une vingtaine de marches, Lamalou ouvrit une autre porte, et Martial, ayant toujours les yeux bandés, se trouva dans la salle funèbre. Il y eut un moment de silence. Martial se crut seul. Immobile, il était en proie à une émotion indéfinissable et qui grandissait à chaque seconde. Enfin, une voix s'éleva. C'était celle de M. de Bernaye :

– Martial, dit-il, arrachez le bandeau qui couvre vos yeux et regardez.

Le jeune homme ne répondit pas immédiatement. Armand répéta ses paroles. Martial tressaillit comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil. Il porta ses mains à son front. Le bandeau tomba. Un cri de surprise, presque d'angoisse, s'échappa de sa poitrine. Nous l'avons dit, le lieu où il avait été conduit présentait un caractère d'étrangeté presque fantastique. Du point où se trouvait le jeune homme, la table et ceux qui l'entouraient se perdaient dans une sorte d'ombre vague, qui leur donnait un relief bizarre. Cette salle, avec ses murs noirs et

mats, avec ses larges moulures d'argent, avec ses lampes à lueur blanche et pâle, ressemblait à un de ces hypogées où l'on croit entendre gémir la sourde clameur des morts. En vérité, Martial, dont les oreilles retentissaient encore des étranges paroles prononcées par Lamalou, se demandait si réellement il était bien vivant, et si son suicide n'était pas accompli. Il restait là, cloué sur place, les yeux fixes, cherchant à discerner les objets, troublé par une sorte d'hypnotisme cérébral, qui augmentait encore le caractère mystérieux de ce lieu sinistre. La voix d'Armand se fit entendre de nouveau :

– Martial, dit M. de Bernaye, vous êtes libre de répondre à nos questions ou de garder le silence. Écoutez. Cette nuit, vous avez voulu mourir, et dans un accès de désespoir vous êtes allé au-devant du repos que donne la tombe. Ce désespoir était-il le résultat d'une douleur inconnue, d'une faute, ou même d'un crime ?

À ce dernier mot, Martial tressaillit.

– Un crime ! Non ! non ! s'écria-t-il d'une voix vibrante.

– Pouvez-vous jurer sur l'honneur que vous ne vous soyez rendu coupable d'aucun de ces actes qui ne laissent à l'homme d'autre issue que la honte ou la mort ?

Tout le sang de Martial afflua à son cerveau, et, dans cette secousse toute morale, par une sorte de résurrection décisive, il reprit possession de lui-même. Rejetant en arrière sa tête jeune et fière, il croisa ses bras sur sa poitrine et dit d'une voix vibrante :

– Je ne sais où je suis, j'ignore qui vous êtes et quel droit vous vous arrogez en m'interrogeant… mais quiconque fait appel à l'honneur d'un homme, le contraint par là même à répondre… Sur ma conscience, devant vous qui m'écoutez et que

je ne connais pas, je déclare que si j'ai voulu mourir c'est pour ne pas succomber aux tentations mauvaises que la fatalité jetait incessamment sur ma route... J'ai voulu mourir, parce que dans cette société égoïste et cruelle, l'énergie et la probité ne sont que de vains mots... et que celui-là qui, fort de lui-même, veut se frayer son chemin à coups de volonté, succombe sous l'indifférence, le dédain, et qui sait, la haine d'autrui...

Armand l'interrompit vivement :

– Ne parlez pas ainsi... Qui que vous soyez, quels que soient les obstacles qui se sont dressés devant vous, n'accusez pas l'humanité... Vous sentez-vous donc si impeccable, que vous ayez le droit de vous ériger en accusateur ?...

Martial laissa échapper une sourde exclamation, puis il garda le silence : son front se baissa, et, pendant quelques instants, il resta plongé dans ses réflexions. Le plus étrange en ceci, c'est que Martial, tout en redevenant jusqu'à un certain point maître de lui-même, subissait l'effet de l'imposant appareil qui l'entourait. Devant cet interrogatoire, il ne songeait pas à la révolte. Pourquoi répondait-il ? Pourquoi ne déniait-il pas à ces inconnus le droit de scruter les replis de sa conscience ? Il était en quelque sorte saisi par cet engrenage mystérieux, et il se laissait entraîner.

– Martial, dit alors Armand, dont la voix, sévère jusque-là, prit tout à coup un accent vibrant d'émotion et de pitié, – vous avez voulu mourir... et voici qu'aujourd'hui, comme hier, vous maudissez la vie, la société, l'humanité tout entière... et cependant ceux qui vous ont sauvé ne se sont-ils pas dévoués, au risque de leur existence, pour vous arracher à la mort ?

– C'est vrai, murmura Martial.

– Avez-vous, d'ailleurs, le droit de mourir ? Vous avez à peine dépassé vingt ans, vous êtes une force, une énergie, une volonté. Avez-vous le droit d'anéantir tout cela ?

– J'étais malheureux ! fit Martial, dont la poitrine se gonflait.

– Êtes-vous certain que vous fussiez inutile à tous comme à vous-même ? Vous renonciez à l'action… pourquoi ? par égoïsme ; parce que dans la vie vous ne voyiez pas d'autre but que vous-même, que la satisfaction de vos propres désirs, de vos propres passions…

– Ne m'accablez pas !

– Déjà vous nous comprenez, et, descendant au plus profond de vous-même, vous vous dites que vous avez obéi à un sentiment de faiblesse, que vous résumiez toute votre vie dans vos aspirations personnelles… sans regarder autour de vous, sans vous demander si cet abandon de vous-même n'était pas un vol fait à la grande cause de l'humanité.

– Que voulez-vous dire ? s'écria Martial.

– Tout homme, continua la voix chaude d'Armand, est un soldat de l'humanité… Il doit sa tâche, son service, sa conscription… Mourir, se tuer, c'est déserter… La nature vous a assigné un poste, des devoirs à accomplir, et ce poste, vous n'avez pas le droit de l'abandonner…

Frémissant, Martial avait fait un pas en avant.

– Parlez ! parlez encore ! fit-il.

– Si pour vous-même la vie semble à jamais finie, souvenez-vous que de ces forces physiques et morales vous devez

compte à vos frères, à tous ceux qui, innocents du mal qui vous a été fait, doivent trouver en vous un secours, que vous vous refusez à leur porter. Martial, vous avez voulu mourir… donc, vous ne vous appartenez plus ! Nous revendiquons votre jeunesse, votre énergie, votre conscience, au nom de la société à laquelle seule désormais elles appartiennent…

– Mais qui donc êtes-vous ?

– Nos noms ! vous les saurez plus tard ! Écoutez-moi encore… Nous tous qui sommes devant vous, nous avons, comme vous, désespéré, nous avons voulu mourir… Comme vous, nous avons été sauvés… et au lendemain de ce jour de lâcheté, une voix s'est adressée à nous comme vous parle aujourd'hui la mienne, et cette voix nous a dit :

« Vous êtes des morts ; morts pour vous-même, vivez pour autrui. Puisque vous désespérez de tout, puisque vous croyez que pour vous l'ombre s'est faite, et que jamais un rayon de bonheur ne peut luire dans vos ténèbres, eh bien ! oubliez votre personnalité, dépouillez votre égoïsme.

« Soyez des hommes nouveaux, détachés de toute préoccupation intéressée. Vous aviez jeté la vie loin de vous comme un fardeau inutile, reprenez-la comme une force et un outil ; vous vous étiez enfermés dans la mort comme ces chrétiens sur qui retombe la porte d'un cloître, sortez de cette retraite et rentrez dans la société, mais donnez-lui à jamais cette existence dont vous ne vouliez plus pour vous-mêmes ; devenez les soldats du bien, du beau, du droit ; sacrifiez votre vie à une cause noble et juste… »

« Voilà ce qu'une voix nous a dit, Martial !

– Et qu'avez-vous répondu ? fit le jeune homme, qui se sentait envahir par une émotion dont il n'était plus le maître.

– À qui nous parlait ainsi, reprit Armand, nous avons fait à jamais l'abandon de nous-mêmes. Nous sommes des morts ; nous avons dépouillé tout intérêt, toute ambition ; mais nous ressuscitons pour l'œuvre éternelle de la solidarité humaine… Nous avons perdu le droit de commander, nous obéissons… Sur les ordres reçus, nous nous rejetons dans la mêlée sociale, luttant pour la justice et la conscience. Rien ne nous trouble, rien ne nous abat ! Nous sommes forts parce que nous sommes dévoués. Aucune pensée pusillanime ne nous empêche de marcher au but qui nous est désigné… Martial, voulez-vous ainsi, mort à vous-même, renaître pour vos frères, pour leur secours, pour leur défense ?… Vous m'avez entendu… Si vous refusez, vous sortirez d'ici libre et sans entraves ; ou vous retournerez à la mort, ou bien vous vous rejetterez à travers les chemins où déjà vous vous êtes ensanglanté, à toutes les ronces des douleurs et des misères… Si vous acceptez, si vous vous jugez digne de partager l'œuvre des Morts, œuvre de détachement et d'abnégation, alors nos rangs s'ouvriront pour vous recevoir, et nous compterons un soldat de plus… Choisissez !…

Dix fois déjà, électrisé par cette parole généreuse qui résonnait dans son cerveau comme fait le clairon à l'oreille du combattant, Martial avait voulu parler… Quand M. de Bernaye se tut, il s'écria à son tour :

– Qui que vous soyez ! je me livre à vous… Mes yeux s'ouvrent… Oui, j'ai été jusqu'ici inutile à moi-même et aux autres… Comme vous l'exigez, j'oublierai qui je suis, quelles furent mes aspirations, mes ambitions… Je dépouillerai ces convoitises égoïstes qui n'avaient fait germer dans mon âme que la désillusion et la lâcheté, et je vous le dis du fond de ma conscience, merci de m'avoir arraché à la mort ! merci de m'avoir deux fois sauvé et du suicide et de la désertion !… À mon tour, répondez-moi : Suis-je digne de prendre le poste d'honneur que vous m'offrez ?

– C'est ce que nous allons savoir, dit de Bernaye.

– Interrogez-moi ! Je suis prêt à vous répondre. Et pourtant…

– Achevez !

Martial hésitait. Son visage s'était couvert d'une vive rougeur. Armand l'encouragea d'un mot bienveillant :

– Je suis prêt, reprit Martial, à faire ici ma confession entière… Et cependant, j'ai peur de moi-même. Je sais que je n'ai pas forfait à l'honneur, mais il est des faiblesses que mes lèvres seront impuissantes à avouer…

Armand prit sur la table le manuscrit que M. de Thomerville avait trouvé dans la chambre du jeune homme.

– Nous autorisez-vous, dit-il, à briser ce cachet et à lire ces pages sans doute tracées de votre main ?

Martial poussa un cri de surprise :

– Comment ce manuscrit se trouve-t-il ici… entre vos mains ?

– C'est ce que vous saurez plus tard… Martial, ne considérez pas notre réserve comme un acte de défiance ; mais avant de vous initier à nos secrets, il faut d'abord que nous vous connaissions tout entier… Encore une fois, consentez-vous à ce que nous prenions lecture de ce que vous avez écrit ?

– J'y consens ! dit Martial.

– C'est bien ! fit Armand. Du reste, nous savons que dans toute âme, si probe qu'elle soit, il est des replis qui doivent être sondés avec une délicatesse infinie : la conscience a ses pudeurs ! et si elles sont excessives, elles n'en sont que plus honorables… Voulez-vous que cette lecture ait lieu en votre présence, ou préférez-vous vous retirer ?

Il y eut un moment de silence. Martial se consultait. C'est que dans un cœur de vingt ans, alors que la mort est proche, les sensations traduites sur le papier ont une franchise dont le souvenir effraye… Martial savait que, dans ce suprême effort de sa conscience, il avait mis à nu les sentiments les plus secrets de son âme… Et cependant son hésitation fut courte.

– Lisez devant moi, dit-il d'une voix ferme.

– Le courage dont vous faites preuve est de bon augure, dit Armand avec bienveillance.

Le timbre résonna encore une fois. Lamalou entra, et sur un signe de Bernaye approcha un siége.

Martial s'y laissa tomber, et sa tête se penchant sur ses mains, il se disposa à écouter le récit de sa vie comme s'il eût entendu la confession d'un autre. C'était une première étape vers le détachement de soi-même. Armand remit le manuscrit à Archibald de Thomerville.

– Lisez, lui dit-il.

Et Archibald, dépliant les feuillets, commença d'une voix émue qui s'affermit peu à peu… La marquise de Favereye, enveloppée dans sa mante noire, pleurait silencieusement en pensant à son fils.

IX

HISTOIRE DE MARTIAL

Depuis le moment où, pour la première fois, Armand de Bernaye s'était trouvé en face de Martial, il n'avait pas cessé de l'examiner attentivement. On n'a pas oublié que lorsque le jeune homme était étendu inanimé sur le lit où Lamalou l'avait couché, de Bernaye, se penchant sur lui, n'avait pu réprimer une exclamation involontaire.

– Quelle ressemblance ! s'était-il écrié.

Et, pendant qu'il procédait tout à l'heure à l'interrogatoire de Martial, il étudiait ces traits qui éveillaient en lui tout un monde de souvenirs… Aussi, Armand, malgré son calme, écoutait-il avec une impatience presque fiévreuse le manuscrit que M. de Thomerville lisait à haute voix.

Voici ce que contenaient les papiers sur lesquels Martial, avant d'exécuter son funèbre dessein, avait tracé ses suprêmes pensées.

« Je vais mourir, avait écrit Martial. Est-ce de ma part fatigue de vivre ? Est-ce regret du passé ou désespérance de l'avenir ? Je le sais à peine, et au moment d'accomplir cet acte que certains appellent un crime, j'ai besoin de m'interroger moi-même et de rappeler à ma pensée les tristesses et les douleurs qui m'ont accablé et qui ont éteint en moi cette flamme de jeunesse, naguère encore si vivace en mon âme…

» Est-il donc réellement des titres que la fatalité a marqués dès le berceau d'un stigmate de malédiction ?

» Dois-je accuser les hommes ou bien dois-je m'accuser moi-même ? Peut-être la force m'a-t-elle manqué et suis-je coupable. Qu'on en juge.

» Mon père se nommait – ou se nomme – Pierre Martial. Je ne sais s'il vit encore ou s'il est mort.

» J'avais quinze ans, lorsque je l'ai vu pour la dernière fois. Qui il était ? en vérité, il me serait difficile de l'expliquer. J'ai souvent entendu prononcer le mot de fou quand on parlait de lui. En effet, il était d'allures bizarres, et ma pauvre mère – je ne l'ai pas oublié – pleurait bien souvent, lorsque, seuls tous deux, nous passions de longues soirées au coin de notre foyer ; mon père, enfermé dans son cabinet, ne faisait auprès de nous que de rares apparitions.

» C'était un homme de moyenne taille, maigre à l'excès. Je le vois encore, alors qu'au moment du repas il entrait, calme et froid, presque solennel, dans la salle de famille. Son front large était couvert d'une forêt de cheveux blancs et bouclés comme ceux d'un enfant. Il marchait ou plutôt il glissait silencieusement, toujours en proie aux obsessions d'une pensée persistante. Quand il nous voyait, il nous adressait un sourire d'une douceur pénétrante. Il embrassait ma mère, puis, me pressant dans ses bras, il m'attirait sur ses genoux. Il semblait qu'il eût voulu parler ; mais, instantanément, le démon qui hantait son cerveau s'emparait de nouveau de lui. Il ne nous voyait plus, et, tout en mangeant rapidement, il murmurait à voix basse des mots étranges et dont il nous était impossible de saisir la signification.

» Puis il se retirait, après nous avoir souri de nouveau. La porte de son cabinet se refermait sur lui. En lui tout me paraissait incompréhensible.

» Jamais il ne se couchait : il avait fait fabriquer, sur ses propres indications, uns sorte de fauteuil, sur lequel il se tenait continuellement, et qui était disposé de telle façon que, même si le sommeil le surprenait, il fût toujours prêt à reprendre son travail au premier réveil.

» Plusieurs fois j'étais parvenu à m'introduire dans son cabinet, dont l'aspect bizarre frappait vivement mon imagination d'enfant…

» Les murs étaient couverts, au lieu de papier ou de tentures, par d'énormes tableaux noirs, allant du plancher au plafond, et qui étaient toujours couverts de signes étranges, s'entre-croisant, se mêlant. Ce n'étaient ni des chiffres, ni les lettres d'une langue connue, du moins à mes yeux. Pour un peu, j'aurais cru à quelque grimoire cabalistique.

» Une fois même, un de mes camarades de pension me jeta au visage ces mots :

» – Tu n'es qu'un fils de sorcier !

» Je courus auprès de ma mère, qui, en m'entendant, ne put retenir ses larmes.

» – Mon enfant, dit-elle en me couvrant de baisers, sache bien que ton père est le plus honnête et le plus respectable des hommes. C'est un savant, et sa science est telle que celle de personne ne peut lui être comparée…

» Je poussai un cri de surprise.

» – Alors, pourquoi père ne fait-il pas de moi un savant ?…

» Malgré nous, et quoique d'ordinaire nous ne parlassions qu'à demi-voix pour ne pas troubler mon père, cette fois il nous avait entendus. Nous fûmes étonnés de le voir paraître ; il s'enquit de ce qui s'était passé, et, après une longue hésitation, ma mère se décida à lui faire connaître le propos qui m'avait si vivement blessé.

» Mon père se mit à rire.

» – Sorcier est presque un terme poli, dit-il. Les académies elles-mêmes mettent moins de formes dans leurs appréciations. Elles m'ont déclaré fou, fou à lier, et peu s'en est fallu qu'elles ne provoquassent mon interdiction et mon internement dans une maison d'aliénés. Voilà ce que c'est que de battre en brèche l'enseignement officiel et de découvrir la véritable raison des choses…

» Je l'écoutais avec une attention fiévreuse. Jamais je n'avais entendu autant de paroles s'échapper de ses lèvres. Il s'en aperçut, s'arrêta et me considéra longuement.

» – À quoi songez-vous ? demanda ma mère, dont la voix révélait une sorte d'inquiétude.

» Mon père tressaillit et passa sa main sur son front.

» – Non, murmura-t-il, je ne riverai pas cet enfant à la chaîne que je me suis forgée moi-même. C'est assez d'un forçat de la science dans la famille…

» Tout à coup il s'interrompit, et ses yeux étincelèrent.

» – Et pourtant ! s'écria-t-il, je touche au but ; encore quelques mois, quelques jours peut-être, et j'aurai surpris dans

les obscurités les plus profondes de la nature ces arcanes qui, jusqu'à présent, ont échappé à l'intelligence humaine !… Alors, si pénibles qu'aient été mes travaux, si douloureuses qu'aient été mes premières déceptions, je sentirai en moi un orgueil si grand et si large, qu'aucune puissance humaine ne pourra lui être comparée.

» En vérité, mon père, debout, le bras étendu comme s'il eût montré du doigt le but qui, pour lui, se dressait à l'extrémité de quelque horizon inconnu, mon père était beau comme ces thaumaturges des légendes qui commandaient aux forces du ciel et de la terre.

» – Mon ami ! commença ma mère, tandis que son regard me désignait au vieillard.

» – Oui, oui, j'ai tort ! fit-il en secouant la tête. À moi la science, à lui l'art. Je ne veux pas qu'il se laisse saisir par l'engrenage qui emporte un à un tous les lambeaux de moi-même. Petit, ajouta-t-il en me tapant amicalement la joue, tu seras peintre… tu seras un grand peintre… D'ailleurs, après moi, le monde sera transformé et, dégagé des préoccupations matérielles, pourra marcher d'un pas ferme et sûr dans la grande voie de l'idéal.

» Sur un nouveau geste de ma mère, qui semblait craindre l'effet que de semblables paroles pouvaient produire sur ma jeune imagination, mon père se retira après m'avoir dit :

» – Si on m'appelle sorcier, laisse dire, il y a du vrai.

» On comprendra facilement le travail qui dès lors s'opéra dans mon cerveau. J'avais, depuis mon enfance, manifesté de grandes dispositions pour le dessin, et les premières leçons que j'avais reçues d'un peintre en renom semblaient indiquer, à ce qu'affirmaient les bienveillants, une vocation réelle.

» Mais, à partir de ce moment où mon père avait parlé, une immense curiosité s'empara de moi. Bien que ma mère évitât toute conversation qui eût trait aux travaux de mon père, je ne cessais de la questionner.

» Elle s'effrayait de cet enthousiasme sans but réel et qui menaçait de m'arracher aux travaux de l'atelier. Par un sentiment facile à comprendre, elle pensa que mieux valait me tirer de cette incertitude.

» Et voici ce qu'elle m'apprit :

» Quand elle avait épousé mon père, il était professeur de mathématiques dans un petit lycée de province. Ma mère était elle-même plus instruite que les femmes ne le sont d'ordinaire, et leur affection était née – chose bizarre – d'une sorte de sympathie scientifique. Elle avait découvert dans le professeur, simple et modeste, une largeur de conceptions, une ardeur de travail qui l'avaient frappée et enthousiasmée.

» Elle était relativement riche, possédant une quinzaine de mille livres de rente. Mon père n'avait d'autres ressources que son modique traitement : de plus, plusieurs fois déjà, l'originalité de son enseignement l'avait désigné aux foudres censitaires, et sa situation était menacée.

» Ma mère sut triompher de ses scrupules, et, leur union s'étant accomplie, mon père donna sa démission pour se livrer tout entier à ses recherches.

» Ses travaux avaient pour objet la loi première des nombres, qui (je n'explique pas, j'expose) était à ses yeux la raison de la nature physique. La découverte de cette loi, selon lui, simple et unique, devait expliquer la marche des mondes, le secret des origines et des fins de l'humanité. Il était parvenu, par

l’étude des règles auxquelles obéissent les nombres, à des aperçus si nouveaux, si grandioses, que ma mère ne doutait pas un seul instant que la solution du problème ne fût possible.

» Longtemps elle l’avait suivi, aidé même dans ses travaux : ma naissance seule avait mis un terme à ses propres spéculations.

» – Quand je t’ai senti frémir dans mon sein, me disait cette courageuse et excellente femme, lorsque tu as poussé ton premier cri, j’ai compris que l’enfant était pour la mère le secret de toute la vie.

» Mon père resta livré à lui-même. Mais l’amour paternel devait exercer aussi sur lui une réelle influence. Dès lors ses recherches, jusque-là purement spéculatives, eurent un but politique. Il rêva d’arriver aux honneurs, à la fortune, et ce fut dans ce but que, résumant quelques-unes de ses découvertes, il les fit connaître au monde savant.

» Il y eut un moment de surprise, presque de stupeur. Il sembla que ce fût un monde nouveau qui s’ouvrait aux yeux de l’humanité. Mais cet étonnement, qui tenait de l’admiration, fit bientôt place à l’étroit esprit de routine qui, par malheur, domine aujourd’hui encore les adeptes de la science.

» On cria à l’hérésie, presque au blasphème. Ce fut plus que du dédain, ce fut de la colère. Le pauvre savant fut honni, insulté, mis au ban des académies ; peu s’en fallut que ses enseignements ne fussent déférés à la justice. C’était, s’écriait-on, un outrage à la raison humaine que de lui supposer des règles immuables. Le clergé prit parti. Les théories de Martial étaient en contradiction avec le dogme du libre arbitre, de la responsabilité.

» Mon père lutta courageusement ; mais les attaques prirent un tel caractère de violence et de passion que force lui fut de plier.

» Il avait, d'ailleurs, la placide résistance de ceux qui se savent sur le chemin de la vérité.

» Il quitta la petite ville du Midi qu'il habitait avec ma mère et moi, et où sa présence était dénoncée comme un objet de scandale.

» Pauvre père ! que de souffrances, que de persécutions il dut endurer ! Calme, il rentra dans son cabinet, et il répéta le mot de Diogène :

» – Pour prouver le mouvement, je marcherai.

» Seulement son esprit avait reçu une commotion qui devait influer sur son caractère. Dès lors il se refusa à toute communication avec l'extérieur. Ma mère sut seulement que ses études avaient pris une direction nouvelle.

» Pour compléter, pour étayer son système, il s'était livré à d'incessantes recherches sur les langues primitives. Ses admirables facultés le servant à merveille, il devint en quelques années d'une profonde érudition. Connaissant le sanscrit, le pâli et tous les dialectes asiatiques, il se mit en correspondance avec des indigènes de l'Hindoustan, de Chine, de Siam. Il dépensait des sommes considérables pour se procurer des manuscrits, des documents de toute nature. Avec quelle incroyable patience, avec quelle persévérance de martyr, il s'était créé des relations dans les régions les moins connues, c'est ce que l'imagination a peine à se figurer.

» Et cependant ma mère, malgré la passion intelligente qu'elle lui avait vouée, avait tenté plusieurs fois de l'arrêter sur

cette pente. D’une part, cet homme, soutenu surtout par une volonté ardente, s’affaiblissait de jour en jour. Les déboires qu’il avait subis lui avaient porté un coup qui avait ébranlé tout son organisme. L’excès de travail le tuait.

» Mais ce n’était pas tout.

» Le capital de ma mère était depuis longtemps entamé. Plus de cent cinquante mille francs avaient déjà été dépensés, et notre revenu était réduit de moitié.

» Loin de s’en apercevoir et surtout de s’en préoccuper, mon père ne parlait que de dépenses nouvelles.

» Jamais je n’oublierai une scène navrante qui un jour eut lieu entre ces deux êtres que je chérissais et que je respectais plus que tout au monde !

» Ma mère reçut un jour un colis venant de l’extrême Orient. C’était une caisse couverte de signes bizarres. Mon père la fit transporter dans la salle commune, la porte de son cabinet étant trop étroite pour qu’elle pût y être introduite.

» Une curiosité bien naturelle nous attirait, et je demandai à mon père la permission d’assister à l’ouverture de la boîte fantastique…

» Il y consentit en souriant.

» Au moment où il introduisait le ciseau sous les planches, il releva la tête et regardant ma mère :

» – Cette fois, dit-il, tu ne m’accuseras pas de faire de folles dépenses… Car ceci – et il frappa sur le couvercle – c’est un trésor que pas une fortune connue ne pourrait payer.

» Ma mère pâlit légèrement et ne répondit point.

» – Hâtez-vous, mon père ! m'écriai-je avec toute l'insouciance de la jeunesse, il me tarde de voir ce trésor…

» Pour tout dire, je m'attendais à un ruissellement de diamants et de pierreries, comme en offrent à notre imagination les contes orientaux.

» Le bois gémit sous l'effort. Les clous sortirent de leur gaine. Une odeur balsamique, exquise, s'échappa de la boîte, dans laquelle se trouvait un second coffre sculpté avec une habileté surprenante et fait d'un bois d'un brun rougeâtre, dont la provenance m'était inconnue.

» Je vois encore mon père penché sur cette caisse. Ses mains tremblaient comme s'il eût eu la fièvre, et comme je m'approchais pour l'aider, il me repoussa doucement.

» Les objets que renfermait le coffre mystérieux étaient soigneusement enveloppés de plantes séchées, et qui, ainsi que le bois, exhalaient un parfum pénétrant.

» À vrai dire, ma mère et moi, nous retenions notre respiration, haletants, inquiets comme si un sublime secret nous allait être dévoilé. Malgré les déconvenues nombreuses que ma chère mère avait déjà subies, sa physionomie s'était éclairée d'une suprême espérance.

» Enfin mon père poussa un cri de joie.

» Nous nous étions courbés pour mieux voir… Au même instant, une exclamation de désappointement s'échappa de notre poitrine. Voici ce qui se présentait à nos regards…

» Trois fragments d'une statue, sculptée dans une pierre noire, incrustée d'arabesques qui paraissaient d'argent.

» Ces fragments, artistement rapprochés, représentaient un homme nu, assis, la jambe gauche appuyée contre la terre, la jambe droite relevée. Sur le genou droit la main s'appuyait, tandis que l'autre reposait sur l'autre cuisse.

» La tête, bien modelée, portait une sorte de casque plat ou plutôt de bonnet, s'adaptant exactement au crâne. Sur les épaules, sur le dos, sur le ventre, des caractères singuliers ressortaient avec leur teinte blanchâtre…

» Nous restions stupéfaits, immobiles. J'avais échangé avec ma mère un rapide regard, et une même question s'était formulée dans notre cerveau, sans cependant s'échapper de nos lèvres.

» – Est-il fou ?…

» Quant à mon père, radieux, transfiguré, il contemplait avec une sorte de béatitude extatique cette ébauche singulière, et il prononça ces mots :

» – Le Roi Lépreux ! Bua-Sivisithiweng !… »

Au moment où Archibald de Thomerville, qui lisait à haute voix le manuscrit de Martial, prononça, presque en l'épelant, ce nom barbare, Armand de Bernaye, qui paraissait écouter avec une impatience fébrile, se dressa tout à coup.

– Arrêtez ! s'écria-t-il. Je vous demande de m'autoriser à adresser à ce jeune homme une question d'une importance capitale…

– *I beg you pardon* ! fit sir Lionel ; mais il est de règle absolue au Club des Morts que tout récit ayant trait à un suicide

soit écouté dans le plus profond silence et sans la moindre observation de notre part…

– Vous dites vrai, sir Lionel. Vous savez que je respecte autant qu'aucun de vous les lois que nous avons édictées, et cependant, encore une fois, je vous supplie de me permettre de parler…

Il y eut un moment d'hésitation.

De fait, l'observation de sir Lionel rappelait une des obligations qui devaient être strictement observées. Les quatre hommes, Archibald, Storigan et les deux frères Droite et Gauche se rapprochèrent de la marquise, qui, toujours immobile, n'avait pas proféré un seul mot, et ils se consultèrent à voix basse. Armand semblait en proie à une agitation qui ne faisait que grandir. Après quelques minutes de pourparlers, sir Lionel revint vers Armand, et d'un signe l'attira dans un angle de la salle :

– La prudence veut, dit-il à voix basse, que nous nous conformions aux règles que nous avons établies.

– Vous avez raison, fit Armand, qui s'efforçait de recouvrer son sang-froid.

– Cependant, continua sir Lionel, je suis autorisé à vous demander communication des révélations que vous jugiez devoir faire, et, après que je les aurai transmises à nos frères, ils décideront.

Armand parut hésiter ; puis :

– Sir Lionel, dit-il d'un accent à peine perceptible, je crois être certain que le père de ce malheureux jeune homme a été assassiné en Indo-Chine… et que j'ai moi-même assisté à ses derniers moments. Déjà la ressemblance de Martial avec la vic-

time de ce crime m'avait profondément frappé… maintenant c'est une certitude qui s'impose à moi…

– Je crois, reprit sir Lionel, qu'il est préférable de connaître en sa totalité le manuscrit de Martial avant de lui faire cette révélation, qui, au moment présent, me paraîtrait prématurée.

Armand baissa la tête en signe d'adhésion.

– D'autant plus, continua l'Anglais, que vous pouvez être le jouet d'une illusion, d'une erreur…

– Oh ! c'est impossible ! L'homme qui est mort entre mes bras, au Cambodge, était bien le père de ce jeune homme. Et cependant, je m'incline devant votre décision, j'attendrai !

Pendant ce court colloque, Martial avait relevé la tête. Absorbé dans ses pensées, il n'avait pas suivi les diverses péripéties de cet incident et n'avait pas compris le sens de l'interruption.

– Continuez, fit Armand, s'adressant à M. de Thomerville.

Et celui-ci reprit sa lecture :

« Les sons rauques, bizarres, que venait de proférer mon père nous frappèrent d'une sorte d'épouvante.

» – Que dites-vous ? s'écria ma mère.

» – Ah ! vous ne pouvez pas me comprendre ! fit mon père, dont la tête se redressa avec une indicible expression de triomphe. Le Roi Lépreux ! le dernier souverain de cette nation des Khmers, qui, il y a plus de quinze siècles, régnait sur le premier empire du monde oriental !… Vous me considérez avec surprise, vous vous demandez si j'ai bien toute ma raison. Eh bien, écoutez-moi ! Regardez cette statue, divisée en trois frag-

ments ; elle va disparaître pour quelques années, cachée dans les profondeurs de la terre ; mais le jour où elle reparaîtra, vous serez, vous, êtres chéris de mon cœur, plus riches et plus puissants que les rois et les empereurs !

» Son visage rayonnait d'enthousiasme. Malgré nous, nous nous sentions saisis par cette ardeur communicative. Et sur moi surtout, jeune, vivace, plein de force et d'ambition, ces rêves, évoqués tout à coup, produisaient une sorte de fascination. Ah ! qui donc, à quinze ans, n'a pas, dans les mirages de la jeunesse, rêvé des richesses colossales ? Est-ce amour de l'or, avidité, avarice ? Non pas ! c'est désir inné d'avoir entre les mains l'outil des grandes choses ! Pouvoir jeter les millions, n'est-ce pas, dans notre civilisation, posséder le pouvoir de centupler les forces humaines, d'élargir par delà l'infini le cercle de l'activité générale ?...

» – Et que nous coûtent cette caisse... et cette statue ? demanda ma mère avec inquiétude.

» Je l'avoue, à cette question, tombant subitement comme une douche d'eau glacée sur un foyer brûlant, peu s'en fallut que je n'accusasse ma mère d'égoïsme, d'étroitesse d'idées. Tout entier à sa joie, mon père répondit avec une sorte de désinvolture :

» – Presque rien : quinze mille francs !

» J'entendis un cri. Pâle, chancelante, ma mère s'appuyait à un meuble pour ne pas tomber. Mon père s'élança vers elle.

» – Mon amie ! s'écria-t-il, je t'en supplie... ne t'effraye pas ! ne me reproche pas cette dépense !... C'est le couronnement de mes efforts ! c'est la fortune !... Quinze mille francs ! je te les rendrai au centuple !...

» Elle eut un sourire désolé, et cependant sublime de résignation. Elle prit mon père par les épaules et l'embrassa.

» – Tout ce qui est ici vous appartient ! dit-elle.

» Mon père, égoïste comme tous les inventeurs, laissa éclater sa joie : un instant après, je l'aidais à transporter dans son cabinet les trois fragments de cette bizarre statue, qu'il avait désignée sous le nom de *Roi Lépreux*. Étant seul avec lui, je me hasardai à lui demander ce qu'était ce roi, dont, je l'avoue, je n'avais jamais entendu parler.

» – Je n'ai pas le temps de te donner de longues explications, me répondit-il ; sache seulement que le roi Lépreux est le dernier des souverains qui, au troisième siècle de notre ère, régna sur l'immense empire des Khmers.

» – Les Khmers ! m'écriai-je, quel est ce peuple ?…

» Mon père garda un instant le silence.

» – Jamais peut-être nation ne fut plus forte et plus grande, reprit-il avec solennité ; ces hommes réduits maintenant à l'état d'esclaves, possédèrent les secrets de la science avant que ses premiers éléments eussent pénétré jusqu'à nous.

» Puis, s'arrêtant tout à coup comme s'il eût parlé plus qu'il ne le désirait :

» – Laisse-moi, cher enfant ! j'ai besoin d'être seul.

» Et comme, attristé de ce renvoi, je baissais la tête, il vint à moi, et prenant mes deux mains entre les siennes :

» – Écoute-moi, me dit-il : voici que maintenant tu es un garçon raisonnable, il faut que je puisse avoir en toi une con-

fiance absolue. Je connais ton cœur, et je le sais bon et généreux. Tu aimes ta mère, n'est-il pas vrai ?

» – Si je l'aime !… à donner ma vie pour elle !

» – C'est bien. Je te fournirai l'occasion de lui prouver ton affection et ton dévouement. Il se peut que cette occasion…

» Il balbutiait comme si les paroles qu'il devait prononcer lui eussent été trop pénibles.

» – Achevez ! m'écriai-je, ma mère court-elle donc quelque danger ?

» – Non ! reprit-il vivement, mais tu sauras plus tard que l'esprit des femmes est tel que toutes les impressions prennent en elle une valeur exagérée… La grande amitié que me porte ta mère lui rendra douloureuse… certaine nécessité à laquelle je ne puis échapper…

» Je regardais mon père avec un effroi que je ne cherchais même pas à dissimuler. Il s'en aperçut et se hâta de dire pour me rassurer :

» – Vois, voici que toi-même tu t'épouvantes… J'aime mieux tout te dire, sachant que tu es plus fort que ta mère… Je vais partir…

» – Partir !… Comment !… Nous abandonner !…

» – Un bien grand mot ! Je dois – pour de très graves intérêts qui intéressent à la fois et la science et votre avenir à tous deux – quitter la France pendant quelque temps.

» J'étais stupéfait. Jamais mon père ne sortait, fût-ce seulement de notre appartement.

» – Et où allez vous ?

» – Loin, très-loin, dans un pays dont le nom même t'est probablement inconnu… en Chine… au Cambodge…

» C'était pour moi, je dois le reconnaître, comme s'il eût parlé une langue ignorée.

» – Dans quelques jours, j'attends un étranger : c'est avec lui que je partirai. J'ai d'abord d'importantes occupations qui me retiendront pendant quelque temps à Paris, puis je m'embarquerai. Voilà ce que j'avais à te dire. Prépare doucement ta mère à cette séparation… nécessaire. Je puis compter sur toi, n'est-ce pas, mon cher enfant ?

» Je ne lui répondis que par mes larmes ; et cependant le respect qu'il m'inspirait était tel, que je ne songeai même pas à combattre sa résolution. Au contraire, j'éprouvais un certain sentiment de fierté à assumer le rôle de consolateur qu'il me confiait.

» Hélas ! je ne supposais pas alors que de ce jour dût commencer pour nous une série de désastres et de douleurs qui devaient conduire ma mère au tombeau et moi-même au suicide.

» Lorsque j'annonçai à la pauvre femme la résolution que m'avait fait connaître mon père, elle eut un élan de désespoir.

» Elle courut à son cabinet et resta longtemps enfermée avec lui. Que lui dit-elle ? Quelles explications put-elle obtenir ? C'est ce que je ne pouvais deviner.

» Mais lorsque ma mère revint auprès de moi, ses yeux étaient gros de larmes, et, suffoquée par les sanglots, elle fut pendant quelque temps sans pouvoir parler.

» Enfin, parvenant, grâce à mes caresses, à reprendre son sang-froid, elle me dit :

» – Mon Martial aimé, ne crois pas que j'aie le droit d'adresser le moindre reproche à celui qui a consacré sa vie à une œuvre sublime. Hélas ! ces âmes d'élite se créent des devoirs qui, pour nous, semblent n'avoir pas de suffisantes raisons ; mais la conscience de ton père ne peut le tromper.

» – Ainsi il partira, vous le permettrez ?

» – Il partira… et quand il se séparera de nous, je trouverai la force de cacher ma douleur.

» Je comprenais qu'elle était héroïque à force de dévouement.

» Quelques jours se passèrent, pendant lesquels mes parents s'occupèrent de régler les affaires d'intérêt. Il restait encore à ma mère cent vingt et un mille francs. Mon père emportait avec lui, pour les frais de son voyage, le reliquat des cent mille francs, qui furent placés par lui chez un ancien banquier de Bordeaux, avec lequel il avait été en relations depuis longtemps et qui était, je crois, d'origine portugaise. On le nommait Estremoz. Il était en relations suivies avec l'Amérique méridionale et les Indes. Les intérêts qu'il devait servir régulièrement à ma mère étaient pour nous mettre à l'abri du besoin.

» Un soir, un personnage étrange se présenta chez mon père.

» Étrange, ai-je dit. Cette expression rend à peine l'impression profonde que je ressentis en le voyant.

» Bien que nous fussions alors en plein été, il était caché sous un énorme manteau qui le couvrait tout entier, et son front s'abritait sous un large chapeau qui dissimulait son visage.

» Mais à peine eut-il pénétré dans la maison, à peine mon père se fut-il avancé au-devant de lui avec des démonstrations de respect vraiment singulières, que l'inconnu, sur l'invitation qui lui en fut faite, se débarrassa de ce manteau.

» C'était le soir, ai-je dit. Les lampes éclairaient la grande salle où nous nous réunissions pour le repas de famille, et sous leur lumière brillante, l'étranger me fit l'effet d'une apparition fantastique…

» Tel je me figurais les personnages mystérieux des temples bouddhiques.

» C'était un vieillard, à en juger par les rides multiples qui se croisaient sur son visage, et qui se confondaient de curieuse façon avec des lignes rouges, bleues et noires, tatouées dans l'épiderme. Le nez, large, s'écrasait sur des lèvres sans couleur, qui, s'ouvrant, laissaient voir des dents d'un brun noir.

» Ses épaules et sa poitrine étaient couvertes d'une sorte de tunique bizarrement rayée, et serrée à la taille par une large ceinture tissée – du moins je le crois – de fils d'or pur ; et sur cette ceinture étincelait une tresse noire, constellée de pierres semblables aux plus purs diamants.

» La tunique tombait jusqu'aux pieds nus, et protégés seulement par une large semelle, avançant en pointe au devant des doigts.

» Des manches larges sortaient deux bras maigres, qu'un bracelet d'or, large de deux pouces, serrait au-dessus du coude.

» Mais ce qui mit le comble à ma surprise, c'est que le personnage fantastique, après avoir échangé avec mon père quelques mots, d'ailleurs parfaitement incompréhensibles pour moi, se prosterna devant ma mère, et d'une voix gutturale et sonore à la fois (on eût dit l'écho d'un instrument de cuivre) prononça ces paroles, dans le français le plus pur :

» – Le Roi du Feu salue la compagne du roi de la Science !

» Puis se relevant, il se tourna vers moi et ajouta :

» – Enfant ! aime ton père, aime ta mère, et tu seras digne d'être homme !

» Un instant après, mon père et l'étranger s'étaient enfermés dans le cabinet de travail.

» J'aurais bien désiré interroger ma mère, mais elle s'était abîmée dans ses réflexions. Je ne l'osai pas.

» Quant à moi, mon imagination surexcitée évoquait des rêves ensoleillés de pierreries et de diamants. Je sentais des désirs passionnés, c'était un songe d'or dans lequel je me plaisais à me perdre tout entier.

» Lorsque je m'endormis, il me sembla que j'étais transporté au milieu de régions éblouissantes où se dressaient des pagodes gigantesques, dont les pilastres étaient taillés en plein diamant.

» Au point du jour, je m'éveillai brusquement.

» – Martial, me dit ma mère, viens embrasser ton père.

» – Quoi ! part-il déjà ? m'écriai-je.

» Et, malgré moi, mon cœur se serra d'une indicible angoisse.

» Pauvre père ! ce fut la dernière fois qu'il me fut donné de serrer contre mes lèvres votre visage vénéré.

» Il me prit dans ses bras, et comme, par un mouvement instinctif, je me laissais tomber à genoux, il plaça ses mains sur mon front et me bénit…

» L'étranger était près de lui, enveloppé dans le manteau qui dissimulait son étrange costume.

» Une chaise de poste s'était arrêtée devant la porte. Le postillon aida à charger la caisse, que je reconnus pour celle qui contenait les trois fragments de statue.

» Ma mère se jeta dans les bras de mon père ; mais cette femme stoïque tenait parole. Son cœur débordait de sanglots, mais son visage était calme et ses lèvres souriaient.

» Le signal du départ fut donné. Le fouet claqua dans l'air, les roues s'ébranlèrent.

» Je restai seul avec ma mère, qui, chancelant tout à coup, fût tombée sur le sol si je ne l'eusse retenue.

» J'ai longuement raconté cet épisode, non dans le but d'exciter chez ceux qui le liront une curiosité que je ne puis satisfaire, mais pour donner des indices si faibles qu'ils soient, grâce auxquels peut-être la trace de mon père bien-aimé pourra être retrouvée.

» Faut-il le pleurer ! faut-il le venger ! »

Archibald de Thomerville avait interrompu un instant sa lecture. Ses regards et ceux de sir Lionel s'étaient fixés sur Armand de Bernaye, dont la pâleur était livide sous son masque, et dont les yeux étincelaient. Armand comprit le sentiment qui les animait. Le portrait de celui qui s'était dit « le roi du Feu » ne concordait-il pas de singulière façon avec celui de Soëra, l'étrange personnage qui vivait sous le toit de M. de Bernaye et lui paraissait dévoué comme un esclave ? Seul l'âge différait. Armand, d'un signe, indiqua aux deux hommes qu'il partageait leur émotion.

– Continuez, dit-il à Archibald.

Mais à ce moment Martial se leva vivement.

– Messieurs, dit-il, vous m'avez demandé tout à l'heure si j'étais prêt à vous faire connaître ma vie et les circonstances qui m'ont jeté, quoique jeune et vigoureux, sur la voie du suicide. Une sorte de honte m'était montée au front, et j'avais accepté comme moyen terme la lecture de ce manuscrit. Il me semblait que passant par la bouche d'autrui, mes aveux perdraient de leur poignante gravité. C'était encore une faiblesse, je dis plus, une lâcheté. Je veux que ce soit la dernière. Depuis que j'ai entendu votre voix vibrante d'honneur me parler du devoir, depuis que je respire cette atmosphère chaude dans laquelle il me semble que passe un souffle de probité, je me sens devenir un autre homme. J'étais faible, je suis fort ; j'avais peur de mes propres souvenirs, je veux les regarder en face. Ne lisez plus, je vous parlerai, et cette confession que vous réclamez de moi, je veux vous la faire complète, sans réticence, mettant dans chacune de mes paroles mon âme tout entière, avec ses défaillances… Écoutez-moi donc.

Un murmure d'approbation sortit de toutes les poitrines.

– Parlez, dit Armand. Et n'oubliez pas que nous sommes de ceux qui, ayant combattu le combat de la vie, sommes sortis de la lutte cuirassés d'indulgence et de raison.

Martial garda un instant le silence, le front penché sur sa main. Puis il releva la tête et commença :

« Dans ces premières années dont vous venez d'entendre le récit, dit-il, il est un point sur lequel je n'ai pas suffisamment insisté, et qui cependant explique tout ce qui s'est passé depuis. Loin de moi la pensée d'adresser à ma mère un reproche que la pauvre morte – car je n'ai plus ma mère, messieurs, – n'a jamais mérité.

» Elle éprouvait pour moi une de ces passions que connaît seul le cœur des mères. L'amour qu'elle éprouvait pour mon père, si savant et si grand dans sa persévérance, se reportait sur moi, mais dans un autre sens. Ainsi que mon père l'avait dit, c'était vers les grandeurs de l'art que toutes mes aspirations avaient été dirigées.

» Quelques essais heureux avaient donné à ceux qui m'entouraient croyance en un talent qui, peut-être, se fût développé, si je n'avais été entraîné plus tard dans une voie mauvaise. J'étais enthousiaste, j'avais foi en moi, et ma grande facilité me trompant moi-même, je n'avais pas dans le travail cette volonté ferme et presque brutale qui seule produit les grandes œuvres.

» Ma mère, indulgente et fière de son fils, était convaincue que peu d'années me suffiraient pour que j'eusse conquis ma place au milieu des plus grands, sinon même au-dessus d'eux. Et moi, je me berçais de ces chimères, gaspillant des facultés, réelles d'ailleurs, dans des essais toujours inachevés. J'ébauchais tout, je ne terminais rien. La soif du mieux m'empêchait de faire bien. À peine avais-je choisi un sujet, à

peine en avais-je tracé les lignes, placé les ombres, qu'il me semblait que le cadre était trop étroit pour le développement de mes puissances d'artiste.

» Et je cherchais ailleurs. Si ma mère m'adressait quelques observations, je lui répondais par ces longues et brûlantes tirades qui jaillissent de tout cerveau de vingt ans, et pour lesquelles elle s'enthousiasmait à son tour. « Tu es aussi grand que ton père ! » me disait-elle, et c'était le plus grand éloge qu'elle pût m'adresser…

» Dès que mon père fut parti, la maison nous sembla bien vide ; malgré son courage, ma mère ne pouvait dissimuler complètement les amères tristesses qui remplissaient son cœur. Songez-y bien, jamais elle n'avait été séparée de celui auquel elle avait voué sa vie tout entière ; et maintenant voilà qu'il s'en était allé vers ces pays inconnus qui semblent ne point appartenir au monde réel. Un jour elle me dit que son absence durerait au moins deux années. Et disant cela, ses lèvres tremblaient comme lorsqu'on retient ses larmes. Une lettre lui avait fait connaître ce délai, en même temps qu'elle lui annonçait l'embarquement de mon père. Et cependant, dans les lignes tracées par lui, il régnait une telle chaleur d'espérance, de conviction, il parlait si hardiment – lui que nous étions habitués à regarder comme infaillible – d'immenses richesses à recueillir, il décrivait avec tant de complaisance l'existence de bonheur qui suivrait son retour, que, plus insouciant, j'en étais venu à ne pas regretter qu'il nous eût quittés.

» Mais cependant la grande salle triste me faisait froid au cœur. Depuis longtemps déjà je caressais un rêve. Je ne sais quel beau parleur m'avait convaincu qu'à Paris seul le véritable talent trouve à se faire jour. Ces semences jetées en moi avaient promptement germé. Paris m'apparaissait dans le lointain d'un nuage éblouissant. D'abord je n'osai pas en parler à ma mère.

Voudrait-elle quitter la maison où elle avait été si heureuse ? Je ne songeais pas à l'abandonner. Non, pas encore.

» Mais je me laissais aller à cette langueur qui accompagne le désir persistant, caché et inassouvi. Je ne travaillais plus ; chaque jour, jetant mes pinceaux à peine touchés, je courais à travers la campagne. Je cherchais de préférence les plus hautes collines, et je les gravissais d'une seule traite, comme si de leur sommet j'avais pu apercevoir la grande ville que mes yeux cherchaient à l'horizon.

» Cet état de fièvre, suivi d'abattements inexpliqués, ne pouvait longtemps échapper à l'œil clairvoyant de ma mère. Elle m'interrogea. Je ne savais pas mentir, et je lui avouai tout. Paris ! Paris ! là seulement je pourrais donner cours à toute la fougue de travail que je sentais bouillonner en moi…

» Elle me crut. J'avais l'éloquence des rêveurs. Et puis n'était-elle pas habituée à se sacrifier ? Et, certes, c'était la plus grande preuve d'amour qu'elle pût me donner… car, savez-vous ce qu'elle fit ?

» Un jour, elle me dit que, s'il l'eût fallu, elle eût été prête à sacrifier tous ses souvenirs du passé, qui l'attachaient à la maison du père, pour m'accompagner à Paris, mais elle avait consulté. Avec ses ressources, il nous serait impossible de trouver dans la grande ville l'aisance et la tranquillité, tandis que là où elle était, elle pouvait – restant seule – se contenter d'un revenu assez modique pour me donner les moyens de me livrer à Paris aux études que nécessitait le soin de mon avenir.

» Et moi, égoïste, je ne vis pas qu'en disant cela, ma pauvre mère était blanche comme une morte. Oui, sur des conseils donnés de bonne foi, elle était persuadée qu'à Paris, elle serait une gêne pour moi. On lui avait dit – des artistes de passage, sans valeur, mais qu'elle croyait parce qu'ils me flattaient – on

lui avait dit que le véritable travailleur avait besoin d'être seul, d'être libre, qu'il me fallait sentir sur mon front de poète le grand souffle de l'indépendance… que sais-je, moi ? Bref, la bien-aimée femme eut foi en ces théories, qui la séduisaient d'autant plus qu'elles répondaient aux élans d'admiration que lui inspirait ce qu'on appelait mon génie. Triste jour, que celui où j'eus l'horrible courage d'accepter cet abandon qu'elle me faisait de toutes ses préférences. Je l'ai dit, il lui restait un revenu de cinq ou six mille francs environ. Elle gardait mille francs pour elle, le reste était pour moi. C'était l'outil qu'elle me mettait aux mains, et, m'embrassant avec la ferveur passionnée des mères, elle me disait :

» – Va, je suis sûre de toi !

» Je n'eus pas la force, à peine la pensée de refuser. Elle m'avait si bien habitué à ses abnégations, que j'en comprenais peu la grandeur.

» Je partis. J'arrivai à Paris.

» Ici, quelques mots d'explication sont nécessaires. Vous n'ignorez pas qu'il y a quatre ou cinq années, la lutte s'était engagée ardente entre ceux qu'on appelait en peinture comme en littérature les classiques et les romantiques. Mon éducation provinciale me lançait dans le camp des premiers. Aussi, dès que je me mis en relations avec les jeunes artistes de Paris, éprouvai-je une de ces déceptions qui sont atroces et poignantes au cœur des novices.

» Je n'avais rien, ni couleur, ni vitalité, ni passion. Je peignais froid, poncif : c'était déjà le mot consacré. J'eus un moment de découragement profond. Mais la bienveillance des uns, la camaraderie intéressée des autres me rendirent mon énergie, du moins je le crus.

» J'étais tombé dès le principe au milieu d'une de ces coteries d'incompris dont le temps se dépensait en déclamations stériles et qui se croyaient appelés aux plus hautes destinées parce qu'ils exposaient en termes redondants les théories de ce qu'ils appelaient le grand art, l'art de la nature…

» Je n'eus pas de peine à me mettre au niveau de ces intelligences faussées. De travail il était à peine question. Ce qu'il fallait avant de jeter ses idées sur la toile, c'était les avoir bien répétées, ressassées et, à force de parler, on s'apercevait qu'on n'avait plus le temps d'agir…

» J'écrivais à ma mère ; et il est facile de comprendre que je ne me faisais point faute de lui exposer, dans de longues lettres, les banalités éblouissantes dont mon cerveau emportait chaque jour l'écho, au sortir de nos réunions paresseuses.

» Elle m'admirait, et me voyant à travers le prisme de son amour, elle me répondait qu'elle était heureuse et fière de m'avoir envoyé à Paris, qu'elle comprenait le magnifique éveil de ma nature, l'épanouissement de mes facultés… – Tu as raison, me disait-elle, replie-toi sur toi-même, et quand le jour sera venu, frappe un de ces grands coups qui, te donnant la gloire, me donneront à moi l'immense bonheur.

» Gloire ! bonheur ! hélas ! que tout est loin de moi maintenant !

» En somme, pour le milieu où je me trouvais, j'étais riche, et je m'étais tout à coup vu entouré par cette foule de parasites qui s'attachent aux jeunes gens et leur font une cour, comme à un souverain.

» Comme, après tout, j'avais fait d'assez fortes études, j'étais supérieur à cette tourbe d'impuissants qui, dans un but facile à comprendre, exaltaient ce talent encore en enfance. Ils

me proclamaient chef d'école, ils se déclaraient trop heureux de se dire mes élèves ; du matin au soir, ils encombraient mon atelier, où l'atmosphère était lourde de la fumée des pipes, ou aux phrases creuses se mêlait le choc des verres sans cesse remplis et plus vite vidés.

» Et moi, plein d'orgueil, buvant ces louanges qui me montaient au cerveau comme une liqueur frelatée, je me croyais grandi de toute la petitesse des autres…

» Cependant, par une sorte de pudeur vis-à-vis de ma propre conscience, je m'étais mis au travail.

» Tandis que les autres péroraient, étendus sur mes divans, j'étais parvenu à m'isoler au milieu de ce tapage.

» J'ébauchais une Sarah d'après la *Baigneuse* d'Hugo. Un jour, un de mes courtisans s'approcha de la toile sur laquelle je me tenais courbé, et, avec lui, ses compagnons se mirent à examiner longuement mon travail. Je ne les voyais pas : je m'absorbais dans ma propre pensée. J'éprouvais un de ces rares moments de bonheur où l'âme, oubliant la terre, se laisse entraîner, comme si elle s'était détachée du corps, dans les espaces infinis de l'art…

» – Admirable ! sublime ! Rubens et Rembrandt ! Delacroix n'est qu'un enfant ! Enfoncés les Ingristes !

» À ces exclamations répétées, et qui se croisaient avec de petits cris d'admiration, je levai la tête. Ils étaient là tous debout, dans une attitude presque grotesque à force d'admiration forcée.

» – Martial, dit l'un, dès aujourd'hui tu es le maître…

» – Le roi du Salon, si toutefois ces misérables routiniers ne nient pas le soleil !

» Je rougissais, mais un indicible bonheur remplissait mon âme. Et tout en me défendant contre ce que je daignais encore appeler d'amicales exagérations, je me disais :

» – Oui, je suis grand ! oui, je suis maître !…

» L'un d'eux ajouta :

» – Quand *elle* verra cette *patte*, elle consentira à tout.

» – Elle ! fis-je avec surprise. De qui parlez-vous ?

» – Oh ! ceci est, ou plutôt était un grand secret. Mon cher, il s'agit d'une femme, la plus belle, la plus forte, la plus intelligente qui jamais ait compris l'art…

» – Vous la nommez ?

» – Isabelle !

» – En effet, il me semble vous avoir entendus prononcer ce nom.

» – Écoute. Tu vas tout savoir. Isabelle est la fille la plus étrange qui oncques ait paru parmi nous. D'où vient-elle ? de quelque région où les corps humains sont pétris de lumière et de soleil. C'est la perfection plastique dans toute sa magnificence. Et sais-tu ceci ? Tous, nous avons supplié Isabelle de nous permettre de reproduire sur la toile cet idéal de la beauté humaine… À tous elle a refusé. Et elle nous a dit : Le jour où parmi vous se lèvera un maître incontestable, incontesté, un de ces hommes marqués du sceau divin, et qui assurent à leur mo-

dèle l'immortalité de la gloire, ce jour-là, j'irai à ce maître et je lui dirai : Me voilà !

» Il est facile de comprendre quelle curiosité passionnée ces étranges paroles me mirent au cœur !

» Quelle était cette femme dont mes amis parlaient avec enthousiasme ?

» – Qu'elle vienne ! m'écriai-je, et si elle me trouve digne d'elle, je jure que de cette beauté je saurai faire un chef-d'œuvre immortel !

» Le lendemain, Isabelle se présentait à mon atelier.

» En vérité, nulle expression ne saurait rendre l'émotion profonde, instantanée, qui s'empara de moi, quand elle parut dans l'encadrement des tentures, avec ses longs yeux noirs ombragés de cils qui tamisaient le regard, avec ses lignes sculpturales, et cependant animées d'une vie superbe, avec cette carnation idéale sous laquelle on sentait courir le sang chaud et puissant. On lui avait fait cortège comme à une reine.

» Drapée dans un châle de peu de valeur, qui moulait son corps, elle s'approcha de moi, et me regarda longuement. Moi, je la dévorais des yeux. Sans parler, elle rejeta le bonnet qui couvrait son front, et de sa nuque s'échappa un flot de cheveux noirs qui, se déroulant comme un manteau, vint toucher la terre.

» Puis, ses mains fines comme celles d'une reine, se posèrent sur ma main, et elle me dit :

» – Tu m'as appelée ! je suis venue !

» Certes, après ce qui m'avait été dit la veille, c'était là pour mon orgueil un de ces triomphes qui laissent dans l'âme une trace ineffaçable…

» – Suis-je belle ? me demanda-t-elle avec un sourire.

» Belle ! elle l'était à perdre les âmes, à tuer dans la conscience tout autre sentiment que l'adoration de la créature…

» Ah ! messieurs, cette femme qui venait à moi, cette femme dont la présence était pour moi comme la consécration de mon génie, cette création résumant en elle toutes les séductions de la forme et de la vie, ne l'avez-vous pas deviné déjà…

» C'était celle qui, plus tard, après s'être jetée dans toutes les débauches, après avoir déchiré avec la cruauté des bêtes fauves le cœur des naïfs et des croyants, est devenue la courtisane froide, implacable, qui flétrit et qui tue, la Phryné à laquelle s'est attaché comme un stigmate effrayant un surnom presque hideux…

» C'était le Ténia, c'était celle que vous nommez la duchesse de Torrès. »

En prononçant ce nom, Martial tressaillit tout entier ; une crispation douloureuse convulsa ses traits. Il s'arrêta. D'un mouvement violent, il arracha sa cravate, comme s'il se fût senti étouffer, puis il essuya de la main son front, que mouillait une sueur glacée. Tous se taisaient, comprenant que l'heure était venue des pénibles aveux. Oui, ils connaissaient cette femme, dont le nom n'était jamais prononcé qu'avec mépris, avec une secrète épouvante, cette femme qui, on s'en souvient, avait allumé dans le cœur de M. de Silvereal une de ces passions qui poussent à l'infamie et entraînent jusqu'au crime. Martial se roidit contre l'angoisse qui lui étreignait le cœur, et, baissant la voix comme à son insu, il reprit :

– Pourquoi cette femme m'avait-elle choisi pour victime ? Quel caprice sinistre l'avait conduite vers moi ? Je l'ai su plus tard… je vous le dirai.

« En ce moment, j'étais fou. Et comme je la contemplais sans trouver la force de lui adresser une seule parole, elle s'éloigna et monta légèrement sur un de ces escabeaux qui servent de piédestal aux modèles.

» Là, en pleine lumière, sous un rayon de soleil qui semblait se dégager du ciel pour lui faire un diadème d'or, sans embarras, sans honte, elle fit un mouvement… et ses vêtements tombèrent à ses pieds…

» Et moi, ébloui, saisi au cœur et au cerveau par cette apparition qui semblait une statue vivante, nouveau Pygmalion d'une Galathée plus belle que le marbre, je m'écriai :

» – Non ! je ne suis pas digne de cet idéal !

» Puis, me contredisant moi-même, je saisis mes brosses et effaçai avec une sorte de rage l'ébauche de cette Sarah qui, maintenant, me semblait un crime de lèse-beauté !

» Elle fit un geste ; on nous laissa seuls.

» – Et maintenant, dit-elle, à l'œuvre, maître !

» Oui, je travaillai avec une ardeur qui tenait du délire. C'était une folie intense qui brûlait mon cerveau et me desséchait la poitrine… Je travaillai sans relâche, sans fatigue. Isabelle, avec son sourire de reine, semblait ne pas ressentir la lassitude.

» Quand l’esquisse fut terminée – c’était la Vénus que les amis trop complaisants ont admirée au Salon – Isabelle vint à moi, et s’agenouillant à mes pieds :

» – Je t’aime ! me dit-elle.

» Oui, elle me l’a dit, ce mot divin pour lequel j’aurais donné ma vie, mon honneur. Et quand ses lèvres touchèrent les miennes, il me sembla que son souffle était brûlant comme celui des damnés !

» Ah ! je lui appartenais ! et je croyais qu’elle était à moi. Cette femme prit possession de ma volonté, de ma conscience… Elle disait : Je veux ! et je me courbais comme un esclave…

» Que vous dirai-je, maintenant, que vous n’ayez déjà compris ? Cette femme, ce fut le mauvais génie qui s’attacha à moi, et qui, prenant mon cœur entre ses mains, le tordit jusqu’à ce qu’elle en eût exprimé la dernière goutte de sang… Était-ce donc de l’amour que j’éprouvais pour elle ? Peut-on bien donner le nom d’amour à cette passion envahissante, dominatrice, énervante, qui vous réduit à l’état de serf de la chair ? Pour un regard, j’aurais commis un crime. Je ne savais plus, je ne pensais plus, je ne vivais plus ! Elle, toujours elle !…

» Le tableau, je vous l’ai dit, eut un succès prodigieux. De ce pas, je fus sacré peintre.

» Oh ! écoutez bien ceci.

» Malgré tout, il y avait encore en moi ces naïvetés d’enfant qui centuplent la joie du premier succès. Le matin, je courais au Salon, et là, seul, avant l’arrivée du public, je me plaçais devant mon œuvre, et je la regardais, me disant :

» – Tout à l'heure, ils viendront l'admirer, et cela est de moi !

» Ou bien encore, je me glissais dans les groupes, étudiant les visages, cherchant à surprendre un mot, une louange. J'attendais un nouveau venu, il y avait autour de mon nom comme une atmosphère de bienveillance… J'étais heureux.

» Un jour, j'eus une étrange vision.

» Quand je pénétrai dans le grand salon où mon tableau occupait une des places d'honneur, j'aperçus dans la pénombre du jour un peu gris une forme arrêtée devant mon tableau…

» Quelqu'un m'avait donc devancé ? Quel était cet admirateur mystérieux qui recherchait ainsi la solitude pour mieux étudier ses propres impressions ?…

» Je m'avançai en étouffant le bruit de mes pas, et j'eus peine de retenir une exclamation…

« Devant la Vénus de l'art, était la Vénus vivante. Oui, c'était elle, Isabelle, c'était ma maîtresse !…

» Légèrement courbée en arrière, les prunelles agrandies, les narines dilatées, elle contemplait le tableau avec une expression d'indicible orgueil.

» Était-ce donc la joie de reconnaître une fois de plus la valeur de celui qu'elle aimait ? En vérité, je le crus naïvement… et je m'approchai d'elle.

» Elle ne m'entendit pas, et je surpris ces mots qui erraient sur ses lèvres :

» – Je suis belle ! belle à être reine !…

» – Que fais-tu là ? m'écriai-je.

» Elle tourna vers moi ses grands yeux, clairs comme le ciel ; j'y vis passer comme un éclair.

» Elle me fit peur. Il y avait dans son regard une sorte de menace, quelque chose comme de la haine.

» – Isabelle ! fis-je en lui saisissant les mains.

» Elle se dégagea lentement, toujours sans prononcer un seul mot ; puis tout à coup, comme si une pensée bizarre eût traversé son cerveau, elle poussa un bruyant éclat de rire et s'enfuit.

» Avant que je fusse revenu de ma stupeur, elle avait disparu. En vérité, j'étais frappé en plein cœur d'un de ces mystérieux pressentiments qui vous tenaillent et vous causent une horrible et sourde souffrance. Je courus à mon atelier. Elle n'était pas encore revenue.

» – C'est un caprice, me disais-je en essayant de me rassurer.

» Une heure, deux heures passèrent. Elle ne paraissait pas.

» Vers midi, un étranger se présenta chez moi.

» C'était un Anglais, lord G…

» – Monsieur, me dit-il avec ce léger accent qui, en ralentissant la phrase, la rend plus froide et plus mesurée, combien voulez-vous me vendre votre tableau ?

» Vendre mon tableau ! vendre cette œuvre où j'avais mis tout mon cœur et toute ma vie ! Ah ! en vérité, à mon tour, j'éclatai de rire.

» – Je ne vends pas mon tableau, répondis-je sans même réfléchir à l'inconvenance de mon attitude.

» Lord S…, sans se départir de son flegme, plongea sa main dans la poche de son paletot et en tira un portefeuille.

» – Monsieur, reprit-il, je suis riche, très-riche. Fixez vous-même le prix de cette toile, et je l'accepte sans discussion…

» Redevenu maître de moi-même, je répondis plus calme :

» – Excusez-moi, monsieur, si je n'accueille pas avec la reconnaissance prévue par vous les offres que vous voulez bien m'adresser. L'artiste vous remercie, mais l'homme ne peut que vous répéter ce qu'il vous a dit tout à l'heure : Je ne vends pas ce tableau…

» – Et pourquoi ?

» Il promena ses regards autour de lui. Pour être plus confortable que celui de mes jeunes confrères, mon atelier n'offrait cependant pas ce luxe sérieux et grave que comporte une grande fortune. Donc, il s'étonnait que je refusasse cette fortune peut-être. Je compris sa pensée :

» – Votre bienveillance, monsieur, a droit, en effet, à une explication. Si je refuse de vous vendre ce tableau, ce n'est pas, croyez-le bien, pour obtenir de vous des concessions par un moyen indigne d'un artiste qui se respecte lui-même. Un intérêt spécial, ou plutôt un sentiment profond fait un devoir pour moi de la conservation de cette toile.

» À ces paroles, je remarquai que mon interlocuteur pâlissait légèrement.

» – Deux mille guinées, dit-il.

» – Monsieur, cette insistance…

» – Quatre mille guinées…

» – Encore une fois, je refuse…

» – Alors, monsieur, dit d'une voix nette et tranchante l'étrange personnage, je vous tuerai.

» Devant cette menace insensée, je crus avoir devant moi un monomane, un fou.

» – Pardon, monsieur, dis-je en souriant, si admirable à votre sens, du moins, que soit une œuvre d'art, elle ne peut valoir la vie d'un homme.

» Lord S… me regarda en face.

» – Monsieur, dit-il, il me faut ou ce tableau ou votre vie.

» – Mais, à votre tour, expliquez-vous, car je commence à me demander si réellement vous jouissez de toute votre raison.

» – Je ne suis pas fou, reprit lord S…, mais ma volonté est irrévocable. Il ne m'appartient pas de m'expliquer. Je n'en ai pas le droit. Encore une fois, je vous offre… dix mille guinées, qui font, si je ne me trompe, deux cent cinquante mille francs en monnaie de France. Je vous laisse jusqu'à demain pour réfléchir… Avant midi, je viendrai prendre votre réponse.

» Et me saluant avec une exquise politesse, il alla vers la porte, qu'il ouvrit.

» – Demain… avant-midi, répéta-t-il.

» – Mais, monsieur, ma décision ne peut changer… et il est inutile…

» – Alors, je vous tuerai, fit-il.

» Et la porte se referma sur lui.

» Resté seul, je me demandais si je devais rire ou m'inquiéter de la ridicule insistance de cet amateur. Ses menaces me laissaient froid, mais il était une question qui revenait sans cesse dans mon cerveau et le martelait douloureusement.

» – Pourquoi cet homme tient-il si opiniâtrement à posséder ce tableau ?

» Et Isabelle ne revenait pas. La fièvre de l'attente et de l'inquiétude m'envahissait. Puis, peut-on nier que la prescience de la douleur ne pèse sur notre organisme tout entier ?

» Je ne savais rien, je ne prévoyais rien, et pourtant j'avais peur. Cette femme avait pris si complètement possession de moi-même que, sans elle, je ne me sentais plus vivre. On eût dit que mon être tout entier n'existait plus que par elle.

» J'essayai de me remettre au travail, pour chasser et cette angoisse grandissante et l'irritation que me causaient maintenant – plus que lorsque je les avais entendues – les paroles prononcées par lord S…

» À mon insu, les deux noms : Isabelle et lord S… se heurtaient dans mon cerveau, comme si entre ces deux êtres, qui

cependant ne devaient même pas se connaître, eût existé quelque lien mystérieux.

» Penché vers la porte, j'écoutais, j'attendais que résonnât sur le palier le doux et charmant bruit de ce pas qui si souvent avait fait battre mon cœur… La journée se passait. Et toujours j'étais seul.

» J'essayai de me dominer, de raisonner. En vérité, j'étais un enfant. Son absence, quoique un peu prolongée, s'expliquerait par les motifs les plus simples.

» Puis, sans savoir ce que je faisais, je pris mon chapeau et je m'élançai dehors. Où allais-je ? Est-ce que je le savais ? Est-ce que je me le demandais seulement ? Je voulais la chercher, la trouver. Peut-être avait-elle été victime de quelque accident. Ah ! cette pensée me fit tant de mal que je compris que, si elle était morte, je ne pourrais pas lui survivre…

» Fou ! dix fois, cent fois fou ! Ah ! vous ne savez pas tout encore. J'étais allé chez tous mes amis. Après tout, Isabelle pouvait avoir contre moi quelque grief ignoré, qu'elle était venue confier à quelqu'un de mes camarades. Et lorsque j'arrivais devant la porte, je m'arrêtais avant de frapper, prenant mon cœur à deux mains pour l'empêcher d'éclater.

» – Isabelle est ici ? m'écriais-je avec une sorte de certitude.

» On me regardait. Ma physionomie traduisait une angoisse que mes amis traduisaient en jalousie. Jaloux, moi ! Ah ! j'y songeais bien ! La pensée d'une faute de mon Isabelle n'avait même pas effleuré mon esprit. Je la respectais, je la vénérais, en un mot, je l'aimais ; donc, je croyais en elle.

» Quand j'eus en vain questionné tous ceux qui auraient pu l'avoir rencontrée, je revins chez moi, hâtif, désolé, et cependant cette espérance me restait, la dernière !

» Si elle était là ! Si elle m'attendait !

» Rien !

» Je vous ai parlé de faiblesses, presque de crimes. Écoutez ceci. À peine étais-je revenu dans mon atelier, que l'on frappa à la porte. Je savais que ce ne pouvait être Isabelle, car elle avait la clef. Cependant, je bondis effaré, et j'ouvris. Si c'était un message ? Elle avait besoin de moi… C'était cela, n'est-ce pas ?

» Point ! c'était le concierge qui, m'ayant vu passer comme un fou et traverser la cour sans tourner la tête, m'avait inutilement appelé pour me remettre… une lettre… une lettre d'elle, peut-être. Je la pris et je regardai la suscription. C'était l'écriture de ma mère, le timbre de la petite ville où elle avait enseveli sa médiocrité et son dévouement… savez-vous ce que je fis ?

» Je jetai la lettre loin de moi ! avec un mouvement de colère ! Ah ! il s'agissait bien de ma mère !… Qu'est-ce que cela me faisait ?…

» Et je passai la soirée à courir à travers la ville. Il pleuvait. Je ne remarquais plus que j'étais tête nue. Je crois qu'en passant sur un pont j'avais d'un mouvement de stupide fureur jeté mon chapeau dans la Seine. J'étais glacé, je frissonnais, je pleurais ! et certains, passant auprès de moi et voyant mon visage convulsé, s'écartaient comme s'ils eussent rencontré un fou.

» Ce que je fis, je ne sais pas. Cependant, je me souviens d'être entré dans un cabaret et d'avoir bu coup sur coup plusieurs verres d'eau-de-vie. Si bien que la brûlure de l'alcool ren-

dait plus âpre et plus douloureuse la sensation de fer rouge sous laquelle se tordait mon cœur.

» Enfin, accablé, brisé, claquant des dents, à demi ivre de froid, de liqueur, de désespoir, je me retrouvai dans mon atelier. Ce fut un chagrin d'enfant. Je criais, j'appelais : Isabelle ! Isabelle !

» Puis vint une prostration stupide, instantanée, je tombai comme une masse sur le plancher.

» Quand je revins à moi, il faisait grand jour. Dix heures sonnaient. J'étais toujours seul.

» Tout à coup, une pensée traversa mon cerveau.

» À midi ! Oui, c'était bien à midi que cet Anglais devait revenir. Il voulait mon tableau ou ma vie. Ma vie ! oh ! il ne prétendait pas m'assassiner. Sans doute, il allait me proposer un duel, et moi, inhabile, j'allais me trouver en face d'un adversaire dont l'épée trouverait à coup sûr le chemin de mon cœur. Et c'est avec une joie ineffable que je songeais à cela. Cet homme me tuerait ! oui ! c'était la fin de cette épouvantable torture ! Je voulais qu'il me tuât, et bientôt, sans délai. J'avais une panoplie ; j'en détachai deux épées et les examinai avec complaisance, les faisant plier sur mon pied. L'acier était bon, la pointe affilée… Mourir ! mourir !… Et comme cette douzième heure tardait à sonner ! J'étais là, courbé sur mes poignets, l'œil rivé à la pendule et disant à l'aiguille :

» – Hâte-toi donc ! marche ! marche !

» Au moment où j'entendis cliqueter le ressort qui prend la sonnerie, toute mon âme se suspendit à cette sonorité que j'attendais.

» Midi ! Et à peine le douzième coup s'était-il éteint dans la prolongation de l'écho argentin que j'entendis la porte s'ouvrir.

» D'un élan, je me redressai… je regardai…

» Et je poussai un cri de surprise, presque d'épouvante…

» Isabelle venait d'entrer.

» Et cependant, je ne courus pas à elle. Il me sembla qu'une force plus grande que ma volonté me clouait au sol. Elle était là, debout, immobile, drapée dans un costume de satin noir qui modelait son buste et son corps tout entier, pâle et blanche dans cette gaine sombre. Ses cheveux tordus lui faisaient comme un diadème sinistre. Son regard était fixe, dur : oui, c'était cet éclair qui, la veille, avait éclaté sous ses cils de soie et qui maintenant restait à l'état de lueur continuelle.

» D'un geste inconscient, je lui fis signe d'avancer.

» Elle vint à moi, et alors, sur ce visage charmant qui pour moi avait reflété toutes les joies de ma vie, de ma jeunesse enthousiaste, je ne vis plus que les lignes immobiles d'un masque de marbre.

» Triomphant enfin de l'espèce de stupeur qui pesait sur moi et enchaînait tout mon être, je prononçai son nom. Mais ma voix se perdit dans un sanglot.

» Ses lèvres, rouges et sensuelles, eurent un sourire railleur.

» – Martial, dit-elle, nous avons à causer… longuement. Voulez-vous m'entendre ?

» Dans cette voix qui résonnait pour moi d'une mélodie presque divine, il y avait un étrange frémissement. Je ne sais ce que je répondis… sans doute quelqu'une de ces banales folies qui montent au cœur de ceux qui aiment.

» – Voici, reprit-elle. Dites-moi pourquoi vous avez refusé de vendre à lord S… votre tableau…

» – Quoi ! tu sais cela ?

» – Je le sais. Voulez-vous me répondre ?

» J'étais si lâche que, ne devinant rien encore, je pliai devant sa volonté. Bien plus, je me disais que ce que j'allais lui dire allait la toucher, briser cette glace sous laquelle se cachait, dans je ne sais quel incroyable phénomène, mon Isabelle d'autrefois.

» – Ne l'as-tu pas compris ? m'écriai-je. Cette œuvre que de prétendus connaisseurs admirent comme un effort de l'art, n'est-ce pas ma vie ? n'est-ce pas tout mon rêve, tout mon bonheur ?… Quoi ! j'irais livrer à des mains profanes ce lambeau de mon cœur !… j'irais pour quelques pièces d'or vendre ce qui est toi, ce qui est ta beauté, ce qui est mon amour et mon avenir ! Jamais !… il est impossible que tu n'aies pas deviné cela…

» Elle releva la tête, et, plongeant son regard dans mes yeux :

» – Je veux, fit-elle en martelant chaque mot, je veux que vous acceptiez les offres de lord S…

» – Tu es folle !… Non, ce n'est pas toi qui parles !… Voyons !… quelle pensée te trouble ? Est-ce parce que tu me crois pauvre ?… est-ce parce que la modestie de notre existence te pèse ? Avec les guinées que m'offre cet homme, je pourrais te donner une vie princière, digne de toi. C'est cela que tu veux,

n'est-il pas vrai ? Eh bien ! écoute-moi !… De cette œuvre, s'il le faut, je ferai une copie ; mais, je le sais, ce ne sera plus toi. J'effacerai tes traits et je demanderai à l'idéal quelque type qui, moins parfait que toi-même, résume cependant les traits essentiels de la beauté humaine…

» Elle me regardait sans m'interrompre. Je continuai :

» – Puis je me mettrai au travail. Tu le vois, maintenant je suis sur le chemin de la gloire, de la fortune… Mes toiles se couvriront d'or, et cet or je te le donnerai ! Dis-moi, n'est-ce pas, c'est bien là ce que tu veux ?

» Elle eut un mouvement d'impatience, et alors, tandis que je tendais vers elle mes mains qui suppliaient, voici, écoutez bien, voici ce qu'elle me dit :

» – Monsieur, je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé… Si je suis venue à vous, c'est parce que j'avais compris qu'il y avait en vous une force qui, centuplée par la passion, pouvait produire un chef-d'œuvre. J'étais le modèle, et je savais que ce modèle éveillerait en votre âme d'enfant toutes les sensations exaltées qui seules donnent à l'œuvre la vie réelle.

» Une sorte de râle s'était échappé de ma poitrine. Je me laissai tomber sur un siége, et, l'œil plein d'effarements, je la contemplai.

» Elle continuait :

» – Donc je me suis donnée à vous qui, croyant à mon amour, avez résumé dans cette toile tout ce que la nature vous avait départi de force et de talent… je voulais cela, et je suis arrivée à mon but. Quel était ce but ? je vais vous le dire. Je suis de ces femmes qui haïssent les banalités de ces passions fiévreuses dans lesquelles vous autres, naïfs, croyez trouver le bonheur !…

Moi, entendez-moi, je veux être riche, je veux être grande, je veux être reine ; je veux, par ma beauté, par cette perfection physique qui vous affole, conquérir toutes les puissances humaines… Je n'ai pas de cœur… j'ignore même ce que veut dire ce mot. Quant à l'amour, je sais ce que je vaux et je ne crains jamais de l'éprouver. Pourquoi je suis ainsi ? parce que ma mère est morte de douleur, après avoir été abandonnée par l'homme auquel elle avait dévoué toute sa jeunesse… Soyez tranquille, ce jour-là, j'ai compris la vie. Ne supposez pas que je veuille ici copier ces héroïnes dramatiques qui ne rêvent que vengeance… je ne cherche pas à venger ma mère… Sa mort a été un enseignement… j'en profite, voilà tout !

» Elle parlait sans colère, sans amertume, sans que dans cette effroyable confession dont chaque mot tombait sur mon cerveau comme une goutte de plomb brûlant, sa voix ne s'élevât ni ne faiblît.

» Et savez-vous ce que moi je faisais pendant qu'elle tordait mon cœur qui saignait – vraiment ces folies sont criminelles ! – je la contemplais toujours et cette phrase se creusait plus profonde en moi :

» – Qu'elle est belle !

» – Vous êtes intelligent, continuait-elle, toujours calme, toujours impassible, vous me comprenez, n'est-ce pas ?… Me sachant belle, je voulus que cette beauté fût connue, admirée. Il me répugnait de gravir un à un les échelons qui devaient m'amener aux sommets qui étaient mon but… De vous j'ai fait un peintre… je vous ai en quelque sorte échauffé de cet amour qui vous a tué… l'étincelle a jailli, et maintenant je vous dis : Je ne vous aime pas ! je ne vous appartiens pas ! je suis libre de moi-même, et lord S…, qui est venu hier et qui m'attend, est mon amant !

» – Misérable !

» Je bondis vers elle, les poings levés, avec un rugissement.

» Elle avait croisé ses deux bras sur sa poitrine, la tête haute, sans forfanterie cependant ; elle savait bien que je ne la frapperais pas, que je ne la tuerais pas. Et mon bras retomba inerte, et des larmes désespérées jaillirent de mes yeux. J'avais entendu cela, elle m'avait souffleté de ses aveux insolents et cyniques, et cependant je ne l'écrasais pas comme un reptile.

» Elle n'avait pas fini d'ailleurs, et tandis que je retombais fou, stupide, j'entendis encore sa voix dont le diapason ne s'était même pas modifié :

» – Vous comprenez que lord S… ne peut pas laisser entre vos mains cette toile qui prouve les liens qui vous ont uni à moi. C'est pourquoi il me faut ce portrait, et ce que vous avez refusé hier, je veux que vous l'acceptiez aujourd'hui.

» Ah ! quelle épouvantable scène, et l'humanité peut-elle descendre aussi bas ? Je priai, je sanglotai, je me traînai à ses pieds, je lui criai mon amour avec toutes les folies de la passion forcenée.

» Et comme toujours, hautaine et sûre d'elle-même, elle me répétait ce mot : Je veux !… je courus à mon bureau, je saisis une plume et traçai quelques lignes.

» – Si tu le veux, m'écriai-je, ce tableau, je te le donne !

» – À quel prix ? »

À ce moment Martial s'arrêta encore. La honte le tenait à la gorge.

» Lorsque Isabelle sortit de chez moi, reprit-il après un silence, je lui avais vendu ce tableau qu'elle m'avait payé… du même prix qu'elle allait payer à son amant les enivrements du luxe et de la fortune.

» La porte se referma sur elle.

» Alors vint la honte ! la première que j'eusse ressentie et qui est la plus horrible de toutes… J'avais conscience de mon infamie, et, chose effrayante, je ne me repentais pas !

» Lorsque j'avais entendu le froissement de sa robe glissant sur l'escalier – alors qu'elle courait vers lord S… qui l'attendait – j'étais tombé à genoux comme pour baiser encore les traces de ses pas… Quand je me redressai, je vis à quelques pas de moi un point blanc qui attira mon attention… une sorte d'attraction involontaire m'entraîna de ce côté… j'étendis les mains !…

» C'était la lettre de ma mère… de ma mère que j'oubliais… de ma mère qui aurait frémi de désespoir si elle avait vu le front pâle de son fils déshonoré…

» Cette lettre, je la pris entre mes doigts et je la regardai longuement ; par un mouvement instinctif, je l'approchai de mes lèvres, mais je l'écartai vivement… Non, ces lèvres n'étaient pas dignes de toucher ces lignes tracées par la mère honnête…

» Je n'osais pas même briser le cachet. Il me semblait que de ses plis allait sortir une malédiction !

» – Allons ! fis-je avec un frisson…

» Et la lettre se déploya sous mes yeux.

» Ah ! la foudre fût tombée sur ma tête, que je n'aurais pas été frappé d'un coup plus terrible.

» Cette lettre contenait ces mots, écrits d'une main tremblante :

» Mon enfant, mon Martial, viens vite… nous sommes perdus et je meurs ! »

» Je me redressai hagard. Non ! je m'étais trompé ; j'avais mal lu ; ce n'était pas possible. Quoi ! pendant que cette misérable femme… ma mère était là-bas, seule, désolée, qui souffrait, qui pleurait, qui mourait…

» Infâme que j'étais !…

» Que signifiaient ces mots : Nous sommes perdus !… Qu'importe ! il n'y avait pas à hésiter, il fallait partir, partir sans perdre une minute !… Eh bien, le croiriez-vous ?… le fils ingrat eut besoin de toute sa force pour ne pas attendre… attendre quoi ?…

» Attendre que peut-être l'autre revînt encore ! l'autre, la courtisane ! celle qui m'avait cent fois répété :

» – Je ne t'aime pas ! je ne t'aime pas !

» Celle qui m'avait dévoilé toute la vénalité de son cœur.

» Oui, j'attendais encore cette misérable, tandis que ma mère, qui s'était tuée pour moi, se tordait les mains et m'appelait ! C'est hideux !… mais je me confesse… et j'étais ainsi oublieux du bien et rivé au mal…

» Et le combat fut long, douloureux… Je n'en suis que plus coupable. Encore je ne savais rien…

» Il me restait quelque argent. J'avais touché, quelques jours auparavant, le trimestre de la pension de six mille francs – je ne sais comment elle avait fait, la chère martyre – que me servait ma mère…

» Je courus à la poste, et, deux heures après, les chevaux m'entraînaient sur la route de la petite ville de G…

» C'est à n'y pas croire. Avant de quitter mon atelier, j'avais, dans un petit tiroir où naguère Isabelle plaçait des objets à mon usage, déposé un billet qui contenait ces mots :

» Attends-moi, je t'aime !… »

» Cependant, lorsque, lancé sur la route, à travers la nuit, j'entendis grelotter les sonnettes tintant au cou des chevaux, lorsque je me sentis environné d'ombre, il se fit en moi un singulier revirement…

» Métamorphose subite et, hélas ! passagère ! j'oubliai cette passion qui me tenait à l'âme comme un bandit saisit un passant par le cou, et tous mes souvenirs affluèrent à mon cerveau, retraçant une par une les scènes du passé…

» Je revis mon père qui, d'un pas lent, baissant son front chargé d'étude, regagnait son cabinet après nous avoir donné, à ma mère et à moi, le baiser d'adieu. Il s'enfermait et je savais qu'il travaillait, toute la nuit, disputant au repos chaque heure, chaque minute…

» Mon père !… Voyez à quel point la vie fiévreuse que je menais avait oblitéré ma conscience… Je ne me souvenais même plus des dernières lettres de ma mère…

» Depuis plus de huit ou dix mois, elle n'avait plus reçu de lettres de lui. Où était-il ? elle l'ignorait. Elle supposait seule-

ment qu'il s'était enfoncé dans les terres, sur les confins de la Chine, et que les communications manquaient.

» De ses angoisses, elle ne disait rien. Et moi, tout entier saisi par l'engrenage qui devait arracher un à un les lambeaux de mon être, je ne devinais rien !…

» Mon père ne pouvait être, lui – forte et probe nature – soupçonné d'égoïsme et d'oubli… les pays qu'il parcourait étaient pleins de périls pour les Européens, menacés par des maladies inconnues, par cette haine brutale des peuplades sauvages qui ignorent et redoutent à la fois. C'était étrange. Tandis que mon œil à moitié fermé suivait sur la route le sillage des lanternes qui couraient et dont le reflet rougeâtre tremblotait sur les arbres, je me sentais revivre dans mes anciennes sensations du passé.

» Et alors je croyais lire en traits de feu, inscrits sur les panneaux de la chaise de poste, les mots qu'avait tracés la main de ma mère :

» Viens ! nous sommes perdus ! je meurs ! »

» Plus vite ! plus vite ! Ah ! que ces chevaux étaient lents ! Je me penchais hors de la voiture et j'offrais au postillon des poignées d'or. Le fouet claquait. Les chevaux bondissaient, ayant l'écume au mors… Plus vite !… plus vite !… que j'échappe à la crainte, au remords qui me tenaillent !… Le remords ! oui, je me disais que chaque baiser donné par moi à l'impure, à l'infâme, avait tué ma mère.

» Oh ! comme ce fut long !… Quelles rages je dus dévorer !… Alors que j'eusse voulu voler plus vite que le vent, une roue cassait… ou bien c'était le postillon qui était ivre… ou bien un cheval qui boitait. En vain je priais, je payais, c'était long,

effroyablement long. Car maintenant une vision persistante obsédait mon cerveau.

» Ma mère… morte !

» Enfin le troisième jour, à l'aube, j'aperçus le bout du faubourg. C'était la ville où s'était passée mon enfance, insoucieuse et choyée !… Ah ! vrai ! en ce moment, j'oubliai Isabelle, cette beauté surhumaine, cette attraction affolante… je ne vis plus que le clocher pointu, couvert d'ardoises, dont la croix découpée en plein zinc se détachait comme une double ligne sur le ciel blanc…

» Et tandis que la chaise de poste roulait entre les maisons encore endormies, je ressentais une joie d'enfant à regarder ces portes que je connaissais toutes, ces fenêtres derrière lesquelles dormaient des amis…

» Puis la voiture s'arrêta. C'était là ! J'étais arrivé !…

» Le conducteur faisait vibrer sa mèche neuve à travers l'air, qu'il coupait méthodiquement… Il me semblait, en vérité, que j'arrivais en triomphateur.

» La porte s'ouvrit. Une femme, la vieille Suzanne, que nous appelions simplement Zanne, ouvrit précipitamment la porte, et le doigt sur les lèvres, me regardant d'un œil gonflé de larmes, dit :

» – Pas tant de bruit !… Vous voulez donc la tuer !

» Mon cœur se serra si fort que je crus que j'allais tomber.

» Mais la vieille Zanne m'avait saisi dans ses bras. Elle était forte, la brave femme, forte de cette énergie que les cœurs honnêtes retrouvent pour secourir les douleurs des autres.

» J’avais à peine le pouvoir de murmurer quelques mots :

» Ma mère… en danger !… dites… dites vite !…

» – Ah ! monsieur Martial, il y a vingt-quatre heures que nous vous attendons ! Comme vous êtes en retard !… Au fait, c’est peut-être que les routes sont bien mauvaises !…

» Ah ! comme ces âmes droites savent vous faire rougir ! Leur honnêteté naïve tombe à plomb sur vos regrets et vos responsabilités ! Elle ajouta :

» – J’avais si grand’peur qu’elle mourût avant de vous avoir revu !

» J’avais perdu tout un jour là-bas ! à Paris !… et j’aurais pu la trouver morte !… c’était épouvantable !… d’autant que le sens moral défaillait à ce point en moi, que je ne me souvenais plus qu’elle m’avait crié : « Viens ! je meurs !… »

» La Zanne ouvrit une porte et me poussa en avant.

» Je ne sais… je vis un lit blanc… je discernai une forme vague dans l’ombre que projetaient les rideaux… et je tombai à genoux en sanglotant et en disant :

» – Maman ! maman !

» Une main se posa sur mon front. Oh ! comme elle était légère. On eût dit les doigts d’un être immatériel.

» – Tu vois bien, Zanne, dit une voix cassée qui semblait un souffle, tu vois bien… qu’il viendrait !

» Cet « il viendrait !… » était tout un reproche. La vieille servante avait douté de moi. J'eus peur et honte à la fois, comme si je redoutais qu'elle eût à travers la distance découvert la cause de mon retard.

» J'osai lever les yeux sur ma mère.

» Ah ! quel spectacle ! Cette femme, énergique et vigoureuse sous sa fragilité native, n'était plus que l'ombre d'elle-même. Ses cheveux blancs se collaient en bandeaux plats sur ses tempes amaigries, et son front, bombé par le retrait des lignes du visage, était éclairé par deux yeux caves, secs, brillants…

» Il n'y avait pas à douter, c'était la mort !

» – Oh ! je t'en prie, murmura-t-elle, viens près, tout près, que je t'embrasse… de tout mon cœur… comme autrefois.

» Elle me prit par les deux joues comme on fait à un enfant, et sur mon front brûlant, je sentis ses lèvres froides…

» – Que s'est-il passé ? m'écriai-je. Il y a longtemps que tu es malade ! Pourquoi ne m'as-tu pas appelé plus tôt ?

» – Chut ! fit-elle, ne parle pas si fort. Ma pauvre tête endolorie est devenue bien sensible… il ne faut pas m'en vouloir !… Mais parle tout bas… tout bas…

» Elle se tourna péniblement et adressant un signe à la vieille Zanne, qui regardait à travers ses larmes cette scène douloureuse :

» – Laisse-nous, ma mie, il faut que je cause avec lui… et tu sais… je n'ai pas de temps à perdre…

» Nous restâmes seuls. Je n'osais pas interroger. J'attendais.

» – Petit, reprit ma mère (c'était ainsi qu'elle m'appelait autrefois, avant que je l'eusse quittée), petit, ouvre le petit meuble là-bas… Oui, c'est cela… le tiroir du haut… Il y a une lettre, n'est-ce pas ?… pliée… avec le timbre de Bordeaux… Apporte-la… mets-la sur mon lit… Merci !… tu es toujours gentil et complaisant comme autrefois… Ah ! mon pauvre Martial !

» Je me remis à genoux auprès de son lit.

» – Vois-tu, reprit-elle, j'ai bien de mauvaises nouvelles à t'apprendre… Il faut avoir du courage…

» – Mon père ! m'écriai-je.

» Elle posa vivement sa main sur ma bouche.

» – Oh ! non, pas cela ! fit-elle. Cependant, promets-moi de ne pas te désoler… Car, sais-tu, c'est si terrible que j'en meurs… Quand j'ai appris… ce que contient cette lettre, je suis tombée par terre… même je me suis fait bien mal… parce que ma tête a porté contre le mur… J'ai eu le délire… C'est bien étrange, cela !… je ne comprenais plus, je ne pensais plus… Cependant je me souviens de ce qui se passait dans ma pauvre tête… C'étaient des mensonges !… je te voyais rire, je t'entendais chanter, et tu avais autour de toi toute sorte de monde… Comme c'est bizarre, le délire !…

» Je baisais ses mains à pleines lèvres. Je n'avais pas l'infamie de me défendre. Pauvre, pauvre mère !

» – Mais il ne faut pas que je perde de temps, reprit-elle, parce que je suis sûre, je sais que je vais bientôt mourir… Ne

pleure pas… Là !… voilà que tu sanglotes !… Petit, je te le défends !… Écoute-moi, et promets-moi d'être bien courageux…

» – Parlez ! parlez, ma mère !

» – Oui, mais je te défends de t'exalter… Vois-tu, depuis le jour où ton père est parti, je ne vivais plus. Il ne faut pas m'en vouloir, mais je l'aimais tant ! Ah ! si tu savais tous les trésors de dévouement et de bonté que renfermait cette âme ! Si je vaux quelque chose, c'est à lui que je le dois. N'en doute jamais. Eh bien ! voilà près d'une longue année que je n'ai entendu parler de lui… C'est atroce, cela. J'ai eu des mois entiers sans sommeil. J'étais là, seule, tendant l'oreille… car je me disais : S'il n'écrit pas, c'est qu'il revient. Hélas ! le matin passait, et puis le soir, et ton père n'était pas là… Seules, tes lettres me remettaient un peu de joie au cœur. Ah ! je veux te le dire, je suis fière et heureuse ; car, enfin, tu es bien un peu mon œuvre… et quand j'ai lu dans les journaux – j'en ai fait venir exprès… pour les montrer – « notre grand peintre Martial, » alors c'était une fraîcheur qui me passait à travers le cœur. C'est si bon, l'orgueil de son enfant !

» Elle s'interrompit. Sa respiration était courte. Je ne doutais plus. La mort guettait sa proie, et elle ne pouvait plus lui échapper…

» – Mais, ton père !… qu'est-il devenu ? La dernière fois qu'il m'a écrit, il était à… attends donc !… je ne me rappelle pas bien le nom… Saïgon… oui, c'est bien cela. Et il me disait que tout allait au mieux, qu'il était sûr de réussir… que nous serions riches comme des rois… et il ajoutait… tiens cela me fait rire : Le Roi du Feu t'envoie l'expression de son profond respect… Tu te rappelles bien… Comme il était singulier, ce Roi du Feu !

» Et elle rit aux éclats. J'eus peur. Est-ce que le délire allait de nouveau s'emparer d'elle ? Mais sa volonté fut plus forte que la maladie. Elle redevint maîtresse d'elle-même.

» – Depuis ce temps, je n'ai plus entendu parler de ton père… Je ne suis pas bien effrayée… parce qu'il m'avertissait qu'il allait partir pour une expédition lointaine… pour le pays… des Khmers ! Tu sais, tu as déjà entendu ce nom… La statue qu'il avait reçue dans la caisse… tu te rappelles… c'était, nous a-t-il dit… le roi Lépreux, le dernier souverain des Khmers… Il ajoutait qu'il était déjà allé dans ce pays… et que, de la part des indigènes… des sauvages, sans doute… il n'y avait aucun péril à redouter… Et cependant, je n'ai plus entendu parler de lui !…

» Je crus que c'était cette inquiétude seule qui l'avait abattue ainsi, et je m'efforçai de la rassurer. Mais elle me fit signe de me taire.

» – Je te dis tout cela, continua-t-elle, veux-tu savoir la vérité ? pour retarder le moment où tu apprendras la terrible nouvelle…

» – Mais, ma mère, que peut-il nous arriver de douloureux ? Pourvu que mon père vive…

» – Ceci, fit-elle d'un ton fiévreux, c'est que le banquier chez lequel nos fonds étaient déposés… tu sais bien, le banquier de Bordeaux… M. Estremoz…

» – Eh bien ?

» – Eh bien, ce misérable est parti, en emportant notre modeste fortune… Tu es complètement ruiné !…

» Sans me laisser placer une seule parole, elle continuait :

» – Tu es ruiné, entends-tu ? C'est la misère pour toi. Tu n'as plus un sou. Tu mourras de faim, de froid… Je sais bien ce que c'est. Tu es trop jeune encore pour résister à ces privations atroces… Nous n'avons plus rien, rien !…

» Chacun de ses mots se scandait dans une sorte de râle.

» Ainsi, c'était pour cela que se mourait ma mère ! Ah ! en vérité, je sentis tout mon être se soulever à cette pensée… Certes, je glissais déjà sur la pente du mal… mais, du moins, l'amour de l'argent pour lui-même n'avait pas desséché mon cœur… Que m'importait cette fortune ! Ruiné ! Eh bien ! tant mieux !… est-ce que ce n'était pas me contraindre à lui rendre au centuple, à elle, les sacrifices qu'elle s'était imposés pour moi ? Je lui dis tout cela ! Comme je parlais éloquemment de travail, de succès, de gloire, de fortune, et cependant, tout à coup, je m'interrompis. Sur sa lèvre errait un sourire d'incrédulité profonde.

» – Tu doutes de moi, maman ? m'écriai-je. Ah ! c'est mal !

» – Bébé ! va ! fit-elle.

» Elle m'attira tout près d'elle, si près que ses lèvres touchaient mon oreille.

» – Tu crois donc, dit-elle tout bas, et ses yeux se baissaient comme si elle eût rougi de me parler ainsi, tu crois donc que je ne sais pas ce qui se passe ? Je sais que tu aimes… que tu es aimé !… Oh ! d'abord cela m'a fait de la peine, et puis je me suis raisonnée… Tu es si jeune… et puis, on m'a dit que tu l'adorais. Elle s'appelle Isabelle. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Eh bien, j'ai peur que, si tu es pauvre… elle ne te quitte, et que cela ne te fasse trop de peine !

» Mon Dieu ! où cette femme, chaste et pure entre toutes, avait-elle appris cette indulgence ! Et si vous aviez vu ce sourire un peu fin, un peu moqueur, tout affection et tout pardon !... Cette vierge-mère aimait tant son fils qu'elle mourait de douleur de ne pouvoir lui éviter une larme... et pour qui ? pour qui cette émotion sainte !... cette condescendance sublime !

» Pour cette femme qui s'était vendue, qui se vendait, qui allait se vendre sans cesse et toujours !

» – Je ne la connais pas, me dit ma mère ; mais je la vois à travers toi... tu l'aimes... donc elle est bonne et belle !... oh ! je te connais !... tu es bon juge !

» J'aurais voulu me tuer au pied de ce lit.

» Ce qui m'étonnait profondément, c'est que ma mère fût aussi bien instruite de ce qui se passait à Paris. Voici ce qu'elle m'avoua. Lorsqu'elle avait appris, très-indirectement, que j'avais une maîtresse, elle avait éprouvé une terreur invincible. Sans doute, cette femme allait m'arracher au travail, me pousser sur le chemin mauvais de l'oisiveté, à la débauche, peut-être... et, sans faire part de son projet à personne, elle était venue à Paris et avait pris adroitement ses renseignements. Or, que lui avait-on dit ? Depuis qu'Isabelle vivait auprès de moi, j'avais complètement renoncé à la vie que j'avais menée jusque-là. Plus de ces *parties* entre camarades, d'où l'on revient la tête lourde et les yeux rougis ; je travaillais sans cesse, avec ardeur. On parlait d'un chef-d'œuvre.

» Ma mère ne voulut même pas m'embrasser. Elle craignait que je ne lui reprochasse de m'espionner. Et elle était repartie dans sa solitude, la chère âme, heureuse de ce que le danger par elle redouté ne fût qu'imaginaire !...

» Voilà ce qu'était ma mère !… Quant à la perte de sa petite fortune, c'était pour elle un coup mortel. Depuis quelque temps déjà, sa santé était chancelante, et son énergie seule la soutenait encore ; mais quand elle avait vu s'écrouler d'un seul coup toutes ses espérances, tout cet édifice de sécurité sur lequel, à ses yeux, reposait mon avenir, elle avait été saisie d'une crise terrible, à laquelle elle devait succomber.

» Ah ! combien douce et charmante elle resta jusque dans les affres de l'agonie !… elle se préoccupait surtout de ce que j'allais devenir.

» Sur les quelques centaines de francs qu'elle s'était réservées pour son entretien, elle avait encore économisé, et ce fut avec un sourire de joie indicible qu'elle tira de son chevet la bourse où brillaient ces dernières pièces d'or, dont chacune représentait une privation pénible.

» – Prends, me dit-elle. C'est le sang de ta pauvre maman ; cet argent-là te portera bonheur… Maintenant ce n'est pas tout, il me reste des bijoux… les voici, dans cette petite cassette… je les ai reçus de ton père… et si tu veux me faire bien plaisir, tu me jureras… non, tu me promettras… pas de serment, ta parole me suffit… de ne t'en défaire qu'en cas d'absolue nécessité… Il est bien entendu que je ne laisse pas de dettes, pas même le loyer de notre petite maison… Comme je savais que j'allais mourir, je me suis entendue d'avance avec le propriétaire, et tu peux la quitter sans avoir rien à payer… tu comprends, nous avons fait une cote mal taillée ! et il a résilié le bail.

» Est-il rien de plus admirable que cette sollicitude maternelle, prévoyante jusqu'à la mort !

» Quand elle comprit que la minute suprême arrivait, elle m'attira près d'elle, et me serrant contre sa poitrine amaigrie où grinçait un râle souffreteux :

» – Tu sais, me dit-elle, quand tu reverras ton père, tu lui donneras mon dernier baiser…

» Et ses lèvres se posèrent sur mon front… et j'entendis un long soupir !

» La pauvre femme se laissa tomber sur son oreiller, ferma les yeux et mourut…

» Voilà les enseignements que j'avais reçus ! voilà la sublime éducatrice que mon père m'avait donnée !

» Et voici ce que j'ait fait…

» Six mois après, il semblait que tout cela ne fût qu'un mauvais rêve, à jamais effacé. J'étais redevenu l'amant d'Isabelle ; mais cette fois, amant honteux, hypocrite, me glissant au milieu des sourires des laquais, par un escalier dérobé, attendant, anxieux, qu'elle fût seule…

» Cette passion malsaine s'était de nouveau emparée de moi avec l'intensité de la fièvre.

» Travailler ! il était bien question de cela. Parfois, je barbouillais à la hâte quelques toiles, que j'allais vendre pour ne pas mourir de faim, et le plus souvent j'employais cet argent en bouquets, que j'accourais offrir au Ténia.

» Car déjà on la nommait ainsi.

» L'Anglais qui m'avait pris ma maîtresse avait promptement compris quelle nature hideuse se cachait sous cette enveloppe admirable ! Et, désespéré, il s'était tiré un coup de pistolet dans la tête.

» Je crois qu'il a survécu à sa blessure.

» Dire comment j'ai vécu, je ne le sais pas. Je n'avais plus d'autre objectif que cette femme. Dix fois, elle m'a chassé, et alors mes amis me prenant en pitié, m'entraînaient dans le monde, espérant que cette diversion me sauverait de moi-même. Rien ! c'était comme la tache de sang de lady Macbeth, que toute l'eau de la mer ne parviendrait pas à effacer.

» Je passais les nuits devant son hôtel, épiant aux fenêtres de sa chambre un rayon de lumière, une ombre.

» Je n'avais pas de pain, j'étais devenu une sorte de mendiant famélique qui errait dans la vie, comme ces Italiens qui jadis portaient en leurs veines le poison des Borgia, poison cent fois moins terrible que celui qui tuait en moi la conscience et l'honneur.

» Le plus horrible en ceci, c'est que cette femme jouait avec mon âme avec un épouvantable cynisme !

» Quand des mois s'étaient passés, quand je commençais à désespérer et que peut-être une lueur de raison allait jaillir en moi, on eût dit qu'elle devinait ce prochain réveil ; alors elle m'appelait.

» Tantôt, quand, stupide et rougissant de moi-même, je me trouvais sur le passage de sa voiture, elle s'arrêtait brusquement et m'appelait ; j'accourais, courbé comme un valet, et alors, avec un éclat de rire, elle repartait au galop de ses chevaux.

» Et j'étais presque heureux qu'elle m'eût reconnu, fût-ce même pour m'insulter.

» Ou bien, dans la mansarde où j'avais dû me blottir, comme un fou dans un cabanon, je recevais un billet qui contenait ce seul mot :

» Viens ! »

» Et j'obéissais à cet appel… elle me recevait et me disait :

» – Tu ne t'es pas encore tué !… décidément, tu es si lâche que je t'aime !

» Et avec quel art infernal elle se plaisait à m'abreuver d'humiliations ! Comme elle arrachait un à un de ma conscience chaque sentiment encore résistant !

» Ces bijoux, que ma mère m'avait confiés et que ma parole aurait dû me rendre sacrés, je les donnai à cette femme, qui, sous mes yeux, s'en para pour aller au théâtre avec son amant.

» Et encore me dit-elle :

» – Sont-ils assez vieillots ! mais tant pis, ils me plaisent ainsi.

» Le dégoût me monte aux lèvres quand je plonge par la pensée dans cette fange, où je ne me débattais même plus.

» Quand, pour la dernière fois, elle me mit à la porte comme un laquais, j'attendis longtemps, espérant encore un de ces caprices odieux qui me rapprochaient d'elle. Cette fois, ce fut trop long. Et peu à peu je me sentis envahi par un tel mépris de moi-même et de cette misérable, que je me condamnai.

» Vous savez le reste.

» Tombant de degré en degré, roulant sur cette pente où les désespérés vont vite, j'avais tout négligé, tout oublié… et mes ardeurs de travail et mes espérances de succès.

» J'avais d'abord demandé à l'ivresse l'oubli fiévreux, j'avais bu de l'absinthe ; mais loin de me calmer, l'alcool ne faisait qu'exaspérer ma douleur.

» Parfois, j'avais tenté de ressaisir mes pinceaux ; les êtres qu'évoquait mon imagination n'étaient que des spectres.

» Et la misère venait ! Larve hideuse, elle m'enserrait de ses deux bras qui étouffent et navrent ! Dans cette mansarde dont les murs délabrés criaient, par toutes leurs lézardes, les tortures de la pauvreté, je me sentais glacé. En vain, je faisais appel à mon courage, à toutes les exhortations du passé. Il m'était impossible de me dominer. En dépit de moi, cette femme me tenait comme ces stryges des légendes qui embrassent et emportent les enfants !

» À mon cœur montaient le dédain, le mépris de mon être. À quoi étais-je bon ? À quoi étais-je utile ? De mon père je ne savais rien. Ma mère, je l'avais tuée, car c'était pour moi et à cause de moi qu'elle était morte !

» Alors, inutile aux autres et à moi-même, je n'avais plus qu'à disparaître.

» Ce qui me décida fut ceci. Une dernière fois je m'interrogeai, la question était ainsi formulée :

» – Si le Ténia t'appelait, irais-tu ?

» Voyez, je disais déjà le Ténia, c'est-à-dire que j'acceptais la renom monstrueux qui s'attachait à cette femme.

» Le Ténia ! c'est-à-dire cette mucosité sinistre et rampante qui s'agglutine aux entrailles, les ronge, les serre, les anéantit, qui de l'homme fort fait un squelette, qui tue la force, détruit l'énergie…

» Le Ténia ! épouvantable étrangeté devant laquelle hésite encore la science :

» – Si elle t'appelait, irais-tu ?

» Et je répondais :

» – Oui !

» Alors il fallait en finir avec moi-même.

» Je me décidai.

» Je me condamnai à mort.

» Oh ! la terrible journée qui précéda l'acte suprême ! Comme, dans la vitalité de ma jeunesse, j'essayai encore de me défendre ! comme je voulais me rattacher à la vie ! comme je plaidai ma cause ! comme je fus indulgent pour mes turpitudes !

» Plaidoiries, plaintes, regrets, tout se heurta contre ma propre ignominie.

» Et ce jugement que j'avais porté contre moi-même, je me dis qu'il fallait l'exécuter.

» Pourtant, je m'en souviens maintenant, à l'heure dernière, une vision éblouissante passa devant mes yeux.

» Oui ! où donc était-ce ? Une jeune fille, pure, chaste, adorable ! Ce fut un éclair, il me sembla que si je l'avais rencontrée plus tôt, je serais devenu un homme !

» Bah ! c'était quelque nouveau mirage décevant mon âme affolée !

» Vous savez le reste !

» Et maintenant, messieurs, vous qui m'avez sauvé, vous qui avez droit à scruter les replis les plus profonds de mon âme…

» Jugez-moi…

» Seulement, écoutez bien… J'ai été assez franc, j'ai fait assez bon marché de mon orgueil, de mon amour-propre, pour que vous acceptiez ma parole !

» Depuis l'heure où j'ai voulu abandonner la vie, il s'est accompli en moi une transformation telle que, m'interrogeant, il me semble être revenu de deux années en arrière. Non, tout ce que j'ai dit n'existe plus ! Le Martial d'autrefois est mort !… et un autre s'est éveillé, en qui parlent toutes les voix de l'honneur et de la probité.

» Si je vous ai bien compris, vous vous êtes dévoués à une œuvre grande et généreuse ; vous vous êtes constitués, au milieu de cette société égoïste et haineuse, les chevaliers du droit et du devoir.

» Eh bien ! je vous le demande : ouvrez-moi vos rangs, et, soldat fidèle, je combattrai à vos côtés.

» Dans cette armée du bien, dont vous m'avez révélé l'existence, je prendrai – si vous le voulez – le poste le plus

humble ou le plus dangereux… Toutes mes énergies d'homme se sont réveillées à votre appel. Je ne vous demande pas de croire aujourd'hui en moi… mettez-moi à l'épreuve… ma vie vous appartient… J'attends votre arrêt. »

Martial se laissa retomber sur son siége, épuisé par les angoisses de cette confession, où s'étaient déroulés ses plus amers souvenirs. Peu à peu, les personnages qui composaient le Club des Morts s'étaient laissé eux-mêmes entraîner par ce récit, où la faiblesse humaine parlait si haut. Et quand Martial eut fini, pas un mot ne s'échappa de toutes les poitrines oppressées. Tous s'absorbaient dans leur pensée, et peut-être se souvenaient d'avoir subi, eux aussi, le joug de funestes passions. Enfin, Armand de Bernaye se leva.

– Messieurs, dit-il, vous avez entendu le récit de Martial, vous avez entendu encore la requête qu'il vous adresse. Vous savez ce qu'il nous reste à faire. Que chacun de nous descende au plus profond de sa conscience, et se demande si l'homme qui fait appel à nous est digne de se dévouer à l'œuvre que nous avons entreprise… Souvenez-vous que notre premier devoir, c'est la franchise absolue envers nous-mêmes. Donc, pas de fausse fierté, pas de compromis !… Oui, ou non, Martial a-t-il le droit de faire partie du Club des Morts ? Oui ou non, avons-nous, à notre tour, le droit, en nous confiant à lui, de lui livrer les secrets de notre association ? Notre réponse, vous le savez, doit être ainsi formulée : *Oui*, *non*, ou bien, pour troisième terme : *Épreuve*.

Armand se tourna vers Martial.

– Si nous décidons qu'il y aura épreuve, ceci signifiera que nous avons besoin de nouveaux gages avant de vous admettre à titre définitif dans nos rangs. En ce cas, vous ne connaîtrez ni nos noms ni nos visages. Nous vous imposerons une tâche, et

c'est seulement lorsqu'elle sera remplie que vous deviendrez notre compagnon et notre frère.

– Quelle que soit votre décision, dit Martial, je l'accepte. Je comprends moi-même que la faiblesse d'âme dont j'ai fait preuve vous peut mettre en défiance contre moi. Et cependant, si vous pouviez lire au fond de ma conscience, vous vous souviendriez que du creuset de la douleur et du remords, la volonté sort plus vigoureuse et plus résistante…

Armand l'interrompit d'un geste.

– Nous vous avons entendu : il nous reste à vous juger. Sachez encore que toute décision réclame l'unanimité des voix, en ce qui concerne l'affirmation ou la négation. Pour l'épreuve, une seule voix suffit pour l'imposer.

Il se fit un grand silence.

– Martial, reprit bientôt M. de Bernaye, chacun de nous, après avoir consulté sa conscience, va faire connaître sa décision devant vous.

Martial inclina la tête. Il était pâle d'angoisse.

Sir Lionel Storigan se leva le premier et dit :

– Oui.

– Oui, dirent à leur tour chacun des frères Droite et Gauche.

– Oui, répéta Armand.

Seule, la marquise restait. Quand elle se dressa, Martial ne put réprimer un mouvement de surprise. Dans l'ombre qui obs-

curcissait la salle tendue de noir, il n'avait pas remarqué que l'un de ses juges fût une femme.

De sa voix douce et grave, elle laissa tomber ce mot :

– Épreuve !

Martial tressaillit. Il lui semblait que ce mot équivalait à une condamnation sans appel. Il eut froid au cœur ; il croyait qu'une main inconnue le rejetait dans l'abîme où il s'était si longtemps débattu.

– Ah ! qui que vous soyez, s'écria-t-il, révoquez cet arrêt. Croyez en moi ! il me tarde de commencer l'œuvre de réhabilitation.

– Et ce sera quand vous le voudrez vous-même, reprit la marquise. Si le mot qui vous admet dans nos rangs n'est pas tombé aussitôt de mes lèvres, c'est qu'avant de lier pour toujours votre existence à nos destinées, il vous reste une tâche à remplir.

– Parlez ! parlez ! et quelle qu'elle soit, je saurai vous prouver que je suis digne de vous.

– Martial ! votre seul crime, c'est d'avoir oublié votre mère. Voilà ce que mon cœur vous reproche. De vos folies nous ne nous souvenons même plus. Mais ce fut un crime, Martial, je le répète, que d'effacer de votre cœur, fût-ce pendant une heure, le souvenir de celle qui avait poussé l'esprit de dévouement et de sacrifice à ses dernières limites.

Les larmes montaient aux yeux de Martial.

– Vous avez donc oublié, Martial, continua la marquise, qui songeait, elle, à ce cher petit être que Biscarre avait arraché de

ses bras, vous oubliez donc que l'enfant qui part emporte avec lui un lambeau du cœur de sa mère, et qu'elle meurt loin de lui ? Avant de vous lancer de nouveau dans la mêlée humaine, avant de faire abandon de votre volonté, avant enfin d'être le digne soldat du bien, voici l'épreuve que je vous impose…

– J'écoute ! fit Martial oppressé.

– Vous partirez aujourd'hui même, tout à l'heure. Vous irez dans cette ville où votre mère vous a béni pour la dernière fois… Là, vous vous arrêterez ; vous marcherez vers l'humble cimetière où dort la pauvre femme, et sur la tombe qui la recouvre, vous vous agenouillerez, et vous lui direz : « Mère ! ton fils ingrat et coupable te supplie de lui pardonner… et te demande si, dans la sincérité de sa conscience, il est assez fort pour se mêler à la lutte humaine. » Alors, dans votre cœur, une voix s'élèvera. Ce sera celle de la généreuse créature qui vous a tout donné jusqu'à la dernière goutte de son sang… et cette réponse dictera la mienne… Si, courbé sur cette pierre glacée, vous vous sentez béni par celle qui n'est plus, alors revenez vers nous… et cette fois, je le jure, nous ne verrons plus en vous qu'un ami, un frère et un soldat du droit !

– Ah ! merci mille fois d'avoir conçu cette pensée ! s'écria Martial. Oui, vous avez raison, je dois retremper mon âme à cette source de toute bonté et de tout amour !…

– Allez donc, dit Armand. Vous sortirez d'ici sans connaître le lieu où vous avez été conduit. Dans une heure, une chaise de poste stationnera sur la place du Carrousel, devant l'hôtel de Nantes. Ne prononcez pas une parole. Le conducteur vous reconnaîtra sans que vous lui parliez. Dans les poches de la voiture, vous trouverez l'argent nécessaire à votre voyage…

À ces mots, Martial ne put réprimer un geste de protestation involontaire.

– Voyez, reprit Armand, voici que déjà le vain orgueil reprend sur vous son empire. Vous êtes libre encore de refuser, si vous vous trouvez humilié de recevoir de ceux qui comptent vous recueillir comme un frère les ressources qui vous manquent.

– Non ! pardonnez-moi ! fit Martial.

– Qui est avec nous, continua M. de Bernaye, ne possède plus rien en propre. Tout à tous, ceci est notre devise.

– J'obéirai.

– Trois jours vous suffisent pour accomplir ce pieux pèlerinage… dans trois jours donc, vous vous retrouverez à Paris. Vous retournerez dans votre chambre, et là vous trouverez un billet qui vous indiquera ce qu'il vous reste à faire. Si la voix de votre mère a troublé votre cœur et n'a pas éveillé en vous un de ces échos qui sont une révélation, alors déchirez ce billet, et que tout ce qui s'est passé aujourd'hui soit à jamais oublié… sinon, venez à nous, et dès lors vous serez associé à notre œuvre.

Martial étendit la main :

– Sur le souvenir de ma mère, par mon père qui peut-être réclame vengeance, je vous jure d'être à mon poste dans trois jours.

– Allez, Martial, nous vous attendons…

Le jeune homme sortit de la salle, et se retrouva dans la chambre où il avait passé la nuit. Là, un léger repas était préparé. Sur les instances de Lamalou, Martial consentit à réparer ses forces. Bientôt ses yeux se fermèrent, son cerveau se troubla… il s'endormit. Et quand il revint à lui, il se trouvait devant l'hôtel

de Nantes, se demandant si tout ce qui s'était passé n'était pas un rêve. Mais la chaise de poste était là. Dès qu'il parut, le postillon s'approcha de lui et du geste lui désigna la voiture, dont la portière se referma sur lui… Et les chevaux, brûlant le pavé, s'élancèrent vers la barrière.

X

À L'OURS VERT

– Eh ben ! de quoi donc, mon petit !… est-ce que par hasard on a des *émoss* ?

Deux renseignements : À l'époque où se passent les faits que nous racontons, l'abréviation des mots était dans toute sa floraison argotique. On disait les *Funamb* pour les Funambules, le petit *Laz*, pour Lazari ; on amputait les mots, trouvant plus court de nommer le café du *caf*, et le bouillon un *ordin*, du mot ordinaire.

Les termes métaphysiques n'avaient pas échappé à la contagion : « En v'la une vraie *rigol*, » pour rigolade, « est-il *bass* ! » pour est-il *bassinant* (ennuyeux) ! *émoss*, pour émotion.

Second détail :

Voici où et dans quelles circonstances les paroles que nous venons de citer étaient prononcées. Auprès des halles, derrière les ignobles échoppes de bois qui entouraient alors la fontaine des Innocents, un grand nombre de cabarets restaient ouverts toute la nuit. C'était à la place Sainte-Opportune, dont l'arcade rappelait et rappelle encore aux amants du passé les plus beaux jours de la Truanderie, que les maisons branlantes et penchées abritaient ces bouges, réservés en apparence aux maraîchers et aux travailleurs du carreau, mais en réalité envahis par tout ce que Paris comptait de vagabonds et de gens sans aveu. Donc, au

pied d'une de ces bâtisses, menacées par le marteau des démolisseurs et toutes prêtes à tomber d'elles-mêmes si on ne se hâtait de les jeter à bas, une boutique à carreaux sales, formés de vitres verdâtres, barbouillées de craie, portait cette enseigne :

À l'Ours vert.

Au-dessus de la porte d'entrée, une plaque de tôle, fichée par quatre clous, représentait je ne sais quelle forme hétéroclite d'animal que le propriétaire de l'établissement affirmait être un ours, et qui, par un caprice singulier du peintre, était d'un vert que nous pourrions qualifier d'ardent. L'ours était dressé sur ses jambes de derrière et, le museau levé, paraissait se livrer à quelque sarabande qu'un ours qui se respecte n'eût jamais esquissée.

Voilà pour l'extérieur. Entrons. C'est un long boyau, divisé en deux rangs de tables qui jadis eurent sans doute la blancheur immaculée de sapin neuf, mais qui aujourd'hui sont rehaussées d'une couche de graisse noirâtre, polie par les coudes des buveurs, et qui leur donnerait, si peu de bonne volonté qu'on y voulût bien mettre, l'apparence d'une toile vernie. Justement à côté de la porte d'entrée, un comptoir recouvert d'une plaque de zinc, encombré de bouteilles, de brocs, avec son évier percé d'un trou dans lequel roulent incessamment les rinçures de verres vidés. Derrière le comptoir, une grosse femme, aux allures masculines, aux lèvres moustachues, à l'œil rougi. Nous disons à l'œil rougi au singulier, par cette raison que cet œil est unique, l'autre disparaissant sous la paupière fermée. Que si nous nous obstinions à vouloir approfondir ce mystère, nous apprendrions que la maîtresse de l'*Ours vert*, connue sous le surnom de la Brûleuse, a jadis soutenu quelques vives discussions en cours d'assises pour incendie, et qu'après une condamnation sévère, elle a assez peu respecté les arrêts de la justice pour que, dans une lutte formidable contre les gendarmes, elle ait perdu un de ses yeux. Excellente nature d'ailleurs, comme on le verra tout à

l'heure. Quant au patron, puissent nos lecteurs retrouver avec satisfaction une de nos anciennes connaissances ! Taille et corpulence énormes, traits boursouflés, nez épaté, bouche lippue, oreilles gigantesques, tels étaient les traits du personnage qui, jadis, attendait dans les gorges d'Ollioules le forçat Biscarre ; tel était aujourd'hui Diouloufait, que les habitués de l'*Ours vert* avaient baptisé d'un surnom significatif. On l'appelait la Baleine. C'était toujours le colosse aux formes massives ; seulement, vingt années passant sur ce masque de chair y avaient creusé des rides profondes, et les cheveux embroussaillés étaient presque gris. En ce moment, la Baleine venait de s'asseoir au fond de la salle presque vide, auprès d'un homme qui, la tête dans ses deux mains, semblait ne pas remarquer sa présence.

– Voyons, mon petit *gosse*, reprit la Baleine, faut pas se faire du tintouin comme ça. V'là-t-il pas ! pour une méchante histoire de quatre sous !…

L'autre ne répondait pas. La Baleine se releva, alla au comptoir, et s'adressant à la Brûleuse :

– La vieille ! passe-moi la bouteille de poivreau…

On appelait ainsi, dans ce monde dont nous ne présentons pas les manières et le langage comme un modèle à suivre dans les familles, un épouvantable mélange d'eau-de-vie et de kirsch qui emportait – comme disait Diouloufait – la… bouche à quinze pas.

– Pourquoi faire ? fit la Brûleuse.

– Est-ce que ça te regarde ?

– Un peu, qu'ça me regarde. Tu le tueras, ce p'tit-là !…

– Ça, ça n'est pas ton affaire.

– Mais si vous voulez tant que ça vous en débarrasser, vous feriez bien de le *suriner* une bonne fois…

La Baleine cligna de l'œil et tapa amicalement sur l'épaule de la grosse femme :

– Toi, t'as du bon ! t'es pas pour les moyens violents ! mais, vois-tu, ma p'tite, y a temps pour tout.

– N'empêche que je trouve pas bien de lui détruire l'estomac comme ça. Vois-tu, Dioulou, tu m'as donné une *gastrique*, que quelquefois j'en crie.

– Oui, mais toi ! tu es une faible créature.

La Brûleuse rit, ce qui lui donna l'occasion de montrer le plus horrible chevauchement de dents jaunâtres ou noires *s'esbattant* entre ses mâchoires.

– Écoute, reprit-elle, ça n'est pas tout ça. Mon petit Diou, il faut que tu me dises pourquoi vous démolissez ce moucheron-là, à petites doses, au lieu d'en finir, là, comme des gars, d'une seule fois !

Dioulou regarda autour de lui avec inquiétude :

– Tais-toi ! et coupe-toi la langue plutôt que de *sottiser* comme ça ; tu sais bien que je suis pas le maître.

– Ah ! oui, y a l'autre ! En v'là un qui me fait peur, moi qui suis pas poltronne, et qui mangerais un gendarme comme on avale un hareng saur… mais celui-là ! brrr ! rien que d'y penser, ça me fait froid dans le dos.

– Alors t'occupe pas du petiot !

– C'est l'autre qui veut ?…

– Oui, c'est l'autre qui donne les ordres… y a pas à barguigner… Donc, t'en mêle pas… tu me ferais avoir du désagrément, et donne-moi le poivreau…

– Le v'là ! mais attends !

La bonne personne fit sauter le bouchon avec une chiquenaude, et, prenant un verre, le remplit jusqu'aux bords :

– Maintenant, prends…

– Oh ! la Brûleuse !… tu vas te faire mal !…

– Allons donc !… Ça m'a brûlé le *sophage*, et maintenant, y a plus que ça qui me soulage.

Et, d'un coup de coude magistral, elle leva le verre, dont le contenu glissa dans sa gorge. Elle poussa un han ! de satisfaction, fit claquer sa langue et remit la bouteille à Dioulou, qui, chargé en outre de deux verres, se dirigea de nouveau vers la table, où celui que la Brûleuse appelait le *moucheron* était resté dans la même attitude. Dioulou posa bruyamment sur le bois la bouteille et les verres, puis il frappa sur l'épaule de son compagnon, une première fois sans succès, mais au second choc, l'homme leva la tête. C'était un singulier personnage, en ce sens que l'on s'étonnait malgré soi de le rencontrer en pareil lieu et en semblable société. Il devait avoir vingt ans à peine : ses traits, abstraction faite de la fatigue dont ils portaient les traces évidentes, étaient d'une délicatesse charmante. Des yeux noirs, bien fendus et couverts de longs cils, éclairaient un front blanc et bien modelé ; les cheveux noirs, légèrement bouclés, se groupaient symétriquement sur les tempes, dont la peau fine laissait

apercevoir les veines bleues. Le nez, aquilin, avait les ailes fines et transparentes. La bouche, ombragée par une moustache noire et encore peu fournie, avait une fraîcheur, une jeunesse qui contrastaient avec le teint trop pâle, sur lequel apparaissaient aux joues des teintes marbrées.

– Eh bien !… Jacquot, fit Dioulou, est-ce que nous refuserons de trinquer un brin avec papa ?…

Celui qu'il venait d'appeler Jacquot le regarda longuement, comme s'il eût éprouvé quelque difficulté à le reconnaître.

– Ah ! c'est Diou ! fit-il avec un soupir.

– Comme tu dis ça, petiot !… On dirait que ça te chagrine de voir ta vieille Baleine ?…

– Je ne dis pas cela ! mais… je dormais !… et si vous saviez, quels rêves !… oh ! quels beaux rêves je faisais !…

– Bah ! les rêves, c'est des bêtises !… faut mieux boire.

Et Dioulou emplit deux verres. Il poussa l'un d'eux vers Jacquot. Celui-ci l'écarta doucement.

– Boire ! fit-il avec un accent empreint d'une tristesse navrante ; pas tout de suite !… Je ne voudrais pas oublier…

– Oublier quoi ?

– Mon rêve !

– Ah çà ! il est donc bien rigolo… Sacredié ! moi, quand je rêve, c'est toujours qu'on me mène là-bas, à la barrière Saint-Jacques… et puis, on fourre ma tête dans l'histoire… tu sais… la lucarne d'où on éternue dans le son… Y a le canif qu'est grand,

grand… comme je ne sais pas quoi… et il descend… et il remonte… C'est pas drôle du tout… C'est pour ça que j'aime pas les rêves…

Jacquot ne paraissait pas l'entendre : la tête levée, il semblait, de son regard vague, suivre dans quelque mirage lointain une vision à peine effacée…

– Voyons ! reprit la Baleine, aie donc pas l'air d'un abruti comme ça… Qu'est-ce que t'as vu ?…

Jacquot tressaillit.

– Vous ne comprendriez pas !…

– Tiens ! t'es encore poli toi ! Alors, dis tout de suite que je suis trop bête… Voyez-vous, ce monsieur ? Esquintez-vous donc le tempérament à vouloir le consoler…

– Pardonnez-moi, fit vivement le jeune homme, je ne voudrais pas vous blesser. Et tenez, je vais vous le prouver en vous disant mon rêve. Seulement, promettez-moi…

Il s'arrêta.

– Quoi donc ? demanda Dioulou.

– De ne pas vous moquer de moi.

– Oh ! y a pas de risque ! Déboule-moi ton affaire…

– En somme, cela va pourtant vous paraître bien ridicule. Mais que voulez-vous, il m'arrive parfois de faire ce même rêve, alors que je veille… Il me semble que je suis petit, oh ! tout petit ! Je suis couché dans un berceau, enveloppé de rideaux

blancs sous lesquels je suis blotti comme dans un nid d'oiseau. J'ouvre les yeux, alors les rideaux s'écartent, et…

Encore une fois, Jacquot se tut. Était-ce donc qu'il craignait de profaner cette illusion en la décrivant dans un lieu semblable ?

– Eh bien ? fit Dioulou, qui paraissait assez mal à l'aise. Quand on a commencé, faut finir…

En même temps, tandis que le jeune homme s'absorbait dans ses propres pensées, il lui glissa entre les doigts le verre plein de cette liqueur redoutée de la Brûleuse. Machinalement, et comme par un mouvement instinctif, Jacquot porta le verre à ses lèvres et but d'un trait.

– Bravo ! quel gaillard ! fit la Baleine. Là, vrai ! t'es pas une petite fille, toi !…

Une légère rougeur monta aux joues du jeune homme.

– Je vais te dire tout, continua-t-il, comme si l'infernale liqueur eût déjà exercé son influence redoutable sur son cerveau.

Ses yeux brillèrent.

– Alors, entre les dentelles blanches apparaît une femme !… Oh ! comme elle est belle !… et que son sourire est doux !… Elle se penche vers moi, je sens sur mon front le souffle divin qui s'échappe de ses lèvres… dans ses yeux, on dirait qu'il y a des larmes… J'étends les bras vers elle… et je balbutie un mot… Mère !… alors je sens qu'elle m'embrasse !… Un frisson passe à travers tout mon être !… puis tout s'efface, tout disparaît… et je m'éveille !…

Il y eut un moment de silence. Certes, la Baleine n'était pas précisément ce qu'on appelait encore à cette époque un homme sensible, et rien n'indiquait que le viscère dont les battements titillaient sa septième côte eût droit au nom de cœur. Et pourtant il ne disait rien. Il avait baissé le nez dans son verre vide et aspirait de ses larges narines l'odeur âcre du poivreau. Tout à coup Jacquot reprit :

– C'est bien vrai, cela, que vous n'avez jamais connu ma mère ?

Dioulou tressaillit. L'attaque était directe ; heureusement il était prêt à la riposte.

– Tu sais bien ! fit-il d'un ton brusque, je l'ai connue… sans la connaître… C'était la sœur de… l'autre…

– Oui, c'est vrai. On me l'a dit cent fois… et aussi vous avez ajouté que c'était une… méchante femme…

– Oh ! méchante… si l'on veut… seulement elle avait eu des histoires avec la justice… pour des bagatelles… elle avait ses idées, c'te femme… elle disait que ce qui était aux autres était à elle…

– Assez ! s'écria Jacquot. Il me répugne d'entendre accuser celle qui fut ma mère…

– Bah ! elle est morte… et il y a longtemps…

– Mais, mon père ?…

– Celui-là, mon p'tit… n'y avait que la mère qu'aurait pu nous renseigner là-dessus… et je crois qu'elle n'en savait pas plus que nous…

Il eut un gros rire.

– À boire ! fit Jacquot en pressant sur son front baigné de sueur sa main qui tremblait…

– Hé ! va donc, p'tit ! fit Dioulou en lui versant à pleins bords l'atroce liqueur. Faut pas se chagriner ! La vie, c'est la vie ! À chacun son lot ! Et encore, t'es pas le plus malheureux… on aurait pu te jeter à la rivière comme un petit chat… Pas de ça, au contraire, t'as trouvé un brave homme qui t'a recueilli, qui t'a élevé… un bon zig, enfin… ton oncle… qui a été pour toi un vrai père…

– Oui ! oui ! murmura le jeune homme, dont la tête s'alourdissait et qui avait peine à parler. C'est vrai que mon oncle a été bon pour moi…

– D'abord, il t'a fait éduquer… Bigre ! t'as pas à te plaindre… tu sais lire, écrire, compter, sans parler d'un tas de choses que tu t'es fourrées dans la tête, et quand tu le voudras, tu seras un monsieur !

Jacquot, à demi ivre, laissa échapper un éclat de rire :

– Oui, un monsieur… un mirliflore ! Seulement, pour la minute, je meurs de faim !

– Ah ! c'est vrai ! cette nuit, quand tu es arrivé, j'ai bien vu que tu avais un cheveu ! Qu'est-ce qui s'est donc passé ?

Jacquot but encore, et, à mesure que son verre se vidait, une effrayante transformation se faisait en lui. Sa pâleur devenait livide ; les teintes rouges de ses pommettes s'accentuaient et une sorte de tremblement agitait ses lèvres.

– Ce qu'il y a eu, ma pauvre Baleine, reprit-il d'une voix qui se faisait rauque et saccadée. Est-ce que je sais au juste, moi ?… Toujours des histoires !… On dirait qu'on m'a jeté un sort ! Je ne demandais qu'à travailler… mais voilà le cinquième atelier d'où l'on me met à la porte…

– Bah ! qu'est-ce que ça fait ?… et pourquoi donc t'a-t-on renvoyé ?

– Je vais te dire… Probablement que ma figure ne plaît pas aux camarades… Je ne suis pas plutôt arrivé dans un atelier qu'il y a toujours quelqu'un qui me cherche querelle… On m'accuse toujours d'un tas de choses… tantôt c'est un outil qui disparaît, et on dit que c'est moi qui l'ai pris… ou bien mon travail est abîmé pendant la nuit… et le patron se fâche… alors je me révolte ! On crie, je crie plus fort !… Dame ! je ne suis pas plus patient qu'un autre, et surtout quand on sait qu'on n'a pas tort…

– Tu n'as pas de chance !

– Tiens, hier, encore la même chose… j'avais à graver une planche, une planche très-jolie, très-délicate, et on était pressé. Je me mets au travail ; j'avais trouvé les indications écrites au crayon. Tu ne sais pas ce que c'est que la gravure, mais on doit faire des traits dans ce sens-ci, dans ce sens-là, pour indiquer les ombres, les draperies…

De son pouce, Jacquot indiquait sur la table le sens de ses paroles.

– Je me dépêche et j'enlève l'ouvrage ; je le porte au contremaître, croyant avoir un éloge. Bon ! voilà qu'il me rit au nez et qu'il me demande si je me moque de lui. Je ne comprends pas, j'insiste. Il me dit que j'ai travaillé au rebours des instructions données. Cette fois-là, je me croyais bien sûr de moi ; je lui dis

que j'ai exactement suivi les indications du bulletin. Il se fâche ; je lui dis que je vais le lui prouver. Je retourne à ma place et je prends le papier. Tu vas voir comme c'est drôle et comme j'ai raison de dire que le diable s'en mêle… J'étais si tranquille que je lui donne le bulletin tout plié. Il l'ouvre, et alors il entre dans une rage !… vrai, c'était effrayant !… Sais-tu ce qu'il y avait sur le bulletin ?

– Non.

– Des indications absolument contraires à celles que j'y avais lues.

– Tu es fou !

– Non, mais je dis qu'il y avait là une trahison… Je reconnaissais la couleur du crayon, la forme des lettres, la disposition même des annotations… et pourtant, là où j'avais gravé un creux, il fallait un relief ; là où les hachures devaient être verticales, je les avais faites horizontales… Le contre-maître s'emporte, me traite de fainéant, de propre à rien ! Je me rebiffe, naturellement. Mais, bah ! on me dit des gros mots ! tout mon sang me monte à la tête, et j'aurais fait un malheur si on ne m'avait jeté dehors ! Si bien que me voilà sur le pavé…

– Tu entreras ailleurs !

– Ouiche ! pourquoi faire ? Il y a une *malechance* sur moi !

Le malheureux, en proie à une ivresse croissante, n'était plus maître de sa raison.

– J'en ai assez, disait-il d'une voix entrecoupée, je ne veux plus travailler… D'abord, ce n'est pas fait pour moi ! je ne suis pas un ouvrier, moi… je veux… tu l'as dit tout à l'heure… être un monsieur… un mirliflore… À bas l'atelier !… à bas tout !… Main-

tenant, laisse-moi tranquille… j'en ai assez !… faut que je *pionce* !

Ces mots d'argot, sur ces lèvres jeunes, semblaient avoir un caractère plus odieux encore.

Le jeune homme s'était laissé retomber sur la table. Il était plongé dans l'abrutissement de l'ivresse.

Le poivreau avait fait son effet.

– Maintenant, murmura Dioulou, l'autre peut venir… le petiot est à point… comme il l'a demandé.

À ce moment, la porte du cabaret s'entr'ouvrit, et une tête maigre, glabre, ignoble, se glissa dans l'entrebâillement.

– Hé ! la Baleine ! dit l'arrivant d'une voix aigre, le *singe* (maître) n'est pas là ?

– Tiens ! te v'là, Goniglu !

– Réponds donc !

– Eh bien, non… il n'est pas là…

– Alors, j'entre.

Goniglu avait six pieds ; sa taille et sa maigreur l'avaient fait surnommer l'Échalas.

– Vois-tu, la Baleine, nous sommes là cinq ou six *zigs* qui voulons causer… et ça nous aurait gênés de trouver le patron.

– Bah ! et qui ça est avec toi ?

– Oh ! des bons !… Y a Bibet, tu sais, La Curée, et puis Douze-Francs, Muflier et Truard… et puis Maloigne…

– Fichtre ! dit Dioulou en riant, l'état-major !

– Verse-nous des verres… Tiens ! v'là vingt ronds… je vas leur faire signe.

Goniglu rouvrit la porte et, de ses grands bras, adressa des signes à un groupe qui stationnait à quelque distance. Un instant après, les personnages nommés plus haut faisaient leur apparition dans la salle de l'*Ours vert*. Il serait excessif d'affirmer que Goniglu et ses compagnons appartinssent à l'élite de la société. Du moins, ils dissimulaient admirablement les attaches qu'ils auraient pu avoir avec le grand monde. C'était, pour tout dire, des amas de guenilles suant le vice et la débauche : l'état-major – comme disait la Baleine – faisait mal augurer de l'armée tout entière, car jamais vagabonds et voleurs, misérables et bandits n'eurent allures plus repoussantes.

Une exception, cependant : le dernier entré, Muflier, était vêtu d'une longue redingote de couleur olivâtre qui lui pendait aux talons ; des brandebourgs multiples se croisaient sur sa poitrine bombée, tandis que sur ses hanches s'arrondissaient les plis bouffants de la jupe à la mode. Un chapeau très-haut, d'un feutre gris, allant en s'évasant au sommet, ombrageait son front sous ses bords d'une largeur phénoménale. À la main, Muflier portait un rotin de grosseur respectable, terminé par une pomme en corne. Les autres étaient à peine couverts de mauvais bourgerons ou de vestes trouées. Les pantalons élimés tombaient en franges sur des bottes dont les hiatus laissaient voir des pieds malpropres. Cette honorable société, à l'exception de Muflier, s'attabla bruyamment.

– Eh bien ! fit Goniglu, cause-t-on, ou cause-t-on pas ?

– Faut causer ! répondit Douze-Francs, qui devait ce surnom à une affaire très-délicate – assassinat et vol – qui lui avait rapporté douze francs et douze ans de travaux forcés.

– Qu'est-ce qui commence ? dit La Curée.

Il y eut un instant d'arrêt. Les orateurs semblaient manquer. Mais Muflier, qui était resté debout, appuyé au comptoir et jetant à la Brûleuse des regards sympathiques, releva d'un geste sec le collet de sa houppelande, poussa quelques hum ! hum ! de préparation, exécuta avec son rotin quelques tours d'un moulinet dominateur, et finalement dit d'une voix de stentor :

– Vous êtes tous un tas de… mauviettes !

– De quoi ! de quoi ! des manières ! fit le groupe.

Il faut savoir que Muflier, homme d'action et de conseil, portait d'énormes moustaches qui lui donnaient une physionomie formidable, qu'il accentuait encore en roulant de gros yeux à fleur de tête.

– J'ai dit mauviettes, répéta-t-il en laissant retomber son rotin sur la table.

Maloigne, qui était petit et malingre, faillit se laisser glisser à terre. Maloigne était l'admirateur-né de Muflier, quelque chose comme le joueur de flûte antique. Pour lui, Muflier et sa redingote représentaient l'idéal de la beauté mâle. Seulement Muflier lui faisait peur.

– Pas besoin de gros mots ! fit Bibet dit La Curée. On s'explique sans crier !

– Est-on des amis ou n'est-on pas des amis ? murmura Goniglu, qui affectionnait cette forme interrogative à deux tranchants.

– Quand vous voudrez arrêter votre grelot, fit Muflier, ça me fera plaisir !

– Faut retirer mauviettes !

– Je ne retire rien du tout. Ce qui est dit est dit. Ah çà ! continua l'honorable Muflier en accentuant de nouveau son moulinet, est-ce que vous croyez avoir affaire à un imbécile ?

– Oh ! fit Maloigne avec un accent de profonde protestation.

– Où veux-tu en venir ? demanda Goniglu.

– Où ? voilà… vous avez peur !

– Peur ! nous ! Ah ! par exemple !

– Vous avez un *trac* du diable ! Hier soir, tout feu, tout flamme ! C'était à qui parlerait le premier ! Le maître par ici, le maître par là ! Vous débitiez tout votre chapelet… Ce matin, ce n'est plus ça, et vous *canez*…

– C'est pas vrai ! cria Goniglu.

– Vous canez ! répéta Muflier en enflant sa voix. Il a fallu que je vous traîne jusqu'ici, et encore, toi, Goniglu, tu avais une flemme que si le *singe* avait été là, tu ne serais même pas entré.

Un sourd grognement répondit seul à cette interpellation directe.

– Mais moi qui n'ai pas froid aux yeux…

– Oh ! pour ça, non ! soupira Maloigne.

– Je vais carrément dire à môsieu le Bisco que ça ne peut pas durer plus longtemps.

Il était vrai que les dignes associés tournaient à chaque instant la tête vers la porte pour s'assurer si le personnage qu'on venait de nommer ne survenait pas à l'improviste. Cependant l'assurance de Muflier commençait à les gagner.

– Non ! ça ne peut pas durer ! reprit l'orateur. Il faut que ça finisse… et on ne se moque pas plus longtemps des Loups !

– Non ! non !

– Parle-t-il bien ! parle-t-il bien ! murmura Maloigne, dont les yeux s'écarquillaient comme pour mieux embrasser les beautés multiples de Muflier.

– Au fait, sommes-nous les Loups ou sommes-nous pas les Loups ? dit Goniglu.

– Eh bien ! proféra solennellement Muflier, depuis quand les Loups passent-ils leur temps à se croiser les bras et à regarder passer l'eau sous les ponts ? Comment ! voilà plus de deux mois que celui que vous avez élu comme chef, que le fondateur de l'association refuse de nous rien mettre sous la dent… pas seulement une pauvre petite affaire !

– On crève de faim !

– On est tout nu !

– On se rouille !

– C’est ça ! Se rouille-t-on ou se rouille-t-on pas ? Muflier promena sur son auditoire un regard circulaire et satisfait.

– Qu’est-ce que c’est qu’un général qui laisse ses soldats sans ouvrage ?… Voyez-vous, c’est peu naturel, et il y a là-dessous quelque manigance ! Môsieu le chef des Loups s’est lancé dans le grand, il travaille dans la haute, il tripote dans le doré… tandis que nous, nous traînons dans les ruisseaux… D’abord, c’est humiliant. Quand on a des bras et des jambes, c’est pour s’en servir, et puis, ça n’est pas régalant. On ne gagne rien et les capitaux s’en vont…

– Pour ça, ils sont loin !…

– Je sais bien qu’il y a la paye. Quoi ? quarante malheureux sous par jour, comme à des ouvriers. Nous ! des ouvriers ! peuh ! Si nous avions voulu être ouvriers, est-ce que nous serions Loups ?

– C’est vrai ! c’est vrai !

– Nous sommes des associés, et il nous faut une part des bénéfices.

– Une grosse part.

– Pour qu’elle soit grosse, il faut qu’il y ait des bénéfices, et pour qu’il y ait des bénéfices, il faut qu’on travaille…

– Oui ! oui !

– Eh bien ! moi, Muflier, j’affirme, je déclare que ma dignité s’oppose à ce que je touche un salaire, comme un misérable mercenaire.

– Bravo ! moi aussi.

– Je déclare que mes intérêts souffrent, que la stagnation des affaires me cause un préjudice énorme, et je veux que ça change.

– C'est ça ! il faut que ça change !…

– Donc, mes agneaux, le chef va venir. Il faut lui poser carrément nos conditions.

Cette proposition, en dépit de l'enthousiasme croissant, jeta un léger froid dans l'assistance. Mais Muflier était trop bien lancé pour s'arrêter en si beau chemin. À ce moment, Dioulou, qui, depuis le commencement de ce mémorable entretien, était resté auprès du comptoir dans une attitude quasi indifférente, se rapprocha du groupe en écoutant attentivement.

– Il n'y a pas à tortiller, reprit nettement Muflier, nous sommes des hommes d'action, il nous faut pour chef un homme d'action.

– Le Bisco a fait ses preuves, dit la Baleine en intervenant tout à coup.

– Ses preuves !… eh bien ! et nous donc !… Ah çà ! est-ce que par hasard nous n'avons pas fauché le pré et mangé la gourgane aussi bien que lui ?…

– Oui, mais il vous a fourni des affaires superbes, et ça n'est pas sa faute si vous avez mangé tout ce que vous avez gagné…

– Fallait peut-être faire des économies pour faire plaisir à môsieu, articula la voix glapissante de Goniglu.

– Enfin, qu'est-ce que vous voulez ? demanda Dioulou.

– Ce que nous voulons, ma petite Baleine, répliqua Muflier, dont la voix prit une intonation ironique, nous voulons qu'on ne nous traite plus en esclaves, en chiens, nous voulons qu'on daigne se souvenir que nous existons…

– Sinon ?…

– Sinon nous verrons ce que nous avons à faire… ça ne te regarde pas…

– Et pourquoi cela ? Est-ce que je ne suis pas un Loup comme vous ?…

– Tu es un Loup, soit, mais tu n'as d'yeux que pour le singe, c'est ton roi, ton dieu ; tout ce qu'il fait est bien fait… Puisque vous êtes si malins, faites vos affaires vous-mêmes…

– Et qu'est-ce que vous deviendrez ?

– Voilà-t-il pas ! Comme si nous ne pouvions pas vivre sans personne… Parbleu ! nous resterons Loups comme devant, seulement nous n'aurons plus de maître…

– Et vous me ferez pincer au premier coup… Tenez, fit Dioulou avec colère, vous êtes des ingrats… Qu'est-ce qui vous a fait sortir du bagne ? c'est le singe ! Qu'est-ce qui t'a tiré de prison, toi, Goniglu ? c'est le singe !… Qu'est-ce qui t'a aidé à brûler la politesse aux gendarmes, toi, Maloigne ? c'est lui, toujours lui !

Un murmure sourd répondit à ce plaidoyer.

– Oh ! mais vous ne me faites pas peur ! reprit la Baleine en se campant solidement sur ses énormes jambes. Vous ne

m'empêcherez pas de parler. Sans lui, vous n'êtes rien que des imbéciles et des brutes… Au coup de Neuilly, c'est lui qui vous a sauvés au moment où vous alliez être cernés par la *rousse*. À l'affaire de la rue du Bac, sans lui, vous étiez fichus. Et voilà ces messieurs qui font de la rébellion !

– Tonnerre ! hurla Muflier, tu nous insultes !

– Parce que je vous dis vos vérités !… Vous n'êtes bons à rien, qu'à aller crever dans un cabanon. Vous n'avez ni cœur ni tête !

– Te tairas-tu ! cria encore Muflier, qui avait glissé sa main dans sa poche.

– Et c'est toi, Muflier, qui prétends sans doute prendre la direction de la bande !… Un joli chef !… qui braille et qui ne sait rien faire, et qui détalera à la première alerte !…

– Ah ! tu m'appelles lâche ! grinça Muflier.

Livide de rage, le bandit tenait à la main son couteau tout ouvert. Il le leva sur Dioulou… Mais au même instant, le couteau, violemment arraché, roula sur le plancher.

– Malédiction ! cria Muflier.

– Eh bien ! qu'y a-t-il ? fit l'homme qui venait d'intervenir et qui, les deux bras croisés, regardait en face son féroce adversaire.

C'était Jacquot qui, au bruit de la rixe, s'était dressé sur ses pieds, et, voyant Dioulou traîtreusement menacé, s'était jeté sur Muflier.

– Ah ! c'est toi, le moucheron ! fit Muflier, dont les dents claquaient avec une convulsion de rage. Je vas rien te découdre !

Il se rua sur Jacquot. Mais déjà la Baleine l'avait saisi à la gorge. Si Dioulou était vigoureux, Muflier, fortement musclé, ne lui cédait en rien. Jacquot avait voulu s'interposer, mais les autres l'avaient saisi par derrière en criant :

– Faut les laisser faire ! Pas de tricheries !

Les deux hommes s'étreignant, poitrine contre poitrine, les bras enlacés, luttaient avec une énergie formidable. Une première fois, à une secousse violente, ils se séparèrent, puis revinrent l'un sur l'autre, les poings en avant. On entendit résonner leur thorax sous les coups. Tout à coup, le bras de Dioulou se détendit avec la roideur d'un ressort d'acier et atteignit Muflier en plein front. Le misérable poussa une sorte de rugissement.

– As-tu ton compte ? fit Dioulou.

Mais la voix s'arrêta dans son gosier. Muflier venait de lui lancer un coup de tête à la poitrine. Alors le combat prit un caractère effrayant. Les deux colosses, en proie à une rage furieuse, s'étaient saisis de nouveau. Les tables se renversaient. Leurs corps, secoués, semblaient n'en plus faire qu'un seul, tandis que de leurs têtes congestionnées les yeux sortaient, comme prêts à sortir de leurs orbites.

– Hardi ! Muflier ! criaient les autres.

Tandis que seule la voix de Jacquot encourageait Dioulou. Déjà, cependant, ce dernier semblait faiblir. Un souffle haletant sortait de sa poitrine ; ses reins pliaient. Mais à ce moment la porte s'ouvrit violemment ; un juron formidable retentit, et, en même temps, deux mains se rivant à l'épaule des lutteurs les

séparèrent les arrachèrent pour ainsi dire l'un de l'autre et les repoussèrent contre les murailles opposées.

– Le singe ! crièrent les spectateurs de la lutte.

La force physique exercera toujours sur les natures brutales un empire indiscuté. On eût dit qu'aux mains de Biscarre (le lecteur l'a déjà reconnu), ces deux êtres énormes ne fussent plus que des enfants. Déjà Muflier, la tête baissée, épuisé de fatigue, courbait la tête et cherchait à éviter le regard de Biscarre. Quant à Biscarre – que les Loups désignaient sous le nom de Bisco – on n'eût certes pas reconnu en lui M. Mancal, l'homme d'affaires, ou Germandret, le bibliophile. Il était redevenu le forçat, ignoble, avec sa blouse rapiécée, son pantalon dentelé, la casquette à visière plate, les mèches de cheveux pendantes sur les tempes… Et cependant sur ce visage de bête fauve, il y avait comme le rayonnement de la force du mal. De ses yeux gris et pâles s'échappait une lueur sinistre. Les bandits – depuis Goniglu le Malin jusqu'à Maloigne, le courtisan de Muflier – avaient perdu leur assurance.

– Dioulou, ici !… fit Biscarre.

Le colosse s'approcha, pliant les épaules, dans l'attitude d'un chien qui craint d'être battu.

– Muflier, ici !…

Il y eut dans les yeux de Muflier une dernière révolte, mais, sous le regard de Biscarre, il se courba à son tour et obéit.

– Pourquoi vous battez-vous ? demanda Biscarre.

Tous deux gardèrent le silence.

– Je veux que vous me répondiez. Allons ! plus vite que ça !

– Eh bien ! fit Dioulou, c'est lui… c'est Muflier… qui se plaint de toi.

– Oh ! c'est vrai… mais pas tout à fait, répliqua l'autre, qui évidemment avait perdu toute son éloquence.

– Ah ! tu te plains de moi !… Parbleu ! c'est amusant !… Me ferez-vous l'honneur, maître Muflier, de me dire en quoi j'ai perdu votre confiance ?

Certes, si Muflier eût été seul, il n'est pas douteux que, sans la moindre explication, il se fût rendu à merci. Mais ses complices, étonnés, disons plus, dégoûtés de ses hésitations, commençaient à se pousser du coude et à ricaner en le regardant. Il se redressa, poussa un hum ! hum ! d'encouragement, et dit d'une voix qui manquait encore de fermeté :

– Ces messieurs m'avaient chargé de vous exposer quelques observations…

– Hein ?

Biscarre regarda Goniglu, qui parut fort occupé à bourrer sa pipe. Douze-Francs se gratta vivement l'épaule. Maloigne ramassa son mouchoir… Bref, aucun d'eux ne semblait disposé à accepter la part de responsabilité que leur offrait si gaillardement Muflier.

– Et quelles sont ces… observations ? demanda Biscarre.

– Oh ! presque rien… des vétilles ! fit légèrement Muflier.

– C'est un mensonge, fit Dioulou. Ces gredins-là prétendent que tu es un mauvais chef… et ne veulent plus de toi.

– Ah bah ! et qui veulent-ils choisir ?

– Parbleu ! M. Muflier.

– Tiens ! mais ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée, cela, fit Biscarre en ricanant. D'ailleurs, je ne serais pas fâché moi-même de me débarrasser du pouvoir… il me pèse. J'ai bien quelques affaires à terminer, mais je m'en chargerai seul.

Il y eut un murmure de protestation douloureuse.

– Mais enfin, pourquoi ne nous donnez-vous rien à faire ? articula Muflier qui s'efforçait de sauver les dernières bribes de son prestige.

– Ah ! ah ! voilà où le bât vous blesse ?

– Dame ! nous voudrions bien travailler.

– Adressez-vous à Muflier. Je suppose qu'il a en poche quelque bon plan d'opération… et tenez, s'il veut de moi, je ne serais pas fâché de travailler sous ses ordres.

– Oh ! vous voulez rire ? fit Muflier.

– Rire ! certes non ! reprit Biscarre, dont la voix reprit son timbre vibrant, et je vais vous en donner la preuve…

Mais à ce moment il s'arrêta tout à coup. Ses yeux venaient de tomber sur Jacquot, qui, immobile, semblait suivre cette scène avec une sorte de stupeur.

Biscarre pâlit et se mordit les lèvres.

Il entraîna Dioulou dans un coin, et lui parlant à voix basse :

– Comment ! tu les a laissés parler devant le petit !…

– Oh ! ils étaient lancés… et c'est pour les arrêter que je me suis battu.

– Malédiction ! Alors il a tout entendu.

– Non ! il est ivre, et je ne crois pas qu'il ait compris…

– J'ai commis une imprudence, mais je la réparerai…

– Comment ?

– Attends ! Muflier, approche.

L'habitude de la discipline l'emporta. Muflier vint à son chef.

– Tu es un imbécile, dit Biscarre, et je te le prouve d'un mot. Est-ce que Jacquot était au courant de nos affaires ?… Tu bavardes comme une pie, et tu ne te dis pas que Jacquot peut avoir peur et aller causer de toutes nos aventures…

– Tiens ! c'est vrai ! je n'avais pas songé.

– Et tu veux être chef des Loups !… misère !

Muflier baissa la tête. Il était vaincu.

– Veux-tu réparer le mal que tu as fait ?

– Oui ! oui !

– Alors, dis comme moi… et obéis-moi…

Pendant ce rapide colloque, Goniglu et ses compagnons n'avaient pas prononcé un mot. Ils attendaient comme il convient à des soldats bien dressés.

Biscarre revint vers eux.

– Mes amis, je regrette que vous vous soyez emportés... mais au fond je ne vous en veux pas... les bons ouvriers veulent du travail, c'est trop juste...

Tous regardaient Biscarre avec surprise. De fait, ses allures avaient changé, son accent s'était adouci.

– Mais voilà, continua-t-il, en ce moment les affaires sont lourdes. Le bâtiment ne va pas. Et si je n'avais pas les reins aussi solides, tout entrepreneur que je suis, je ferais la culbute. Cependant je crois que je vais avoir quelque chose à vous donner. On me propose une grande affaire...

Un clignement d'yeux avertit les Loups de ne pas protester.

– Une maison à construire, là, auprès des halles... Je sais que vous êtes bons à la tâche, et je vous prendrai les premiers... seulement je ne traite que dans la matinée d'aujourd'hui. Si vous trouvez à vous embaucher tout de suite...

– Non ! non ! fit Muflier. Nous ne voulons travailler que pour vous...

– Oui ! firent les autres. Muflier a raison.

– Merci, mes amis, mes bons amis... Mais, voyez-vous, il ne faut pas être si vifs, ça fait faire des bêtises. Et puis se cogner entre soi, c'est mal, c'est très-mal... Voyons, puis-je compter sur vous ?

– Oui.

– Alors, allez avec Muflier : je lui ai indiqué le rendez-vous, et avant une ou deux heures, vous serez embauchés ; ça vous va-t-il ?

Une réponse unanime accueillit les paroles de Biscarre. Cependant les bandits se demandaient ce que signifiait cette comédie. De fait, comme il sera expliqué tout à l'heure, ils n'avaient attaché aucune importance à la présence de Jacquot, qu'ils savaient être le neveu de Bisco. Mais maintenant ils éprouvaient une vague inquiétude, en se souvenant que déjà la Bisco leur avait recommandé le plus grand silence, lorsqu'ils se trouvaient avec le jeune homme.

– Alors, fit Goniglu en clignant de l'œil à son tour, il y aura du travail ?...

– Et on donnera des arrhes !

– Bravo ! alors nous en sommes.

– Vous prendrez bien un verre avant de partir ?

– Oh ! pour ça, oui !

Biscarre s'approcha de Jacquot.

– Et toi, mon neveu, boiras-tu un coup avec nous ?

Le jeune homme tressaillit : l'ivresse qui le tenait au cerveau troublait ses pensées, qui se confondaient. C'était comme une hallucination sinistre. Qu'étaient-ce que ces hommes ? et avait-il bien entendu tout à l'heure ? Dioulou avait versé une tournée générale. Biscarre prit un verre, et d'un mouvement rapide et inaperçu, tira de sa poche un flacon d'où il laissa tom-

ber quelques gouttes dans le vin. Puis il mit le verre aux mains de Jacquot.

– Bon ! dit-il. À la santé des bons travailleurs !…

Sans répondre, Jacquot porta le verre à ses lèvres : à peine l'eut-il vidé, qu'il chancela. Biscarre lui saisit les bras et le soutint… tandis que doucement le jeune homme s'affaissait sur un banc… Il y eut un silence ; puis Biscarre, penché sur lui, se redressa :

– C'est fait ! dit-il.

Alors il se tourna de nouveau vers les bandits :

– Avez-vous compris, maintenant ? Comment ! voilà un gars qui est ouvrier… pour de bon… qui est mon neveu… et qui n'a jamais travaillé avec nous… et vous êtes assez bêtes pour parler devant lui !…

– Nous ne l'avions pas vu, hasarda Goniglu.

– Je le croyais ivre-mort ! fit Dioulou, qui se sentait atteint, lui aussi, par le reproche de Biscarre.

– Enfin, passons… c'est une imprudence qui aurait pu vous coûter cher… Maintenant, les Loups, un dernier mot !… Ce que je vous ai dit est vrai, j'ai besoin de vous…

– Ah ! bravo !… Enfin !…

– Quand vous vous plaignez, c'est que justement vous ne comprenez rien à la vraie façon de procéder. Parbleu ! si je voulais vous lancer dans des opérations à quatre sous, où vous risqueriez votre peau… ça ne serait pas difficile, et ça vous rappor-

terait comptant le bagne ou l’échafaud… Je vous ai promis de vous faire riches, je tiendrai ma promesse…

– Vive le Bisco !…

– Moi, dit Goniglu attendri, j’irai vivre dans mon pays…

– Et tu deviendras fonctionnaire du gouvernement, c’est entendu !… En attendant, mes Loups, prenez patience… Pour vous y aider, voici d’abord une vingtaine de jaunets qui vous permettront de vous requinquer un peu…

Il jeta sur la table une poignée de pièces d’or. Les bandits se jetèrent sur cette proie.

– Le Bisco, dit Muflier, pardonnez-moi, n’est-ce pas ?…

– C’est fait.

– Vive le singe !

– Merci, mes Loups !… Venez prendre le mot d’ordre tous les matins, mais pas en corps, comme aujourd’hui… Tonnerre ! on dirait que vous avez peur de n’être pas assez remarqués par la *rousse* !… qu’un seul vienne, et jamais le même.

– Nous obéirons.

– Maintenant, allez-vous-en… et au revoir…

Les bandits, munis de leur part de butin, ne songeaient plus d’ailleurs qu’à partir, et, après quelques nouvelles protestations, ils disparurent…

Jacquot, affaissé sur le banc, dormait toujours d’un profond sommeil. Biscarre s’approcha de la Brûleuse, qui était res-

tée à son comptoir pendant l'incident, quoique par ses cris elle n'eût pas cessé d'encourager Dioulou. Seulement elle avait obéi à une consigne dès longtemps donnée par la Baleine et qui lui interdisait, sous quelque prétexte que ce fût, de se mêler des rixes.

– Les femmes ! disait Dioulou, ça ne sert qu'à envenimer les choses.

– La Brûleuse, dit Biscarre, fermez la boutique, mettez les volets et allez faire un tour d'une heure…

– Hein ? s'écria la compagne de Dioulou. Fermer le bazar ! m'en aller au moment où la clientèle va arriver !…

– Allons ! obéissez ! vous savez que je ne souffre pas d'observation…

– Cependant…

– Obéis ! tonnerre ! cria Dioulou à son tour.

– Mais on va s'ameuter devant le cabaret, on enfoncera les volets, on pénétrera de force… Sans compter la police, qui croira à un accident…

– Attendez, fit Biscarre. Du papier, de l'encre, une plume…

Il étendit sur la table la fouille que Dioulou lui présentait, puis d'une écriture grasse et ferme, il écrivit :

Fermé pour cause de changement de propriétaire.

Cette fois, ce fut Dioulou qui ne put réprimer une exclamation de surprise.

– Comment ! changement de propriétaire !… Et moi, alors, qu'est-ce que je vais devenir ?

– Voyons, pas tant de phrases, dit Biscarre. La mère, collez ça sur les volets, et filez rapidement.

La Brûleuse, de son œil unique, jeta un regard interrogatif à Dioulou. Elle sentait en elle de vagues idées de résistance. Mais d'un geste significatif, le colosse lui ordonna encore une fois d'obéir. Elle se résigna en grommelant, et, un instant après, les lourdes planches de bois, retenues par les boulons de fer, fermèrent hermétiquement la devanture. Puis, la Brûleuse jeta un adieu à Dioulou et disparut, en promettant de revenir dans une heure. Biscarre alluma une chandelle, et, se rapprochant de Jacquot, s'assura que son sommeil était profond. La tête du jeune homme, rejetée en arrière, portait le stigmate de la fatigue ; mais, en dépit de sa pâleur, il conservait une beauté et une délicatesse natives qui, chez tout autre que Biscarre, eût excité une sympathie involontaire. Mais bien au contraire, l'œil ardent, la lèvre crispée, l'ancien forçat l'enveloppait d'un regard de colère et de haine.

– Dioulou ! fit-il.

L'homme s'approcha. De la main, Biscarre lui désigna le dormeur.

– N'est-ce pas qu'il lui ressemble ? murmura-t-il.

– À qui ?

– Mais à elle, pardieu !… à celle que je hais… pour l'avoir trop aimée.

– C'est pas malin, ça, fit Dioulou en ricanant, on se ressemble de plus loin… puisqu'elle est sa mère…

– Sa mère ! oh ! tais-toi !... Quand je songe à cela, je me demande si j'aurai l'énergie nécessaire pour ne pas écraser d'un seul coup ce misérable...

Il leva sur la tête de Jacquot son poing qui l'eût tué d'un seul coup, mais Dioulou lui arrêta le bras.

– Eh bien ! eh bien ! des folies, maintenant !

– Tu as raison, fit Biscarre en se reculant, ce n'est pas ainsi qu'il doit mourir... Et qui sait ? Si elle apprenait tout à coup, cette belle marquise, que son fils est mort, peut-être éprouverait-elle dans sa douleur une sorte de soulagement...

– Oh ! c'est impossible !...

– Non ! cela est vrai !... Est-ce que je ne devine pas les transes horribles, les angoisses poignantes qui torturent l'âme de cette femme ?... Oh ! je le sens, elle n'a pas oublié mes paroles ; elle sait qu'un jour viendra où elle saura que son fils est vivant, et que, ce jour-là, ce fils, maudit, déshonoré, va passer d'un cachot d'infamie à l'échafaud d'expiation !

Dioulou, qui n'était pas facile à émouvoir, ne put réprimer un frisson. Et, en vérité, Biscarre était effrayant à voir, tant la féroce passion de la vengeance convulsait ses traits.

– Il n'est pourtant pas méchant, le petit, fit Dioulou. Et tiens ! pas plus tard que tout à l'heure, sans lui, Muflier me fourrait deux pouces de fer dans le corps...

– Oui ! oui ! il est bon !... c'est une âme généreuse, fit Biscarre avec ironie. Eh parbleu ! je n'ai pas oublié le mal qu'il m'a donné, et jusqu'ici en pure perte...

– Le fait est que tu as tout tenté pour en faire un fier gueux…

– Quand il était tout petit, reprit Biscarre, sous prétexte de pauvreté, je le laissais sans cesse avec les vagabonds, avec toute cette tourbe enfantine qui se vautre dans les ruisseaux… j'essayais, par cette camaraderie dégoûtante, de développer en lui des instincts mauvais…

– Mais, bernique ! le petit ne mordait pas à la pomme ! Te rappelles-tu, quand les petits voyous rentraient, déguenillés, sales, lui arrivait avec sa petite tête souriante et ses cheveux qui frisottaient. Était-il gentil ! c'était à croire qu'il sortait d'une boîte.

Biscarre réfléchissait.

– Je lui ai appris à lire, murmurait-il, et par les livres que je choisissais, je m'efforçais de le pervertir.

– Il ne comprenait pas, et il disait que ça l'ennuyait.

– Est-ce qu'il y aurait une fatalité plus forte que la volonté humaine ? Non, ce n'est pas possible. Bandit je le veux, bandit il sera… et aujourd'hui il ne m'échappera pas.

– Ainsi, tu n'y renonces pas ?

– Renoncer à cette vengeance qui est ma vie… Oh ! certes non ! et tant qu'un souffle de vie restera en moi, je poursuivrai cette œuvre de haine.

– Enfin, ça te regarde… Et tu me dis que tu as un moyen ?

– Infaillible. Dis-moi seulement : quand il est arrivé hier soir, que t'a-t-il dit ?

– Oh ! il était désespéré ! et même je ne l'ai jamais vu comme ça…

– On l'avait chassé de l'atelier ?

– Oui, après une violente querelle.

– C'est bien cela ; le Loup qui était là a bien rempli mes instructions. Continue : il s'est plaint, il s'est mis en colère ?

– Oh ! en plein. Il a déclaré qu'il ne voulait plus travailler, qu'il n'était pas bon à faire un ouvrier.

– À merveille !

– Qu'il voulait être un mirliflore…

– Enfin ! Ah ! mon brave Dioulou, quand tu m'as vu dans ces deux dernières années approuver le travail de Jacquot, alors qu'il passait ses nuits à étudier ; quand je l'encourageais dans cette voie qui devait lui rendre insupportable sa condition présente, je savais bien que l'heure sonnerait où se développeraient en lui des aspirations soigneusement, mais lentement entretenues. Je n'ai pu en faire un voleur de grand chemin ! j'en ferai un bandit du grand monde ! La route est plus séduisante, mais le but sera le même…

– Ainsi, c'est toi qui l'as fait chasser de l'atelier ?

– De celui-là comme des autres. Oh ! sois tranquille, pas un seul instant je ne l'ai perdu de vue… Je le connais bien maintenant, et je sais sur quel point de sa conscience il faut frapper…

– Et tu ne crains pas que, dans le monde, le hasard ne vienne aider sa mère à le découvrir ?

– Je ne redoute rien… Mais, maintenant, laisse-moi. Il faut que je cause avec lui.

– Surtout pas de violence… car, vois-tu, cette diablesse de haine m'effraye toujours.

– Tu es bien poltron, maintenant.

– Non. Mais, enfin, veux-tu que je te dise, Biscarre…

– Quoi ?

– Tu ne te fâcheras pas, au moins ?

Biscarre le regarda en face.

– Il est inutile que tu me parles… je sais ce que tu as à me dire.

– Bah ! tu es donc sorcier ?

La main de Biscarre tomba sur son poignet et s'y riva comme un bracelet d'acier.

– Écoute-moi bien, Dioulou. Je sais que, par bêtise, par sentiment, par lâcheté, tu ne partages pas la haine que j'ai vouée au fils de Marie de Mauvillers… Je t'excuse, parce que tu ne comprends pas ce que sont ces passions qui s'emparent d'un homme et lui mettent au cœur une marque pareille à celle que le bourreau met à l'épaule du condamné… Donc, tu as pour ce garçon, je ne dirai pas de l'affection, mais tout au moins de la sympathie.

– Je te prie…

– Les sentiments sont libres. Adore-le, si tu veux, seulement…

Biscarre scanda sèchement chacune de ses paroles :

– Seulement, si jamais tu tentais contre moi la moindre trahison, si tu te permettais, en quelque circonstance que ce fût, de contrecarrer mes projets, d'avertir Jacquot des périls qu'il court, je te donne ma parole – et tu sais que je la tiens – que je te punirais de telle sorte que pas un lambeau de ta chair n'échapperait aux tortures…

La voix de Biscarre avait pris un accent sourd et effrayant.

– Pas une fibre de ton être qui ne fût douleur ! pas une parcelle de toi-même qui ne me donnât tout son sang ! Maintenant tu es averti, va…

Dioulou était resté immobile. Sa face bestiale s'était couverte d'une pâleur terrifiée. Oui, il connaissait Biscarre. Il avait peur !

– Je te promets… je t'assure… commença-t-il.

– Je n'ai pas besoin de tes serments. Tu me crains, cela me suffit. Un dernier mot. Dès aujourd'hui, tu vas quitter le cabaret de l'*Ours vert*.

– Ah ! et qu'est-ce que je ferai, alors ?

– Tu le sauras plus tard. Je veux que Jacquot soit dépisté et ne puisse revenir ici. Donc, j'ai vendu la maison.

– Vendu !

– Oui, un honnête négociant en a soldé le prix hier, et viendra aujourd'hui même se mettre en possession des lieux. Qu'à midi vous soyez partis, toi et la Brûleuse. Ce soir, à huit heures, tu iras m'attendre au quai de Gèvres. Là, je te donnerai mes ordres.

Dioulou poussa un grand soupir ; mais il savait par expérience que toute résistance était inutile. Il inclina la tête.

– Tu n'as plus besoin de moi ? demanda-t-il.

– Non, va-t'en.

Le colosse eut un moment d'hésitation. Au fond, cette nature brutale aimait Biscarre, comme le chien aime le maître qui le bat.

– Biscarre ! fit-il timidement.

– Quoi ? que me veux-tu encore ?

– Dis-moi que tu ne m'en veux pas… que tu ne te défies pas de moi…

Biscarre haussa les épaules et se mit à rire :

– Décidément tu es trop sensible ! Va… et ne te mets pas martel en tête.

Et comme Dioulou ne bougeait pas.

– Voilà ma main… et qu'il ne soit plus question de rien…

Dioulou la saisit avec empressement ; il eut un large sourire de satisfaction.

– Là, maintenant, je m'en vais. Je suis là, dans la soupente ; si tu as besoin de moi…

– Je t'appellerai.

Dioulou disparut par une porte intérieure.

– Trop ému ! murmura Biscarre ; je veillerai.

Il revint vers Jacquot, qui était toujours plongé dans un sommeil lourd.

– À l'œuvre ! fit Biscarre.

Il tira de sa poche un flacon à peu près semblable à celui d'où étaient tombées les gouttes de narcotique versées tout à l'heure dans le verre du jeune homme. Il enleva le bouchon, et plaça la fiole sous les narines du dormeur. Quelques minutes se passèrent, puis Jacquot poussa un soupir, ses membres s'agitèrent ; il ouvrit les yeux, vit Biscarre, et, comme s'il eût obéi à un mouvement instinctif de répulsion, il les referma brusquement.

– Eh bien, Jacquot, dit Biscarre, nous nous sommes donc grisé ?

– Moi ! fit le jeune homme en regardant autour de lui ; où suis-je donc ?

– Comment ! tu bats encore la breloque ? mais tu es chez l'ami la Baleine… et c'est moi qui suis là, moi, ton vieil oncle…

– C'est vrai !… oui, c'est le cabaret !… Comment donc suis-je venu ici ?…

– Rappelle-toi donc. La Baleine m'a tout dit. Il t'a rencontré hier soir, au moment où tu sortais de l'atelier.

– D'où on venait de me chasser.

– Oui, c'est ça ! Oh ! ces patrons ! ça ne vaut pas la corde qui les pendra… Alors, comme tu avais l'air tout ennuyé et que c'est un brave homme, il t'a amené ici et m'a fait prévenir. Mais il paraît que, pour noyer ton chagrin, tu as bu un peu trop. Bah ! il n'y a pas d'offense. Moi, dans mon métier de maçon, ça m'arrive plus souvent qu'à mon tour, et je n'en suis pas moins un brave homme.

Tandis qu'il parlait, Jacquot le regardait fixement. Dans le désordre de ses idées se retraçait un tableau horrible. Il revoyait les faces patibulaires de ces hommes qui s'étaient rués sur Dioulou et sur lui. Il revoyait Biscarre apparaissant tout à coup au milieu d'eux et les dominant par sa force physique et par son ascendant. Qu'était-ce donc que tout cela ? Ici quelques explications sont nécessaires. D'une part, Jacquot ne savait pas le véritable nom de Biscarre, qu'il appelait simplement l'oncle Jean, nom sous lequel le forçat s'était fait connaître à lui. De plus, depuis que Biscarre s'était convaincu que jamais le jeune homme ne consentirait à s'affilier à la bande, il l'en avait tenu soigneusement écarté. Aujourd'hui encore, lorsqu'il avait chargé Dioulou de l'amener à l'*Ours vert*, il n'avait pas prévu que les Loups viendraient et trahiraient son incognito.

– À quoi penses-tu ? demanda-t-il.

– Je pense, balbutia le jeune homme, que j'ai vu tout à l'heure d'étranges choses !

– Où ça ? Qu'est-ce que tu me chantes ?…

– Ici même, des hommes qu'il me semble avoir déjà rencontrés… et qui ressemblent à des brigands…

Biscarre éclata de rire.

– Tu vas bien, toi ! je te conseille de répéter cela ! Tu te ferais faire un joli parti…

Le jeune homme avait laissé tomber son front sur sa main. À vrai dire, les fumées de l'ivresse n'étaient pas complètement dissipées, mais Biscarre ne voulait pas attendre que ses idées reprissent toute leur netteté :

– Ah ! des brigands ! continua-t-il. Vois-tu d'ici l'oncle Jean affilié à une troupe de bandits… pourquoi pas volant et assassinant, pendant que tu y es ?

Sur un geste de protestation, il reprit plus vivement encore :

– Non, réellement, plus j'y pense, et plus tu me fais de la peine. Éreintez-vous donc le tempérament à élever un enfant qui ne vous est de rien !…

– Mon oncle !

– Il n'y pas de « mon oncle ! » qui tienne !

Puis se calmant tout à coup :

– Au fait, je m'emporte ! j'ai tort… tu as bu un coup de trop, et dame ! dans ces occasions-là, on voit trouble ! Parbleu ! je sais ce que c'est, et je ne te jette pas la pierre, surtout parce que je sais aussi que tu as eu des ennuis… la Baleine m'a conté ça.

La voix de Biscarre avait pris une inflexion douce, presque affectueuse.

– Tu as la tête tout étourdie… C'est ça qui t'a trompé. J'avais donné rendez-vous ici à quelques ouvriers que je veux embaucher… pour une maison à bâtir, une bonne affaire… et il paraît qu'en m'attendant ils se sont disputés…

– Oui, c'est cela.

– Il paraît même qu'ils sont allés jusqu'au couteau… et sans toi, la pauvre Baleine avait son compte…

– Où donc est-il ?

– Il a été se coucher un moment. Après s'être bûché comme ça, on est fatigué, et puis je n'étais pas fâché qu'il me laissât seul avec toi, parce que nous avons à causer.

Le jeune homme le regarda avec surprise.

– Ça ne peut pas t'étonner que je m'intéresse à toi ; il y a longtemps que l'oncle Jean te traite comme son fils.

– Et je vous en suis très-reconnaissant.

– Ne parlons pas de ça. Voyons, j'ai des propositions à te faire, très-belles. Dis-moi d'abord si ce que m'a raconté la Baleine est vrai : tu en as assez de l'atelier ?

– Eh bien, c'est vrai ! Ne me grondez pas. C'est plus fort que moi, je suis en butte à des persécutions continuelles, il y a sur moi comme une fatalité : je fais tous mes efforts pour contenter les patrons, pour vivre en bonne intelligence avec mes camarades, impossible ! il faut toujours que quelque circonstance m'attire le blâme des uns ou l'aversion des autres.

– Des injustices, quoi !

– Oui ! c'est injuste, c'est cruel ; je n'ai pourtant jamais fait le mal, toujours on me soupçonne, toujours on m'accuse ; si du moins je devinais la cause de l'antipathie qu'on semble me témoigner !

– Oh ! pour ça, c'est facile.

– Que voulez-vous dire ?

– Comment ! tu n'as pas compris cela, toi, un homme intelligent ?

– Expliquez-vous, de grâce.

– Ça ne sera pas long. Aussi bien le cœur me saigne de voir que tu n'es pas heureux comme tu le mérites. Voici où le bât te blesse, mon garçon : tes camarades, tes patrons, tout ce monde-là est jaloux de toi.

– Jaloux ! et pourquoi ? Suis-je donc fier ? suis-je orgueilleux ? ai-je jamais provoqué, insulté qui que ce soit ?

– Non, mais tu es un *monsieur*, et c'est ça qui les chiffonne.

– Je suis un ouvrier, rien de plus, ils le savent bien.

– Pas vrai ; tu en sais trop long pour eux. Tu lis, tu écris, tu as appris un tas de choses dont ils ignorent même le premier mot ; tu ne te grises pas – je ne te parle pas d'aujourd'hui, c'est exceptionnel – et puis je soupçonne l'ami la Baleine d'avoir voulu te consoler de force ; enfin tu n'es pas du même monde que tous ces flâneurs qui travaillent juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim ; alors on t'en veut, on a peur que tu ne montes

trop haut, et on te fait des tours, je connais ça. Va, dans notre métier, c'est la même chose, toute proportion gardée.

– Mais enfin, s'écria Jacquot, qu'est-ce que je vais devenir ?

– Nous allons causer de cela, et j'imagine que tu ne seras pas fâché de ce que j'ai à te dire. Ça t'ennuie de n'avoir pas le sou, hein ?

– Comme tout le monde, je suppose.

– Ça t'ennuie aussi de vivre toujours dans un monde qui ne peut pas te comprendre et au milieu duquel tu te sens mal à l'aise, avoue-le.

Jacquot eut un sourire.

– Il est vrai qu'il y a en moi je ne sais quoi qui va mal avec les allures de mes camarades.

Biscarre, lui aussi, ébaucha un sourire. Toute cette conversation, habilement dirigée par lui, tendait à un but qui se rapprochait de lui-même. Il prit la main de Jacquot entre les siennes, et le regardant en face, il reprit :

– Dis-moi : quand tu passais à travers les rues, vêtu de ta blouse, les pieds chaussés de lourds souliers à clous, la tête couverte d'une méchante casquette, est-ce qu'il ne t'est pas arrivé de tressaillir quand passait tout à coup auprès de toi quelque élégante voiture, conduite par un dandy bien musqué, bien ganté, avec son tigre à côté de lui ?… Est-ce que tu ne t'es pas dit alors que, toi aussi, si la fatalité ne t'avait pas jeté dans la vie sans ressources, tu aurais su, aussi bien qu'un autre, faire figure dans le monde ?…

Le jeune homme écoutait. Il était pâle, ses yeux brillaient.

– Vois-tu… je comprends cela, moi… Quand j'étais jeune, comme je n'étais pas plus bête qu'un autre, je me suis dit souvent que rien ne devait être beau comme le luxe, comme la richesse. Ah ! j'aurais donné ma vie pour passer à travers toute cette foule en triomphateur, pour traiter d'égal à égal avec les plus riches !…

– Pourquoi me parlez-vous ainsi ? s'écria Jacquot. Vous voulez donc me rendre fou ?

– Bah ! est-ce que les mots te font un pareil effet ?

– Vous ne comprenez donc pas que ces mots sont des idées ?… que vous réveillez en moi je ne sais quels désirs assoupis, je ne sais quels rêves à peine formulés qui, parfois, surtout quand je me sens malheureux, me brûlent le cœur et torturent mon cerveau ?

Biscarre se pencha vers lui :

– Aussi, je t'ai bien deviné : tu voudrais être riche…

– Oui.

– Tu voudrais que les portes de ce monde brillant s'ouvrissent toutes larges devant toi…

Le jeune homme se dressa sur ses pieds.

– Ah ! que je puisse seulement pénétrer dans ce monde qui semble ma vraie patrie, et je m'y frayerai ma route à coups de volonté. Vous entendant parler ainsi, je sens revivre en moi des pensées qu'en vain je m'efforce d'étouffer.

– Et ces pensées, quelles sont-elles ?

– Oh ! ce sont des folies, sans doute. Mais je dois être franc. Souvent, oubliant qu'elle fut mon origine, je me dis qu'un sang généreux coule dans mes veines, que ma place est marquée au milieu des riches et des puissants ! Si vous saviez, alors je me dis que la fortune serait entre mes mains un levier si fort que je changerais la face du monde.

Biscarre ne put réprimer un ricanement.

– Je vous en supplie, ne riez pas. Je suis fou, vous dis-je. Je le sais. Mais du moins les fous sont heureux, car ils oublient cette terrible et sinistre réalité qui vous écrase et vous brise ; laissez-moi ma folie…

– Parle ; je te jure que je ne ris pas de toi. Est-ce que je ne comprends pas tout cela ? Est-ce que dans un cœur de vingt ans il n'y a pas telles aspirations innommées qui éblouissent ?

Jacquot était retombé sur son siége, prenant entre ses mains ses tempes, comme s'il eût craint que son cerveau n'éclatât sous le bouillonnement de ses pensées.

Biscarre, maître de lui, semblable au Méphistophélès de la légende, sentait cette âme vibrer sous ses doigts comme un clavier, et impitoyable, il parlait encore, baissant la voix.

– Oui, je sais tout, disait-il ; je t'ai vu frissonner, lorsque passaient, enveloppées de soie et de velours, ces adorables créatures qui ressemblent à des anges échappés du ciel, lorsque tombaient sur toi ces regards qui enivrent et qui rendent fou.

– Par grâce, taisez-vous !

– Et alors tu te disais : Pourquoi ne suis-je rien ? Pourquoi n'ai-je pas de nom ? pourquoi suis-je rivé à ce carcan qui

s'appelle la misère, le travail sans trêve ni repos ? Et cependant, moi aussi je suis jeune, j'ai la force et la vitalité, j'ai l'énergie et le désir ! De quel droit ceux-là sont-ils au-dessus de moi, quand je me sens supérieur à eux ?

– Assez ! assez ! balbutiait le malheureux que la tentation enlaçait.

– Allons donc ! n'est-il pas vrai que la volonté est la maîtresse du monde ? Assez de misère ! assez de douleur ! Il faut en finir. À moi la vie facile et large !

Jacquot laissa tomber sur la table son poing serré.

– Ah ! pourquoi me torturez-vous ainsi ?

La voix de Biscarre devint si sourde qu'à peine était-elle perceptible.

– Parce que, si tu le veux, tu peux être riche !

– Moi ! folie !

– Si tu le veux, tu peux entrer la tête haute au milieu de cette société qui te paraît si enviable, parce que d'un seul bond tu peux, de l'abîme où tu te débats, t'élancer sur les sommets. Dis un mot, et de l'ouvrier désespéré, du misérable sans avenir et sans espoir, je fais un heureux que tous salueront.

Le jeune homme, livide, se leva tout à coup du banc sur lequel il était affaissé. Il courut vers la fontaine d'où l'eau s'échappait tombant dans la cuve de zinc, et là, se plongeant le front dans l'eau glacée, il se frotta vigoureusement les tempes ; puis vivement il revint vers Biscarre, et s'arrêta devant lui, haletant…

– Oncle Jean, dit-il d'une voix mal assurée, vous avez raison, je suis fou !… Car j'entends résonner à mes oreilles des paroles que vous ne prononcez pas… Voyons, ce n'est pas vrai ! vous ne me dites pas que je puis être riche !

– Tu m'as bien entendu : je t'offre la réalisation de tes rêves.

– Impossible !

– Je t'offre de prendre ta place au soleil, de dépouiller la casaque de l'ouvrier pour revêtir l'habit de l'homme du monde et du dandy. Je t'offre les amours orgueilleuses et les joies du luxe.

– Je ne sais plus… je ne vois plus…

– Du calme ! reprit Biscarre. Certes, mes paroles te semblent incompréhensibles, et tu te demandes à ton tour si je ne suis pas fou. Reprends ton sang-froid, et tu verras que je ne t'ai rien dit qui ne soit l'expression de la vérité.

Jacquot inclina la tête sans répondre. Il avait tant souffert, il sentait si bien en son âme les aspirations de la jeunesse et de l'ambition, qu'il se livrait tout entier, ne raisonnant plus. Biscarre le tenait dans ses mains. Il touchait à l'heure depuis si longtemps attendue.

– Souvent, reprit-il d'un ton calme, tu m'as demandé quel était ton père.

– Oh ! allez-vous donc enfin me dire son nom ?

– Attends. Je t'ai dit que tu étais le fils de ma sœur. Cela est vrai. D'elle, je demande à ne pas te parler plus longuement.

Mais celui qui fut ton père n'a jamais oublié qu'il avait jeté sur la terre une créature innocente.

– Quoi ! mon père vit-il donc encore ?

– Laisse-moi achever. Non, ton père n'est pas vivant, et tu ne le verras jamais.

– Mon Dieu ! n'éveillez-vous donc en moi de pareil espoir que pour mieux me désespérer !

– Tu es injuste, et tu ferais mieux de m'entendre sans m'interrompre ainsi à chaque instant. Voici exactement ce qui s'est passé. Il y a deux jours, j'ai reçu la visite d'un homme très-connu dans le monde des affaires, et qui est en relations avec la plus haute société. J'étais étonné d'abord qu'un personnage de cette importance eût à causer avec un pauvre maçon comme moi… mais j'ai été bien plus surpris encore, quand il m'a demandé ce qu'était devenu le fils de ma sœur. Tu comprends bien que j'ai commencé par me défier. Je n'aime pas les figures inconnues, et puis je ne savais pas encore quel était ce M. Mancal…

– Mancal ! s'écria le jeune homme. J'ai déjà entendu prononcer ce nom… Oui, c'était dans une des dernières maisons où j'ai travaillé. Ce M. Mancal avait procuré au fabricant une commande assez considérable.

– Cela ne m'étonne pas. Car j'ai pris depuis mes renseignements : s'ils n'avaient pas été parfaitement favorables, je ne t'aurais pas parlé de tout cela.

– Achevez, de grâce ! Je meurs d'impatience.

– Voici, je me dépêche. Mais j'ai besoin de te donner des détails. Tu sais, les gens comme moi n'ont pas grande éduca-

tion. Ça ne sait pas s'expliquer tout d'un coup. Donc ce M. Mancal vient me trouver au chantier. J'étais en bourgeron de travail. Je me sentais un peu humilié. Il me dit :

– C'est vous qu'on appelle l'oncle Jean ?

– Oui, monsieur.

– Vous avez un neveu ?

– Jacquot, un brave ouvrier. Si c'est pour des travaux de gravure…

– Non, mieux que cela, fait-il en riant. Dites-moi : votre sœur s'appelait bien… »

Il me dit le nom, c'était bien ça.

– C'est son fils ?

– Oui.

– Est-ce un bon sujet ?

– Un excellent garçon et un bon travailleur.

– Tant mieux. Il vaut mieux que les bienfaits soient bien placés. Son père est mort et m'a chargé de lui remettre une forte somme. De plus, il lui a posé, par testament, certaines conditions que, du reste, le jeune homme acceptera de grand cœur, j'en suis persuadé. »

– Dame, tu comprends si j'étais tout oreilles. Un héritage qui te tombait du ciel ! Quelle chance ! Ma foi, je n'ai pas pu tenir ma langue et j'ai questionné, questionné ; je voulais surtout savoir le chiffre de l'héritage. Était-ce dix mille, vingt mille ? Le

M. Mancal riait toujours en répétant : « Mieux que cela ! mieux que cela !… » J'aurais voulu savoir aussi le nom de ton père, mais il paraît que j'étais trop curieux. L'homme d'affaires m'a même dit assez carrément que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas. Enfin il a fini par me dire qu'il t'attendait aujourd'hui même, entre midi et une heure. Il m'a remis son adresse… et puis ceci…

Et avec un large sourire qui montrait ses dents de loup, pointues et presque effrayantes, Biscarre agitait devant les yeux du jeune homme un billet de mille francs.

– Mille francs ! pourquoi faire ? s'écria le malheureux fasciné.

– Parbleu ! pour te *requinquer* un peu. J'ai bien compris que ce beau monsieur n'avait pas envie de te voir arriver chez lui habillé comme un mendiant. Ça a son orgueil, les hommes d'affaires.

– Mais ces conditions dont il parlait !

– Ah ! te voilà aussi curieux que moi. Faut de la patience. Il t'expliquera ça, à toi tout seul. Tu comprends, il faut obéir à la volonté de ton père : j'ai admis ça tout de suite. Du reste, j'ai dit que je te consulterais, et tu es libre de refuser. Au fond, il vaut peut-être mieux pour toi de rester ouvrier ; on ne t'ennuiera pas toujours, et tu éviteras bien des tracas.

Disant cela, Biscarre fixait sur sa victime ses yeux brillants d'ironie.

– Que dois-je faire ?

– Tu hésites ? Bah ! à ta place, je prendrais le bien qui vient en dormant ; et puis, quoiqu'il n'ait rien voulu me dire de posi-

tif, je sais que ton père était un homme huppé, tout à fait de la haute. Tu seras lancé du premier coup. Ah ! mon gaillard ! vas-tu être dorloté par de belles duchesses !

Jacquot tenait le billet entre ses mains.

Je ne sais quel instinct luttait encore en lui et le retenait sur le bord de l'abîme où Biscarre l'entraînait, mais tout à coup les visions qui hantaient ses rêves étincelèrent devant ses yeux. Il vit, dans un mirage éblouissant, les espaces ensoleillés de richesse et de luxe, dont quelques rayons avaient parfois glissé jusqu'à lui.

– J'irai, dit-il.

– Et tu as raison ! tu n'as pas un moment à perdre. Il faut aller chez un tailleur… un bon. Tiens ! voici une adresse, c'est M. Mancal qui me l'a recommandé. Surtout pas d'économies, si tu dépenses plus que cela, ça ne fait rien, il payera…

Biscarre se pencha à l'oreille de Jacquot :

– Dis donc, il m'a parlé d'une dame que tu dois connaître, de la duchesse de Torrès…

Le jeune homme poussa un cri :

– Ah ! voilà un nom qui te fait de l'effet… Je croyais me rappeler aussi… N'es-tu pas allé chez elle, un jour, pour lui porter un bijou ?

– Oui… oui… je crois… en effet, balbutiait le jeune homme.

– Allons ! ne rougis pas comme cela. Du reste, ce n'est pas de cela qu'il s'agit… il faut que tu te dépêches, et à midi, sans faute, chez M. Mancal.

Un instant après, celui qu'on appelait Jacquot sortait, la tête en feu, du cabaret de l'*Ours vert*.

– Dioulou ! appela Biscarre.

– Voilà, maître ! fit le colosse en sortant de sa soupente, où d'ailleurs il avait fait le meilleur somme du monde.

– Mon vieux, tu vas filer d'ici et mettre la clef sous la porte. Je ne veux pas que le petit retrouve ta trace. À partir de maintenant, l'oncle Jean disparaît. Il le cherchera s'il veut. Plus de Dioulou. Je te destine un nouveau rôle. Ah ! je crois que les Loups ne se plaindront pas et que nous allons leur tailler de la besogne. Quant au fils de Costebelle et de la Mauvillers, Biscarre continuera à veiller sur lui, par l'intermédiaire de l'excellent M. Mancal.

Et un rire féroce s'échappa de la poitrine du bandit.

XI

COALITION DE VICES

Il est aujourd'hui encore, en plein Paris, une sorte d'oasis qui tient à la fois des béguinages flamands et des squares de Londres. Là, il semble que tout bruit expire. Ni la Chaussée-d'Antin avec son commerce bruyant, ni la rue Saint-Lazare avec son piétinement d'affaires ne troublent ce coin, tout étroit, tout blotti sous les arbres, et dont les gens trop pressés pour connaître la flânerie – c'est-à-dire la seule joie réelle du Parisien – soupçonnent à peine l'existence.

C'est une rue courte, tournant sur elle-même, ne venant pas d'ici pour aboutir là. Nul n'y passe, parce que nul n'a besoin d'y passer. Elle n'abrège aucun chemin ; de plus, elle forme ce que les voituriers appellent un dos d'âne. Donc, piétons et chevaux s'en écartent. Les deux rues qui la touchent complètent son immobilité. C'est la rue de la Tour-des-Dames, entre la rue Blanche et la rue La Rochefoucauld. Calme aujourd'hui, combien plus ne l'était-elle pas, il y a plus de trente ans, c'est-à-dire à l'époque où se passaient les faits dont nous nous sommes constitué l'historien.

Au coin de la rue Pigalle, faisant retour vers la rue Saint-Lazare, on voyait, sortant d'un massif d'arbres comme d'un nid, la terrasse d'un pavillon de style renaissance. Si, à travers la grille délicatement fouillée, l'œil indiscret tentait de se glisser à travers les épaisses charmilles que l'art expert du jardinier savait conserver vertes, même sous les glaces de l'hiver, on apercevait une partie de la façade de ce pavillon, d'où se détachait,

roulant en volutes de marbre, un escalier d'une élégance royale. Une large allée, partant de la grille, tournait brusquement comme pour dérouter le regard des curieux qui se devait contenter d'épier, à travers les hautes branches dépouillées de feuilles, les fenêtres hermétiquement fermées, toutes capitonnées de soie et de dentelle.

Usant de nos privilèges de narrateur, entrons dans cet hôtel que les profanes, passant dans la rue silencieuse, considéraient d'un œil d'envie. Onze heures venaient de sonner. Dans un boudoir du premier étage, donnant sur le pan qui s'étendait jusqu'à la rue Blanche, une femme étendue sur un canapé paraissait plongée dans un profond sommeil. Sa tête, rejetée en arrière, s'encadrait dans un coussin couvert de point d'Angleterre. Ses cheveux dénoués roulaient comme un flot noir sur la soie à teinte d'or et venaient tomber sur le tapis oriental qui couvrait le plancher. Cette femme était admirablement belle, et si expressive que soit cette épithète, elle ne rend qu'imparfaitement l'idéale perfection du visage de la dormeuse. C'était la rectitude grecque dans toute sa plastique quasi divine ; mais la statue vivait, et sous cette peau d'une blancheur éblouissante, où s'entrelaçait le réseau bleu des veines, on voyait courir le sang vivace et chaud. Les yeux étaient fermés ; mais des paupières, d'où tombaient de longs cils qui formaient comme une frange de soie, il semblait qu'un rayon glissât, à la fois tentateur et fascinant. Le buste, porté en avant par la pose de cette femme étendue, avait cette netteté de formes que les sculpteurs antiques ont su donner à leurs immortelles créations ; et sous l'espèce de tunique noire, passementée d'or et brodée de pierreries, qui l'enveloppait, le corps moulé semblait une création artistique. Et cependant, à ces lèvres purpurines, entre lesquelles blanchissaient des perles, on eût demandé un sourire jeune, presque insouciant. N'était-ce donc pas une jeune fille, presque une enfant, qui dormait là, oublieuse du monde, ignorante de la vie ? Pourquoi ce front si blanc semblait-il rigide comme s'il eût été ciselé dans l'ivoire ? Pourquoi ce sein persistait-il à ne pas

battre sous quelque vibration intime ? Pourquoi cette main fine, qui pendait comme une de ces fleurs, aux teintes de lait, qui s'inclinent sur les lacs de l'Orient, avait-elle, dans sa négligence même, je ne sais quelle dureté de geste inconscient ? Le boudoir où dormait cette créature que tout homme eût saluée reine de beauté, eût difficilement révélé ce qu'elle était, ce qu'elle pensait, ce qu'elle rêvait en ce moment même où sa pensée était peut-être entraînée dans les mirages du sommeil. Certes, jamais fantaisie de millionnaire n'eût pu réaliser plus éblouissant caprice…

La pièce était petite, ou du moins paraissait telle, tant l'éclat des tentures de soie jaune, rehaussées d'or mat, troublait le regard et trompait sur sa dimension réelle. Les plis, artistement drapés, étaient retenus par des torsades tissées d'or et d'argent, sur lesquelles courait, comme un serpent étincelant, une bande formée de diamants à l'éclat blanc, d'améthystes au reflet violet, de topazes, de rubis, d'émeraudes d'un vert éclatant… Au plafond, les tentures – qui rappelaient cette étoffe des contes de fées, couleur du soleil – formaient une sorte de dôme au centre duquel une lampe, suspendue à trois chaînes d'or, jetait, à travers un globe de cristal à mille facettes, ses rayons brillants sur les pierreries dont le nombre semblait s'accroître sous le regard. C'était comme un croisement de rayons qui étonnait plutôt qu'il ne séduisait : il est une sorte d'ivresse qui donne au cerveau cette répercussion étoilée… Et cette femme, le plus beau diamant de cet écrin semblait, comme ces pierres froides, avoir leur immobilité, qui sait, leur dureté, peut-être… Ce n'était pas tout. Sur le tapis, encore à portée de cette main aux ongles roses, ruisselaient des colliers, des bracelets, plus encore, des pièces d'or. On eût dit que ces richesses s'étaient échappées de ses doigts, alors que, vaincue par le sommeil, elle les égrenait et les caressait… À quelques pas, une cassette entr'ouverte laissait passer, à travers ses lèvres d'or, les branches d'une étoile de diamants d'un prix énorme. Ce boudoir eût servi de demeure à ces gnomes des légendes que l'imagination populaire prépose à

la garde des trésors enfouis. Cette femme était-elle donc une fée… ou bien quelque créature fantastique ?… Tout à coup un timbre résonna doucement, mais à ce tintement faible, la dormeuse ouvrit subitement les yeux, et entre ses prunelles passa rapidement comme un éclair inquiet. Mais vivement elle regarda autour d'elle, à ses pieds, et un sourire étrange, froidement joyeux, passa sur ses lèvres. Le timbre résonna une seconde fois. Elle se redressa lentement, étendit le bras et toucha un point de la tenture. Alors une petite porte tourna sur elle-même, laissant à découvert une sorte de tour, semblable à celui que notre grand poète Victor Hugo a décrit dans la chambre de la duchesse Josiane. Une carte s'y trouvait. Elle la prit, y jeta un rapide regard, puis, prenant un crayon, elle traça rapidement quelques mots sur le vélin, repoussa le tour, qui s'enfonça de nouveau dans la muraille.

– Lui ! murmura-t-elle. M'apporterait-il quelque mauvaise nouvelle ?

Elle posa ses pieds sur le tapis et se redressa. Rejetant ses cheveux en arrière, elle les attacha sur sa nuque à l'aide d'une agrafe de diamants ; puis elle plaça sur ses épaules une sorte de manteau qui l'enveloppait tout entière, et, soulevant la tenture, elle ouvrit une porte et pénétra dans un petit salon attenant au boudoir, et dont tous les meubles, par un raffinement de luxe d'un aspect vraiment original, étaient recouverts de martre zibeline. Au même instant, un personnage, vêtu de noir, s'inclinait profondément devant elle, en disant :

– Madame la duchesse de Torrès me permettra-t-elle de lui adresser mes humbles hommages ?

La duchesse – car c'était bien cette femme que nos lecteurs connaissent déjà sous l'odieux surnom du Ténia – répondit brusquement :

– Trêve de politesses, Mancal. Que me veux-tu ?

Disant cela, elle fixait sur l'homme d'affaires – en qui nul n'aurait reconnu Biscarre, le forçat – son regard qui brillait autant que les pierreries de son collier.

– Hélas ! madame, murmura-t-il en s'inclinant plus bas encore, si j'ai pris la liberté de me présenter à une heure aussi matinale, c'est qu'il y allait pour moi d'un grave intérêt.

La lèvre de la duchesse se crispa sous l'expression d'un dédain méprisant.

– Pour vous ? fit-elle, que m'importe !

– Hélas, madame ! reprit Mancal, dont la voix se faisait presque suppliante, est-il pour moi plus grand danger que celui de vous déplaire ?

Elle haussa les épaules avec une impatience non dissimulée.

– Enfin, qu'as-tu fait ?

– Il faut donc l'avouer ?

– Sans doute !

– J'hésite... J'ai si grand'peur que madame la duchesse ne s'irrite contre moi.

– Une dernière fois, parleras-tu ?

Mancal se redressa : il était facile de voir, d'ailleurs, que toute cette humilité, cette crainte excessive étaient jouées. Mais le Ténia était trop inquiète pour s'en apercevoir.

L'homme d'affaires tira de sa poche un journal.

– Madame la duchesse a-t-elle pris connaissance des cours d'hier à la Bourse ?

– Non ! s'écria la jeune femme en pâlissant.

D'un mouvement fébrile, elle arracha la feuille des mains de Biscarre, et d'un seul coup d'œil parcourut la cote des valeurs.

Un cri furieux s'échappa de sa poitrine :

– Misérable ! s'écria-t-elle. Une baisse de vingt pour cent... et c'est toi qui m'as conseillé de jouer sur cette valeur !...

Mancal baissait la tête sans répondre.

– Ainsi, où mène la confiance ?... une perte de plus de deux cent mille francs !...

Rien de plus étrange que la physionomie de la duchesse, pendant qu'elle se livrait à cet accès de colère. Ses lèvres tremblaient à ce point qu'elle pouvait à peine articuler les mots ; ses yeux si larges, si clairs, se ternissaient et s'injectaient de sang...

Et cela pour une misérable perte d'argent, alors que le moindre des colliers, que le plus petit diadème compensait et au delà les dix mille louis enlevés par la spéculation...

Elle trépignait et frappait des pieds comme un enfant !

– Mais réponds-moi donc ! s'écria-t-elle.

– Que puis-je vous dire ? reprit Mancal, toujours humble ; madame la duchesse n'avait-elle pas pris les conseils de Colombet, de Stéphane ?…

– Des niais ! plus que cela peut-être, des spéculateurs qui ont voulu me voler !…

– Oh ! madame la duchesse est bien sévère. Quoi qu'il en soit, n'est-il pas vrai qu'hier même elle m'a adressé des ordres positifs d'achat ?

– Eh ! cela est exact ! Après ?…

Et elle répétait en frappant l'une contre l'autre ses mains d'enfant, crispées par la fureur :

– Deux cent mille francs !…

Mancal eut un sourire singulier :

– J'ai dit à madame la duchesse que j'avais à implorer son pardon…

– Te pardonner, infâme ! quand tu es complice de mes ennemis, de ceux qui m'ont dépouillée !

– Madame la duchesse ne m'a pas compris…

Le Ténia se redressa comme si elle eût été mue par un ressort.

– Je ne t'ai pas compris ?

– Non !

– Tu ne viens pas me supplier de te pardonner ton crime !… car c'est un crime… et je me vengerai !

– Pardon ; mais il y a crime, et crime et je croyais que la plus grande faute que je pusse commettre… c'était…

– Achève !

– C'était d'avoir désobéi aux ordres de madame la duchesse.

Elle s'élança vers lui et saisit ses deux mains entre les siennes :

– Tu m'as désobéi ! Comment ? En quoi ?… Mais hâte-toi donc !… tu ne vois donc pas que tu me tues en te jouant ainsi de mon impatience !

– Eh bien, madame, voici l'ordre que vous m'avez envoyé hier.

Elle poussa une exclamation bruyante :

– Quoi ! Dis !… tu ne l'as pas exécuté !…

– J'ai fait le contraire. Madame la duchesse me disait d'acheter…

– Et… fit-elle haletante.

– J'ai vendu !…

Le Ténia chancela en portant la main à son cœur, tandis qu'une expression d'indicible joie illuminait son visage.

– Continue, dit-elle d'une voix à peine perceptible.

– Au moment où l'ordre de madame la duchesse me parvenait, continua Mancal-Biscarre, j'apprenais par des renseignements positifs que la débâcle de l'affaire sur laquelle elle s'était engagée était certaine, et allait être, quelques heures après, connue et publiée en Bourse… Le temps me manquait pour obtenir de vous de nouvelles instructions ; et cependant avais-je bien le droit non-seulement de ne pas exécuter les ordres reçus, mais encore de retourner tout à coup, et de ma propre initiative, une position prise sur le conseil de financiers tels que MM. Colombet et Stéphane ?… – je ne suis rien, moi, qu'un pauvre mandataire dont le premier devoir est d'obéir les yeux fermés… – puis n'était-il pas possible que mes renseignements fussent inexacts… ou encore madame la duchesse ne pouvait-elle pas les avoir connus avant moi, et n'encourait-elle cette perte qu'en toute volonté, et pour dissimuler quelque autre opération fructueuse ?… Je me suis dit tout cela… mais ma conscience m'a contraint de prendre tous les risques à ma charge… J'ai vendu les actions en pleine hausse… et c'était en tremblant que j'apportais à madame la duchesse les trois cent cinquante mille francs que l'opération a produits.

Mancal avait prononcé ce petit discours d'une voix calme, sans nuances. On eût dit qu'il récitait une leçon.

La duchesse s'était laissé tomber sur une chaise basse, la tête entre les mains.

Quand Mancal eut fini, elle le regarda en face, et lui tendant la main :

– Mancal, dit-elle, vous êtes l'homme le plus habile et le plus honnête que je connaisse.

– Madame me permettra, j'espère, de régler nos comptes : j'ai là en portefeuille les bordereaux et la somme payée.

– Tu as les trois cent cinquante mille francs !

– Les voici ! dit Mancal.

Déjà madame de Torrès avait arraché les billets de sa main, et feuilletant les liasses, les comptait avec une agitation fiévreuse.

– La somme est complète ? demanda Mancal.

– Oui ! oui !… trois cent cinquante mille francs ! répéta-elle encore une fois. Ah ! c'est comme un rêve !…

– Une goutte d'eau dans la mer, fit Mancal.

– Que veux-tu dire ? que je suis riche ! Oui, j'ai de l'or… oui, ma fortune est immense… mais je veux plus, toujours plus !… c'est si bon, l'argent !…

Ses dents semblaient grincer sous l'action de la passion qui lui étreignait le cœur.

Tout à coup, elle se tut : une pensée subite venait de traverser son cerveau. Il était impossible qu'elle se dispensât de récompenser l'homme qui lui avait procuré un si énorme bénéfice, qui lui avait épargné une perte immense.

Mancal, immobile, les bras croisés, attendait. Elle eut un mouvement brusque, détacha une dizaine de billets et les tendit à Mancal.

– Prenez, dit-elle ; tout travail mérite salaire.

Mancal ne bougea pas.

– Quoi ! balbutia-t-elle, n'est-ce pas assez ?

– C'est trop ! fit Mancal.

– Quand je donne, je ne compte jamais ! dit-elle avec hauteur.

Mancal sourit.

– Madame la duchesse se méprend sur ma pensée, dit-il ; je n'ai certes pas l'intention de dédaigner ses offres généreuses... mais je la supplie de m'accorder une autre récompense.

– Je ne vous comprends pas, dit le Ténia.

Mancal s'assit sur un fauteuil, plaça son chapeau à côté de lui, sur le tapis ; puis, de sa voix la plus polie, il adressa à la duchesse cette simple question :

– Madame de Torrès possède-t-elle encore quelques gouttes du poison qui a tué le duc, son mari ?...

Un cri rauque s'échappa de la poitrine du Ténia. Livide, les yeux grands ouverts, elle regardait cet homme, si humble tout à l'heure, et qui lui jetait soudain au visage cette effrayante accusation. Il continua :

– Que madame la duchesse soit bien convaincue de mon réel désir de lui être utile. Je n'obéis pas à une simple curiosité, et je la supplie de me répondre.

Elle avait repris son sang-froid :

– Vous êtes fou, monsieur Mancal, et il vous faut rendre grâce à ma pitié si je ne vous fais pas jeter à la porte par mes laquais.

Mancal protesta d'un geste poli :

– J'ai eu l'honneur de demander à madame la duchesse si elle avait bien fait disparaître toutes les traces du crime dont son mari, M. le duc de Torrès, a été victime.

Le Ténia se mordit les lèvres jusqu'au sang.

– Je ne puis ni ne veux vous comprendre, dit-elle. M. de Torrès est mort entouré de médecins qui ont eux-mêmes constaté la nature de la maladie.

– Oui, je sais cela. Cependant un certain personnage, dont le nom est peut-être parvenu aux oreilles de madame la duchesse, affirme que les médecins ont pu se tromper.

– De qui voulez-vous donc parler ? s'écria madame de Torrès.

– Son nom ? Ah ! tenez, il m'échappe en ce moment... Seulement je puis vous raconter quelques détails. Il y a de cela quinze mois environ... madame de Torrès était depuis six mois la femme du duc, dont la fortune très-considérable lui avait été assurée par un contrat que peut seule expliquer la passion qu'elle lui avait inspirée... La totalité des biens des époux devait, en cas de mort, appartenir au survivant. Or, dans le sixième mois d'union, un certain soir – si ma mémoire est fidèle – du mois de novembre, une femme, fort simplement vêtue, comme une servante, mais dont les manières élégantes contrastaient singulièrement avec son costume, s'engageait, malgré la pluie et le brouillard, dans une petite ruelle de Batignolles qu'on appelait, je crois, le Chemin-des-Bœufs...

La duchesse, la tête baissée, écoutait sans hasarder un mouvement.

La voix de l'ancien forçat avait repris son éclat presque métallique : il scandait chacune de ses phrases, comme pour les mieux faire résonner sur la conscience qu'il frappait.

– Je crois inutile d'insister sur l'étrangeté du lieu où se passa la scène que je vais dire : le Chemin-des-Bœufs, sorte de ruelle boueuse, devait produire sur l'imagination de l'inconnue qui s'y hasardait une impression quasi fantastique. Cependant, elle n'hésitait pas : son pas était ferme, elle allait sans se détourner à un but fixé d'avance. À la lueur d'un réverbère, on apercevait quelques masures s'estompant dans le brouillard : l'une d'elles se détachait, isolée du groupe qui l'entourait. Ce fut là que l'inconnue se dirigea. Elle frappa doucement à la porte, qui tourna sur ses gonds, et elle se trouva tout à coup dans une salle basse où l'attendait un vieillard à profil d'oiseau de proie ; le crâne et le front étaient couverts d'une forêt de cheveux blancs. Une chandelle fumeuse éclairait la scène, et permettait de voir les rides profondes qui sillonnaient son visage… L'homme la reçut avec de vives démonstrations de respect. Il paraît d'ailleurs que ce n'était pas l'unique fois qu'elle eût pénétré dans ce réduit, car sa première parole fut celle-ci : « Avez-vous préparé ce que vous m'avez promis ? » L'homme s'inclina et se dirigea vers une table grossièrement équarrie, qui disparaissait presque tout entière sous des cornues de terre, des serpentins, des fioles de toute forme et de toute grandeur. Après avoir invité l'inconnue à prendre un siége, il choisit plusieurs fioles, se couvrit le visage d'un masque de verre et, sortant de la salle, se rendit dans une pièce voisine dont la porte entr'ouverte laissait apercevoir le reflet rougeâtre d'un fourneau en combustion. Après un quart d'heure d'attente environ, le vieillard reparut, tenant à la main une fiole à demi pleine d'un liquide blanchâtre et hermétiquement fermée par un bouchon à l'émeri.

« La femme tendit vivement la main comme pour s'en emparer. Mais l'autre lui dit : « Vous n'avez pas oublié mes instruc-

tions ? – Non. – Permettez-moi cependant de vous les répéter. Pour que cette liqueur amène les résultats… que vous désirez obtenir, elle doit être employée avec le soin le plus minutieux. Il importe surtout de se prémunir contre toute impatience. La dose nécessaire est d'une goutte le matin et une goutte le soir, à un intervalle d'au moins dix heures. Au cas où quelque malaise surviendrait avant le quatrième jour, s'abstenir pendant vingt-quatre heures ; puis recommencer en mesurant exactement les doses. Alors, le septième jour, il y aura congestion, avec paralysie d'un côté du corps. La nature achèvera l'œuvre, et, avant cinquante heures… tout sera fini. » La femme avait écouté avec la plus grande attention. Quand le vieillard eut fini de parler, elle tira une bourse contenant deux mille francs en or et la lui remit en échange du flacon. Elle s'enveloppa dans son manteau de laine, ramassa son voile sur son visage et disparut…

« Sept jours après, M. le duc de Torrès, quoique jeune et vigoureux, tombait en plein bal frappé d'apoplexie. On le transportait ici en toute hâte, les médecins appelés s'efforçaient de rappeler la vie dans ce corps paralysé. Mais le coup avait été trop violent pour que l'organisme résistât. La duchesse de Torrès était veuve et héritait – conformément aux stipulations de son contrat de mariage – d'une fortune évaluée à plus de quatre millions et doublée depuis par d'heureuses spéculations. Que dites-vous, madame, de cette courte, mais instructive narration. »

Le Ténia, pendant la dernière partie de ce récit, s'était peu à peu redressée. Son visage, d'une pâleur marmoréenne, s'était fait masque : pas une fibre, pas un muscle ne bougeait. Il semblait que sous l'empire d'une immense volonté, le sang lui-même se fût arrêté dans le réseau veineux. Certes, bien que Mancal-Biscarre n'en fût pas à douter de l'énergie de cette femme, il s'attendait à quelque explosion, à des dénégations furieuses. Quand il eut cessé de parler, elle se leva, et étendant la main, tira le cordon de la sonnette.

– Prenez garde, madame, s’écria Mancal, ne me tentez pas !…

Il croyait de bonne foi que le Ténia allait tout simplement donner à ses valets l’ordre de le jeter à la porte.

Un laquais frappa à la porte, puis entra :

– Deux couverts, dit-elle simplement. Monsieur déjeune avec moi…

Venir chez un ennemi ou tout au moins chez un adversaire, lui jeter au visage des accusations effrayantes, espérer de le tenir – comme le dit le poète – pantelant sous son talon de fer, puis… s’entendre inviter à déjeuner… voilà certainement un des effets de surprise les plus complets qui se puissent imaginer. Mancal se sentit à demi désarçonné.

Elle se tourna vers lui, et avec le plus gracieux sourire :

– Vous avez entendu, et vous acceptez, n’est-ce pas ?

– Certainement… je n’ai aucune raison de refuser, balbutia Mancal, qui se demandait ce que ce coup de théâtre pouvait signifier.

– Vous me permettez bien de passer un instant dans mon boudoir, reprit-elle ; je me suis levée pour vous recevoir, et en vérité, je suis laide à faire peur…

Mancal esquissa un geste de dénégation. Pour un peu le Loup fût devenu galant. Ouvrant une porte, elle disparut. Mancal, les yeux tout ouverts, regardait le mur. En réalité, il se demandait s’il rêvait ou s’il était éveillé. Il se sentait inquiet. Cette femme qu’il croyait tenir dans sa main et en qui il avait voulu

trouver un docile instrument allait-elle soudainement lui échapper ? Quelques minutes, avait-elle dit. Elle tint parole, et Mancal était encore plongé dans ses réflexions lorsqu'elle reparut. Elle avait revêtu un peignoir de satin rose, couvert de dentelles et rehaussé de perles fines. Ses cheveux, relevés à pleines mains, s'écrasaient sur sa nuque blanche. Son visage, sans aucun de ces artifices qui constituent l'art éternel du *maquillage*, avait repris une fraîcheur juvénile, presque enfantine. Ses yeux brillaient sous leurs longs cils, sa bouche aux lèvres rouges souriait gaiement.

– Madame la duchesse est servie.

Un instant après, dans une salle à manger, toute boisée de thuya et de bois de rose, Mancal et le Ténia se trouvaient assis l'un en face de l'autre. Pas une ombre d'embarras dans cette singulière entrevue. La duchesse, avec sa grâce féline, prenait plaisir à servir l'ancien forçat, qui, malgré lui, se laissait entraîner aux sensualités des mets recherchés et des vins exquis. Il se disait pourtant :

– Si elle cherche à me griser, c'est qu'elle ne me connaît pas.

Mais en vérité, était-il possible qu'elle rêvât à quelque méchant dessein ? C'était la simplicité charmante de l'hôtesse la plus affable. Au dessert, elle fit un signe. Les laquais sortirent, elle resta seule avec Mancal. Celui-ci, absolument maître de lui maintenant, attendait. La duchesse trempait ses lèvres dans un verre de Dantzig où se jouaient les paillettes d'or. Elle posa le cristal sur la table, puis s'accoudant, et laissant tomber sa tête sur sa main, elle regarda Mancal et dit :

– Nous disions donc, cher monsieur, que j'ai empoisonné M. le duc de Torrès…

La foudre tombant aux pieds du misérable l'eût frappé d'une moindre commotion que cette simple parole prononcée du même ton calme qu'elle lui eût offert quelques gouttes de liqueur.

– Hein ? fit-il.

– Avez-vous donc oublié, reprit-elle, l'intéressant récit que vous m'avez fait tout à l'heure ?

Il y eut un moment de silence ; Mancal, en ces quelques secondes, fit un suprême appel à toute son énergie. À comédienne, comédien et demi. Ainsi pensa-t-il. Et il répondit en riant :

– En vérité, je ne songeais plus à ce détail.

– Me permettrez-vous d'abord une question ?

– Avez-vous donc besoin de ma permission ?

– Je voudrais savoir de qui vous avez appris les émouvantes péripéties que vous m'avez si dramatiquement exposées.

– Je puis vous satisfaire. Je connais beaucoup l'homme du Chemin-des-Bœufs.

– Ah ! il est donc encore vivant ?

– À mon tour, permettez-moi de vous dire que vous le savez aussi bien que moi… car vous avez donné à quelqu'un… certain conseil qui lui a permis d'entrer en relations avec le même individu.

Sans baisser les yeux devant cette riposte, le Ténia reprit :

– Vous avez raison. Mais j'ignorais que vous le connussiez vous-même…

– C'est un ami intime, fit Mancal en riant, et je dois vous avouer que je n'ignore aucune de ses pensées… Ainsi, si cela pouvait vous être agréable, je vous rapporterais les termes exacts de la conversation tenue entre M. Blasias et M. de Silvereal.

Mancal remarqua seulement dans la main de la duchesse une légère contraction. Ce fut la seule preuve d'émotion qu'elle laissa échapper.

– Ainsi, maître Blasias… dit-elle.

– Maître Blasias, du quai de Gèvres, est l'ancien empoisonneur du Chemin-des-Bœufs.

– Et ces deux personnages ne sont autres que… M. Mancal, agent d'affaires et homme de confiance de la duchesse de Torrès.

Décidément, on jouait franc jeu, il n'y avait plus qu'à s'exécuter.

– Ce qui vous explique, dit Mancal, comment votre agent d'affaires connaît si bien l'histoire du Chemin-des-Bœufs.

– Mais tout cela est très-naturel, reprit la duchesse, j'aurais mauvaise grâce à ne pas vous féliciter de votre admirable talent. En vérité, je ne vous ai pas reconnu.

– Cependant, c'est vous-même qui affirmez que je suis moi-même le personnage…

– L'empoisonneur… Oh ! ceci tient, cher monsieur, à cette malheureuse manie qui vous porte à dialoguer vos récits… Quand vous m'avez répété les paroles du vieillard en question, le son de voix, les inflexions, la prononciation m'ont immédiatement révélé votre secret.

– Vous êtes forte…

– Comme un juge d'instruction, c'est vrai. Voilà donc qui est entendu. Vous connaissez un secret assez délicat sur mon passé ; vous êtes sans doute venu chez moi pour tenter ce qu'on appelle – si je ne me trompe – une opération de *chantage*.

Impossible de rendre le ton d'exquise raillerie qui accompagnait ces déclarations cyniques.

– Venons donc au fait, reprit-elle, car, je dois vous l'avouer, vous n'avez peut-être pas beaucoup de temps à vous.

– Je suis à votre disposition… et n'ai rien qui me presse…

– Vous ne me comprenez pas… Je suis curieuse et je voudrais savoir quelles étaient les conditions que vous vouliez m'imposer… C'est pour cela que je vous invite à vous hâter…

– Me hâter !… mais je ne saisis pas…

– Vous perdez un temps précieux, car, sans vous en douter, vous avez tout au plus une dizaine de minutes à me consacrer.

Mancal se leva brusquement. Il était livide. Une lueur rapide venait de traverser son cerveau.

– Vous allez immédiatement m'expliquer vos paroles, sinon !…

– Sinon ?… Évidemment il n'y a pas moyen de causer avec vous. Enfin, puisque vous y tenez absolument, voici l'explication que vous réclamez.

Elle avait tiré de sa poche un petit flacon de cristal, fermé par un bouchon à l'émeri. D'un seul coup d'œil, Mancal le reconnut. C'était celui qu'il avait remis jadis à l'empoisonneuse, et qu'elle lui avait payé deux mille francs. Il était vide ! Et la commotion que l'ex-forçat éprouva fut telle, que la voix s'arrêta dans sa gorge, une sueur froide mouilla son front, et il s'appuya au mur pour ne pas tomber.

– Du poison ! murmura-t-il d'une voix rauque.

– Naturellement, fit le Ténia. Je suis une excellente élève, comme vous voyez.

Tout le corps de Mancal tressauta comme sous l'impression d'un ressort ; ses yeux s'injectèrent de sang.

– Misérable ! fit-il en bondissant vers la table et en saisissant un couteau.

Mais, au même instant, la duchesse se renversa en arrière avec un éclat de rire si franc, si net, si clair, que malgré lui il s'arrêta.

– Mon cher monsieur Mancal, reprit-elle, décidément vous êtes moins fort que je ne le croyais. Rassurez-vous. Ce flacon était vide de poison. Vous avez bu les vins les plus naturels et les liqueurs les moins frelatées. Vous vous portez fort bien.

À mesure qu'elle parlait, le visage contracté de Mancal se rassérénait. Il jeta le couteau loin de lui.

– Allons, fit-il, je suis vaincu. Vous êtes un trop rude adversaire.

Le Ténia se leva, et, s'approchant de lui, plaça sa main sur son épaule :

– Je puis être une utile alliée, dit-elle. Écoutez-moi ; il faut que nous causions encore, et cette fois sans réticences.

Elle le regarda en face, comme deux complices qui ont un but et qui veulent l'atteindre à tout prix. En réalité, la situation était changée, comme on dit, du tout au tout. Mancal – incarnation de Biscarre – s'était tout d'abord présenté en troisième rôle de mélodrame. Il avait pris des allures *fatales* et avait débité ses tirades avec un aplomb merveilleux, qui devait, selon lui, réduire l'adversaire à merci. Il avait engagé le duel. À la première passe, il avait employé ses coups les plus savants, ils avaient été parés. Mieux encore : à la riposte, il avait été désarmé, et il avait dû rompre. En garde donc, et au plus fort ! Elle lui dit :

– Cartes sur table. Que voulez-vous de moi ? Si vous parlez franchement, je vous dirai ce que je veux de vous.

– Bien, fit Mancal. Ma vie a un but, je veux que vous m'aidiez à l'atteindre.

– Ma vie a un but, dit la duchesse, dont la voix s'altéra légèrement, m'aiderez-vous à votre tour ?…

– Je vous le jure.

– Je ne crois pas aux serments.

– Alors expliquez-vous. Quel est votre but, à vous ?

– Pourquoi parlerais-je la première ?

Mancal s'inclina :

– Parce que vous êtes la plus forte.

– C'est faux. Maître Mancal, je vais vous dire, moi, pourquoi, tenant tout à l'heure votre vie entre mes mains, je ne vous ai pas empoisonné.

Mancal eut un soubresaut involontaire.

– C'est, *primo*, parce que j'aurais été fort empêchée de me débarrasser de votre cadavre…

Dire « votre cadavre » à un homme vivant lui causera toujours et quand même une impression fort désagréable.

– *Secundo*, continua le Ténia, c'est parce que, de tous les bandits qui me sont tombés sous la main, vous êtes, sans flatterie, le plus complet que j'aie encore rencontré.

– Vous êtes trop bonne, fit Mancal en souriant. Mais je crois qu'en fait de scélératesse, j'ai trouvé mon maître…

– Oh ! trêve d'éloges ! nous nous valons !… reste à savoir où nous tendons et si nos projets peuvent cadrer ensemble. En ces sortes de pactes, un seul mot doit suffire. Pouvez-vous, brièvement, sèchement, caractériser le but de votre vie ?

Mancal la regarda en face, les yeux dans les yeux, et dit :

– Oui, je hais !…

Elle se pencha vers lui et répondit :

– Et moi j'ai aimé… et je hais maintenant.

– Moi, dit Mancal en serrant les mains de la duchesse entre les siennes, je ne hais que parce que j'ai aimé… donc je vous comprends !…

Il y eut un moment de silence. Il était évident que chacun hésitait à se livrer.

– Il nous reste à prononcer deux noms, dit le Ténia. Qui haïssez-vous ? qui est-ce que j'aime ?…

Mancal tenait toujours les mains du Ténia. Il les sentait nerveuses, vibrantes, implacables. Il eut confiance.

– Celle que je hais, dit-il, se nomme Marie, marquise de Favereye.

– Celui que je hais, dit le Ténia, se nomme Armand de Bernaye…

Un cri de joie s'échappa de la poitrine de Mancal.

– Ah ! quelle alliance ! fit-il. Armand de Bernaye aime Mathilde de Silvereal, sœur de la marquise de Favereye…

La duchesse s'était dressée, haletante, fiévreuse :

– Mathilde de Silvereal !

– Ne le saviez-vous pas ?…

– Ainsi cette femme dont M. de Silvereal voulait la mort…

– C'est votre rivale.

– Non, c'est impossible ! Pourquoi Armand l'aimerait-il ?… Est-elle donc plus belle que moi ?…

Et, avec un indicible mouvement d'orgueil, la courtisane relevait sur son front les masses épaisses de ses cheveux noirs.

– Il l'aime ! vous dis-je, répéta Biscarre. Et je le sais d'autant mieux qu'il y a quelques heures à peine, je l'ai vu auprès d'elle, étreignant ses mains avec une énergie passionnée.

– Taisez-vous ! Vous mentez !…

Mancal la regarda. Une colère furieuse éclatait dans ses yeux, et sa pâleur était telle qu'il semblait que la vie fût prête à se retirer d'elle.

– C'est que vous ne savez pas, continua-t-elle, tout ce que j'ai déjà souffert ! Ah ! j'ai vu les plus intelligents, les plus puissants se traîner à mes pieds ; j'ai vu des hommes pleins de jeunesse et de vie, comme Martial, épier le moindre de mes signes, se courber sous mes caprices les plus cruels, me donner goutte à goutte tout leur sang, toute leur existence. Et je riais !… et j'éprouvais une effrayante joie à leur crier : Je vous méprise ! Mais cet Armand ! de lui je n'ai jamais reçu que dédain et mépris !

Elle se tut un moment, comme accablée par ses propres pensées.

– Il y a de cela quelques mois, reprit-elle. Ma voiture descendait au trot de mes chevaux l'avenue des Champs-Élysées. Je rêvais… à quoi ? À ces mondes inconnus dans lesquels parfois l'imagination m'entraîne. Tout à coup un cri retentit. Une femme – une misérable mendiante – venait d'être renversée et avait roulé sous les pieds des chevaux : En avant ! criai-je à mon cocher. Je ne me souciais pas de me donner en spectacle à cette

foule. Que m'importait cette femme ?… Mais déjà un homme s'était élancé à la tête de mes chevaux, et d'un seul effort de sa main, il les avait cloués sur place… Cet homme, c'était Armand de Bernaye. Comme je m'étais penchée hors de ma voiture, nos regards se croisèrent… Qu'éprouvai-je à ce moment ? Il m'est impossible de décrire cette impression étrange, magnétique, qui parcourut tout mon être… En un instant, tout disparut autour de moi… et, par un dernier effort de résistance, je fermai les yeux ; puis, je les rouvris subitement… il était là, courbé vers la terre. Il s'était agenouillé auprès de la mendiante dont ses mains écartaient les haillons. De la foule s'élevaient contre moi des cris de menace. Il leva la tête et fit un signe, tous se turent. La femme était blessée, peu dangereusement d'ailleurs.

« Déjà elle revenait à elle et balbutiait des remercîments. Me roidissant contre l'émotion qui me dominait, je tirai ma bourse ; j'allais la jeter aux pieds de cette femme. Mais il me regarda, et je n'osai pas. Ah ! si vous aviez lu sur ce visage énergique l'expression de mépris que j'y savais découvrir !… Une colère folle luttait en moi contre je ne sais quelle terreur vague. Lui, souleva la mendiante dans ses bras et vint vers la voiture. – Descendez ! me dit-il d'une voix brève. Et comme j'hésitais, il répéta ce seul mot : Descendez ! et sans savoir à quelle influence je cédais, j'obéis. Oui, moi qui n'avais jamais plié devant une prière, devant une supplication, si ardente qu'elle fût, je ne sus pas résister… Il étendit la mendiante sur les coussins de la voiture et jeta son adresse au cocher : Conduisez cette femme, dit-il.

« Le laquais hésitait, il attendait que je confirmasse cet ordre. Encore une fois, Armand me regarda, et je dis au valet : Obéissez !… La calèche s'éloigna. J'étais là, au milieu de cette foule, je me sentais humiliée, tremblante. Je ne faisais pas un mouvement, j'attendais qu'il me parlât. En ce moment, j'aurais donné ma vie pour qu'il m'adressât un mot… Savez-vous ce qu'il fit ? »

Ses lèvres pâlies tremblaient comme sous l'action de la fièvre.

– Il reprit son chapeau aux mains des spectateurs de cette scène, le remit sur sa tête, et me regardant en face une dernière fois, il s'éloigna, me laissant seule, immobile, courbée sous le mépris. La foule ricanait. J'eus peur… oui, en vérité !… Je ne retrouvai même pas en moi cette énergie fiévreuse que donne la colère. Je baissai la tête, et, cachant mon visage sous mon voile, je m'enfuis. Une voiture passait, je m'y jetai… et alors, folle de douleur, saisie au cœur et au cerveau par une sorte d'ivresse, je pleurai… C'étaient les premières larmes que j'eusse versées depuis bien des années !… et c'était cet homme qui me les arrachait ! Et je ne le haïssais pas !… je l'aimais !…

Mancal ne l'avait pas interrompue. Elle parlait comme si elle eût été seule, et c'était chose étrange que cette femme, reine de richesse et de beauté, mettant ainsi son âme à nu.

– Je voulais le revoir, dit-elle encore. Ce que j'ai fait pour cela, j'ai honte à m'en souvenir… Oui, je l'ai épié !… Je me suis placée sur son passage !… J'ai supplié qu'on le décidât à venir chez moi… Je lui ai écrit… À mes lettres, il n'a pas répondu. Quand je le rencontrais, alors tombait sur moi ce regard froid et sombre dont il m'avait déjà souffletée, et je m'enfuyais ! Sans cesse, je parlais de lui, et ce que j'apprenais ne faisait qu'accroître ma passion.

« Cette existence mystérieuse vouée tout entière à la science, le respect que cet homme inspirait à tous, cette réputation qui grandissait chaque jour, tout cela m'enivrait, et c'était avec des cris de douleur que je me répétais : « Cet homme ne t'aime pas, cet homme te hait et te méprise ! » Et aujourd'hui vous venez me dire qu'il en aime une autre ! Du moins, je vais donc trouver un aliment au feu qui me brûle le cœur : puisqu'il

m’est interdit d’aimer, du moins je me sauverai du désespoir par la haine !… »

Elle se tut. Tout son être frémissait.

– Il faut perdre cette femme, reprit Mancal ; aidez-moi dans l’œuvre que je veux accomplir, et je vous jure que je vous vengerai de madame de Silvereal et d’Armand de Bernaye.

– Qu’exigez-vous de moi ?

– Vous attendez ce soir M. de Silvereal ?

– Ah ! il s’agit bien de cet homme !

– Écoutez-moi, duchesse de Torrès. Le hasard – un hasard infernal – nous a donné les mêmes ennemis. Moi, je hais la marquise de Favereye, vous voulez la perte de sa sœur. C’est dans leur amour, c’est dans leur honneur qu’il nous faut les frapper… Ce n’est pas tout…

Il se rapprocha de la duchesse et reprit d’une voix plus basse :

– Vous ne m’avez pas fait votre confession tout entière.

– Moi !…

– Cette passion qui remplit votre être n’est pas la seule qui vous domine ; il en est une autre, plus profonde, plus âpre encore, et qui atteint en vous jusqu’aux sources de la vie.

– Expliquez-vous ! Cette passion ?…

– C’est l’amour de l’or, c’est la passion de la richesse, c’est l’ambition affolée et sans limites.

Elle baissa la tête sans répondre.

– Vous êtes riche, continua-t-il en regardant autour de lui, comme si ses yeux cherchaient à percer l'épaisseur des murailles pour supputer le chiffre de cette fortune.

Un frémissement agita le corps de la courtisane : car Mancal l'avait bien jugée.

Que de fois, seule, alors que tout bruit s'était éteint autour d'elle, cette femme, lasse des hommages dont elle avait été accablée, s'enfermait dans le boudoir mystérieux que nous avons décrit au début de ce chapitre, et là, prise d'une sorte de fièvre, elle ouvrait les coffrets, les cassettes, et, plongeant ses mains de marbre dans l'or et les pierreries, elle les égrenait entre ses doigts comme des gouttes d'eau, frissonnant au tintement de l'or, éblouie par le rayonnement des diamants.

Passion maladive, monomanie étrange qui s'emparait de son être tout entier, faisant vibrer ses fibres les plus secrètes.

– Vous êtes riche ! avait dit Mancal, eh bien, si vous consentez à m'obéir, à m'aider dans la tâche que j'ai entreprise, je décuple, je centuple cette richesse !

La duchesse s'était redressée, et maintenant, les yeux fixés sur le visage de l'homme d'affaires, elle attendait.

– Vous me comprenez bien, reprit-il : ce que je vous propose, c'est un pacte, c'est une association complète, absolue, dans laquelle chacun de nous mettra au service de l'autre ses forces et sa puissance.

– Sa puissance ! interrompit le Ténia.

– Ah ! ce mot vous étonne, surtout quand il est prononcé par M. Mancal, un homme d'affaires qui, à vos yeux, n'a d'autre valeur que celle d'un manieur d'argent ! Eh bien, si vous, duchesse de Torrès, vous êtes forte par votre beauté, par votre intelligence, par votre fortune, l'humble agent Mancal tient dans sa main, lui aussi, un pouvoir qui peut lutter contre toutes les énergies humaines.

Il s'était levé, et sur sa physionomie éclatait ce rayonnement sinistre qui le transfigurait. Sous le masque de Mancal perçait le Roi des Loups.

– À nous deux, continua-t-il d'une voix vibrante, nous pouvons dompter le monde, car nous sommes le Mal ! Vous êtes la beauté fatale et cruelle, je suis la haine lente et sûre ! Prenons nos ennemis corps à corps, nous les contraindrons à crier grâce ; mais, sans pitié, nous les frapperons à mort !

Il eut un geste d'une effrayante violence.

– Vous avez raison, murmura le Ténia. Je veux rejeter à la face de cette société hypocrite les outrages dont elle m'a abreuvée. Mais cette richesse dont vous me parliez tout à l'heure ?…

– Je vous la donnerai. Mais répondez-moi : Êtes-vous prête à accepter les conditions que je veux vous dicter ?

– Quelles sont-elles ?

– Veuillez sonner.

La duchesse obéit machinalement. Un laquais parut.

– Un jeune homme ne s'est-il pas présenté pour parler à madame la duchesse ?

– Comme madame la duchesse avait défendu qu'on la dérangeât sous aucun prétexte, je l'ai introduit dans la bibliothèque, où il attend que madame veuille bien le recevoir.

– C'est bien, fit Mancal. Dans un instant vous pourrez l'introduire.

Le laquais sortit. Subjuguée par l'ascendant de cet homme, le Ténia l'avait laissé parler.

– Quel est ce jeune homme ? demanda-t-elle.

– Attendez. Voici mes conditions : je veux que ce jeune homme vous aime.

La duchesse sourit :

– Je suis sûre de moi !

– Je veux, continua Mancal en se penchant vers elle, que vous le rendiez fou, que vous éveilliez en son âme une passion si intense, si irrésistible…

Il baissa la voix :

– Que, dans son entraînement, ce jeune homme aille… jusqu'au crime !

La duchesse tressaillit :

– Vous le haïssez donc bien ?

– Oui !

– Et en échange du concours que vous me demandez, que m'offrez-vous à votre tour ?

– Je vous offre des trésors si grands que nul peut-être n'en connaît le chiffre.

– Folie ! Vous me raillez !

– Ce soir, M. de Silvereal viendra…

– Je le sais.

– Cet homme est en possession d'un secret qu'il faut lui arracher. Je serai là… caché. Vous serez seule avec lui. Dans une heure, je vous enverrai un bouquet. Vous aurez soin de ne pas le respirer ; mais, le soir, vous donnerez à M. de Silvereal la fleur rouge qui se trouvera au centre de ce bouquet. Je ne vous fais pas l'injure de douter qu'il ne la porte à ses lèvres…

– Et alors ?

– Alors le reste me regarde. Nous saurons si mes pressentiments m'ont trompé… ou si ces rêves qui vous éblouissent se peuvent réaliser…

– Vous n'avez donc aucune certitude ?

– Ne me demandez rien de plus. Soyez patiente jusqu'à ce soir, et alors, duchesse de Torrès, vous pourrez à votre gré ou contraindre vos ennemis à plier devant vous, ou tout au moins vous venger !

– J'attendrai. Mais ce jeune homme ?

– Ce que je vous demande aujourd'hui est peu de chose. Recevez-le devant moi et approuvez ce que je dirai.

– J’y consens. Mais qui me prouve que vous ne me tromperez pas et qu’en me trompant par des espoirs irréalisables vous ne cherchiez pas uniquement à obtenir ma complicité dans vos projets personnels ?

– Madame, dit gravement Mancal, entre gens comme nous, les serments n’ont pas de valeur. Mais regardez-moi bien en face, et demandez-vous si réellement l’homme qui vous parle de sa haine peut s’abaisser à de vulgaires intrigues de chantage… Regardez-moi, vous dis-je ! et, dans mon regard, sachez lire l’expression de la passion violente et implacable. Je veux… entendez bien ce mot… je veux me venger… rien de plus, rien de moins. Pour parvenir à mon but, j’avais besoin d’une alliée… je vous ai trouvée sur ma route…

Mancal lui avait tendu la main… Elle y laissa tomber la sienne, et dit en souriant :

– Je vous fais crédit jusqu’à ce soir.

– Merci ! Maintenant reprenons chacun notre rôle… et faites entrer notre jeune homme.

Un instant après la porte s’ouvrait, et le laquais annonçait :

– M. le comte de Cherlux.

Et Jacquot entra. Oui, c’était bien celui que nous avons trouvé il y a quelques heures dans le cabaret de Diouloufait, c’était bien lui qui se présentait sous le nom et sous le titre de comte de Cherlux… Transformation singulière, mais certainement moins bizarre que celle qui s’était accomplie dans l’extérieur du jeune homme. D’où lui venait donc cette aisance aristocratique, cette simplicité dans le luxe, ce goût réellement exquis, lequel avait présidé à sa toilette ? Jacques de Cherlux – car tel était le nom que nous lui donnerons désormais – était de

taille moyenne, mais admirablement proportionnée. Il portait encore sur son visage pâli les traces des dernières émotions qu'il avait subies ; mais cette lassitude même prêtait un nouveau charme à sa physionomie un peu inquiète. Jacques était beau, et la délicatesse de ses traits et de sa stature lui donnait je ne sais quel charme dont on avait peine à se défendre. En ce moment, il était visiblement ému ; en vérité, il croyait marcher dans un rêve. La métamorphose qui s'était opérée lui semblait invraisemblable. Comment ! hier encore, il n'était qu'un ouvrier, il luttait contre des malveillances inconnues, il se débattait contre une fatalité qui s'acharnait après lui, et voilà qu'aujourd'hui il était admis, sur son nom, en présence d'une des plus jolies, des plus élégantes femmes de Paris, en face de cette créature idéalement belle qu'il avait entrevue un jour en tremblant, et qui maintenant s'inclinait gracieusement devant lui et lui disait de sa voix pure et fraîche :

– Soyez le bienvenu, monsieur.

Mancal s'avança vivement à sa rencontre.

– Madame la duchesse, dit-il, permettez-moi de vous présenter monsieur le comte Jacques de Cherlux, en faveur duquel je fais appel à toute votre bienveillance.

Jacques, troublé, regardait la duchesse et attendait.

À vingt ans, qui aurait pu, sans frémir jusqu'aux fibres les plus intimes de son être, contempler cette créature, devant laquelle un véritable artiste, Martial, avait oublié sa mère, cette femme si complètement belle que les plus expérimentés des viveurs s'étaient voulu tuer à ses pieds. Lui ne savait rien, n'entendait rien… toute son âme passait dans ses regards, et ses lèvres tremblaient comme si la formule d'adoration avait été prête à s'en échapper…

– Votre recommandation est toute-puissante, vous le savez, dit la duchesse en regardant Mancal, mais le nom de M. le comte de Cherlux, et je dois dire plus encore, sa jeunesse et sa distinction plaident en sa faveur mieux encore que vos paroles…

– Madame, fit Jacques, je ne sais comment reconnaître…

La duchesse lui désigna un siége de la main.

– Madame, reprit Mancal, qui suivait avec soin les progrès de l'émotion qui s'emparait du néophyte admis dans le temple, M. le comte de Cherlux, par suite de circonstances que je me ferai un devoir de vous expliquer, se trouve dans une situation des plus singulières : jusqu'à ce jour, il a ignoré et son nom et les hautes destinées qui lui étaient réservées… Je viens vous supplier de vouloir bien être sa patronne, son bon ange, et de lui ouvrir les portes de ce monde dans lequel, j'en suis certain, il occupera une place brillante. M. de Cherlux, qui – je puis le dire sans l'offenser – a besoin en quelque sorte d'un stage dans la société dont il ignore encore les mœurs, m'a témoigné le désir, très-honorable, de s'attacher pendant quelque temps – presque incognito, pour ainsi dire, – à la personne de quelqu'un de nos grands seigneurs… en qualité de secrétaire, par exemple. Il est riche, et c'est, vous le comprenez, dans un but tout spécial qu'il veut, mettant son instruction et son intelligence au service d'un des rois de votre monde, acquérir en échange ces notions sociales, cette expérience des hommes qui lui font défaut… Veuillez dire, monsieur de Cherlux, si je traduis exactement votre pensée.

Jacques tressaillit, mais il lui fallait s'arracher à la contemplation qui rivait son regard et sa pensée à la beauté de l'enchanteresse… il releva la tête.

– En effet, madame, répondit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, ce qui se passe aujourd'hui dans ma vie est

tellement extraordinaire, que j'ose à peine croire à ce miracle qui vient de s'accomplir et qui d'un déshérité de la vie fait un gentilhomme, et je vous l'avoue, au moment de franchir le seuil de ce monde, à peine entrevu dans le mirage de mes songes de jeunesse, j'hésite… j'ai presque peur… Déjà la bienveillance que vous semblez me témoigner m'encourage. M. Mancal a bien voulu me laisser espérer que madame de Torrès prendrait en pitié cette inexpérience… C'est donc un suppliant qui vient à vous, madame, et qui vous supplie de ne le pas repousser…

Ah ! s'il eût pu comprendre en ce moment le rapide regard qui s'échangeait entre les deux complices.

– Qu'il vous aime ! avait dit Mancal.

– Il m'aimera ! il m'aime ! répondaient les yeux du Ténia.

– Monsieur le comte, dit-elle, je vous suis dès ce moment tout acquise… et quelle que soit la requête que vous ayez à m'adresser, je puis vous assurer que j'emploierai ma faible influence à vous donner satisfaction…

Mancal reprit la parole :

– Si j'ai bien compris les intentions de M. de Cherlux, dit-il, l'homme à qui nous devons demander un pareil service doit joindre à une grande situation une honorabilité reconnue et incontestée…

– Sans doute.

– Eh bien, si j'osais émettre un avis, je rappellerais à madame la duchesse que, dans la société parisienne, nul ne me paraît plus digne de cette confiance qu'un homme honoré par elle d'une estime particulière.

– Son nom ?

– Ne l'avez-vous pas deviné ? je veux parler de M. le duc de Belen.

Le Ténia regardait Mancal et cherchait à comprendre le but vers lequel il tendait. Mais le visage du forçat avait perdu son expression féroce pour prendre le masque de l'obséquiosité polie. Quant à Jacques, il écoutait pour ainsi dire sans entendre. Il contemplait les cheveux de la duchesse négligemment rejetés sur sa nuque ; il devinait sous son peignoir ces formes admirables qui avaient inspiré jadis un chef-d'œuvre à Martial ; son regard courait sur ces mains fines, ces bras blancs et ronds qu'un statuaire eût moulés, et, dans cette sorte d'adoration inconsciente, il se souciait peu, en vérité, du sens même de la conversation dont il était l'objet.

– J'ai déjà eu l'honneur, continua Mancal, de pressentir M. le duc à ce sujet, et j'ai la conviction que la recommandation de madame de Torrès serait toute-puissante pour le décider à accueillir M. de Cherlux.

Elle regarda Jacquot, qui, surpris dans sa contemplation, rougit et baissa les yeux.

– Quel est votre avis, monsieur de Cherlux ? demanda-t-elle.

« Savez-vous bien, ajouta-t-elle en souriant, que si la timidité sied à la jeunesse, elle pourrait cependant vous être nuisible dans le monde où vous allez entrer ?

– Madame, fit Jacques vivement, s'il vous plaît vouloir bien m'honorer de votre protection, soyez certaine que je saurai m'en rendre digne…

– Qu'il soit donc fait comme le désire mon ami Mancal, fit-elle en se levant.

Avec ces mouvements gracieux et empreints d'une volupté enivrante dont les courtisanes du grand monde ont le secret, elle s'approcha d'un petit meuble, et, se penchant, elle écrivit quelques lignes.

Puis, se tournant vers Jacques :

– Puisque vous me permettez, dit-elle, de prendre un rôle de bonne fée dans votre existence, monsieur le comte, présentez-vous de ma part chez M. le duc de Belen : vous ne pouvez trouver de meilleur professeur, plus digne à tous égards de votre confiance comme il l'est déjà de notre estime… Je lui explique votre situation en deux mots, il se fera votre initiateur…

Jacques s'était levé à son tour, et ses doigts tremblaient en touchant la lettre que lui avait remise la duchesse.

– Allez, monsieur le comte, lui dit-elle, et laissez-moi espérer que vous n'oublierez pas trop vite celle qui est heureuse de vous rendre ce léger service…

Elle lui tendit la main. Il s'inclina, et par un mouvement inconscient, il saisit cette main et y appliqua ses lèvres… Elle ne la dégagea pas… un frisson parcourut les veines du jeune homme… Un instant après, à demi fou, la fièvre au cerveau, il s'élançait hors de l'hôtel.

– Eh bien, mon cher allié, dit la Torrès à Mancal, êtes-vous content de moi ?

Avant d'aller plus loin, il nous faut expliquer en quelques mots comment Jacquot, l'ouvrier, était devenu tout à coup la comte de Cherlux. Rien de plus simple, d'ailleurs. Le véritable

comte de Cherlux était un de ces viveurs tarés qui, après avoir abusé de toutes les jouissances, descendent peu à peu tous les degrés de la misère. Un jour, Mancal l'avait rencontré : une pensée infernale avait traversé son cerveau.

– Monsieur le comte, lui avait-il dit, que donneriez-vous pour trois mois de luxe et de richesse qui vous rappelassent votre vie d'autrefois ?

À ces paroles, tous les appétits du vieux comte s'étaient soudainement réveillés, et un pacte était intervenu entre eux. Contre une somme de cent mille francs, le comte de Cherlux avait signé un testament et un acte de reconnaissance qui s'appliquait à Jacques. Le testament expliquait une histoire banale de séduction : rien ne pouvait sembler plus naturel. Puis le comte s'était rejeté follement dans le tourbillon des plaisirs. Mais son organisme épuisé n'avait pu résister aux excès de toutes sortes. Deux mois après, il mourait de la rupture d'un anévrisme, et c'est alors que M. Mancal révélait à Jacques cette prétendue aventure qui le faisait, lui, l'orphelin, le seul héritier du comte de Cherlux…

XII

LES GALANTERIES DE MUFLIER

Le lecteur nous pardonnera si, l'entraînant à notre suite, nous le contraignons à passer subitement de l'hôtel de M. de Belen au bouge de l'*Ours vert*, de là dans le boudoir d'une courtisane, puis encore ailleurs, et toujours plus loin.

Les faits sont là qui crient au narrateur :

– Marche ! marche !

Dans le drame complexe que nous avons entrepris de raconter et qui est resté, il y a trente ans, dans une ombre mystérieuse qu'ont à peine traversée quelques lueurs sinistres, les personnages les plus divers, appartenant à toutes les classes de la société, se sont heurtés dans une lutte terrible qui a mis face à face les êtres les plus disparates, en apparence les plus étrangers l'un à l'autre, et force nous est de les suivre dans les divers milieux où ils vivaient.

Cela dit, allons au quai de Gèvres, qui s'étend, comme chacun sait, du pont Notre-Dame au pont au Change. Là, au coin de la rue des Arcis, une maison, surplombant sur le quai de son pignon qui semblait prêt à s'écrouler, donnait asile à certains personnages que les plus délicats auront plaisir à retrouver. Dans une mansarde du troisième et dernier étage – justement au-dessous du toit pointu – Muflier, Goniglu et Maloigne étaient tous trois agenouillés sur le carreau. Était-ce donc que,

créatures coupables, ils s'abîmaient dans les douleurs du repentir et criaient merci à l'éternel ?

Pas précisément. Entre eux, à terre, il y avait un sac, et leurs mains, loin d'être levées vers le ciel, étaient très-activement occupées à fouiller ledit sac, d'où ils tiraient un à un les objets les plus singuliers.

C'était une paire de vieilles bottes aux talons absents et aux tiges crevées, puis des socques plus ou moins articulés, puis un manche de parapluie, un paquet de chiffons. Que sais-je ? Et ils cherchaient toujours, car le sac semblait inépuisable comme la célèbre bourse de Fortunatus.

Tout à coup un triple cri de joie s'échappa des trois poitrines de ces trois gentilshommes, et pour saisir ce qu'ils venaient d'entrevoir sans doute au fond du sac, ils se baissèrent si vivement que leurs trois crânes se cognèrent avec un bruit mat.

Mais, sans s'arrêter à ce détail sans importance, ils se redressèrent instantanément :

– Un chandelier d'argent ! cria Muflier.

– Un couvert de vermeil, ricana Goniglu.

– Une casserole de cuivre, brama Maloigne.

– Et c'est tout ?

– C'est tout.

– Bah ! ça ne valait pas la peine d'assommer cet imbécile, fit Maloigne, qui avait le cœur sensible.

– Cet homme était coupable, reprit Muflier d'un ton grave, et sa punition est juste. Comment ! nous sortons bien tranquillement de l'*Ours vert*, comme d'honnêtes gens que nous sommes ; rêvant à l'avenir, nous suivons le quai… quand tout à coup, aux premières lueurs du jour, nous apercevons un particulier qui se glissait le long des maisons en rasant les murs.

– Il avait mauvaise apparence, interrompit Goniglu.

– De plus, continua Muflier, il avait un sac.

– Un sac plein.

– Bombé, séduisant, chargé de promesses.

– Et de vieux chiffons.

– Tout indiquait donc que c'était un travailleur qui emportait au logis le butin de la nuit.

– Ce fut aussi mon avis. Nous échangeons un regard…

– Et nous tombons dessus. Je lui lance un coup de poing !

Muflier laissa tomber sur sa main son front pensif.

Puis, se relevant brusquement :

– Goniglu, dit-il, je vais formuler une proposition.

– Formule.

– Il y a longtemps, mais là, très-longtemps que je n'ai pas fait un de ces petits déjeuners…

– Côtelettes aux cornichons.

– Vin bouché.

– Café, pousse-café, rincette.

– *Et cætera*, justement. Eh bien ! voilà mon avis : Nous sommes, quant à présent, en possession de dix ronds de vingt francs.

– Les fonds de Bisco.

– Mais je dois t'avouer, Goniglu, que c'est un mouvement de délicatesse qui m'a déterminé à cogner sur le bonhomme de tout à l'heure.

– Ah bah !

– Tu vas me comprendre… Que nous a dit le Bisco ?

– Qu'il y aurait une affaire.

– Très-bien !

– Qu'il fallait nous requinquer un brin.

– Ce que vous allez faire tout à l'heure… et puis…

– C'est tout.

– Mais, Goniglu de mon cœur, il y avait un sous-entendu, c'est que les jaunets étaient comme qui dirait une avance, des arrhes… et je préfère – voilà où éclate la délicatesse que je vous signalais tout à l'heure – n'y toucher qu'après les avoir gagnés.

– Ah bah ! fit encore Goniglu, que les scrupules de Muflier surprenaient au plus haut point.

– Mais, d'autre part, j'ai envie de bien déjeuner… Alors, nous avons *pigé* le sac du bonhomme inconnu… Petit Maloigne va aller chez le joli *Fourgat* (recéleur) d'à côté, il va laver le chandelier, le couvert et la casserole, et alors, noce à mort !

– Bravo ! firent les deux hommes.

– Je suis prêt. Je vas *rincer* tout ça, fit Maloigne.

– Va donc, jeune messager, reprit Muflier, qui aimait à imiter l'accent de Frédérick dans *Robert Macaire*, et hâte-toi ; nous t'attendons avec impatience.

Maloigne, sans se plus faire prier, disparut, cachant sous sa blouse déguenillée le butin dû à l'exploit nocturne.

Goniglu et Muflier restèrent seuls.

Il paraît que, devant Maloigne, ils n'avaient pas dit toute leur pensée, car, obéissant tout à coup à une même réflexion, ils se regardèrent, et la même exclamation : Eh bien ? sortit de leurs lèvres.

– Voyons, Goniglu, dit Muflier, qu'est-ce que tu penses de Bisco ?

– Il a une rude poigne.

– Et il nous a carrément roulés. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Bah ! pour un coup de poing de plus ou de moins ! c'est pas la mer à boire. Mais les affaires… as-tu confiance ?

– Hum ! hum !…

– Il fait de belles promesses…

– Les tiendra-t-il ?

– J'ai de la méfiance…

– Et moi aussi… Je dis qu'au fond il se fiche de nous, et qu'il fait un tas de manigances.

– Dame ! je l'ai vu entrer plus de vingt fois, en le filant, chez une espèce de tripoteur qui a des bureaux d'un chic…

– Par la grand'porte ?…

– Mon Dieu, oui.

– Dans son costume ordinaire ?

– Oh ! parfaitement, avec la casquette et les rouflaquettes.

Ce mot gracieux désigne les mèches collées aux tempes et ramenées en pointe qui distinguent les *lions* du boulevard extérieur.

– Et il restait longtemps ?

– Ça, c'est encore plus drôle, jamais je ne l'ai vu sortir.

– Bah ! c'est qu'il y a deux sorties.

– Maloigne veillait à l'autre.

– Bigre !… et le nom du tripoteur ?

– Mancal.

– Connais pas… Enfin, tout ça prouve que le Bisco lâche le simple travail du bon Loup pour se fourrer dans des opérations de haute volée… et qu'en somme, il oublie les vieux.

– Pourtant, reprit Goniglu, c'est peut-être ainsi qu'il prépare un coup *chocnosof*, tu sais, là, un vrai *bazardement*…

– Possible ! en tout cas… ton avis…

– Ouvrir l'œil…

– C'est ça… Vois-tu, quand le chef a de l'ambition, au besoin il coupe sa queue d'un coup… et se débarrasse des *camaros* en lançant à la *rousse* un bon petit avis…

– Je ne crois pas pourtant que le Bisco…

– Capable de tout ! interrompit Muflier. Moi, c'est mon idée. Donc, tu l'as dit, ouvrons l'œil… et dame ! en cas de danger !…

Ils échangèrent un regard suffisamment intelligible pour que toute explication fût inutile.

Au même instant, d'ailleurs, la porte s'ouvrait et Maloigne reparaissait.

– Tu as été rudement long !

– Est-ce que le père Blasias n'y était pas ?

Ces deux questions furent simultanées.

Mais, sans répondre immédiatement, Maloigne ferma soigneusement la porte, et, se rapprochant des amis, dit à voix basse :

– J’ai les jaunets !

– Bravo !

– Chut donc ! fit Maloigne. Mais il y a autre chose…

– Quoi ?

– Je ne sais pas si ça peut servir… Mais M. Muflier est si malin…

Muflier se rengorgea et dit d’un ton protecteur :

– Parle, petit, car, d’honneur, tu me fais périr d’impatience !

– Eh bien, voilà ! reprit Maloigne. J’allais donc chez le père Blasias, et j’allais entrer carrément dans la boutique du vieux revendeur, quand je me suis cassé le nez…

– Hein !

– La boutique était fermée.

– Fichtre ! s’écria Muflier, est-ce que le vieux birbe aurait été coffré ?…

– Ç’a été mon idée… Mais, moi malin, je me dis : c’est pas naturel. Or, comme c’est moi qui fais toujours les courses chez le vieux, j’ai fait là comme partout.

– Ce qui veut dire ?…

– Que j’ai regardé les êtres, les tenants et les aboutissants, et que je les connais au bout de l’ongle. Or, le vieux ne sait peut-

être pas que derrière la maison, dans une cour, il y a un caveau… tout noir… où on fourre un tas de débarras… et dans le mur, un trou… et derrière le trou, un autre mur, celui du logement du vieux ; et enfin, dans ce mur, un autre trou, par lequel on voit chez lui.

– Diable ! fit Muflier, tu es un rude lapin, toi !…

– Merci, patron ! fit Maloigne. Donc, je me dis comme ça : Ou il y est, ou il n'y est pas ; s'il n'y est pas, je ne verrai rien…

– Très-logique !

– Donc, je vais au caveau, et, de trou en trou, je regarde…

– Et alors ?

– Savez-vous ce que je vois ?

– Non, puisque tu ne l'as pas encore dit !

– Eh bien, le père Blasias, dont je ne voyais que le dos, était courbé sur…

Il s'arrêta et regarda encore autour de lui, comme s'il eût craint d'être entendu.

– Sur quoi ?

– Sur un cadavre ! articula Maloigne d'une voix à peine perceptible.

Muflier et Goniglu bondirent sur eux-mêmes.

– Quoi ! comment ! le vieux bossu…

– Le vieux bossu paraissait très, très-occupé… L’autre était étendu sur une chaise, la tête en arrière… et pâle ! pâle ! Oh ! il était bien mort ! ça se voyait…

– Brrr ! fit Goniglu, dont l’âme était sensible, ça me fait froid dans le dos…

– Alors, qu’est-ce que tu as fait ?

– Ça a duré cinq minutes comme ça… Alors j’ai vu le vieux aller à un petit fourneau dans lequel brillait du feu. Il a fait une *popotte* quelconque, et il s’est dégagé une fumée du diable. Dame !… alors… j’avoue tout… j’ai eu peur… et j’ai décanillé. Oh ! mais… c’était rien ça…

– Mais les jaunets !…

– Attendez donc. Je filais… dame !… j’étais déjà sur le quai… et puis je me suis tout à coup arrêté. Je me suis dit : Au fait, les amis comptent sur moi… faut tout de même que j’aie les ronds… Dame ! j’ai un peu hésité… ça se comprend… pas vrai… ça a bien duré un bon quart d’heure… enfin, je me suis décidé… et je suis revenu… Eh bien, savez-vous ce que j’ai trouvé ?

– Un autre cadavre ?

– Non ! le père Blasias tout tranquillement assis dans sa boutique toute grande ouverte, et qui grattait une vieille casserole avec la pointe d’un couteau ébréché.

– C’est drôle, ça. Tu auras eu la berlue.

– Pour ça, c’est pas possible. J’ai vu le *macchabé* (cadavre) comme je vous vois.

– Dis donc pas de bêtises comme ça, interrompit Goniglu, que cette assimilation paraissait affecter de façon passablement désagréable.

– Je ne sais pas si ça se voyait sur ma figure, mais le père Blasias m'a jeté un coup d'œil… Aussi, sans parler de rien, je lui ai offert le *baluchon*… Il n'était pas non plus dans son assiette, car il n'a même pas regardé ce que j'apportais… il est allé tout de suite à sa caisse, et m'a donné une poignée de *monnerons*.

Et, en forme de péroraison, Maloigne montra dans sa main une demi-douzaine de louis.

– Mais, saprédié ! fit Muflier, c'est plus que ça ne vaut, même au comptant !

– Faut-il rapporter ? dit Maloigne, qui crut pouvoir se permettre cette plaisanterie fine et délicate.

– Décidément, le vieux avait un *cheveu*.

– Je vois ça… s'il a *suriné* quelqu'un…

– N'y avait pas de sang…

– Il lui aura donné une drogue… Et comment était-il nippé, le particulier ?

– Oh ! d'un *chic* ruisselant… du noir et du blanc de premier choix.

– Vieux ?

– Entrelardé… pas grand, maigre, avec une tête d'oiseau…

– C'est tout ?

– À peu près… Ah ! si… il avait sa montre et une grosse chaîne…

– Gamin, va ! fit Muflier en lui touchant légèrement la joue.

Il y eut un moment de silence. Chacun réfléchissait à cette étrange aventure.

Il est vrai que les allures du vieux juif Blasias leur avaient toujours paru bizarres ; mais on ne regarde guère à la physionomie d'un recéleur.

– Au fond, reprit Muflier, ça ne nous regarde pas.

– Eh bien, ne nous occupons pas du père Blasias, et puisqu'il a *casqué* si rondement, pensons au déjeuner.

– Ça va, dirent les deux autres.

– En route, ajouta Goniglu.

Mais Muflier resta immobile. Il était évident qu'une idée nouvelle le préoccupait.

– Goniglu, fit-il… puisque nous avons du picaillon, crois-tu pas que ce serait le moment d'être aimable ?

– Ce qui veut dire…

– Que nous recevons souvent des politesses et qu'il serait convenable d'en rendre une…

Goniglu cligna de l'œil.

– Paméla !

– Hermance !… une petite galanterie à ces dames…

– Bonne idée !…

– Mais moi ! interrompit Maloigne, je serai donc tout seul ?

– Maloigne, mon ami, tu as de l'avenir, dit Muflier, mais crois-en ma vieille expérience, défie-toi de l'amour. Si tu savais tout ce qu'il m'a coûté… de douleurs et de remords…

Un instant après, on pouvait voir, partant du pont Notre-Dame, un fiacre traîné par deux haridelles et qui se dirigeait vers la Bastille, car c'était dans les environs du boulevard Contrescarpe que travaillaient Hermance et Paméla. Sans entrer dans des détails qu'il importe peu au lecteur de connaître, franchissons quelques heures, et retrouvons dans un cabaret de la place du Trône nos cinq personnages attablés et buvant fortes rasades. Il faut supposer que si la côtelette aux cornichons est par elle-même de nature inoffensive, elle a tout au moins le privilège de titiller le gosier le plus rebelle ; car une douzaine de litres vides, portant aux lèvres les traces du cachet de cire verte, indiquaient suffisamment combien la lutte avait été chaude.

Auprès de Paméla, forte créature d'une trentaine d'années, Goniglu se faisait gracieux : il avait je ne sais quel parfum régence qui étonnait et plaisait à la fois. Des madrigaux, peut-être un peu trop pimentés – on n'est pas parfait ! – sortaient tout armés de son cerveau en gésine. Muflier rappelait plutôt le grand siècle. Il était digne et quasi solennel. Penché vers Hermance, qui pour la corpulence ne le cédait en rien à sa compagne, il disait :

– Quoi ! tu doutes de moi, ange de ma vie ! mais ce déjeuner lui-même n'est-il pas la preuve des sentiments que tu

m'inspires ? Cette défiance m'est pénible ; sur mon honneur, elle me l'est.

À ce moment, voici que du dehors monta jusqu'au cabaret un bruit retentissant de grosse caisse et de cymbales. Puis une voix cria :

– Entrez ! entrez, messieurs !… La représentation va commencer !

Maloigne, heureux de cette diversion qui l'arrachait à ses réflexions solitaires, bondit vers la fenêtre.

– Tiens ! des saltimbanques ! cria-t-il.

Hermance, s'arrachant aux discours passionnés du bien-aimé, courut aussi à la fenêtre, et, battant des mains :

– Oh ! je voudrais voir cela ! fit-elle.

Point n'était besoin de formuler deux fois un désir, quand Muflier était là. Il se leva, s'aidant des mains à la table, uniquement pour conserver la rigidité de l'homme sûr de lui-même.

– Qu'est-ce que c'est, idole ? demanda-t-il.

– Des hommes sans bras qui jonglent avec des poids !

Muflier resta immobile. Goniglu leva la tête. Le cas était curieux. Maloigne se retourna avec un sourire :

– Pas tout à fait sans bras, fit-il. Ils sont deux ; mais ils en ont chacun un.

– Mon petit Anatole (c'était le prénom de Muflier), mène-moi-z-y !

Muflier, grave, était venu aux carreaux. Or, voici ce qu'il vit :

À quelques pas du cabaret, dans un terrain vague, se dressait une baraque de petite dimension, enveloppée dans ses panneaux de toile peinte. Sur les cadres étaient représentés des athlètes jouant avec des poids énormes, supportant des canons sur leurs épaules, se livrant à toutes les fantaisies de la lutte. Au-dessus, un vaste écriteau, sur lequel se lisaient ces mots :

DEUX BRAS POUR DEUX

Les frères DROITE et GAUCHE
ont l'honneur d'informer
l'honorable société
qu'après leurs divers exercices
ils accepteront les défis
des hommes forts
qui voudront bien les honorer de leur confiance.

ENTRÉE : DEUX SOUS

– C'est-il drôle ! c'est-il drôle ! répétait Hermance.

Paméla elle-même était en joie.

Goniglu regarda Muflier, qui regarda Goniglu.

Ils se comprirent d'un coup d'œil. L'esprit chevaleresque de la vieille France leur dictait leur devoir.

– Payons la note, dit Muflier.

– Et à la baraque ! ajouta Goniglu.

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié les deux personnages qui avaient assisté à la séance du Club des Morts, et qui portaient les singuliers surnoms de Droite et de Gauche.

Donc, voici ce qu'ils étaient : saltimbanques. C'étaient bien eux, en effet, qui, debout sur le tréteau, invitaient la foule à entrer dans la baraque.

Avant d'aller plus loin, il nous faut raconter rapidement comment les deux frères avaient été victimes de l'accident qui les avait privés chacun d'un bras. L'histoire était simple, d'ailleurs. Ils se nommaient les frères Martin, et, dès leur enfance, avec leur père, ils exerçaient l'état de saltimbanques. La naissance de deux jumeaux avait coûté la vie à leur mère : ils avaient en outre une sœur, leur aînée de deux ans.

Le père Martin était donc resté seul avec trois enfants ; mais comme c'était un homme courageux, il n'avait pas désespéré. De saltimbanque il s'était fait chanteur ambulant. Dans les premières années, le métier avait été dur, car il parcourait les villages, traînant dans une petite voiture les petits enfants, trop faibles pour marcher. Il est vrai que partout le père Martin rencontrait un accueil sympathique. Les mères venaient se pencher sur ce nid roulant où gazouillaient les douces créatures. Puis il avait une habileté toute spéciale à choisir les chansons qui touchaient le cœur des femmes… Si bien que les sous pleuvaient, et que plus d'une courait chez elle, puis revenait bien vite, serrant contre elle son tablier relevé : et c'étaient des friandises, du bon pain frais, des galettes toutes chaudes. Elles demandaient au père Martin la permission de les prendre dans leurs bras, et c'étaient des jeux à n'en plus finir, des câlineries qui amusaient les orphelins, des baisers qui ébouriffaient leurs petites têtes brunes.

Bien souvent on avait offert au père Martin de se charger de l'un ou de l'autre, voire même de tous les trois. Lui, secouant la tête et les larmes aux yeux, disait :

– Vous êtes bien bons ; mais la morte m'a fait jurer de ne pas les quitter.

Puis, sans eux, est-ce qu'il aurait pu chanter ?

Et, s'attelant aux brancards, il repartait, tandis que les petits, blottis dans un vaste panier plein de paille fraîche, battaient des mains en criant :

– Hue ! papa !... hue !

Il était presque heureux ainsi.

Cependant les enfants grandirent ; mais, par un singulier caprice de la nature, tandis que les deux jumeaux devenaient forts et vigoureux, leur sœur restait toute mignonne, sa taille ne se développait pas ; elle était faible et maladive, et c'était un véritable chagrin pour le père, qui se demandait avec inquiétude s'il la conserverait. Quand les jumeaux eurent sept ans, comme le père jouait avec eux, il remarqua leur extrême agilité et leur vigueur véritablement surprenante.

Il se souvint alors de son ancien état, et jugea que le mieux était de leur apprendre ce qu'il savait lui-même.

Oh ! il ne les battit point. Il eût mieux aimé renoncer à tout. Mais les petits étaient pleins de bon vouloir, et intelligents que c'était plaisir de les instruire.

La première fois que le père Martin se décida à les faire travailler en public, ils remportèrent un véritable triomphe.

Dès lors, la situation du quatuor ne cessa pas de s'améliorer. Ils gagnaient de l'argent et installèrent une baraque mobile avec laquelle ils parcouraient les foires.

Ceci dura longtemps : ils ne demandaient rien de plus. Mignonne – c'était le nom sous lequel ils désignaient leur sœur restée chétive – Mignonne était devenue leur enfant à tous trois, leur ménagère en même temps. Elle était si douce et si bonne ! Son intelligence s'était développée en raison inverse de sa taille et de sa force. La jeune fille avait compris le rôle que lui assignait la nature dans cette association de forces.

Tous trois l'adoraient : elle était en quelque sorte leur conscience vivante ; c'était elle qui, dans tous les cas où quelque question était à décider, plaidait la cause du bien et du juste. Elle avait ce sens intime des femmes qui leur apprend les délicatesses de la probité. Et ils l'écoutaient avec une sorte d'admiration : ses arrêts étaient respectés à l'égal d'une loi.

Dans les villes où ils passaient, elle s'érigeait en « homme d'affaires. » C'était elle qui allait solliciter des autorités les permissions nécessaires. Elle s'y prenait de si gracieuse façon que pas un fonctionnaire – et l'on sait s'ils sont complaisants en général – ne songeait même à lui refuser ce qu'elle lui demandait.

Le soir, après le travail, les trois hommes se réunissaient autour d'elle, et elle leur faisait la lecture.

Elle avait tout appris par elle-même et s'était de sa propre autorité érigée en institutrice. Cette vie de saltimbanques eût fait envie à des patriarches. C'étaient d'honnêtes gens ne faisant tort à personne et passant à travers les perversités humaines sans les connaître, contents de leur sort et ne désirant rien de plus. Cela ne pouvait durer : le malheur veillait.

Un jour, dans un de ses exercices, le père Martin poussa tout à coup un cri, et un flot de sang s'échappa de ses lèvres : un vaisseau s'était rompu dans sa poitrine. Le pauvre homme sentit qu'il était mort. À peine lui fut-il possible de prononcer quelques mots. Seulement il mit la main de Mignonne dans celles des deux frères, et il leur adressa un regard si éloquent qu'ils comprirent. Il réclama d'eux le serment qu'il avait fait lui-même à leur mère mourante. Les deux frères jurèrent de ne jamais quitter Mignonne et de se dévouer à elle.

Le saltimbanque mourut, un sourire aux lèvres. Et quel courage il lui avait fallu pour conserver cette sérénité apparente ! Les moribonds ont une intuition surhumaine, et il avait vu dans l'avenir de nouvelles douleurs.

Les deux jumeaux avaient quinze ans, Mignonne dix-sept. On eût dit que la mort de son père eût été le signal attendu par la maladie pour se ruer sur elle. La pauvre rachitique fut saisie presque immédiatement par d'atroces douleurs qui tordirent ses membres. Quand la santé lui revint – et quelle santé ! – elle ne pouvait plus marcher. Les frères eurent un moment de profond découragement, mais elle, avec son sourire d'ange, elle leur dit :

– Ne vous désolez pas pour moi. Travaillez, je ne vous gênerai pas. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de m'aimer.

Et elle fit si bien, elle sut si bien dissimuler les tortures qui parfois convulsaient ses membres endoloris, que les frères retrouvèrent leur énergie.

Un an se passa. Dans la baraque, ils avaient installé une petite chambre, toute blanche, éclairée par une fenêtre auprès de laquelle la malade passait la plus grande partie de son temps, regardant de son œil triste et doux les campagnes qu'ils traversaient, les arbres qui fuyaient, ou contemplant les maisons qui bordaient les grandes places des villes où ils s'arrêtaient.

Souvent, ils la prenaient dans leurs bras et ils la portaient dehors au grand soleil. Ils espéraient un miracle, qui, hélas ! n'arrivait pas. Un miracle, non. Ce fut une épouvantable catastrophe qui les frappa. Ils étaient venus à Paris, à l'occasion des fêtes royales, et avaient obtenu une place au carré Marigny. La semaine avait été fructueuse. Mais, par suite de je ne sais quelle rivalité malveillante, ils avaient été avertis qu'ils eussent à céder leur place à un nouveau venu. Ah ! si Mignonne avait pu se rendre à la mairie, elle aurait bien su prouver à l'employé qu'ils étaient victimes d'une injustice. Mais il n'y fallait pas songer.

La pauvrette était de plus en plus faible. Ses membres atrophiés ne lui permettaient pas de tenter un seul mouvement. Elle avait même dû renoncer à ces promenades qu'elle faisait naguère sur les bras de ses frères. Elle les décida à tenter eux-mêmes de fléchir le cerbère administratif, leur expliquant ce qu'ils devaient dire, les formules respectueuses dont ils devaient user.

– Surtout ne parlez pas trop… et ne discutez pas. Approuvez tout.

Elle avait une profonde connaissance du cœur des fonctionnaires. Mais ils n'avaient pas ce tact exquis. À la première sottise que leur débita, du haut de son fauteuil de cuir, le pontife budgétaire, ils s'emportèrent, voulurent lui prouver qu'il avait tort, ce qui était vrai, et par conséquent constituait une injure cruelle. Ils furent éconduits avec l'aménité connue. Ils sortirent donc fort tristes du bâtiment municipal, et se regardant, ils se sentaient tout penauds de reparaître devant leur cher juge auquel il faudrait bien tout confesser. Mais ils la savaient indulgente et se hâtèrent.

En approchant du carré Marigny, ils remarquèrent un mouvement inaccoutumé à cette heure. Des femmes fuyaient,

des hommes couraient. Enfin, un mot frappa leur oreille : Le feu !

Une même angoisse leur serra le cœur. Ils s'élancèrent en avant, arrivèrent en vue de la pauvre baraque.

Malheur ! auprès de leur humble voiture s'élevait un de ces grands établissements faits de bois et de toile, qui affectent des allures théâtrales. Il brûlait. Déjà la flamme, courant avec une effroyable rapidité, avait saisi sous ses dents rouges les ais les plus forts qui craquaient et s'ébranlaient.

Ils fendirent la foule amoncelée. Il fallait arriver à temps. Leur baraque n'était pas encore atteinte.

– Mignonne ! Mignonne ! criaient-ils.

Ils atteignirent la voiture ; mais au moment où ils y touchaient, l'un des énormes panneaux du théâtre s'abattit sur leur baraque, la couvrant tout entière de débris enflammés.

Mignonne ! Ils se ruèrent à travers le feu qui les mordait. Comment firent-ils ? Ils parvinrent jusqu'à la petite chambre où elle les attendait, immobile, effarée, pâle, car elle comprenait tout et savait qu'il lui était impossible de s'enfuir. Ils allaient la saisir, mais au même instant, le toit de la baraque craqua sous le poids qui l'accablait, et qui était énorme. Instinctivement, ils eurent une même pensée : soutenir ce toit, l'empêcher d'écraser la Mignonne. D'une main, ils s'arc-boutèrent aux parois ; de l'autre, ils résistèrent à la chute, supportant la masse qui resta immobile. Mais la flamme rongeait le bois et brûlait leur chair. Ils ne sentaient pas l'horrible torture. La Mignonne était toujours là, immobile, les regardant de ses yeux, qui seuls vivaient encore. La fumée glissant à travers les fentes envahissait la baraque. Mais le toit ne s'effondrait pas. Ils criaient : Au secours ! Ils entendaient les clameurs de la foule. La chair se détachait,

boursouflée, de leurs mains qui grésillaient… La souffrance était telle qu'ils poussaient des hurlements, mais leurs membres restaient de fer…

Tout à coup il y eut un écroulement. Que se passa-t-il ? Quand ils revinrent à eux, ils étaient étendus sur de la paille. Deux hommes étaient auprès d'eux : c'étaient Armand de Bernaye et Archibald de Thomerville.

– Mignonne !

Elle était morte. Quant à eux, ils avaient chacun un bras brûlé jusqu'à l'os. L'amputation était nécessaire. Ce fut un horrible désespoir… Ils ne songeaient qu'à elle. Ils ne résistèrent même pas. Ils subirent tous deux, sans un cri, la plus effroyable opération que le chirurgien eût encore osé tenter, la désarticulation de l'épaule. On les avait transportés dans la maison de Thomerville. Dès qu'ils furent seuls, ils n'eurent qu'un désir : Mourir !… À quoi étaient-ils bons maintenant sur la terre, maintenant que Mignonne était morte ? Ils arrachèrent leurs appareils.

Encore une fois, Armand les sauva. Puis il leur parla. Ayant reconnu leur indomptable énergie, il leur demanda, comme plus tard il devait le demander à Martial, si cette vie dont ils ne se souciaient plus, ils la voulaient consacrer à l'œuvre du bien contre le mal. Et voilà comment les deux frères Droite et Gauche faisaient partie du Club des Morts.

Ils étaient restés saltimbanques, et c'était dans leur baraque que venaient d'entrer les cinq personnages dont nous avons décrit les exploits dans le chapitre précédent. Donc Muflier, s'effaçant avec toute la galanterie dont il était capable, avait fait place à la belle Hermance, tandis que Goniglu essuyait avec sa manche le coin de banc qui allait avoir l'honneur de

supporter les formes massives de Paméla. Maloigne, toujours modeste, se tenait debout contre un des poteaux de soutien.

Les deux frères, quoique privés chacun d'un bras, exécutaient les exercices que d'ordinaire on applaudit, alors même que le sujet est en possession de tous ses membres. Voici comme ils procédaient. Tout d'abord, c'étaient de simples jeux d'adresse. Se plaçant côte à côte, ils jonglaient avec des boules, la main de chacun recevant et rejetant les objets lancés par l'autre, et ils étaient parvenus à une telle précision, que jamais une erreur ne se produisait. Ces deux bras étaient bien en réalité dirigés par la même volonté, guidés par le même coup d'œil. Ainsi retenus, fondus en quelque sorte en un seul être, ils bondissaient sur des trapèzes, s'enlevant sur des cordes tendues, exécutant des culbutes, jusques et y compris le saut périlleux. Hermance ne se possédait pas d'aise : Paméla, qui était plus sentimentale, répétait vingt fois par minute :

– Les pauvres garçons !…

Goniglu secouait la tête, et déclarait que c'était très-fort ! Maloigne lorgnait Hermance du coin de l'œil en se disant que peut-être pour lui plaire et devenir son « heureux vainqueur » il lui faudrait se faire amputer d'un bras ou d'une jambe. Seul, Muflier – l'homme qui faisait grand – considérait avec un dédain non dissimulé les exercices de haute voltige qui peut-être lui paraissaient peu compatibles avec le véritable sentiment de la dignité humaine.

Cependant, Droite et Gauche avaient apporté sur le devant de leur petite scène des poids de toutes formes et de toutes grandeurs, des altères de taille respectable, et ils avaient annoncé au public que tout spectateur était invité à se présenter : quel que fût le poids soulevé à bras tendu, chacun des frères s'engageait à y ajouter un poids de dix kilos et à exécuter le même exercice que l'amateur. Comme toujours, l'invitation

n’avait pas produit d’effet immédiat. Alors, pour *allumer* le public, Droite et Gauche avaient commencé à soulever des poids, et, en vérité, ils semblaient se livrer à de tels efforts pour un malheureux bloc de soixante livres, que la victoire devait être facile à remporter.

Un quidam se hasarda, et, sans hésiter, saisit par la poignée un poids de soixante livres. Il était robuste, mais peut-être l’amour-propre était-il chez lui plus fort encore. Toujours est-il qu’il parvint, sans trop de cahots, à suspendre le poids à son bras tendu comme un levier. Mais il le laissa retomber un peu trop brusquement, et il eût peut-être endommagé le plancher de bois, si Gauche, le saisissant à la volée, ne l’eût relevé d’un seul mouvement. La salle trépigna.

– Va donc, Goniglu, fit Muflier en se penchant vers son compagnon. Ça fera plaisir à ces dames.

Goniglu jeta à Paméla un regard interrogateur. La belle baissa les yeux, et l’aimable rougeur que le vin avait fixée à son nez s’étendit sur tout son visage. C’était un acquiescement tacite et délicat.

Goniglu dressa sa longue taille, et s’approchant des tréteaux, il escalada l’estrade avec la dextérité d’un acrobate émérite. Les spectateurs furent du premier coup admirablement disposés en sa faveur.

– Combien faut-il à monsieur ? demanda Droite.

Goniglu regarda Muflier, qui cligna de l’œil pour l’encourager :

– Cent livres, dit-il.

Gauche leva le poids, comme il eût fait d'une orange, et le lui présenta. Goniglu fut froissé de ce dédain pour les kilos et reprit :

– Je me suis trompé, cent vingt !

– Voilà ! fit Droite, en exécutant le même mouvement.

Goniglu ne jugea pas à propos d'exagérer ses scrupules d'amour-propre, et, bravement, saisit l'objet par son anneau de fer.

Mais Goniglu avait compté sans les nombreuses libations de la journée ; voilà qu'au moment où il fit appel à toute la rigidité musculaire dont il était capable, certain travail s'opéra dans les régions œsophagiennes qui lui fit passer dans tout le corps une sueur glacée.

Goniglu vit d'un coup d'œil l'abîme entr'ouvert sous ses pas, et s'arc-boutant sur ses jambes qui flageolaient, il tira sur l'anneau. Mais décidément le ciel était contre lui, et l'effort violent que tenta Goniglu n'eut d'autre résultat que de le lancer en avant, le nez le premier, sur le plancher, qu'il couvrit de sa longue personne. Un éclat de rire homérique salua cette chute.

Muflier avait bondi en poussant un juron épouvantable. D'ordinaire, il n'avait pas la douceur de l'agneau ; mais, l'ivresse aidant, il devenait féroce. En vain Hermance se jeta à son cou, en le suppliant de ne pas faire de scandale ; en vain Paméla poussa des cris de Mélusine. D'un saut, Muflier sauta sur l'estrade.

– Je prends cent cinquante, cria-t-il.

Et, sans attendre qu'on les lui présentât, il saisit les poids qui représentaient cette charge et parvint à les enlever.

On était redevenu silencieux. C'était la lutte suprême qui s'engageait.

– Nous disons donc que je dois enlever cent soixante, dit Droite.

– À moi cent soixante-dix ! hurla Muflier.

Après lui, la voix calme de Gauche reprit :

– Et voilà cent quatre-vingts…

La sueur perlait au front de Muflier ; ses dents grinçaient l'une contra l'autre. Il avait peur… Que dirait Hermance s'il était vaincu ?

– Deux cents… fit-il d'une voix rauque.

Cette fois, il y eut un moment d'arrêt. Muflier regarda les poids avant de les saisir de ses doigts nerveux… Mais il crut entendre dans la foule un mouvement de défi. C'en était trop. Il se baissa ; mais il ne se releva pas. Son bras resta rivé à la masse, qui ne bougeait pas. Une vingtaine de secondes s'écoula, et cela lui parut un siècle. Gauche eut pitié de lui, et, l'écartant légèrement, prit le poids, qu'il enleva à la hauteur de son épaule. Oh ! cette fois, Muflier n'y put tenir.

– Ah ! c'est comme ça ! cria-t-il, eh bien ! je vous dis que vous êtes un tas de canailles et que je vais vous faire votre affaire.

Certes, cette conclusion n'avait rien de logique, mais raisonne-t-on quand deux beaux yeux – et tels lui avaient toujours paru ceux d'Hermance – sont fixés sur vous ? Les spectateurs s'étaient levés. En majorité, c'étaient des femmes, des enfants,

des flâneurs peu disposés à prendre part à un pugilat, et dès les premières provocations de Muflier, chacun commença à tirer vers la porte.

– Pourquoi nous insultez-vous ? dit Gauche. Ce n'est pas notre faute si vous êtes ivre !

– Ivre ! ivre ! hurla Muflier. Je vais t'en donner, méchant manchot !

Et il se rua sur lui. Il faut savoir que Goniglu – qui sans doute se trouvait bien – n'avait pas cessé d'*embrasser sa mère*, selon la magnifique expression du Romain débarquant sur la terre carthaginoise. Les pieds de Muflier heurtèrent les côtes de Goniglu, et il faillit tomber. Quand il voulut se relever, quelque chose qui ressemblait à un étau le tenait à la gorge. En même temps, la foule, décidée à garder la neutralité, escaladait les bancs pour sortir plus vite. C'était une déroute. Dans leur hâte, les plus pressés renversaient les ais qui soutenaient les quinquets, et on entendait un bruit de verres cassés. L'obscurité se faisait dans la salle. Maloigne, qui se considérait comme ayant charge d'âmes, avait entraîné Hermance et Paméla… Muflier se débattait ; en somme, il était d'une force herculéenne et n'était pas homme à se rendre sans résistance. L'ivresse le rendait fou. Il frappait à tort et à travers. Ses poings ne rencontraient que le vide. Tout à coup, oubliant où il se trouvait, supposant, dans sa surexcitation, qu'il se livrait à quelqu'une de ses opérations ordinaires et qu'il avait maille à partir avec les gendarmes, il s'oublia au point de pousser le cri de ralliement :

– À moi, Maloigne !… à moi, les Loups !…

Mal lui en prit. Car les frères, qui jusque-là s'étaient contentés de le maintenir, se jetèrent sur lui. En un clin d'œil, il fut renversé, bâillonné, ficelé. Goniglu s'étant rappelé par un gé-

missement au souvenir des combattants, Gauche le traita, sans aucune espèce de formalité, comme son compagnon.

– Tu as entendu ? dit Droite…

– Il a dit : À moi, les Loups !

– C’est donc un de ces bandits que nous étions chargés de découvrir ?

– C’est évident.

– Il faut les enlever ; mais comment sortir d’ici ?

Le fait est que la foule, après avoir quitté la baraque, était restée groupée au dehors, et Maloigne, joignant sa voix à celle d’Hermance et de Paméla, criait :

– Au secours ! on nous assassine !

Quand tout à coup Droite parut sur la plate-forme. Le silence se fit subitement.

– Qui de vous se nomme Maloigne ? demanda-t-il.

– C’est moi, dit l’homme.

– Eh bien, nous sommes réconciliés avec vos camarades ; on s’est bien vite reconnu entre amis, et si vous voulez bien aller nous attendre au cabaret d’en face, nous y boirons une bonne bouteille.

– Mais les amis ? demanda Maloigne.

– Ils se remettent un peu. Dame ! vous savez, on a cogné un peu dur.

Il y eut un moment d'hésitation ; mais en somme, Maloigne ne se souciait guère de rentrer là dedans. Après tout, le saltimbanque pouvait dire vrai. Hermance vint à la rescousse, sans le savoir, la pauvrette !

– Ne soyez pas longs, dit-elle en adressant à Droite son plus gracieux sourire.

Au fond, Muflier avait passablement baissé dans son estime, et elle n'était pas fâchée de faire plus ample connaissance avec les deux frères. Ô cœur des femmes ! Enfin, l'attitude de Droite était si calme, commandait si bien la confiance, que Maloigne, s'emparant du bras des deux commères, articula un : « Allons-y ! » plein de fermeté, et se dirigea bravement vers le cabaret désigné.

– Maintenant, dit Droite en entrant, pas une minute à perdre. Enlevons les deux colis.

La baraque, dont la façade donnait sur la place, s'ouvrait par le fond sur un terrain vague où se trouvait la voiture des deux frères. La nuit était venue, l'obscurité était profonde. Tandis que Gauche attelait vivement le cheval, qui sommeillait tranquillement sous un auvent à claire-voie, Droite s'emparait des deux hommes plongés dans la torpeur de l'ivresse, et les transportait dans la voiture. Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, quand Maloigne, inquiet, revint à la baraque. Silence complet. Il se hasarda à soulever le rideau, puis, à tâtons, il s'introduisit dans la salle. Les quinquets de la scène jetaient encore leur lueur jaunâtre. Mais la scène était vide. Les quatre personnages avaient disparu.

XIII

CONFESSION FORCÉE

Neuf heures du soir viennent de sonner. La duchesse de Torrès est dans son boudoir de fourrures, nonchalamment étendue sur un sofa. Mancal est devant elle.

– Eh bien ! et votre protégé ? lui demanda-t-elle.

– Grâce à vous, répondit Mancal, M. de Belen l'a accueilli comme je le désirais. Mon protégé – et il souligna le mot d'un ricanement – est en passe d'arriver… là où j'entends le conduire…

– En vérité, dit la courtisane en riant à son tour, je serais presque tentée de m'offenser de vos airs mystérieux… ne sommes-nous pas maintenant – vous l'avez dit vous-même – deux alliés ?

– Deux complices même, si vous me permettez le mot, compléta Mancal. Et cependant, je crois que dans toute alliance semblable à la nôtre, il est bon que chacun conserve, jusqu'à un certain point, une dose de liberté personnelle.

– Je m'en souviendrai au besoin.

– À condition, cependant, que jamais il n'entrave ni ne trouble les projets de son allié.

– Que voulez-vous ? même sans y prendre garde, ne se peut-il pas qu'on agisse contre ses intérêts… s'il n'a pas eu le soin de vous les expliquer ?

– Vous êtes décidément bien curieuse… Mais savez-vous bien, ma belle duchesse, reprit Mancal, que je suis presque inquiet ?…

– Inquiet !… et pourquoi donc, je vous prie ?

– Mon Dieu ! les femmes sont des êtres étranges auxquels manquent, avant toutes choses, la logique et la suite dans les idées.

– Vraiment ! Voici monsieur Mancal philosophe… et peu galant…

– Oh ! il vous restera toujours assez de vices que vous savez transformer en qualités pour qu'une critique légère, mais vraie, ne vous épouvante pas…

– Je vous écoute… Vous disiez donc que la femme…

– Manque de logique… Et je me hâte d'ajouter : C'est là, même dans les choses d'amour, ce qui constitue son plus grand charme… mais quand il s'agit d'affaires…

– Eh bien ?

– Ceci constitue un grand danger… Pour arriver au but que l'on s'est fixé d'avance, il faut une volonté tenace, une, inflexible, qui ne connaisse ni les atermoiements, ni les compromis. En un mot, il faut du raisonnement… et point de sentiment.

– Vous ai-je donc prouvé que je fusse sentimentale ?

– Non point. Mais en vous, savez-vous ce que je redoute ?

– Dites, puisque vous êtes en train de lire – selon vous – à livre ouvert, en ma tête et mon cœur.

Mancal se leva, et s'approchant de la duchesse :

– Les natures froides, égoïstes et dures comme la vôtre…

– Quelle galanterie !…

– Ont parfois des réveils de dévouement, d'enthousiasme, disons le mot, de passion… qui sont d'autant plus violents que le sommeil, l'engourdissement ont été plus profonds et plus prolongés.

Le Ténia ne riait plus : maintenant la duchesse écoutait attentivement, le menton appuyé sur la main, les yeux fixés sur le visage de Mancal.

– J'irai plus loin, continua l'homme d'affaires. Ce qui est encore plus féminin que la passion, c'est l'esprit de contradiction… Dites à une femme : il faut haïr cet homme !

– Et ?…

– Et elle sera peut-être, par contraste, disposée à l'aimer.

– Et quand cela serait !

Mancal fit un mouvement brusque.

– Écoutez ! parlons sérieusement. Je vous ai proposé un pacte… Entre nous, une parole suffit ; êtes-vous prête, oui ou non, à l'exécuter ?

– Entre nous, vous le dites vous-même, une parole suffit : n'avez-vous pas la mienne ?

Mancal baissa la voix :

– Ne souriez pas ainsi, ce serait une imprudence… Vous ne me connaissez encore qu'à demi… et cependant, je vous ai déclaré, ce qui est vrai, que toute ma vie, toute ma force, toute ma volonté tendent à un seul but, la vengeance !…

– Vous vous répétez !…

– Encore une fois, ne riez pas !… Il faut que vous compreniez qu'à cette vengeance j'ai tout sacrifié… Est-ce que j'ai vécu, moi ? est-ce que j'ai connu aucune joie, aucune jouissance humaine ? Non, je me suis renfermé dans ma haine comme un moine dans sa cellule… et dans cette épouvantable solitude, hantée de spectres et de fantômes, j'ai sans relâche martelé mon âme avec cette masse lourde qui s'appelle le souvenir… elle est maintenant plus dure, plus inaltérable que l'acier… tout passe sur elle, près d'elle, sans qu'elle vibre, sans qu'elle s'échauffe… Je veux… tout pour moi se résume en ce seul mot… et cette vengeance dont je viens vous demander un appoint, je ne permettrais pas qu'elle fût compromise par une de vos fantaisies capricieuses… Me comprenez-vous ?

– Ne m'avez-vous pas ordonné vous-même – car vous donnez des ordres, mon cher – de me faire aimer de ce jeune homme ?

– Et déjà il vous aime…

– Je le sais bien… Que vous faut-il de plus ?

– J’ai peur que, par le sentiment contradictoire dont je vous parlais tout à l’heure, vous ne songiez… à l’aimer vous-même.

La courtisane eut un éclat de rire strident et bizarre. Puis elle entr’ouvrit les lèvres comme si elle eût voulu, par une protestation violente, écarter ce soupçon qui, peut-être, était pour elle une insulte.

Et cependant elle se tut.

– Duchesse de Torrès, reprit Biscarre, dont la voix prit un singulier accent de menace, avec moi ou contre moi…

Elle plaça sa main sur l’épaule de Mancal.

– Sinon ? demanda-t-elle.

Un éclair passa dans les yeux de l’ancien forçat.

– Il est imprudent de me défier, dit-il.

Il y eut un moment de silence. Puis elle se renversa en riant, en riant encore :

– Maître Mancal, dit-elle, avouez que vous regrettez presque d’être venu à moi ?

– Je ne regrette jamais une faute commise, je la répare.

Elle se mordit violemment les lèvres, et sous ses paupières aux cils soyeux, un regard glissa qui vint frapper l’homme d’affaires en plein visage. Puis, de sa voix la plus calme :

– Ayez confiance, dit-elle, comme moi-même je crois en vous.

Il lui saisit la main :

– Ainsi, je puis compter sur vous ?

– Oui.

– Et je payerai royalement votre concours.

– C'est entendu.

À ce moment, le timbre retentit.

– Voici M. de Silvereal, dit Mancal. Je vais tenir ma parole… Songez à tenir la vôtre.

– Vous n'assisterez pas au début de notre entretien ?

– Inutile. Et, de plus, je ne veux pas éveiller ses défiances. Quand le moment sera venu, frappez à cette cloison… je viendrai.

Il ouvrit une porte latérale.

– Je suis là et j'attends, dit-il.

– Et vous écouterez ?

– Je suppose que vous n'avez point de secrets à confier à cet amoureux imbécile ?

– De plus, vous vous défiez… Qu'il en soit donc fait comme vous le désirez.

Mancal disparut. Au même instant la porte s'ouvrit, et un laquais annonça le baron de Silvereal. Le mari de Mathilde était

d'une pâleur presque livide. Ses traits osseux semblaient encore plus émaciés que d'ordinaire, et dans ses yeux il y avait un reflet fiévreux.

– Venez donc, mon cher baron, dit le Ténia en lui tendant la main. En vérité, il me semble que vous vous êtes fait attendre.

Le vieillard – nous disons vieillard, non en raison de son âge, mais à cause de l'extrême fatigue qui donnait à sa physionomie un stigmate de décrépitude – s'approcha vivement, et, comme l'eût fait un jeune homme, mit un genou en terre pour baiser cette main qu'on lui tendait.

– Avez-vous donc daigné vous apercevoir de mon absence ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Rien de plus odieux que ces amours surannées qui abêtissent l'homme et déshonorent le vieillard. La duchesse ne put réprimer elle-même un haussement d'épaules. Elle s'étonnait presque maintenant d'avoir songé à accepter le nom de ce fantoche ridicule. Voilà que, maintenant, voyant devant elle ce vieillard à demi courbé, elle se prenait à pressentir que le sacrifice serait peut-être au-dessus de ses forces. Se rendait-elle un compte exact de ce qui se passait en elle ? Non, certes. Elle était troublée… et les dernières paroles de Mancal vibraient à son oreille comme une voix lointaine. Pourquoi songeait-elle donc à ce jeune homme qui était désigné à sa haine ? Est-ce que d'aventure ce marbre pouvait tout à coup s'animer ?… Tandis que Silvereal, épiant son visage, respectait son silence, elle se laissait entraîner à ses pensées. Tout à coup elle tressaillit, et de ses deux mains elle releva sur son front les admirables touffes de ses cheveux.

– Pardonnez-moi, cher baron, dit-elle. En vérité, je suis presque impolie.

– Oh ! protesta Silvereal.

– Je suis inquiète, nerveuse… mais, ajouta-t-elle avec un sourire charmant, mes amis sauront m'excuser, n'est-il pas vrai ?

– Vous êtes un ange !

– Les démons aussi n'étaient-ils pas des anges ?… Mais laissons les métaphores célestes ou infernales… et parlons raison.

– Je suis à vos ordres.

– Tout d'abord, relevez-vous… là… asseyez-vous, près de moi… Je veux être bonne, car je me repens presque du mal que je vais vous faire.

Silvereal pâlit.

– Que voulez-vous dire ?

– Mon cher baron, que pensez-vous, pour une femme, de l'état de veuvage ?

À cette brusque question, Silvereal la regarda avec surprise.

– Je vous étonne… et pourtant rien n'est plus simple. Mon ami, si je me sens triste, capricieuse, c'est parce que la solitude me pèse… Vous autres hommes, vous êtes entraînés dans le courant de la vie, vous avez à peine le temps de penser… or, penser, c'est souffrir… et je souffre d'être seule, de n'avoir pas auprès de moi ce confident, cet ami de toutes les heures dont l'âme ne fait qu'une avec la vôtre…

– Vous songez à vous remarier ? s'écria Silvereal.

– Ne le savez vous pas ?

– Si fait, et vous m'aviez fait espérer que vous pourriez consentir un jour…

– Consentir à quoi ?

– À accepter le nom de Silvereal.

– Mais vous êtes fou ! N'êtes-vous pas marié ?

Silvereal se rapprocha d'elle.

– Ne vous ai-je pas dit que j'étais prêt à tout pour être libre ?

La Torrès se mit à rire :

– Exaspération mélodramatique… voilà tout…

– Vérité… la baronne de Silvereal est condamnée…

– Par les médecins ?

– Par moi !…

– Voici que vous allez encore rééditer les jolies choses que vous m'avez une fois débitées… Savez-vous bien que vous devenez effrayant… ou ennuyeux… à votre choix…

Silvereal fit un geste violent.

– Écoutez-moi… pour vous… pour vous donner mon nom… je me serais laissé entraîner jusqu'au crime…

– Baron !

– Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'un crime… mais d'un acte de justice…

– Que voulez-vous dire ?

– Savez-vous, duchesse, quel droit la loi donne au mari sur la femme adultère ?

– Parlez-vous de la baronne ? Vous la calomniez…

– Ma femme a un amant…

– Qui vous l'a dit ?

– J'en ai la certitude.

– Et il se nomme ?…

Les yeux étincelants, le Ténia regardait le baron. Il baissa la voix :

– Il se nomme… Armand de Bernaye…

La duchesse poussa un cri. Ainsi ce que Mancal lui avait dit était vrai. Cet homme qui l'avait châtiée de son dédain, devant lequel elle s'était pliée mendiant un mot, un regard, cet homme en aimait une autre !… La femme se transforma de nouveau, et, avec une colère dont elle ne fut pas maîtresse, elle saisit le bras de Silvereal en criant :

– Vous les tuerez tous les deux, n'est-ce pas ?

Silvereal, qui ne comprenait pas, répondit :

– Et vous serez à moi ?… Vous me le promettez ?…

– Quand vous aurez vengé votre honneur… soit… je vous le promets !

– Vous serez baronne de Silvereal, dit-il avec emportement.

Silvereal venait de poser ses conditions : maintenant il était résolu. Tout à coup ses yeux tombèrent sur un bouquet de camélias blancs qui s'épanouissaient sur une console, à la portée de la main de la duchesse.

– Et pour gage de votre promesse, murmura-t-il, ne me donnerez-vous rien ?

– Que voulez-vous ?

– Une de ces fleurs, fit-il en désignant le bouquet.

La duchesse tressaillit. Depuis quelques instants elle avait oublié Mancal, ses instructions ; sa passion de vengeance avait engourdi son avidité. Et voilà que de lui-même Silvereal la rappelait à la réalité. Sans dire un mot, elle étendit le bras et saisit le bouquet. Biscarre lui avait dit :

– Que Silvereal respire la fleur rouge.

En effet, au milieu du bouquet de camélias blancs, une seule fleur rouge, sorte de cactus aux feuilles pourprées, étincelait comme une tache sanglante.

Elle la détacha, et, par un mouvement nerveux, elle la tendit à Silvereal…

– Ce gage vous suffit-il ? dit-elle.

Il s'en empara, et par un mouvement brusque, il porta la fleur à ses lèvres. Mais à peine les pétales eurent-ils touché ses lèvres, que Silvereal se dressa comme sous l'impulsion d'un ressort. Il se leva et fit quelques pas.

– Qu'avez-vous donc ? s'écria la duchesse presque épouvantée.

Le baron chancelait, il s'appuya à la cheminée, son visage se couvrait d'une teinte livide…

Au même instant, Mancal parut à la porte. Il posa son doigt sur ses lèvres, en regardant la duchesse. Les yeux du baron étaient fixes ; il était évident que son organisme luttait encore contre l'engourdissement qui s'emparait de lui.

Tout à coup il étendit la main en avant, comme s'il eût été près à tomber de toute sa hauteur. Mais déjà Mancal l'avait saisi dans ses bras, et le soutenant doucement, il l'avait étendu sur les coussins du sofa. Puis il se pencha sur lui, et, écartant son gilet, il appuya son oreille contre sa poitrine.

– L'avez-vous donc tué ? s'écria la duchesse, qui se sentait saisie d'une angoisse involontaire.

– Tué ! non pas ! fit Mancal. Mais maintenant et pour une heure, cet homme nous appartient tout entier : son âme, sa raison sont nos esclaves, et pour la première fois de sa vie peut-être, il ne mentira pas.

Mancal avait tiré de sa poche un flacon et l'avait placé sous les narines du baron. Au bout de quelques secondes, Silvereal laissa échapper un profond soupir. Les membres, contractés, se détendirent ; le visage, quoique pâle encore, perdit sa rigidité. C'était une sédation générale succédant à la crise nerveuse.

– Soyez sans crainte, dit Mancal, l'expérience a réussi. Blasias avait d'ailleurs commencé l'œuvre, et elle est achevée.

– Mais que prétendez-vous faire ? reprit le Ténia, dont la voix tremblait un peu.

– N'êtes-vous donc pas la femme forte et sans peur que j'ai cru rencontrer ? Ne voulez-vous donc pas être riche, riche à millions ? Chassez ces vaines terreurs, et écoutez.

Mancal se plaça devant Silvereal, lui prit les poignets et dit :

– Baron de Silvereal, m'entendez-vous ?

Les lèvres du baron s'agitèrent :

– Je vous entends, articula-t-il.

– Avez-vous nette et parfaite la notion du présent et la mémoire du passé ?

– Oui…

– Alors, répondez à mes questions… et dites-moi la vérité sur les trésors du roi des Khmers…

Le Ténia considérait Mancal et se demandait s'il n'était pas lui-même atteint de folie.

– Le roi des Khmers !… balbutia Silvereal.

Puis après un silence :

– Nous l'avons tué…

– Continuez…

– Il avait un enfant, de Belen l'a jeté dans un gouffre…

– Après ?

– Un Français, un vieillard était auprès de lui, nous l'avons…

Il s'arrêta.

– Parlez ! cria Mancal avec autorité…

– Oui, je parlerai… Pourquoi me tairais-je ? Je suis seul… Nul ne peut m'entendre… C'était une conspiration… Oui, là-bas… bien loin… au Cambodge. Il fallait s'emparer des trésors de la grande Pagode, à Angcor-Wat ; ils sont sous la garde de l'Eni, du Roi du Feu. Nous avons tué l'Eni, mais le secret nous a échappé. C'était le Français qui le possédait.

– Le nom de ce Français…

– Martial… oui… c'est bien cela. Nous l'avons saisi, et nous avons voulu le forcer à parler… C'était un vieillard, il devait être faible. Nous l'avons… torturé.

La duchesse laissa échapper un cri. Mancal, par un geste énergique, la rappela au silence.

– Vous l'avez torturé ? répéta-t-il. Continuez !

Tout le corps de Silvereal fut secoué par un frisson convulsif.

– C’était horrible… c’est de Belen qui a ordonné… Nous avons étendu le vieillard sur la terre, et nous l’avons crucifié avec des pieux de bois que nous avons enfoncés dans ses mains et dans ses pieds. Il se taisait. J’ai pris une torche et je lui ai brûlé les genoux. La chair criait. L’homme restait silencieux. Alors, avec un poignard, Belen lui a coupé les articulations. Il fouillait dans les chairs… le sang coulait… et le vieillard ne voulait pas parler.

Mancal lui-même avait pâli : son visage implacable s’étirait sous une impression d’horreur.

– Belen lui a crevé les yeux… le vieillard a dit : J’ai un fils !… Belen lui a écrasé les mains sous des pierres énormes… Le vieillard a dit : Ma pauvre femme ! Alors, pris de rage folle, nous nous sommes jetés sur lui… et nous l’avons tué… Il avait gardé le secret du roi des Khmers !

– Après ? fit encore Mancal d’une voix étranglée.

– Alors nous avons couru à la hutte, et nous avons cherché pendant toute une nuit ; nous avons découvert l’entrée d’une caverne… nous nous y sommes engagés. Là il y avait pour deux millions de pierreries ; nous avons tout pris ; mais ce n’était pas le trésor. Il y en a un autre, là-bas, à la grande pagode d’Angcor. Chercher dans la pagode, c’est impossible ; la vie d’un homme n’y suffirait pas, elle est colossale. Tout à coup, Belen, qui était retourné dans la hutte, a trouvé sur le sol un portefeuille qui appartenait au Français, au vieux Martial. Il l’a ouvert et il a poussé un cri : à Paris ! a-t-il dit, il faut aller à Paris ! J’ai voulu savoir ; il m’a menacé de me tuer. Je n’ai plus osé parler. J’avais peur qu’il ne me traitât comme le vieillard. Seulement j’ai deviné depuis. Il a trouvé un plan, des notes, les indications qui doivent prouver en quelle partie de la pagode sont les trésors des Khmers… à Paris… quelque part… Je sais qu’il cherche… il n’a

pas encore trouvé ; mais nous y parviendrons, et les trésors seront à nous !

La voix de Silvereal s'était affaiblie. Les dernières paroles étaient à peine perceptibles.

Mancal se tourna vers la duchesse :

– Vous avais-je trompée ?

– Tout cela est horrible ! fit la courtisane. Et en vérité, quelle que soit mon énergie, il me semble que je suis en proie à un hideux cauchemar. Ainsi ces hommes…

– Sont de simples assassins.

– Dites des bourreaux !

– Bah ! tuer pour tuer, fit Mancal avec son ricanement cynique, ce n'est qu'une question de moyens.

– Mais ces trésors, ces mots barbares que je n'ai pas compris…

– Ignorance géographique, rien de plus. Tout cela est vrai, clair et précis… et les trésors de la grande pagode seront à nous… ou plutôt à vous… car ma seule richesse, à moi, ce sera ma vengeance !

– Voyez… il s'éveille !

– En effet. Écoutez-moi donc… Que pas un mot, pas un geste ne vous trahisse… qu'il ignore toujours qu'il a parlé. Quant à moi, je vais mettre à profit les excellents renseignements qu'il m'a donnés.

– Vous partez ?

– Certes, il est préférable que l'honnête Silvereal ignore ma présence. À bientôt, chère duchesse !… J'aurai besoin de vous. Je puis toujours compter sur votre concours ?

– Oui.

– Adieu donc ! Je vous laisse avec votre futur mari…

Le Ténia fit un geste de dégoût.

– Où suis-je ? dit une voix dolente.

Mancal adressa un dernier geste d'encouragement à la duchesse et disparut.

Silvereal revenait à lui ; hagard, il regarda : il avait peine à reconnaître le lieu où il se trouvait.

– Eh bien, cher baron, dit le Ténia, avouez que votre galanterie est tout au moins discutable.

Il la vit et ne répondit pas.

– Vous vous êtes tout à coup endormi là sur ce sofa. J'ai respecté votre sommeil… Mais il se fait tard, mon ami, et l'heure du départ a sonné.

Quelques instants après, Silvereal quittait l'hôtel de Torrès. Il marchait d'un pas automatique et comme dans un rêve. Restée seule, la duchesse appuya son front sur ses mains :

– C'est étrange ! murmura-t-elle. Qu'est-ce donc que j'éprouve ?… Moi qui n'ai reculé devant aucun scrupule… moi

qui suis allée jusqu'au crime… j'ai peur du gouffre qui s'ouvre devant moi…

Elle se trouvait devant une glace :

– Comme je suis pâle ! fit-elle.

Puis elle ajouta tout bas :

– Est-ce que Jacques de Cherlux me trouverait belle ainsi ?

XIV

BIZARRE ! ÉTRANGE !

– Clos-Vougeot 1842 !

– Bouchées à la reine !

– Compote d'ananas !

– Xérès de Frontera !

Quarante-huit heures après les dernières scènes que nous venons de raconter, ces paroles étaient sentencieusement prononcées par un laquais vêtu de noir, ganté de blanc, qui se penchait discrètement vers deux convives, attablés dans un délicieux petit entre-sol de la rue de la Paix. Le service était *di primo cartello*. Linge d'une exquise finesse, cristaux, mousseline, argenterie massive et ciselée à blason, rien ne manquait. C'était le soir. D'épais rideaux tombaient en plis lourds, tandis que des panneaux de chêne sculpté couraient le long des murailles, garnies de dressoirs, qu'un amateur eût reconnus pour de véritables objets d'art. Les faïences de Rouen, de Delft, eussent fait la joie d'un expert. Les domestiques circulaient silencieusement, craignant sans doute de troubler les éminents personnages qu'ils étaient appelés à servir. Le café venait d'être placé sur la table, et la cave à liqueurs laissait étinceler, à travers ses ciselures, le fauve reflet de l'eau-de-vie ou la teinte émeraudée de la menthe glaciale.

Quand le moka fumant eut rempli les tasses de Sèvres, quand la caisse de panatellas eut ouvert ses flancs tentateurs, le laquais s'inclina devant les convives :

– Ces messieurs désirent sans doute être seuls ?

Un signe de tête lui répondit.

– Lorsque ces messieurs auront besoin de mes services, ils voudront bien sonner.

Nouveau signe approbatif. Enfin le laquais ajouta :

– M. le marquis, mon maître, prie ces messieurs de lui faire savoir s'ils seront disposés à le recevoir à huit heures.

Les deux convives eurent une sorte de soubresaut, et l'un d'eux murmura :

– Certainement… comment donc ! avec plaisir.

Alors le pas du laquais glissa sur les nattes qui garnissaient le plancher, et s'éteignit derrière la porte qui se refermait. Pendant quelques instants, pas un bruit ne troubla le silence de la salle, éclairée par deux magnifiques candélabres à bougies roses.

– Cré nom ! dit un des convives, c'est rien chic !

– Esbrouffant !

– Et cette bisque !… était-ce tapé !…

– Et ce petit vin… fichtre ! en voilà du vrai bouché !… un sucre…

– Goûte-moi ce café !

– Pour un rude petit noir… en v'là un…

– Et tâte-moi un peu ces cigares-là…

– Des monuments… la colonne, quoi !… C'est à être fier d'être Français rien qu'à les regarder !

On ne se contenta pas de regarder, et un instant après des nuages de fumée bleuâtre s'élevaient dans l'air.

Nouveau silence. Les sybarites dégustaient.

Mais, après quelques moments consacrés à ces rêveries délicates, la conversation s'engagea de nouveau, d'abord à voix contenue :

– Muflier !

– Goniglu !

– Qu'est-ce que tu dis de cela ?

– Hum !… et toi ?

– Je ne comprends pas.

– Ni moi non plus.

Et de fait, on aurait pu défier n'importe qui de rien comprendre à la scène qui se passait en ce moment. Oui, c'était Muflier, mais Muflier homme du monde, vêtu de noir, avec un dorsay irréprochable, une chemise de fine batiste, un gilet bombant sur le torse ; Muflier, aux mains propres, aux ongles taillés, aux joues rasées, aux cheveux tordus par un fer habile, aux mous-

taches affilées en poinçon par la pommade hongroise. Oui, c'était Goniglu, transformé, rajeuni, gracieux et coquet, avec le mouchoir à vignettes sortant en pointe de la poche.

– Voyons ! voyons ! fit Muflier, rassemblons nos idées… et pour cela, si tu m'en crois, faisons appel à nos souvenirs…

– Je ne demande pas mieux…

– Où étions-nous… la dernière fois ?…

Goniglu leva les yeux au plafond et soupira :

– Hermance !

– Paméla ! compléta Muflier. Douce souvenance !…

– Une baraque de saltimbanques…

– Deux manchots… C'est ça.

– Des poids… cent… cent dix… cent cinquante…

– Deux cents…

– Puis une *pile* !…

– Une vraie !… des ficelles… bras et jambes liés…

– Un tombereau où on étouffait… sans parler du bâillon…

– Un cheval qui galope…

– Des roues qui sautent et nous cassent les os…

– Le bruit d'une porte cochère qui roule et grince…

– La voiture s’arrête ; on nous descend comme des paquets…

– Comme de vulgaires colis…

– Obscurité complète ; on nous dépose sur des lits…

– On nous donne à boire de force…

– Au fond, ça n’était pas mauvais…

– Un peu fort ! et puis, plus rien…

– Le sommeil…

– L’engourdissement…

– Étrange !

– Bizarre !

Cette façon télégraphique de rappeler les phases d’une histoire passée avait certes son charme, mais cela ne pouvait durer.

– Mon cher Goniglu, dit Muflier, qui venait de se verser un petit verre de cognac superfin, nous ne pouvons nous dissimuler une minute que cette aventure est de tous points la plus étrange que j’aie pu rencontrer dans ma longue et honorable carrière.

– Je t’en offrirai autant.

– Qu’on nous enlève, cela pouvait s’expliquer… surtout en ce qui me concerne… Ce ne serait pas la première fois qu’une femme du monde…

– Muflier !

– Que veux-tu, Goniglu ? Ce coquin de physique !... et cependant je dois avouer que, selon moi, l'explication des faits présents ne doit pas être cherchée de ce côté ?

– Pourquoi cela ?

– À cause des ficelles et du bâillon. On se serait contenté de nous bander les yeux, et à une porte discrètement entr'ouverte, nous aurions rencontré une camériste coquette et gracieuse qui nous eût dit en souriant : Venez ! mes gentilshommes ! on meurt d'impatience à vous attendre !

– Procédé qui paraît, en effet, contradictoire avec notre état de colis...

– Donc, cherchons ailleurs ; nous avons dit que nous nous sommes endormis. Combien de temps a duré ce sommeil ?

– Je n'en sais rien ; mais quelle heure est-il ?

– Il doit faire nuit, puisque voici des lumières. Or, nous avons été enlevés dans la soirée, il y a sans doute vingt-quatre heures de cela.

– Va pour vingt-quatre heures.

– Ce point s'éclaircira ; enfin, il y a environ deux heures, nous nous réveillons.

– Plus de ficelles, les membres libres...

– La tête fraîche, l'estomac creux...

– Nous regardons autour de nous. Ce n'était certes pas là l'humble demeure du travailleur, dans la rue des Arcis.

– Certes non. Un local confortable, des meubles, des vrais meubles palissandre, comme j'en voudrais donner à Paméla.

– Ne nous trouble pas en évoquant ces images cythéréennes. À peine sommes-nous éveillés que notre porte s'ouvre…

– Un laquais paraît, et quel laquais ! un prince Rodolphe en livrée.

– Il se met obligeamment à notre disposition pour nous habiller. Ma foi, je t'avouerai, Goniglu, que j'ai éprouvé un moment d'angoisse. Certes, je n'ai jamais sacrifié au qu'en-dira-t-on, et les vanités de ce monde me touchent peu ; cependant…

– Nous étions fichus comme quatre sous.

– Nos vêtements – pour nous exprimer d'une façon plus correcte – manquaient de cette élégance qui caractérise l'homme du monde, et il me répugnait de voir la main de ce valet de pied – ce devait être un valet de pied – froisser ces débris d'une antique splendeur…

– Quand tout à coup nos yeux tombèrent sur les hardes qui nous étaient destinées. Ah ! Muflier ! quelle coupe !

– Quelle étoffe ! une draperie soyeuse ; et ce linge !

– De la toile d'araignée tissée par la main des fées.

– Bref, on nous a habillés !

– Ah ! si Paméla nous avait vus !

– Peuh ! Paméla ! Hermance ! étaient-elles vraiment dignes de nous ?

– Elles nous ont rendu de bien grands services, ne soyons pas ingrats !

– Soit ! je leur conserverai une place dans mon cœur ! Enfin, on nous demande ce que nous désirons.

– Je réponds carrément : Tortiller un morceau !

– Et tu as eu tort, Goniglu, car le fonctionnaire attaché à notre personne a paru surpris de cette expression. Aussi ai-je repris, pour me mettre à la hauteur de la situation : Nous voudrions casser une croûte ! Le laquais s'incline… les portes s'ouvrent devant nous… et finalement, on nous installe devant cette table.

– Où se succèdent les mets les plus fins… et les vins les plus exquis…

– Voilà l'histoire !

– C'est étrange !

– C'est bizarre !

Et sur cette conclusion, qui rappelait les prémisses de l'entretien, Muflier et Goniglu choquèrent leurs verres, qui montèrent pleins à leurs lèvres pour redescendre vides.

– Au fond, reprit Muflier en faisant claquer sa langue avec la satisfaction d'un gourmet émérite, jusqu'ici l'aventure n'a rien de désagréable, à part l'étrangeté au procédé ; mais, entre nous, je ne suppose pas que ce soit uniquement pour nous inviter à

dîner qu'on nous a ficelés comme des boudins, et amenés ici de façon aussi excentrique.

– Il y a évidemment un dessous de cartes, fit sentencieusement Goniglu.

– Tu l'as dit, mon fils… Mais quel sera-t-il ? quel peut-il être ? Dans ces ombres mystérieuses pouvons-nous porter le flambeau de la vérité ?…

Et comme pour se récompenser lui-même de l'originalité de cette hardie métaphore, Muflier se versa une nouvelle rasade.

– Ma foi, si j'osais émettre un avis… commença Goniglu.

– Ose, mon vieil ami, ose… je t'y autorise.

– Et bien, je viens d'être frappé par certain mot prononcé tout à l'heure par l'honorable personnage qui nous a si bien servis.

– Et ce mot ?

– Tu l'as entendu comme moi… il nous a avertis d'une prochaine visite.

– C'est bien cela…

– Et si je ne me trompe, il a dit en parlant de cet inconnu : M. le marquis !

– Parfait !… Oui, certes… j'avais saisi ce mot au vol… mais je t'avoue que je craignais de m'être trompé.

– Ainsi il a bien dit marquis ?

– Absolument, reste à chercher parmi nos nombreuses connaissances à qui ce titre peut s'appliquer.

Les deux amis restèrent plongés dans une méditation profonde. De fait, malgré le soin qu'ils mettaient à rappeler leurs souvenirs, Muflier et Goniglu ne trouvaient pas parmi les Loups et bandits qui formaient le fond de leurs relations, le personnage que d'Hozier eût pu classer dans l'Armorial.

– Je crois, dit Muflier, que nous ne connaissons pas de marquis.

– Ou, du moins, je ne me rappelle pas… D'abord, je me suis toujours tenu à l'écart de l'aristocratie…

– C'est comme moi… eh ! mon Dieu !… C'est peut-être un tort ? Vois-tu, Goniglu, je crois que nous ferions bien de nous rallier…

– C'est mon opinion !

– Je sais bien qu'à ces classes privilégiées, il y a beaucoup à reprocher, et si nous fouillions l'histoire…

– Oh ! si nous fouillions l'histoire… certainement… mais est-ce bien le moment ?…

– Nous fouillerons plus tard ; en attendant, crois-moi, Goniglu, de la tenue, du galbe ; montrons-nous à la hauteur de la situation, et si le faubourg Saint-Germain vient à nous, ne nous montrons pas impitoyables.

– Je ferai des concessions, déclara nettement Goniglu.

– Je n'attendais pas moins de ton esprit pratique. Vienne donc le marquis, puisque marquis il y a ! et il rencontrera de véritables philosophes, prêts à tout comprendre !

– Vienne le marquis ! répéta Goniglu avec un geste de suprême élégance.

Comme si cette évocation eût eu quelque pouvoir magique, la porte s'ouvrit discrètement et un nouveau personnage parut sur le seuil. Nouveau pour nos deux gredins, mais déjà connu du lecteur. Le marquis Archibald de Thomerville, – car c'était lui, adressa à ses invités un profond salut.

Tout en lui respirait un parfum d'exquise distinction ; c'était le grand seigneur avec sa désinvolture pleine de charme.

Nous l'avons dit, le visage d'Archibald, sans être réellement beau, présentait, dans ses lignes directes et longues, une originalité frappante, qu'augmentait encore la pâleur étrange qui couvrait ses traits. Muflier s'était levé avec empressement et avait répondu par une révérence du meilleur goût au salut qui lui était adressé. Quant à Goniglu, force nous est d'avouer que son mouvement avait été moins réussi, car il avait, en se déplaçant brusquement, renversé un verre qui s'était brisé sur le parquet, détail qui l'avait légèrement troublé. Mais le marquis parut n'y point prendre garde, ce qui donna à Goniglu une haute idée de son savoir-vivre.

– Messieurs, dit Archibald, permettez-moi tout d'abord de vous demander si vous avez été satisfaits de mes gens et si vous n'avez aucune plainte à formuler contre ma modeste hospitalité.

– Oh ! marquis, fit Muflier, nous sommes enchantés…

– Ravis ! accentua Goniglu. C'était d'un *chouette* achevé !…

Muflier lui lança un coup de pied dans les os des jambes pour l'engager à châtier son style, le marquis n'étant peut-être pas initié à la langue verte.

– J'en suis heureux, reprit Archibald, et votre réponse me met mieux à l'aise pour vous prier de me rendre un service.

– Tout à vous ! dit Muflier. Nous tenons à vous prouver que nous ne sommes pas des ingrats… Mais asseyez-vous donc, marquis… de grâce, asseyez-vous… Il me peine de vous voir ainsi sur vos jambes…

Archibald, avec le plus grand sérieux, se rendit à cette invitation si gracieusement formulée.

– Là ! fit Goniglu en se replaçant lui-même sur sa chaise. Maintenant, monsieur le marquis prendra bien quelque chose ?…

– Je vous remercie.

– Oh ! sans façon !… pas de cérémonie entre nous !… voulez-vous du dur ou du doux ?…

– À votre choix, messieurs !…

Muflier versa dextrement un doigt de cognac, tendit le verre au marquis avec un sourire, puis, prenant le sien, il trinqua de la meilleure grâce du monde, imité par Goniglu, qui daigna cette fois ne rien casser.

– Maintenant que la glace est rompue, reprit Muflier, nous allons causer comme de vrais *camaros*. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

Archibald reposa son verre sur la table.

– Mon Dieu, messieurs, dit-il, j'ai à m'excuser de la façon peut-être excentrique dont vous avez été conduits ici.

– Oh ! marquis, de grâce !

– Oui, je sais que cela pouvait vous paraître irrégulier, bizarre, au premier coup d'œil.

– Mais au second, rien de plus naturel.

– Du reste, je dois vous avouer que cette violence de ma part vous est une preuve du grand désir que j'avais de faire votre connaissance.

Goniglu eut un rire bête.

– Comment ! vrai !... vous désiriez nous connaître ?...

– Certes, et j'ajoute que ce désir était partagé par plusieurs de mes amis...

– C'est drôle, articula Goniglu.

– On vous avait donc parlé de nous ? demanda Muflier.

– Depuis longtemps déjà...

– Et, s'il n'y a pas d'indiscrétion, qu'est-ce qu'on vous avait dit ? Vous savez, faut pas toujours croire les *potins*...

Muflier se mordit les lèvres. *Potins* lui avait échappé.

– Mais, messieurs, soyez certains, reprit Archibald, que ces *potins*, ainsi que vous dites si élégamment, étaient loin de vous être défavorables...

– Pas possible ! fit naïvement Goniglu.

– Mon cher marquis, me disait encore il y a deux jours certain vicomte de nos amis, vous ne sauriez croire quels hommes d'énergie et de bon conseil se cachent sous les dehors un peu bizarres de nos deux héros.

– Héros ! Le vicomte a dit héros !

– Il l'a dit… Voyez-vous, continua-t-il, avec des hommes tels que ceux-là, on pourrait conquérir le monde !

– Oh ! c'est aller un peu loin ! fit Muflier modestement.

– Mais non !… C'est à peine effleurer la vérité. Tenez, vous, monsieur Muflier, n'avez-vous pas accompli des actes héroïques ?

– Mon Dieu ! vous savez… comme tout le monde.

– Je ne vous en rappellerai qu'un seul. C'était à Joinville.

– Hein ?

– Vous étiez occupés à dévaliser une maison inhabitée…

Muflier s'était redressé et regardait Archibald de ses gros yeux étonnés.

– Quelqu'un donna l'alerte. Vous aviez à ce moment une pendule sous le bras. Des voisins accourent. L'un d'eux vous barre le passage ; sans vous soucier de la valeur de l'objet que vous aviez si péniblement acquis, vous le soulevez et laissez retomber ladite pendule sur le crâne de votre adversaire.

– Hum ! hum ! toussa Muflier, qui se sentait assez mal à l'aise.

– Le plus curieux en ceci, c'est que, m'a-t-on dit, la pendule avait bravement supporté le choc, et que son mécanisme n'a pas le moindrement souffert de cette alerte. Il est vrai que l'homme est mort à l'hôpital, huit jours après, mais la pendule marchait. Voilà ce que j'appelle une véritable action d'éclat.

Muflier, dont la gorge se serrait, articula difficilement quelques mots :

– Certainement… je ne dis pas !… pourtant…

– Point de modestie. Nous sommes entre nous. Tenez, c'est comme votre ami Goniglu…

Goniglu fit la grimace : il pressentait quelque nouvelle évocation du passé, ce qui, amour-propre à part, ne lui plaisait que très-médiocrement.

– Vous rappelez-vous, cher monsieur Goniglu, certaine vieille femme de Colombes à qui vous tordîtes le cou d'une seule main, tandis que de l'autre vous fouilliez dans ses poches ?… vous en souvenez-vous, dites ?

– Effectivement… oui… il y a peut-être quelque chose comme cela…

– Et, comme la vieille se débattait, vous eûtes la bienveillance de serrer assez fort pour l'achever…

Goniglu était vert, ce qui était sans doute sa façon de rougir avec modestie.

Muflier perdit son sang-froid.

– Ah çà, mais… pourquoi diable nous racontez-vous ces blagues-là ? fit-il avec une nuance d'agacement, d'ailleurs très-compréhensible.

– D'abord, reprit Archibald, qui conservait son flegme poli, pour vous prouver que vous n'êtes pas des inconnus pour moi… ensuite pour arriver au service que je vais réclamer de vous…

Le visage de Goniglu s'éclaira d'une douce espérance.

– Ah ! il y a un coup à faire ! s'écria-t-il. Un petit refroidissement…

– Peuh ! pas tout à fait ! fit Archibald, je ne voudrais pas vous proposer une affaire compromettante…

– Oh ! s'il y avait du monneron derrière…

– Tout s'arrangera à votre satisfaction, soyez-en sûrs, chers messieurs. Mais avant tout, puis-je réellement compter sur vous ?

– Encore faudrait-il savoir ? grommela Muflier.

– Vous avez raison, quoique cependant vous devriez comprendre d'ores et déjà que je me garderais bien de proposer à des hommes tels que vous une indélicatesse.

– Vous vous f… ichez de nous, dit Muflier nettement.

– Dieu m'en garde !… Voyons, ne nous emportons pas… Ai-je l'air d'un homme qui vous veut du mal ?… Et, tenez, je vais vous prouver la bonté de mes intentions…

Thomerville plongea sa main dans sa poche et en tira plusieurs rouleaux qu'il posa sur la table. Par un geste instinctif, Goniglu tendit la main.

– Voici, reprit Thomerville, quelques rouleaux de mille francs qui vous sont destinés.

– Il y a donc un raccourcissement à risquer ?…

– Mais, mon cher monsieur Muflier, vous prenez tout au tragique. Je n'aurais jamais cru cela d'un homme de tête et de cœur… Ces quelques *monnerons*, selon votre ingénieuse qualification, représentent une des faces de la question.

– Ah ! il y a une autre face ? dit Goniglu, qui retira à regret sa main tendue.

– Et je vais me faire un vrai plaisir de vous la montrer.

– Où ça ?

– Ici même…

Muflier regarda autour de lui d'un œil défiant. Archibald était toujours impassible.

– Je vous prie seulement, cher monsieur, de vous abstenir, devant le spectacle intéressant qui va se dérouler devant vous, de toute marque d'approbation ou d'improbation…

Un regard rapide fut échangé entre Muflier et Goniglu. Ils n'aimaient pas les surprises.

– Vous consentez à garder le silence pendant quelques instants, n'est-il pas vrai ? insista Archibald.

– Certainement, articula péniblement Muflier.

– Mille remercîments. Maintenant, si vous m'en croyez, reculez un peu et ne mettez pas votre visage complètement en lumière. Il vaudrait sans doute mieux que la personne qui va venir ne vît pas vos traits, ou du moins ne les distinguât que vaguement.

Sans discuter, les deux bandits obéirent… et s'éloignèrent de la table. Archibald se leva et éteignit quelques bougies, ce qui laissa les deux hommes dans une demi-obscurité favorable à la rêverie.

– Un dernier mot, ajouta encore Archibald : il est bien entendu que je vous laisse absolument libres, si le désir vous en prend, de vous mêler à la conversation qui va avoir lieu. Je ne veux en rien peser sur votre volonté. Vous êtes mes hôtes, c'est-à-dire les maîtres d'agir comme il vous plaira.

Une sorte de grognement inquiet lui répondit : il l'interpréta sans doute comme un acquiescement, car, sans plus attendre, il sonna. Un laquais entra.

– La personne que j'attends est-elle arrivée ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur le marquis.

– Priez-la de monter.

Nos deux amis – selon une expression bizarre – n'en menaient pas large. Quel était le personnage inconnu qui allait surgir tout à coup ? Nous ne jurerions pas que les dents de Goniglu ne claquassent pas un peu… Les deux paires d'yeux étaient fixées sur la porte, avec une ténacité facile à comprendre… Et voilà que tout à coup cette porte s'ouvrit… et dans l'encadrement, entre les tentures que le laquais tenait soule-

vées… apparut… Qui ? quoi ?… Un gendarme ! Oui, un gendarme, un vrai gendarme, en chair et en os, avec son chapeau en travers, avec ses buffleteries jaunes, avec ses bottes, avec son sabre… avec tout, enfin ! Nos ancêtres les Gaulois ne craignaient que la chute du ciel… La chute du ciel ! quelle amère plaisanterie à comparer à cette fantastique évocation !… Le gendarme se tenait au port d'armes, respectueux, la main au chapeau… Nous devons rappeler à nos lecteurs qu'à l'époque où se passe notre récit, la gendarmerie opérait même dans Paris…

– Eh bien ! mon brave, fit Archibald, quelles nouvelles ?

– Nous sommes sur la trace, monsieur le marquis…

– Ah ! c'est au mieux !… et vous pensez que les deux bandits…

– Nous les aurons pincés avant huit jours…

– Très-bien. Et vous êtes certain que ce sont eux…

– Absolument. Les deux femmes sont au dépôt depuis hier soir… et elles ont suffisamment parlé… Les deux gueux, Muflier et Goniglu, ont beau se cacher… on les attrapera.

– J'y compte. Je vous remercie, mon brave, et m'excuse de vous avoir dérangé… mais cette affaire m'intéresse tout particulièrement.

– Notre capitaine m'a prié de dire à monsieur le marquis que les ordres de M. le préfet étaient formels et que les recherches seraient continuées avec la plus grande activité…

Et, après un nouveau salut, le gendarme tourna sur lui-même, empoigna son sabre qui rendit un son mat. La porte se

referma sur lui. On entendit encore son pas lourd sur l'escalier, puis le tout s'éteignit dans le silence…

– Eh bien ! messieurs, fit Archibald, ne voudrez-vous pas encore boire un verre de liqueur ?…

Il y eut un bruit de mâchoires qui craquèrent et des gloussements inarticulés répondirent à cette gracieuse invitation. Archibald fit un pas vers eux :

– Voyons, mes chers amis ! Qu'éprouvez-vous donc ? Est-ce que, par aventure, je vous aurais blessé ?

– Non… oui… cependant…

– Le gendarme ! dit Goniglu avec la netteté d'un ressort qui se détend.

– Ah ! le gendarme ! fit Archibald. Bel homme et bon soldat…

– Bel homme… oui, bel homme…

– Çà, maintenant que vous connaissez les deux faces de la question, chers messieurs, ne vous plairait-il pas de reprendre notre entretien ?

– Ah ! c'était là l'autre face ? fit Muflier.

– Comme ces rouleaux étaient la première… Vous m'avez très-bien compris… il ne vous reste plus qu'à choisir.

– À choisir… quoi ?

– L'argent… ou le gendarme.

Muflier se secoua comme un chien qui sort de l'eau, et, finalement, parvint à reprendre son aplomb :

– Monsieur le marquis, dit-il avec une certaine aisance, nous sommes tout à votre service.

– Tout à fait… Aussi vrai que je m'appelle Goniglu.

– Alors, on peut s'entendre ? reprit Archibald.

– Parlez… ordonnez… Nous sommes des esclaves…

– Oh !… des amis… cela suffit.

– Que voulez-vous ?… Nous brûlons de savoir…

Archibald coupa la période commencée :

– Cher monsieur, voici l'affaire en deux mots. Vous faites partie de la mystérieuse association qui porte le nom des Loups de Paris…

– Oui, proféra carrément Muflier.

– Êtes-vous prêts à livrer votre chef ?

Muflier eut un bel élan :

– C'était ça ?… Fallait donc le dire tout de suite !

– Comment se nomme-t-il ?

– Au juste… nous n'en savons rien ; mais il a un sobriquet.

– Et le surnom ?

– C’est… le Bisco.

– Vous me le livrerez ?

– Parbleu !… Mais vous ne montrerez plus le gendarme ?

– Je vous le promets.

– Alors, voilà qui est convenu. Aussi bien il commençait à furieusement nous ennuyer, le Bisco, avec ses airs de matamore…

– Et puis, il avait une poigne !… ajouta Goniglu.

– Enfin, vous êtes décidés… J’ai votre parole ?

Les deux bandits étendirent les bras à la façon du groupe des Horaces :

– Vous l’avez !

– En ce cas, mes chers amis, ma maison est la vôtre, et vous serez royalement traités. Vous me ferez seulement le plaisir de ne pas sortir. Vous donnerez les renseignements, et je ferai le reste.

– Oh ! nous ne tenons pas à sortir, dit Goniglu.

– Oui, je comprends… à cause du gendarme ?…

Archibald se leva.

– Un dernier mot, dit Muflier. Dans les paroles prononcées par l’honorable militaire… que vous savez, j’ai relevé un détail pénible… Il est douloureux, quand on a le cœur bien placé – et le gentilhomme qui m’écoute me comprendra à demi-mot – il

est douloureux, dis-je, que de faibles créatures soient au pouvoir de leurs persécuteurs…

– J'apprécie la délicatesse de vos sentiments, et, si vous le désirez…

– Quoi ! Hermance serait libre ?

– Et Paméla ?

– Ces dames seront traitées avec les égards qu'elles méritent.

– Oh ! ce n'est pas suffisant !

– J'entends qu'elles seront délivrées dès demain.

– Nous n'attendions pas moins d'un galant homme !

Il y eut un dernier échange de saluts, puis Archibald sortit.

– Eh bien ! ma vieille, fit Muflier, qu'est-ce que tu en dis ?

– Moi ! Oh ! c'est tout vu ! Je mange le morceau…

– Et moi aussi !

– Bravo ! Allons nous coucher, et à demain les affaires sérieuses…

XV

UNE BANQUE ORIGINALE

Les bureaux de M. Mancal, agent d'affaires, ou plutôt banquier, étaient situés dans la rue Louis-le-Grand. Ils avaient les allures riches et sévères qui dénotent les opérations sérieuses. Dans une première salle, des garçons, revêtus d'une livrée sombre, accueillaient avec politesse les nombreux clients qui, chaque matin, venaient chercher les instructions de Mancal ou recourir à ses conseils. Puis, dans une vaste pièce éclairée par deux hautes fenêtres aux carreaux dépolis, plusieurs employés travaillaient assidûment derrière les grillages fermés. Plusieurs portes y donnaient accès : sur l'une, un écusson était fixé portant ce mot : Caisse ; sur une autre : Contentieux ; sur une troisième enfin : Direction. Ce matin-là, un homme, vêtu comme un riche paysan, se présenta dans la salle d'attente. Déjà plusieurs personnages attendaient depuis assez longtemps le bon plaisir de M. Mancal, qui, leur répondait-on, était enfermé en grave conférence dans son cabinet. Cependant le nouveau venu, après avoir fait les questions d'usage et reçu les mêmes réponses, déclara qu'à défaut de M. Mancal, il se contenterait de parler au caissier, auquel il fit passer un pli. Aussitôt il fut conduit vers la pièce dont nous avons parlé, et, un instant après, il était introduit. Là, le caissier attendit que la porte fût refermée, puis se levant brusquement :

– Qu'y a-t-il ? s'écria-t-il vivement, et comment, malgré la consigne formelle, êtes-vous venu ici ?…

– Est-il là ?

– Oui.

– Il faut que je lui parle… immédiatement.

– Il est en affaires.

– Je suppose, mon cher confrère, dit l'autre, que nulle affaire n'est plus importante que de sauver sa peau.

– Hein ! il y a un danger ?

– Parbleu ! Crois-tu que sans cela je me serais exposé à le mettre en fureur ?

– Un danger grave ?

– Mon vieux cheval de retour, il ne faut pas se faire illusion. Certes, il est très-intelligent…

Il baissa la voix.

– Il est très-intelligent d'avoir organisé une maison de bonne apparence où caissier, comptables, employés, garçons de bureau sont tous d'anciens forçats plus ou moins évadés ou en rupture de ban… On est bien tranquille, on gère les affaires de l'association générale, on fait fructifier les capitaux qui affluent de Toulon, de Rochefort, de Brest et autres lieux…

– Tais-toi donc, Dioulou…

– Bah ! nous sommes entre nous. Mais cette placidité ne peut pas toujours durer.

– Hélas ! fit avec un soupir la caissier de la maison Mancal, qui – à ça que vient de nous révéler notre ancienne connais-

sance Diouloufait – n'était pas précisément aussi immaculé que l'agneau nouveau-né.

– Il ne faut pas te désespérer. D'abord, je ne t'ai dit un mot de cela que parce que nous sommes de vieux camarades… de vieux loups de terre… Je sais quelque chose, je viens avertir le maître, c'est mon devoir ; mais *motus* ! tu ne sais rien, je ne t'ai point parlé… Quant à l'avenir, sois tranquille, il nous tirera de là…

– Espérons-le, fit le caissier.

– Maintenant, ne perdons pas de temps.

– Je le crois pardieu bien… Je vais l'avertir.

Et le caissier, revenant à son bureau, posa la main sur un des clous d'argent qui garnissaient son fauteuil de cuir.

Or, il était vrai que Mancal causait avec un des plus habiles *tripoteurs* de la Bourse, lequel, avant de s'engager dans une opération malhonnête, mais d'autant plus fructueuse, avait désiré obtenir certains éclaircissements sur les susceptibilités du code pénal. Or, il exposait ses idées, assez hardies en matière financière, faisant face à Mancal.

– C'est très-simple, vous le comprenez, disait-il. Avec le capital souscrit, je paye les deux premiers dividendes. Les actions font prime. Comme j'en ai conservé tout un livre à souche absolument intact, avec numéros en double emploi, je vends… et, muni des fonds, je m'expatrie…

Il en était à ce point de ses loyales explications, lorsque les yeux de Mancal, qui étaient fixés sur son bureau, virent glisser doucement la plaque de bronze de l'encrier qui se trouvait justement devant lui, et sous cette plaque, des caractères hiérogly-

phiques se détachèrent sur fond blanc. Mancal réprima un léger tressaillement.

– Mon cher monsieur, dit-il, l'affaire dont vous m'entretenez, quoique très-pratique, me paraît assez délicate pour mériter un assez long examen. Veuillez donc, je vous prie, revenir demain matin, et j'aurai sans doute une solution à vous donner.

Il s'était levé.

– Ainsi, dit l'autre, vous pensez que la chose pourra s'arranger ?

– Tout s'arrange…

– Vous serez mon sauveur. Car, voyez-vous, monsieur Mancal, il y a longtemps que je lutte… il faut en finir, et je dois songer à ma famille…

– Ces sentiments vous honorent. Adieu, cher monsieur, ou plutôt au revoir…

Le père de famille se décida, sur un congé ainsi formulé, à se retirer non sans avoir répété :

– Songez-y bien. Le pain de mes enfants dépend de vous.

Resté seul, Mancal alla vivement vers la porte, et tira le verrou. Puis il toucha au ressort qui indiquait à qui de droit que nul ne devait le venir déranger. Ensuite il se dirigea vers un large coffre-fort, lourdement installé au milieu d'un panneau. Un nouveau ressort étant mis en mouvement fit tourner sur elle-même la masse de fer, et Mancal se trouva en face de son caissier. Il aperçut Dioulou :

– Toi ici !...

– Chut ! fit celui-ci en mettant le doigt sur ses lèvres. C'est urgent...

– Viens !

Tous deux se retrouvèrent dans le cabinet de Mancal.

– Grave ? demanda-t-il à voix basse.

– Très-grave, fit Dioulou sur le même ton.

– Qu'y a-t-il ? demanda Biscarre.

– Nous sommes menacés... peut-être est-on déjà sur nos traces...

– Oh ! quels que soient nos ennemis, ils ne nous tiennent pas encore. Explique-toi...

– Voici. D'abord Muflier et Goniglu ont disparu...

– Je me suis toujours défié d'eux ; mais peut-être sont-ils ivres-morts dans quelque bouge.

– Non. Ils ont été enlevés.

– C'est impossible ; par qui ?

– C'est Maloigne qui est venu m'avertir ; ils se sont pris de querelle avec deux saltimbanques, sur la place du Trône, et depuis ce moment ils n'ont plus reparu.

– Si on les a tués, la perte n'est pas grande.

– Je ne le crois pas, car les deux saltimbanques étaient à leur baraque dès le lendemain, à la même place.

– Tu les as vus ?

– Ce sont des manchots ; tu dois connaître cela : Droite et Gauche.

– Ah ! les frères Martin. Leur as-tu parlé ?

– Certes non. Je n'aurais pas commis cette imprudence sans te consulter. Suppose qu'ils aient réellement, et comme tout semble l'indiquer, enlevé Muflier et Goniglu, c'est qu'ils y sont poussés par un intérêt sérieux. Si j'étais allé m'enquérir de nos amis, je me livrais sans profit.

– Bien raisonné ; mais, du moins, tu les as épiés ?

– Oui.

– Et qu'as-tu découvert ?

– Rien. Ils n'ont pas quitté la baraque. J'y suis entré avec les spectateurs, et rien de suspect ne m'a frappé.

– Bon. Est-ce là tout ce que tu as à me dire ? En vérité, tu me parais t'effrayer pour peu de chose. C'est peut-être une querelle particulière entre les saltimbanques et ces deux misérables.

– Attends. Tu vas voir que je n'ai pas tort de m'inquiéter. Ce matin même, des étrangers sont venus au quai de Gèvres demander Blasias.

– Et ils ont trouvé visage de bois.

– Naturellement. Mais j'ai appris que les chercheurs avaient l'air fort désappointés.

– Bah ! quelques voleurs en quête d'un complaisant recéleur…

– En tout cas, des voleurs de la haute, car ils étaient admirablement mis… mais enfin, tu me parais décidé à tout traiter fort légèrement. Cependant, il y a un troisième détail…

– C'est peut-être le plus utile…

– Je le crois. Les mêmes personnages sont allés à l'*Ours vert*.

– Ah ! ah ! Comment le sais-tu ?

– L'idée m'est venue d'aller rôder par là… et bien m'en a pris, car, comme j'arrivais, ils venaient de quitter le cabaret.

– En tous cas, tu es arrivé trop tard…

– Pas tout à fait, car là j'ai obtenu le signalement de mes deux personnages.

– Ceci est bon.

– L'un d'eux est grand, mince, très-pâle. L'autre est surtout reconnaissable ; il a l'accent anglais et porte au visage une balafre qui le défigure… Connais-tu cela ?

– Les renseignements sont vagues… mais on trouvera. J'ai d'ailleurs un moyen infaillible. Tu sais qu'on peut compter sur moi… Est-ce tout ?

– Oui, de ce côté…

– Il y a encore une autre complication ?

– En vérité, il me semble que tu ris de tout cela…

– Que veux-tu ! je touche à mon but… Jamais je ne me suis senti plus sûr de moi-même.

– Tant mieux. Tu nous défendras avec plus d'aplomb si on nous attaque.

– Ton dernier renseignement ? Fais vite.

– Il s'agit d'un certain Bridoine qui depuis longtemps demande à faire partie des Loups.

– Je n'aime pas les nouveaux affiliés. En tout cas, il faut, pour entrer parmi nous, avoir rendu d'abord à l'association un grand service.

– Il dit avoir rempli cette condition.

– En vérité ?

– Voici. Il est venu me trouver et m'a donné les détails suivants : il existe sur le Cours-la-Reine une maison mystérieuse où se réunissent la nuit des gens étranges.

– Eh bien, on conspire contre le gouvernement… Est-ce que par hasard tu voudrais te faire conservateur ?

– Ris toujours… mais parmi les personnages qu'il a guettés, il a parfaitement distingué deux manchots.

Mancal ne put réprimer un mouvement.

– Ceci devient plus grave. Il faudra que je voie ce Bridoine.

– Il sait quelque chose de plus : il a vu une femme qui s'introduisait dans cette maison.

– Et cette femme ?

– Il l'a suivie et il sait son nom.

– Parle donc ! Ce nom ?…

– Cette femme est la marquise Marie de Favereye…

Biscarre lança un coup de poing sur la table.

– Malédiction ! Oui, tu as raison. Il n'y a pas un instant à perdre… Je ne sais rien… Je ne devine rien… Oh ! tenterait-on, par hasard, de lutter contre moi ?…

Les traits de Biscarre étaient convulsés. Il semblait qu'il suffît de prononcer le nom de Marie de Favereye pour réveiller en lui toutes ses fureurs de damné.

Dioulou le regardait avec une sorte d'effroi.

– Enfin, que décides-tu ? demanda-t-il.

Biscarre s'arrêta et réfléchit un instant, puis il alla à son bureau et frappa deux fois sur un timbre. Or, à ce moment, un des employés de la banque Mancal, à bouts de manches en lustrine, à lunettes bleues, était justement occupé à régler le compte d'un honnête bourgeois qui le remerciait vivement de sa complaisance. Le fait est qu'à l'inverse des fonctionnaires – dont nous avons déjà eu l'occasion de constater l'esprit grincheux et la politesse infinitésimale – les employés de M. Mancal

déployaient, dans leurs rapports avec le public, une aménité devenue presque proverbiale.

Celui-ci donc s'était évertué à expliquer au client, avec une douceur inaltérable, les diverses opérations faites pour son compte, et il achevait de dresser le bordereau des bénéfices réalisés, quand le son du timbre deux fois répété parvint à son oreille.

– Je vous demande mille fois pardon, dit-il, mais mon patron a besoin de moi ; ne vous impatientez pas, c'est l'affaire de quelques minutes… je suis à vos ordres dans un instant.

Et, se levant, il se dirigea vers le cabinet de Mancal. Or, voici le court dialogue qui s'engagea entre le comptable et le patron :

– Tu sais que tu n'as pas encore payé ta dette d'évasion…

– Je le sais.

– Nous avons besoin de toi.

– Je suis à vos ordres.

– Bien. Ce soir, trouve-toi à huit heures à la tête du Pont-Neuf, côté rive gauche. Monsieur te donnera ses ordres…

– C'est bien. Me permettez-vous une question ?

– Fais vite.

– Est-ce pour une affaire rouge ?

– Pourquoi cette question ? Est-ce que tu recules ?

– Non pas. Mais c'est que, s'il fallait *suriner*, j'apporterais mes instruments…

– C'est inutile. Tu as entendu… à huit heures.

– J'y serai.

Et sur un signe de Mancal, il sortit, revint à son guichet et dit à l'honnête client :

– Monsieur, je suis à votre disposition… Le solde de votre crédit est de trois cent vingt-sept francs quatre-vingt-cinq centimes.

– Et que ferons-nous ? demandait en même temps Dioulou.

– Vous m'attendrez… et quand je serai là…

Il s'arrêta.

– Parbleu ! il faudra bien que le manchot dise ce que c'est que cette maison du Cours-la-Reine et ce que sont devenus nos amis…

XVI

OÙ LA LUTTE S'ENGAGE

Le soir de ce même jour, vers minuit, des rafales de pluie s'étaient abattues sur Paris. La température, très-froide pendant la journée, s'était subitement élevée. Et n'eût été la saison, on aurait pris cette bourrasque pour une tempête d'orage. Cependant, sous les torrents qui tombaient sans temps d'arrêt, deux hommes, enveloppés de lourds manteaux, se tenaient blottis contre le parapet du quai.

– *By Jove* ! fit l'un, en se secouant, voilà un temps à ne pas mettre un de nos bandits dehors !

– Au contraire, répondit l'autre. Ce sont là de ces soirées où ils ne craignent même pas la police, et je crois, quant à moi, que nous parviendrons enfin à mettre la main sur ce prétendu Blasias.

– Dieu le veuille ! reprit le premier, qui n'était autre que sir Lionel Storigan, mais je vous avoue, mon cher Archibald, que je n'ai pas absolument la même confiance que vous… Mais, dites-moi, si notre homme rentre en son repaire, quel est votre plan ? Comment nous emparerons-nous de lui ?

– À cela, je pourrais vous répondre que nous nous inspirerons des circonstances ; pourtant, je crois que le mieux sera de l'attirer au dehors sous un prétexte quelconque…

– Un prétexte !… Hum ! il se défiera.

– N'avons-nous pas le mot de passe ?

– Oui, je sais. Ce sont ces deux misérables qui vous l'ont donné. Mais, en premier lieu, depuis l'enlèvement de ces personnages, il a peut-être été changé, ce qui ne serait en somme que de la vulgaire prudence… En second lieu, êtes-vous bien certain que ces gredins ne vous aient pas tendu un piége ?

– Leur intérêt me répond d'eux. Entre quelques milliers de francs et la crainte du gendarme, ils n'ont pas hésité. C'était prévu. Et ils savent que leur liberté dépend de la capture de Bisco…

– C'est juste… et cependant je me défierais. Ces Loups de Paris – dont nous avons entendu parler – sont des bandits émérites dont il convient de se défier, alors même qu'ils semblent se trahir entre eux…

– Défions-nous, soit, cela ne nous empêchera pas d'agir.

– Ne m'avez-vous pas dit que vous attendiez encore des nôtres ?

– Oui… j'ai fait avertir les deux frères Droite et Gauche, et je m'étonne même qu'ils ne soient pas encore arrivés.

– Ce sont de braves cœurs !…

– Dévoués à notre œuvre jusqu'à la mort… et, sans eux, nous ne serions pas sur les traces des Loups. Leur exploit a été un véritable coup de maître.

– Chut ! fit tout à coup sir Lionel. Écoutez…

Archibald et l'Anglais tendaient l'oreille.

On entendait sur le trottoir l'écho assourdi d'un pas rapide. Les deux hommes se rejetèrent en arrière, et descendant de quelques marches l'escalier qui conduisait à la berge, ils se cachèrent derrière la saillie du parapet. Une ombre parut dans la nuit. Elle s'arrêta, puis parut regarder soigneusement autour d'elle, se penchant et tendant l'oreille. Sir Lionel poussa Archibald du coude :

– Ce doit être notre homme. Pourquoi ne nous jetons-nous pas sur lui ?

Archibald répondit à voix basse :

– Non. Si robuste que nous soyons, il pourrait nous échapper : une lutte s'ensuivrait qui nous compromettrait inutilement et donnerait l'éveil à toute la bande.

– Et puis, ajouta sir Lionel, le mieux est de forcer l'animal dans son repaire… Nous y apprendrons sans doute d'intéressants détails.

Cependant l'inconnu, après s'être assuré que le quai était désert ou du moins l'avoir cru tel, se dirigea vers la masure où nous avons vu pénétrer Silvereal. Il marchait sans précaution maintenant, comme un homme certain de n'avoir rien à redouter. Il s'approcha de la devanture, se baissa, et tira de sa poche une clef qu'il introduisit dans la serrure. Le volet tourna sur lui-même, et l'homme disparut à l'intérieur.

– Allons ! dit Archibald.

– N'attendons-nous pas les deux frères ?

– À quoi bon ? Ne pouvons-nous en finir à nous deux ?

– Certes oui, je suis à vos ordres.

– Vos pistolets sont armés ?

– Et j'ai la main sur la crosse. Ils prendront la parole dès qu'il le faudra.

– Venez donc.

Et remontant sur le quai, Lionel et Archibald se dirigèrent vers la demeure du faux Blasias.

La devanture était refermée. Archibald frappa de la façon qui lui avait été enseignée par l'honnête Muflier. Six coups espacés de deux en deux. Ils attendirent un instant, puis un judas s'ouvrit au-dessus de la porte.

– Qui est là ? demanda une voix.

– Loup ! répondit M. de Thomerville.

– Le mot de passe.

– Hors du bois !

– C'est bien. Attendez !

On entendit un bruit de verrous, puis le volet s'ouvrit.

Archibald et Lionel, la main sur leurs armes, pénétrèrent dans le capharnaüm du vieux Blasias. Le recéleur, tenant à la main une lanterne, fixait sur les deux hommes ses yeux, dans lesquels d'ailleurs ne perçait aucune inquiétude.

– Je ne vous connais pas, dit-il.

– C'est pourquoi nous venons faire connaissance avec vous, dit Archibald en riant.

En même temps, sa main armée d'un pistolet se dirigeait vers Blasias, et Lionel l'avait imité. Les deux Morts s'étaient placés entre la porte et Blasias. Toute fuite de ce côté était impossible. Mais l'homme resta immobile devant les armes de mort qui le menaçaient. Il laissa échapper un ricanement.

– Vous paraissez pleins de courage pour attaquer un pauvre vieillard ! fit-il.

– Un vieillard… en vérité ! mais si je ne me trompe, votre voix est encore forte et vigoureuse… Avez-vous bien l'âge que vous paraissez ?

– Que voulez-vous dire ?

– Rien que de fort simple. Vous ne vous appelez pas Blasias… vous êtes le Bisco, chef des Loups de Paris.

Il y eut un moment de silence.

– Avouez-vous ? demanda sir Lionel.

Le Bisco baissa la tête, et comme obéissant à la crainte, il dit doucement :

– Je comprends tout… j'ai été trahi… je suis en votre pouvoir…

– Vous vous résignez bien vite, ce me semble, dit Archibald. Je vous avertis que votre soumission m'est grandement suspecte… Évidemment vous cherchez en votre cerveau fertile quelque moyen de nous échapper… mais veuillez vous convaincre que toute tentative serait inutile.

– Au moindre mouvement, je vous brûle la cervelle, ajouta sir Lionel, qui aimait les expressions nettes et précises.

Le Bisco parut réfléchir un moment.

– Écoutez-moi, dit-il. Je connais assez la vie pour comprendre que lorsqu'une partie est perdue, c'est folie que de s'acharner à combattre. Si vous savez qui je suis, je n'ignore pas moi-même quels sont les deux hommes qui se trouvent devant moi.

– Hein ? vous nous connaissez ? firent les deux hommes surpris.

– Qui ne connaît le marquis Archibald de Thomerville, le premier sportsman de Paris… qui jadis eut, je crois, une aventure d'amour, à la suite de laquelle il tenta de s'empoisonner, ce qui explique l'étrange pâleur répandue sur son visage ?

– Il est vrai que ces détails ont occupé pendant quelques jours l'attention publique… je m'explique donc qu'ils ne vous soient pas inconnus.

– Non plus que cet autre acte de désespoir qui vous a défiguré, sir Lionel Storigan… alors que, trompé par celle qui devait porter le nom de duchesse de Torrès, vous avez tenté de vous briser le crâne d'un coup de pistolet.

– Je vois, fit sir Lionel, que vous possédez admirablement les annales de la vie parisienne ; en tout cas, si jadis ma main a trompé ma volonté, soyez certain qu'il n'en serait pas de même aujourd'hui…

Le Bisco paraissait avoir repris son assurance.

– Sachant donc quels sont les deux personnages qui se sont introduits chez moi, je suis certain de n'avoir pas à redouter un assassinat, et je devine qu'il s'agit de conditions à m'imposer… Je vous l'ai dit, à partie perdue, il n'est pas d'autre recours que le payement de sa dette… Ces conditions, je les attends… et il est plus que probable qu'elles sont acceptées d'avance…

– Vous avez peur ?

– Parbleu !… je suis seul et sans armes… à la moindre tentative de résistance, vous me logez une balle dans la tête. Je ne crois même pas qu'il y ait là de véritable lâcheté… Allons plus loin !… vous me considérez comme un bandit, je ne me fais pas à cet égard la moindre illusion ; vous ne pouvez donc exiger de moi l'héroïsme des honnêtes gens. Vous voyez que je suis franc. Maintenant, je vous écoute.

La voix de Biscarre avait repris sa netteté. Archibald, toujours défiant, se demandait quel piége pouvait cacher cette apparente soumission.

– Vous êtes notre prisonnier, dit-il.

– Que prétendez-vous faire ?

– Rien que de très-simple. Si nous vous avions arrêté dans la rue, vous auriez tout mis en œuvre pour nous échapper. Ici, la fuite est impossible, et vous allez nous suivre.

– Où me conduisez-vous ?

– Oh ! pas en prison… Tranquillisez-vous… Ce n'est pas à un magistrat que vous aurez à répondre.

Biscarre se mordit les lèvres ; une lueur venait de traverser son esprit.

– Pourquoi ne m'interrogez-vous pas ici ?

– Parce que ce n'est pas à nous que ce soin appartient.

– À qui donc ?

– Vous le saurez plus tard. Maintenant, répondez… Êtes-vous prêt à nous suivre, et nous éviterez-vous la nécessité de recourir à la violence ?

– Je vous suivrai.

– Bien.

– Seulement, jurez-moi que j'aurai la vie sauve…

– Nous ne prenons aucun engagement.

– En vérité ? Du moins, avez-vous l'intention de me livrer à la justice ?

– Tout dépendra de vous-même. Selon vos réponses, vous serez libre, sous certaines réserves, bien entendu. Sinon, nous ne préjugeons rien du sort qui vous est réservé.

Sir Lionel avait tiré de sa poche des cordes fines et solides.

– Vos poignets ? dit-il à Biscarre.

Celui-ci tendit les mains en avant. Sir Lionel, avec une remarquable dextérité, les lui serra au moyen de ces nœuds savants que connaissent les marins.

– Le bâillon, maintenant, dit Archibald.

– Quoi ! vous voulez !… s'écria Biscarre.

– Simple mesure de précaution. Qui sait si quelques-uns de vos amis ne rôdent pas aux environs et si vous n'éprouveriez pas la tentation de leur jeter quelque signal ?…

– Décidément, vous êtes défiants…

– C'est un hommage que nous rendons à votre habileté, dit sir Lionel en riant.

– Mon habileté !… hélas !… je vous en donne une bien triste preuve, car, en vérité, je me suis laissé surprendre comme un niais.

– Les plus grands capitaines ont leurs moments d'oubli.

Décidément, l'aventure se passait dans les formes les plus courtoises. Sans autre objection, Biscarre avait tendu le cou, et Archibald lui avait posé aux lèvres un bâillon qui, s'y adaptant exactement, empêchait toute émission de la voix.

– Maintenant, dit sir Lionel, nous vous prendrons chacun par un bras, et nous vous guiderons jusqu'à une voiture qui nous attend à quelques pas d'ici.

Biscarre inclina la tête en signe de consentement. Sir Lionel alla à la porte pour l'ouvrir, mais elle s'était refermée par son propre poids.

– La clef ? fit-il.

S'ils avaient en ce moment vu l'éclair qui passa sous les paupières baissées de Biscarre, ils auraient compris que tout n'était pas encore fini.

– La clef ? répéta Archibald en se rapprochant de lui.

Biscarre se tourna à demi et d'un geste indiqua sa poche. Archibald y plongea la main et en retira la clef. C'était une clef de fer, lourde, massive. Sir Storigan la reçut des mains d'Archibald et se dirigea de nouveau vers la porte. Mais comme cette partie de la pièce était plongée dans l'obscurité, il se tourna vers M. de Thomerville :

– Approchez la lanterne, dit-il.

Celui-ci obéit. Dans ce mouvement, il s'éloigna de Biscarre. Celui-ci s'était redressé, et, doucement, comme par un mouvement naturel, avait fait un pas en arrière. Sir Lionel introduisit la clef dans la serrure ; on entendit un bruit sec. Puis, tout à coup, le sol sur lequel ils se trouvaient céda sous leurs pas, et tous deux disparurent dans une trappe subitement ouverte. Alors Biscarre, dégageant ses mains comme si en réalité les nœuds de cordes eussent été serrés par un enfant, bondit vers la trappe, qui se referma avec un bruit sourd, et, arrachant son bâillon :

– Imbéciles ! cria-t-il. Avant de vous attaquer à moi, vous eussiez dû mieux me connaître !

Puis, prenant une autre clef dans sa poche, il ouvrit la porte de la rue, sortit, et lança dans l'air un coup de sifflet net et strident. Deux ombres se détachèrent dans l'obscurité : elles portaient une sorte de paquet qui avait forme humaine.

– Entrez, fit Biscarre.

– Voilà ! camarade, dit Maloigne. Sacrédié ! quel chien de temps ! V'la de l'ouvrage qui vaut de l'argent ! Où faut-il mettre le manchot ?

– Étendez-le là, à terre ; maintenant, faites sentinelle au dehors. À la moindre alerte, le coup de sifflet.

– Encore dehors ! Mais nous sommes trempés…

– Vous vous sécherez demain. Allez !

Truard et Maloigne essayèrent encore de protester. Mais, sans s'en préoccuper, Biscarre les jeta dehors. Puis, resté seul, il referma soigneusement la porte et se dirigea vers le corps qui était étendu sans mouvement.

C'était celui d'un des frères Martin, celui de Gauche. Comment se trouvait-il là, et que s'était-il donc passé ? On se souvient que Biscarre, averti par Diouloufait de l'enlèvement de Muflier et de Goniglu, avait immédiatement donné à son personnel des ordres pour le soir même.

Biscarre avait compris que l'heure de la lutte avait sonné. L'enlèvement des deux bandits devait, selon lui, être le résultat de quelque imprudence par eux commise. Peut-être même y avait-il trahison. Les allures de Muflier étaient depuis longtemps suspectes, et la scène qui s'était passée à l'*Ours vert* en était la preuve. En tout cas, il fallait connaître l'étendue réelle du danger. Quels étaient les deux personnages qui, d'après le rapport de Diouloufait, s'étaient présentés d'abord au quai de Gèvres, ensuite au cabaret des Halles ? Puis, dans quel but les deux saltimbanques avaient-ils fait disparaître Muflier et Goniglu ? Biscarre avait pour principe de prendre tout d'abord l'initiative ; et il y avait en lui je ne sais quel esprit d'aventure qui le poussait à compter sur le hasard. Il fallait d'abord s'emparer des frères Droite et Gauche. À l'heure dite, quatre Loups s'étaient réunis à la tête du Pont-Neuf, au point fixé par Biscarre. Puis, sous la conduite de Diouloufait, ils s'étaient dirigés vers la place du Trône, où devait se trouver encore la baraque des saltimbanques. Ils étaient arrivés vers les dix heures

du soir. C'était l'heure où se terminaient les représentations. Au moment même où ils se glissaient dans la foule qui entourait la baraque, Droite et Gauche exécutaient leurs derniers exercices. Les Loups, sur l'ordre de Biscarre, s'étaient placés en observation, prêts à accourir au premier signal de Biscarre, qui s'était réservé le rôle principal dans le drame qui se préparait. Il était vêtu d'une blouse qui cachait son costume de Blasias. Il entra dans la baraque, après avoir jeté en passant quelques pièces de cuivre. C'était pendant l'exercice des poids, et les deux frères excitaient des trépignements de joie de la part des spectateurs, prompts à se moquer des audacieux qui essayaient de lutter de vigueur avec les deux manchots. Droite s'était avancé sur le devant des tréteaux qui leur servaient de scène, et jetait une dernière fois le défi sacramentel :

– Est-il encore dans la société quelque personne qui veuille essayer ses forces ?

– Moi, dit Biscarre.

Il y eut dans la foule un redoublement d'attention, et même quelques applaudissements retentirent. Jusqu'ici les plus vigoureux avaient été vaincus, il fallait une grande confiance en soi-même pour entamer de nouveau la lutte. Mais quand Biscarre parut, il y eut un murmure de désappointement. Cet homme de taille moyenne, vêtu comme un paysan, le front couvert d'un large chapeau qui dissimulait en partie son visage, avait des allures lourdes et *pataudes* qui ne prouvaient rien moins qu'une force exceptionnelle. Biscarre monta sur le tréteau.

– Ah ! ah ! camarade, fit Gauche, il paraît que nous avons des biceps exceptionnels !

– Bah ! comme tout le monde, dit Biscarre en traînant la voix à la façon normande.

– Vous venez de loin ? Peut-être êtes-vous fatigué ?… dit Droite avec un accent de moquerie.

– Peut-être ben !… mais je tâcherons de faire de mon mieux…

– Choisissez ! dit Gauche à son tour, en désignant à Biscarre le tas de poids qui avaient servi à leurs exercices.

Biscarre s'approcha, se baissa, et jouant la niaiserie du mieux qu'il pouvait – et en cela c'était comme toujours un acteur admirable – il tâta successivement plusieurs poids, sans les prendre et sans tâcher de les enlever.

– Avez-vous donc cru qu'ils étaient en carton, fit l'un des deux frères, qui en souleva un et le laissa retomber sur les planches, qui gémirent sous la masse de fer.

Biscarre s'était redressé, toujours avec ses mouvements lents, et il regardait autour de lui. Or, il y avait justement au milieu du tréteau une table couverte d'un tapis sur lequel se voyaient des altères à poids énormes. Il est vrai de dire que, le plus souvent, les frères évitaient de se servir de ces engins, qui, même pour leurs forces exceptionnelles, nécessitaient des efforts trop violents. Biscarre alla vers la table.

– Qu'est-ce que vous venez faire par là ? dit Gauche en riant. Est-ce que vous voudriez en tâter ?

– Voyons ! c'est pas bien de vous gausser de moi, dit Biscarre en riant d'un gros rire. Si je voulais, j'enlèverais la table et tout ce qu'il y a dessus.

Un éclat de rire accueillit cette fanfaronnade, et l'hilarité de la salle fut partagée par les deux jumeaux.

– M. de Crac est mort ! cria une voix.

– À la porte le blagueur !

Et les lazzi d'éclater de toutes parts. Biscarre passa ses mains sous sa blouse et en tira un sac de toile assez gros. Il le plaça sur la table et on entendit le bruit d'un sac d'écus.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Droite.

– Ça ? Eh ben !… c'est le prix des deux derniers *viaux* que j'ons vendus aujourd'hui.

– Et qu'est-ce que vous voulez que nous fassions de ça ?

– Ah ! ce que vous voudrez ! Seulement, faut les gagner.

– Ah çà ! que veulent dire toutes ces pasquinades ?

– Des… quoi ? Voyons ! êtes-vous des francs gars, oui ou non ? Je vous parie ce qu'il y a là dedans que j'enlevons la table et tout le bibelot…

La sacoche paraissait ronde : décidément la partie ne manquait pas d'intérêt, et le silence se fit comme par enchantement.

– Nous ne parions pas d'argent, dit Gauche.

– Ah ! dites donc tout de go que vous avez peur de perdre.

– Oui ! oui ! ils *canent* ! crièrent quelques spectateurs.

Droite et Gauche comprirent que, même en supposant, ce qui était vraisemblable, que le particulier voulût jouer une farce, ils devaient conserver leur prestige.

– Je vous ai dit, reprit Gauche, que nous ne jouons pas d'argent, mais on peut jouer autre chose.

– Quoi ?

– Deux bonnes bouteilles de vin ?

– Du bon bouché, alors !

– Tout ce qu'il y a de plus bouché.

– Topez donc !

Et Biscarre tendit la main aux deux frères.

– Ça y est. Et maintenant, mes gars parisiens, regardez-moi ça.

Biscarre vint vers la table, qui avait une longueur d'à peu près un mètre. Il était impossible d'apprécier, au premier coup d'œil, le poids qui la surchargeait.

– Essayez d'abord de lever ça, dit Biscarre.

– Pourquoi faire ?

– Dame ! pour me donner une petite idée de ce que ça pèse…

Droite saisit le bord de la table, et, d'un effort violent, souleva deux des pieds à vingt centimètres environ, et encore se servait-il pour levier des deux autres pieds.

– Vingt dieux ! fit Biscarre, il paraît que c'est un brin lourd…

– Vous pouvez encore renoncer, dit Droite.

– C'est ça ! reculer… pour qu'on dise que les gars de la campagne sont des clampins…

– Allez donc… nous jugerons le coup…

Biscarre, avec ses mouvements compassés, releva les poignets de sa chemise et mit à nu ses bras, sur lesquels les muscles saillaient comme des cordes d'acier. Ses mains, quoique fines, présentaient, nous l'avons dit, ce caractère assez singulier que le pouce était d'une longueur inusitée et touchait presque à l'extrémité de l'index. Cette conformation – qui existait chez le plus grand criminel dont le nom ait retenti depuis quelques années – donne aux mains une force exceptionnelle et permet d'exécuter des actes qui paraissent, pour ainsi dire, invraisemblables. Biscarre saisit à son tour la table par le bord, s'arc-bouta sur ses jambes, son dos se voûta, il y eut un moment de complète immobilité. Puis, comme serrée entre des tenailles de bronze, la table se souleva… tout entière… lentement. Le corps de Biscarre ne bougeait pas plus que si c'eût été celui d'une statue. Des cris d'enthousiasme éclatèrent : c'était la preuve d'une vigueur presque surhumaine. Droite et Gauche ne purent réprimer eux-mêmes une exclamation de surprise. Biscarre, après avoir soutenu la table pendant quelques secondes, à deux pieds de terre, la laissa ensuite retomber, mais sans secousse. Puis se tournant vers les deux frères :

– Eh bien ! les gars, qu'est-ce que vous dites de ça ? demanda-t-il d'un ton goguenard.

– Nous avons perdu, dit Gauche ; mais, sur ma parole, nous ne nous y attendions pas.

– Alors vous ne pourriez pas en faire autant ?…

– Non, certes.

– Du moins, vous tiendrez le pari ?

– C’est convenu.

– Et nous boirons ensemble deux bonnes bouteilles ?

– Quand vous voudrez.

– Tout de suite alors, car j’sommes pressé… je repartons demain pour le village.

– À vos ordres.

De fait, les frères jumeaux n’étaient pas fâchés de brusquer la fin de la séance. Il n’est pas d’homme qui soit insensible à un échec d’amour-propre, surtout quand il s’agit de rivalité de métier. Deux jours auparavant, ils avaient obtenu sur les Loups Muflier et Goniglu un avantage qui les avait placés haut dans l’estime de leur public ordinaire. Mais aujourd’hui, c’était la revanche. Contraints de s’avouer vaincus, ils sentaient que leur prestige étaient tombé du même coup. Ce fut au milieu du plus profond silence que fut accueilli le boniment ordinaire, annonçant l’heure de la représentation du lendemain. Et, dans les rangs de la foule qui s’écoulait, ils auraient pu saisir plus d’une observation peu sympathique.

– Vous m’en voulez ? fit le faux paysan.

– Pourquoi donc ?

– Parce que j’ons voulu gagner un bon coup à boire.

– C’était votre droit.

– Alors, pour me prouver qu'il n'y a pas de rancune, venez avec moi.

– Nous vous suivons.

En un instant, les deux frères eurent barricadé la baraque et sortirent, accompagnés de Biscarre. Détail étrange et qui prouve bien l'invincible faiblesse du genre humain, les deux frères étaient trop préoccupés de leur défaite pour concevoir le moindre soupçon sur la personnalité de leur adversaire.

– Où allons-nous ? demanda Biscarre.

– Chez le premier débitant venu.

– Oh ! oh ! fit l'autre, vous ne m'avez pas l'air de traiter sérieusement les affaires… le premier venu… pour avaler de la drogue…

– Si vous connaissez un bon endroit.

– C'est ça… oui, j'en ons un, et pas loin… au cours de Vincennes.

Il était presque onze heures du soir : la pluie tombait maintenant à torrents, et il eût été de la plus vulgaire prudence de ne pas s'éloigner.

Mais puisque le paysan ne se plaignait pas, malgré l'eau qui pénétrait sa limousine, Droite et Gauche ne pouvaient reculer. Tous trois passèrent la barrière.

– Vous connaissez un cabaret par ici ? demanda l'un des frères.

– Quand je vous le disions ! Pardine ! est-ce que maintenant vous allez vous défier de moi ? Dites-le tout de suite, que vous ne voulez pas payer…

À cette époque, la route qui mène de la barrière du Trône à Vincennes était absolument déserte. À peine de distance en distance quelque maison de sordide apparence… Biscarre marchait entre les deux frères, parlant beaucoup, racontant des histoires de marchés et de foires, détaillant avec un gros rire les prouesses qu'il avait déjà exécutées. Tout à coup, Droite s'arrêta :

– On dirait qu'on nous suit, dit-il.

Gauche tressaillit, et à ce moment une même pensée traversa l'esprit des deux frères. Mais déjà il était trop tard. Biscarre s'était jeté sur Gauche, qu'il étreignait entre ses bras de fer ; Droite avait été renversé par trois hommes qui s'étaient jetés sur lui…

– Nous les tenons, dit Biscarre. Ah ! mes beaux manchots ! vous vous avisez de faire les malins… il vous en cuira…

En un clin d'œil, Gauche avait été mis dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement, et déjà le bâillon s'abattait sur ses lèvres, lorsque de sa bouche sortit un sifflement étrangement modulé.

– Te tairas-tu, vipère ? cria Biscarre.

Et de son poing il lui martela la tête.

Encore ne comprenait-il pas ce que signifiait ce sifflement. Or, il répondait à une convention faite de longue date entre les deux frères. S'ils étaient attaqués tous deux, tant que l'un et l'autre conservaient l'espoir de vaincre leurs adversaires, ils lut-

taient, mais dès qu'ils se sentaient vaincus, celui qui le premier reconnaissait la résistance impossible avertissait son frère, dont le rôle devait alors se borner à tenter l'évasion, et surtout à s'abstenir de prendre part au combat, fût-ce dans l'espoir de la délivrance. Ce qu'ils ne voulaient point risquer, c'était que la liberté leur fût ravie en même temps à tous deux. Tant que l'un était libre, l'autre conservait l'espoir. Droite avait entendu, et immédiatement il avait cessé de lutter contre ses adversaires, ne songeant plus qu'à saisir l'occasion favorable.

– Tenez-vous l'autre ? cria Biscarre.

– Il ne bouge même plus, répondit Truard, l'un des complices.

Biscarre serra de nouveau les cordes qui entravaient les mouvements de Gauche.

– Je vais finir l'affaire de l'autre manchot, dit-il.

Et il se rapprocha du groupe des trois hommes qui maintenaient Droite. Mais avant qu'il fût arrivé, celui-ci, d'un seul bond, s'était relevé : d'un coup vigoureusement assené, il avait assommé un de ses adversaires, et s'était élancé sur le côté de la route ; là, il hésitait encore : devait-il, malgré leurs conventions formelles, revenir au secours de son frère ?

Son hésitation ne fut pas de longue durée. Les trois assassins s'étaient jetés à sa poursuite.

– Arrêtez ! cria Biscarre.

On entendit le craquement d'une batterie, et un coup de feu retentit : la balle effleura la tête de Droite. Par un hasard inespéré, l'adresse de Biscarre s'était trouvée en défaut.

– Malédiction ! cria le forçat.

Mais déjà Droite avait disparu. Biscarre, poussant d'épouvantables jurements, revint vers Gauche, toujours immobile.

– Du moins, murmura-t-il, celui-là ne m'échappera pas.

On sait le reste.

Gauche était au pouvoir de Biscarre. Le malheureux gisait sur le sol, dans le laboratoire de Blasias. Il n'avait pas perdu son sang-froid, il devinait qu'il était aux mains d'un ennemi implacable… Qu'allait-il se passer ? Quel était cet homme ? Pourquoi l'avait-on amené dans ce lieu sinistre ?

Biscarre avait fermé la porte du laboratoire, puis il s'était courbé sur le corps du manchot.

– Écoute-moi bien, lui dit-il, de sa voix stridente, et je t'engage, dans ton intérêt, à ne pas perdre une seule de mes paroles. Ta vie est entre mes mains, et je suis décidé, en cas de résistance, à te tuer comme un chien… Veux-tu répondre à mes questions ?… Je vais t'enlever ton bâillon, mais en même temps, je tiendrai appuyé sur ton crâne la gueule d'un pistolet… Au moindre cri, je te fais sauter la cervelle.

Tenant d'une main l'arme de mort, de l'autre Biscarre approcha sa lanterne de son visage.

– Tu peux répondre avec les yeux : m'entends-tu ?

– Oui, fit Gauche du regard.

– Tu t'engages à me répondre ?

– Oui, répéta l’autre du même signe.

– C’est bien.

Gauche sentit le froid du pistolet appuyé à sa tempe, tandis que Biscarre détachait le bâillon. Un long soupir de soulagement s’échappa de la poitrine du malheureux. Ce fut tout. Il attendit.

– Il y a deux jours, dit Biscarre, deux hommes sont entrés dans votre baraque, et depuis ce moment ils n’ont pas reparu.

– C’est vrai, dit Gauche.

– Ils ont été tués ?

– Non.

– Enlevés alors ?

– Oui.

– Pourquoi ?

Gauche garda le silence.

– Tu n’oublies rien de ce que je t’ai dit : parle ou je te tue.

– Vous me tuerez !

– En vérité… nous jouons au Spartiate…

– Non.

– Alors, si tu t’es attaqué à eux, c’est que tu agissais d’après des ordres ?

– C’est vrai.

– Tu es donc un des membres d’une association secrète ?

– Je suis l’ennemi des criminels et des maudits…

– Bon ! fit Biscarre en riant, voilà qui est parler, et je suppose que tu me fais l’honneur de me compter au nombre de ces adversaires ; mais là n’est pas la question : je veux, je veux, entends-tu bien, savoir quels sont ceux qui t’emploient.

– Appuyez votre doigt sur la gâchette, dit Gauche, car je jure que je ne dirai rien.

Biscarre eut un mouvement de rage. Peut-être allait-il le tuer, quand tout à coup une pensée traversa son cerveau.

– Ainsi, tu ne parleras pas ?

– Non.

– Alors même que je te briserais les membres et que je te déchirerais les chairs ?

– Suis-je donc au pouvoir du bourreau ?

– Tu es au pouvoir d’un homme qui veut ton secret…

– Eh bien ! torturez-moi, brisez-moi, je ne parlerai pas ! Croyez-moi, mieux vaut en finir tout de suite ; tuez-moi.

Biscarre ricana :

– Pas encore, fit-il ; et d'abord, puisque tu ne daignes pas m'être reconnaissant d'avoir bien voulu te rendre la liberté de la langue, tu me permettras de retirer cette concession.

D'un mouvement rapide, il rattacha aux lèvres de Gauche le bâillon un instant écarté.

– Et maintenant, continua Biscarre, je t'avertis que malgré tout ton courage, malgré la force de ta volonté, tu parleras. Une dernière fois, je te dis que toute résistance de ta part est inutile, et pour te le prouver, sache que déjà deux d'entre vous sont mes prisonniers. Ne connais-tu pas le marquis Archibald de Thomerville et sir Lionel Storigan ?

Un râle sourd s'échappa de la poitrine du malheureux, tandis qu'une sueur froide mouillait tout son corps. Ainsi déjà une partie du secret était au pouvoir de ce misérable !... C'était une effrayante révélation !...

– Voilà qui commence à te toucher, mon brave, continua Biscarre. Allons !... décide-toi... mange le morceau.

Les yeux de Gauche se fixèrent sur le visage de Biscarre avec une expression de profond mépris. Biscarre comprit que c'était un refus.

– À ton aise, donc. Je te le répète, tu parleras quand même.

Biscarre n'avait-il pas à sa disposition les moyens qui déjà avaient eu raison du mutisme de Silvereal ? Sans perdre un instant, il cacha son visage sous un masque de verre, alluma une lampe d'esprit-de-vin et plaça sur le réchaud une cornue de terre d'où, après quelques minutes, une vapeur blanchâtre commença à s'échapper. L'effet ne se fit pas attendre. Les effluves du narcotique saisirent Gauche, toujours étendu à terre. En vain, il tenta de résister ; en vain, tendant tous ses muscles, il

chercha à rassembler ses forces défaillantes. Le feu brilla plus ardent et plus clair, les vapeurs se répandirent dans toute l'étroite pièce comme un nuage, ses yeux se fermèrent, sa poitrine se souleva dans un dernier effort ; mais la résistance était vaincue : il dormait. Biscarre se rapprocha de lui, et se baissant, il lui posa la main sur la poitrine. La respiration était lente et régulière. Alors, encore une fois Biscarre détacha le bâillon, puis il plaça un flacon sous les narines de Gauche, chez lequel se manifestèrent les symptômes que nous avons déjà décrits, et il commença l'interrogatoire :

– Quelle est l'association dont tu fais partie ?

– C'est le Club des Morts.

Biscarre se souvint tout à coup de l'indication donnée par Bridoine à Diouloufait :

– Ne tient-il pas ses séances dans une maison du carré Marigny ?

– Oui… au bout du Cours-la-Reine…

– MM. de Thomerville et sir Storigan n'en font-ils pas partie ?

– Oui.

– Quels sont les autres ?

– M. Armand de Bernaye et mon frère.

– N'est-il pas d'autres affiliés ?

– Je ne les connais pas.

– Quel est le but de l'association ?

– Lutter contre le mal, défendre les honnêtes gens, punir les criminels.

Biscarre ne put réprimer un sourire.

– Quel est votre chef ?

À cette question, un tressaillement convulsif agita le corps de Gauche. On eût dit qu'un scrupule inconscient luttait encore contre la contrainte subie.

– Parle !

– Notre chef, c'est… une femme.

– Son nom ?

Mais avant que Gauche eût répondu, un craquement sinistre se fit entendre. Biscarre bondit sur lui-même. Le bruit venait du côté de la cour, là même où la muraille s'appuyait au caveau par lequel Maloigne était passé pour l'espionner. Biscarre, le pistolet à la main, tendait l'oreille. Au même instant, des coups redoublés attaquèrent la muraille, qui, peu solide, chancelait déjà. Biscarre reculait vers le magasin, l'œil fixé sur les pierres qui se disjoignaient. Les coups résonnaient plus rapides et plus violents. Tout à coup, il y eut un écroulement, et une brèche s'ouvrit. Deux hommes parurent.

– Bernaye !… l'autre frère !… cria Biscarre. Pardieu ! le Club des Morts est venu tout entier se livrer à moi…

D'un geste brusque, il abaissa son arme. Mais avant qu'il eût tiré, une épouvantable détonation retentit. Les pierres, en tombant, avaient brisé plusieurs fioles remplies de mélanges

chimiques qui s'étaient subitement enflammés. Il y eut un horrible vacillement. La flamme, en une seconde, remplit la masure de bois. Biscarre avait reculé ; il était maintenant dans la première pièce, protégé contre ses ennemis par une barrière de feu.

– En avant ! cria de Bernaye.

Droite avait saisi le corps de son frère et l'avait entraîné au dehors. Bernaye, d'un bond, franchit les flammes ; mais à ce moment, les poutres ébranlées tombèrent avec fracas. Bernaye, frappé, tomba. Quand il se releva, la porte était ouverte. Biscarre fuyait sur le quai.

– Droite ! Gauche ! cria Bernaye. Chassons la bête fauve !...

Les deux frères étaient là. L'air vif de la nuit avait subitement dissipé l'ivresse passagère de Gauche. On apercevait l'ombre de Biscarre courant sur le quai.

– En avant ! cria encore Armand.

Tous trois s'élancèrent sur ses traces. Les deux frères étaient alertes et vigoureux. C'était une étrange chasse à l'ombre. Mais voici qu'une lueur éclaira tout à coup la scène... C'était la maison du vieux Blasias qui brûlait. Déjà des maisons voisines les cris : « Au feu ! » se faisaient entendre. Les dernières bonbonnes du laboratoire éclataient avec un bruit semblable à la détonation d'armes à feu.

Un ruisseau étincelant coulait sur le quai.

– Archibald !... Lionel !... fit tout à coup Armand.

– Les malheureux !... répondit Gauche, ils sont prisonniers !...

– Dans cette maison ?

– Sans doute !…

– Alors ils sont perdus !… Il nous faut cet homme mort ou vivant… Les Morts sont sacrifiés au devoir !…

Et, sans s'arrêter, sans tourner la tête en arrière, les trois hommes poursuivaient Biscarre. Celui-ci, se voyant en pleine lumière, avait bondi sur le parapet du quai ! puis, d'un élan surhumain, il s'était jeté sur la berge. Mais, un instant après, les trois hommes sautaient derrière lui. Qu'espérait-il ? Il allait droit au fleuve gonflé qui roulait entre les rives ses flots noirâtres.

– Nous nous emparerons de lui, dit Gauche. À l'eau ; à l'eau !…

Un bruit mat leur répondit. Biscarre venait de s'élancer dans le fleuve. Derrière lui, Droite et Gauche… puis Armand. Ils s'efforçaient de le cerner. Lui plongeait… et, pendant quelques instants, sa trace disparaissait. Puis sa tête émergeait, et, à chacune de ses tentatives, il semblait que ses ennemis se rapprochassent de lui. Évidemment, sa respiration s'épuisait. Armand n'était plus qu'à deux mètres de lui… En face, les deux frères lui coupaient la retraite. Il se rapprochait de la rive. Qu'on pût le contraindre à y remonter, et cette fois il était pris… Mais tout à coup, il battit l'eau de ses deux mains et s'enfonça. Les trois nageurs se rejoignirent.

– Attendons, dit Armand, il va reparaître, et cette fois ce sera la dernière…

En effet, après quelques instants, une masse noire flotta.

– C'est lui, dit Droite en fendant l'eau.

Mais au même moment, une seconde forme parut à la surface.

– C'est lui ! cria Armand.

Et sa main, s'accrochant au corps, l'entraîna vigoureusement sur la berge. Il se pencha sur lui, le considérant au reflet rouge de l'incendie qui éclairait le ciel. Il poussa un cri :

– Archibald !…

Et à ce cri un autre répondit, poussé par les deux frères qui, eux aussi, avaient ramené un corps sur la rive, c'était celui de sir Lionel… Quant à Biscarre, il avait disparu. Était-il mort ?

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE